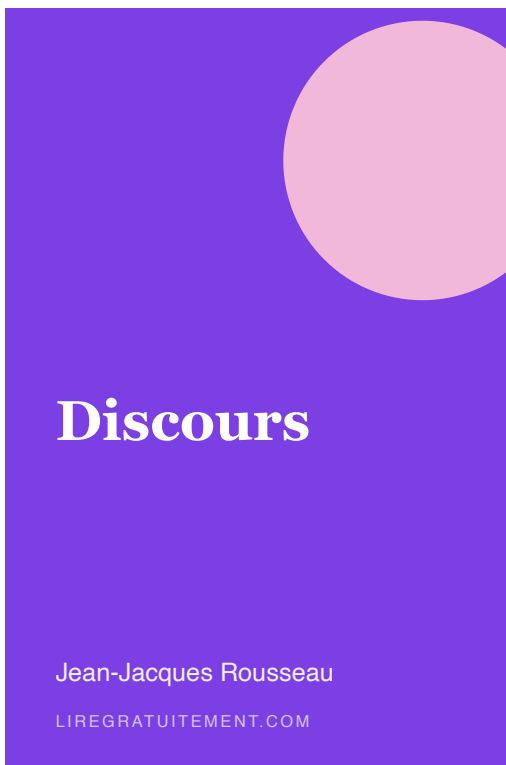




Discours

Jean-Jacques Rousseau

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Discours

Ce discours est le premier ouvrage remarquable de J>Jr Rousseau; celui qu'il regarde comme la cause de ses malheurs > parce qu'il se trouva jee^ dans la littérature^ Son effet , il n'eût probablement pas i!^ris la plume sans le succès *que ce discours vibrant. Mais obligé de répondre aux critiques , entraîné par les sujets il écrivit, empruntant aux lettres, pour les combattre , leurs propres armées ; se -«ervant'desquelles ont de plus séduisant, l'imagination, l'enthousiasme, le talent , les charmes du style et de la diction.

, Il décrit lui même l'impression qu'il avait éprouvée en lisant le programme de l'académie de Dijon (*).

. (*) ^ . liy. Vm des Confessions, et la. seconde des quatre lettres à M. de Malesherbes.

Voici, de plus, ce qu'A dit de ce discours dans le second dialogue ; une malheureuse question d'académie vint tout il, à coup dessiller ses yeux ; débrouiller ce chaos dans sa « tête^ lui montrer un autre- univers , un véritable tableau. âge d'or. « De la vive éternescence qui se fit alors dans son, âme, sortent des étincelles de génie, qu'on a vues briller dans ses « écrits durant dix ans de délire et de fièvre , mais dont au-

« Une violente palpitation t'offense , soulève ta « poitrine. Ne pouvant plus respirer, il se laisse « tomber sous un arbre , y passe une demi-journée « dans une telle agitation , qu'en se relevant il se

< sent inondé de larmes, sans avoir senti qu'il en

< répandait... .« Tout ce qu'il a pu retenir des

< grandes véiiiëe^ qtti llMtm^nèreiit a été bien fai- « blement
épars dans les trois principaux de ses ff éeifitr, ce premier dis-
coui»,. celui sur VlnégOi^ « UU,t% le TraMdèi'Éducumion^ troit'
ouvrage • iil6ép<>abtes et formant «xisemhle un. nvème V tout.

*

Ce Ifit une Védtdj^e io^ivation / êto feùUe^^ pasr

mérité, d€i(\$ iHfCTH» dô ta verhé, et e^Hc êfffir^ €'6st à tort
, nouo le fépéloM , qu'o» apfétfe»du

M cuB yestîge n^aTait paru jasqu^alocs^ et ^ waifitrnhUbU-
M ment n'auraient plus brillé dans la suite, si, cet accès- « passé,
il e&t toulu continaer d'écrire. Ênfiammé par la "tt contemplation
de ces grands «b^ets^M les avait toiijoàv« « présents à sa pensée.
Bercé dn ridicule e^oir de faire enfin « triompher des préjugés et
du mensonge la raison , la yé- «c rite, et dé rendre les hommes
sages en leur montrant leur a Téritable intérêt, son cœur, échauf-
fé par Pidée du bonheur « futur du genre humain et par l'hon-
neur d'y oontribner^ f< lui dictait un langage digne d'une si
grande entreprise. « Contraint pat là de sV>cciiiper fortement et-
lon^-temps d^ « itkémeiujet, â assujettît sa tête h la fktigue de la
réflezioli. Il apprit à méditer profondément, et, pour un moment,
et il étonna l'Europe par des productions dans lesquelles lès «
âmes Tttlgaires ne Tirent que de réloqaanceetdeTesprito»

i^sft îfOVtriitru''iiDiTEvâ^. 9

^|Éo HemBcau^nepril parti' ^Btre ^sciences et les sais que
dfi^èi Id conseil ^ Mdero!^ Soutenir ^w pal-dHe aiseitioii , ee^

serait? Yov^ir douter de tomiy etrefuser de se servir de» ^ases
 snr lesquelles «fajqmie le logement ée» hovMaaiés. La lettre que
 MDs.Eappovtons^C^ prettve^évidemneât que Pepi'nien de
 Jean -Jacques était prononcé» bieai ayant r^ioqiK od l^qnefli-
 ticH^ f^t propo^ pai! faotdemié de Diîpn^ Jptans cQtie l^ltDe
 ^ijte ea i^^^as^és- {urimct aijMi : n Je S19^ l>i^ «kr qu'il n^'y a
 aueuii « pof^Q ti^gigilfii^ ne fâtl tvè9-£ldh^qu'il de ée « figitja-
 maig(HNii9wâe9ra»dlAeiJiM c siewr» ttQs amîis des
 beau^Kragts, vous vioufetf vac « faire aiinc^r une ^^boae qui
 eonduîl les^hecaiBes & « ^e»jHrai|i«i1 ^l>«c»|) oui, fy suis tout
 irésolu; « maia ^i^ i^ f^diliqn que veus m» j^uMerez

• qp?«i^ bett« s(9ftue vimt miduii quHine b^ a&«

• tj^p.<t qn'm «Aor«^gii de t«i)e peîftils*|âo %Ii1m 41 vwt
 mi^w ii«e. de to vert». »

Ve9\iie çpptmta te talent dfi Jean ^Jacques pimr «n faime les
 liQnpeiuri k Didevel (**); malgré les

(*) Tome II, page 55g, dans V Examen êtes mémoires db

f^*) f^o^req la notice smvantt snv lé IHfeoupt âe Vin^dUH
 4ess conditions f dans laqudlt nous indi^ioBs |eş envraM de
 J«an«JaeqiMS qo^ Did«vot «onigea , et eenz qu^ ne eenfuâ;
 qu'après lettr publication. ^* Qn a encore prétendu que M. de
 Francueil influa sur le parti qu'il prit. Ces acoasitipns^ pp pr i^ir
 ^ W^coonTelées psr Labti^, dans son Offt^rs, n'isn jont pas plus
 vraies : et les ^tlièiss du plus ûufudeiU

s HOTICB

M'uses gâtantes et beaucoup de romanees ^ elle assurait qu'il
 ne savait. pa» la niOBique; InieitAt Béioïse 5 ÉmHe et le Devin,

du viMiigeXdi firent taire. Afin de empêcher d'écrire > ses amis le tour* IKle^tèreIlt Içng-teœps dans sa retraite, pour le forcer à retourner à Paris , dont le séjour lui était insupportable^

Lorsq[à11 pa^int. à Diderot ; qu'il allait voir à Vidcennes , il lui conuniqua le plan de son cKscoars et la Pr&sopopée de Fabri-dus: Diderot Vexharia à donner 4^ essor à ses idées. Nous avons, dans la liote qui termine le premier volume j p. 449» rappelé plu-sieurs^ circonstances de la jeunesse de Bousseau , - dans les-quelles en voit lé g:erme de cette opinién* D'aûleurs il est un mbyën infailible de reconnaître la bonne foi d'un écrivain ; c'est ^n style (*). On n'a' point cette chaleur witrat- «oMe/quapct on reste froid ; cm ne cause pi^nt de si vives émotions sans être ému soi-même. Jean"- Aacques peut être dans l'^rrenr, mais ilfut sin-cère avec lui même , et, si l'^n vent , dupe de son illu^ sion , mais jamais de mauvaise foi.

Ce discoturs , qui parut en i^ao , obtint un très-

des cynii/ueSfdt sophisUytl de viTcAur/atow, qu'il prodigne

i Jean-Jaccpic» dans l'excès de^ son tkXt ,iie sont pas une d^-

moostFation bien évidente. La raison prend un tout autre

langage» et ne se sert pas dHnjures, encoie moins laeha-!'

rite.

. (*) V, le discours de M. de Bulfon sur le style, lorsqu'il

iaX re^u à Tacadémie française*

1>«8 Ko9VBÀVX éblTEUKS. 9

grand succès. Il prend tout par-dessus tes nues, . écrivait Diderot.' Voici le témoignage de Grindm ». qui ne louait qu'à son corps d'indant. .

« Le discours couronné par l'académie de Dijon (*), écrit avec une force et avec un feu « qu'on n'avait pas encore vus dans un discours académique , fit une espèce de révolution à Paris, et commença la réputation de M. Rousseau , dont les talens étaient jusqu'alors peu

connus Il est fâcheux que cet écrivain élo-

quent et outré n'ait point trouvé un adversaire digne de lui : sa Réponse au roi Stanislas et celle à l'ill. Bordes , contiennent des choses admirables , et même sublimes; et la dernière est , à « mon avis» égale et même supérieure à son discours même. «

Plus sévère envers lui-même que ne l'étaient ses critiques, Jean-Jacques a prétendu que Ce discours manquait d'ordre et de logique , et qu'il était tout au plus médiocre. C'est en comparant cet ouvrage au Discours sur l'Inégalité des conditions de l'homme, qu'il porta ce jugement rigoureux.

De tous les écrits de Rousseau , ce discours est celui qui eut le plus d'influence sur sa destinée. On l'attaqua de tous les côtés : il demeura maître du champ de bataille ; mais la querelle , après avoir duré deux ans, resta cependant indécise, parce que tous ceux qui s'en mêlèrent étaient juges et parties*

(*) Correspond, t. I, p. 1734

ko HOTICB. DBS. VOV,XX^XX KPIXKVtiS.

I)aa«r la. préface^ i^ NmcU^ « Ews^eau fail un, i;ést}iii<ie
50» opjAîaa^ «liriez tè^nom c^ kn arU^, Cette pi^faceettod-
kieiwm^'tmtroiMiiiblfritioe!!^ 9ël9ewai»e.

AVERTISSEMENT

Qu'c8T-cB que la célébrité? Voici le malheureux ouvrage à qui je
dois la mienne. Il est certain que cette pièce , qui m'a valu un prix
, et qui m'a fait un nom , est tout au plus médiocre , et j'ose ajou-
ter qu'elle est une des moindres de tout ce recueil. Quel gouffre;^
mbères n'eût point évité Fauteur, si ce premier écrit n'eût été
reçu que comme il méritait de l'être ! Mais il fallait qu'une faveur
d'abord injuste m'attirât par degrés une rigueur qui l'est encore
plus.

PRÉFACE

Voici une de ces grandes et belles ^questions qui aient jamais été
agitées. U ne s'agit point dans ce discours de ces sublimités mé-
taphysiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature , et
dont . les programmes d'académie ne sont pas toujours exempts ;
mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du
genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai
osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'ad-
miration des hommes je ne puis m'attendre qu'à un blâme uni-
versel ; et ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de

quelques sages que je dois compter sur celle du public : aussi mon parti est-il pris; je ne me soucie de plaire ni aux beaux esprits ni aux gens à la mode. H y aura dans tous les temps des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur siècle , de leur pays et de leur société. Tel fait aujourd'hui l'esprit fort et le philosophe , qui , par la même raison , n'eût été qu'un fanatique du temps de la ligue. Il ne faut point écrire pour de tels lecteurs > quand on veut vivre au delà de son siècle. Un mot encore , et je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu 9 j'avais , depuis l'envoi , refondu et augmenté ce discours 9 au point d'en faire en quelque manière un autre ouvrage. Aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans Tétai seulement où Q a été couronné. J'y ai jeté quelques notes > et laissé deux additions faciles à

14 PUÉFAGE. .

reconnaitre^ et queTacadémfe n^aurait peut-être pas approuvées. J'ai pensé que Téquité , le respect ^ la reconnaissance , eligaïénit de moi cet aret'^ liéssettiént.

Deoipimur 4pecie recti, . . •

(Ho*,. -rfre.Pbee, , ▼. a5.)

XiÉ'rétftblissemetit &es sciences et ^es ^îHâ a-t-ii contribué à éputer ou à cowompre les mœurs ^ Yoilà ce qu'il s^agit S'examiner. QueLparti 3ois-jè prendre dans cette question ? Celui 5 messieurs^ qui convient à un honnête 'homme qui ne sait 'rien ^ et qui ne s'en estime pas moins.

il sera difficile , je le sens , d'approprier ce que j'ai à dire au tribunal où je comparais. Conament oser bUmer les sciences devant

une des plus savantes compagnies de l'Europe à louer l'ignorance dans une célèbre académie., et concilier le mépris pour l'étude avec le respect pour les vrais savants) J'ai vu ces contrariétés, et elles ne m'ont point rebuté. Ce n'est point la science que >e> maltraite me suist) Je dit ; c'est la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité jest encore plus chère aux gens de bien que l'érudition aux doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? les lumières de rassemblée qui m'écoute? Je l'avoue.; mais c'est pour la constitution à \ discours, et non pour le sentiment de l'orateur. Les souverains équitables u'ont, jamais balancé à se condamner eux-mêmes dans les discussions douteuses ; et la position la plus convenable au bon droit est d'avoir à se défendre contre une partie intègre et éclairée juge en la cause.

A ce motif qui m'encourage l'illustre <&|o>t un motif qui me détermine : 4<st qu'il n'a point soutenu.', selon ma lumière naturelle, - le parti d'écouter la vérité quel que soit mon succès , il est un prix qui ne peut

16 DISCOURS.

me manquai ; je le trouverai dans le fond de mon cœur*.

PEUMIÈRE PARTIE.

C'EST un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts ; dissiper par les lumières de sa raison les ténèbres dans lesquelles la nature l'enveloppait ; s'élever au-dessus de lui-même ; s'élancer par l'esprit jusque dans les régions célestes ; parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil la vaste étendue de l'univers ; et, ce qui est encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi pour y étu-

dier Phomme et connaître sa nature, ses devoirs et sa ^n. Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de générations.

L'Europe était retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuplés de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée tî-vaient, il y a quelques •siècles, dans un état pjre que l'ignorance. Je ne sais quel jargon scienfifique , encore plus méprisable que l'ignorance , avait usurpé le nom du saveHT , et o|)posait à son retour un obstacle presque invincible. Il fallait une révolution pour jramener les hommes au sens conunun ; eUe vint enfin du côté d'où on l'aurait le moins attendu. Ce fut le stupide musulman , ce fut l'éternel fléau des lettres qui les fit renaître parmi nous. La chute du trôné de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grèce. La France s'enrichit àson tour 'de ces précieuses dépouilles. Bientôt les sciences suivirent les lettres : à l'art d'écrire se joignit l'art de penser ; gradati<m qui paratt étrange , et qui n'est peut-être que trop* naturelle : et l'on* comença à ' sentir le principal avantage du commerce des muses»

celui de rendre le« hoimiie» plus^soeiables, en leur inspirant le désir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses^ besoins, ainsi que le corps. Ceux-ci font les foïi-demens de la société , les autres en font Tagrèment. Tandis que le gouvernement et le^ lois pourvoient à la sûreté et au bien-être des hoihmes assemblés 5 lès sciences , les lettres et les arts^, moins despotiques et plus^puissans peut-être, étendent des gu-liâandes de fleurs sur les. chaînes de fer âoikt ik sont chargés , étouffent en eux le sen* tinietit de cette liberté originelle pour laquelle ils sefl^i^ent être nés, leur font aimer leur esclavage., et en forment ce qu'on appelle des peuples policés, le besoin éleva les

trônes ; les sciences et les arts les ont affermi⁹k Puissances de la terre , aimez les talens[^] et protégez ceux qui les cultivent (1). Peu[{]es policés , cultivea-les : heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat et fin dont vous vous piquez ; cette douceur de caractère et cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le c<Mnmeroe si liant et si facile ; en un mot , les

.\(i) Les princes voient toujours avec plaisir le goût des arts agréables et des snperfluit es, dont Vexportationde Targent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets : car, outre qu'ils lèB noiiinissent axBsidani cette petitesse d^ame si propre à ia jtervitudey i\^ P^yfi^^ très -bien que tous ief besoins que le peuple se dpnpe soi^t autant de chaînes <,îo^t il se charge. Alexandre, voulant m^ntenir les Iclityophages daikssa dtjpénda&ce,lés contraignit de renoncer H la pêche, et de se nourro' dés alimens comnruàs aux autres peîpleîs ; et les Isauvages de l^ÀQiëriquev qui vont tout nué, et qui ne vivent ^ue du produit de ^ur chasse , n'ont jainais pu être domptés. En effet, quel joug imposerait-on à des hommes qui nVot besoin de rien ?

16.JDISCOVIS.

a^ateoces Ae toutes kê veirtui saof ^ «roir

C'est par ceUe sorte de politesse, d'autant flvkê aimable qu'elle oflecte taoloé de se montrer » que se distinguèrent autrefois Athènes et Kome dans les jours si vanlés de leur magnificence et de leur éclat ; c'est par elle » sans doute ^ que notre siède et notre nation l'emporteront sur tous les temps et sur tous les peuples. Un ton philost^he sans pédanterie, des manias naturelles et pourtant {nrévenantes , également éloignées de la rus- Ueîlé tudesque et de la pantomime «Aramootaine ; voilà .ks fhiits

du goût acqui par de bonnes études et perfectionné dans le
<>mimere du monde

Qu'il serait doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure était toujours la disposition du cœur, si la décoeur était la vertu, si nos maximes nous servaient de règles, si la sagesse était la philosophie, si le titre «de philosophe» Mais tant de qualités sont trop tane ment ensemble, et la vertu ne marche guère en si grande pompe.. La richesse de la parure n'annonce un homme opulent et son élégance un homme de goût : l'homme sain et robuste se reconnaît à d'autres manières ; c'est l'homme rustique d'un laboureur, et non sous la dorure d'un courtisan, qu'on trouvera la force et la vigueur du corps. La parure n'est pas moins étrangère à la vertu, qui est la force et la vigueur de l'âme. L'homme de bien est un athlète qui se flâte à combattre nu : il méprise tous ces vains ornements ; qui gêneraient l'usage de ses forces, et dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelques difformités.

Avant que l'art eût façonné nos manières et

Discours. 16

Après à nos passions à parler un langage approprié à nos mœurs étaient rustiques, mais naturelles, et la différence des procédés annonçait, au premier coup d'œil, celle des caractères. La nature humaine, au fond, n'était pas meilleure ; mais les hommes trouvaient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement ; et cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnait bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles et un goût plus fin ont réduit l'art de plaire en principes, il règne dans nos

mœurs une vile et trompeuse uniformité, et tous les esprits semblent avoir été jetés dans un même moule: sans cesse là p<^itesse exige , la bienséance ordonne; sans cesse on suit des usages , jamais ton propre génie. On n^ose plus paraître ce qu'on est ; et , dans cette contrainte perpétuelle , les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les^ mêmes circonstances , feront tous les mêmes choses ei des motifs plus pnissans ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc , pour connaître son ami ' , attendre les grandes occasions, c'est-à-dire attendre qu'il n'en soit plus temps, puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connaître. ' .

Quel cortège de vices n'accompa^era point cette incertitude I Plus d'amitiés sincères; plus d'estime rél^e ; plus de confiance fondée. Xes spi^pçons, les ombrages, les crâinteç, 1^ f^oidei^/lj^ resserve , la l^ine , la tr^ifsop , se caoberQnt sans eesse sous ce voUe uoifonxie et perfide de politesse» «ous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. On ne profanera plus

30 pXSCOUfIS.

par des juremens le nom du maître de Tanivers ;. mais on Tin-
sultera par des blasphèmes 9. sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite : mais oa rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossièrement son ennemi , mais on le calonmiera avec adresse. Les baines nationales s'éteindront, nais ce sera avec Tamour de la patrie. A l'ignorance méprisée on substituera un dangereux pyrrhonisme» Il j aura des excès proscrits , des vices deshonorés ; mais d*autres seront décorés du nom de vertus y il faudra ou les avoir ou les af-

fecter. Yantera qui voudra la sobriété des sages du temps ; je n'y vois y pour moi, qu'un ra£Ginement d'intel4>érance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité (i].

. TeUe est la pureté que nos mœurs ont acquise ; c'est ainsi que nous sommes devenus gens de bien. C'est aux lettres , aux sciences et aux arts> à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salubre ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion; e'est qu'un habitant de quelques contrées éloignées qui chercherait à se former une idée des mœurs européennes sur l'état des sciences parmi nous , sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstra-r lions perpétuelles de bienveillance, et sur ce concours tumultueux d'homjnes de tout âge et de tout

^ (i) ((Paimé, dit Montaigne, à couter et discourir, mais « c'est avec peu d^hommes et pour moi. Car de sentir de il spectacle aux grands, et faire à Tenir parade de son esprit H et de son caquet ,) je trouve que c'est un métier très^mes* " ^ séant à un homme d'honneur* a Ç'«st celui- de toi« nos beaux esprits ^ hors un.

Discav&d. ai

état qui semblent emprendre depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à s'ouïger récipro' quement; c'est qu^e cet étranger, dis-je, devinerait exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Où il n'y a nul effet , il n'y a point de cause à chercher : mais ici l'effet est certain , la dépravation . réelle ;^t nos âmes se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont avan-

cés à la perfection. Dira-t-on que c'est un malheur particulier à notre âge ? Non, messieurs; les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L'élévation et l'abaissement journaliers des eaux de l'océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis au cours de l'astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs et de la probité aux progrès des sciences et des arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevait sur notre horizon et le même phénomène s'est observé dans tous les temps et dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte, cette première école de l'univers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célèbre où Sésostris partit autrefois pour conquérir le monde. Elle devient la mère de la philosophie et des beaux-arts et bientôt après la conquête de Cambyse, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, et enfin des Turcs.

. Voyez la Grèce, jadis peuplée de héros qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troie, et l'autre dans leurs propres foyers. Les lettres naissantes n'avaient point porté encore la corruption dans les cœurs de ses habitants; mais le progrès des arts, la dissolution des mœurs, et le joug du Maçér donien, se suivirent de près; et la Grèce, toujours fière, devint d'abord opprimée et tour à tour esclave.

n'éprouva plus dans ses révolutions que des maux de moins. Toute l'éloquence de Démosthène ne put jamais ranimer un corps qui le luxe et les arts avaient énervé.

C'est au temps des Ennius et des Térence que Rome, fondée par un père, illustrée par des laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovide, les Catulle, les Martial, et cette foule

d'auteur^ obscènes dont les noms seuls alarment la pudeur :, Rome, jadis le temple de la vertu, devient le théâtre du crime, l'opprobre des nations et le jouet des bai^bares. Cette capitale du monde ton^>e enfin sous If joug qu'elle avait imposé à tant de peuples, et le jour de sa chute fut la veille de celui où Pon donna à Pùn de ses citoyens le titre d'arbitre du bon goût*

Que dirai-je de cette métropole de Tempire éfOrient qui par sa position semMak devoir Tétise d^ monde entier, de cet asile des sciences et de sarts prosèrîts du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie ? Tout ce que là débauche et la corruption ont de plus honteux ; lès trahisons , les assassinats et les poisons, de plus noir; le con* cours de tous les crimes, de plus atroce : yùilk ce qui forme le tissu de Thi^oire de Constantino{^e ; voilà la source pure ^où nous sont émanées les lumières dont tiotre siècle se glorifie.

Mais pourquoi chercher dans des temps reculés des preuves d'une Vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans P II est en Asie une contrée immense où les lettres honorées conduisent aux premières dignités dé l'état. Si les sciences épu*raient les mœurs, si elles apprenaient aux hoilmeft à verser leur sang pour la patrie , si elles animaient le courage, les peuples de la Chine devraient être sages, libres ^ inyincibles. Mais s'fl n'y apolat de

i^iëe qui ne les domiàe^ pfé»t de cisteie qeâ «leur «lit familial; fiaï les huôières des imoi^bTes , ni 1» pfélandue «agoMe das M», ni la jnulUHide de» ba^ bitans de ee vaste empire > n^Dnt pu te giMraatIr d« pug da Tartare i^aorant et i^rossier; de qua» toi ont servi tous ses savaiiHi^ <i|Md fruit «t-t^Û retira des ho-

mieux dont ^mni combla ? mmt<^ d'être peuplé d'esclaves et deméehMis?

Opposonsàees ts^>leaux celui des nsous du pe^ nombre de peuples qui, préservés de cette contaigion desviiliaesconnais^nces, oot par leurs vertus fait leur propre bonheur Et T^exemple des autres nations. Tels Itèrent les premiers Perses : nation sin»gcâière , chez laquelle on apprenait la vertttXM»nme , chez nous on apprend la science ; qui sul^ugua TAsie avec tant de faetlit^ , et qaf seule a eu cette Çlme que rhistohre de ses institutôois ait passé pour un roman 'de philos(^hie. Tels furent lesâe^Fthes, donton iieiisalai8sé4ealmaen| [iques^es. Tels les Germains, dent une plume , lasse de ti^er les eHmes et les noiveeuss d^on peciple mstruit, npulent «t voluptuem , se spulageait à peindre la eimpU^feé , Tinnoe^ee et les vertus. Tette avait é»é IRome même dans les temps de sa^murreté et de jBon Ignorance, Telle enfin s'est montrée jus<pi'à nos îoiiirs cette nation rustique si vantée pour spn cott- Têm ^V^ l'adveirsUé n'a pu abattre , et ppw sa ftd^-

wiifMieyit pa« mèm»4^ »om 1^ n<^ que npv» «vo^^ if»% ^c

t4i|^#i^ Mme» foml i j»îe£éfqr J* j«M|aple.e* ivl«Mrçtfe JP9- •iàcîi ,iaoifc-««aU»«t .*ax>w 4^ PlMc» > ^iwwipe ^ tcn^t ce que U |*Ue»<*W9 pomiwa jwsajs wn^iivr ^e plus pa^-

i>4 »ioaovi«.

Ce fi^est poifit par 'stupidité que cear-Kd ORt |Hréféré d'autres exercices à ceux, de l'iesprit. Ils n!igno- -paient pas que dans d'autres contrées des hommes ^isi^ passaient leur vie à disputer sur le souyeraiiii bien , sur le vice et sur la vertu ^ et que d'orgueil^ leuxTiâsonneurs 9 se donnant à eux-mêmes les plus

grands éloges, confondaient les autres peuples sous le nom méprisant de barbares; mais ils ont coulé à dérégler leurs mœurs et à jeter à dédain leur, doc» •trine(i)., - ■ ^

Oubliera-t-elle que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette cité si célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses lois, cette république de demi-sages plutôt que d'hommes, tant leurs vertus semblaient supérieures à l'humanité? G Sparte, opprobre éternel d'une vaine doctrine ! tandis que les vices conduits par les beaux-arts s'introduisaient ensemble dans Athènes,, tandis qu'un tyran y rassemblait avec tant de soin les productions du prince des poètes, tu chassais de tes murs les arts et les artistes, les sciences et les savants !

L'événement. marqua cette différence. Athènes devint le séjour de la politesse et du bon goût, le

, fut-il pour le gouyemement des peuples. Il cite quantité d'exemples frappants pour qui les saurait admirer : mais qu'aurait-il, lui ne portant point de chausses ?

(i) De bonne foi, qu'on me dise quelle opinion les Athéniens mêmes de l'époque avaient de l'éloquence, quand ils s'écartèrent avec tant de soin de ce tribunal intègre des jugements duquel les dieux mêmes n'appelaient pas. Que pensaient les Romains de la médécine, quand ils la bannirent de leur république? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée fallait-il qu'ils eussent de la jurisprudence? Ne dirait-on pas qu'ils ont voulu réparer par ce seul acte tous les maux qu'ils avaient faits à ces malheureux indiens? . >>

pays des orateurs et des philosophes : Tégance éeg bâtimens y répondait à celle du laig;age; on y voyait de toutes parts le marbre et la toile animés^ par les mains des maîtres les plus habiles; c'est d'Athènes que sont sortis ces ouvrages surprenais qui serviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le tableau de Lacédémone est moins brillant. Là y disaient les autres peuples 9 (es hommes naissent vertueux 9 et l'air même du pays semble inspirer 4a vertu. Il ne nous reste de ses habîtans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tds monumens vaudraient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athènes nous a laissés ?

Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général, et se sont garantis du vice dans le séjour des muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier et le plus malheureux d'entre eux portait des savans et des artistes de son temps.

1 « J'ai examiné, dit-il, les poètes, et je les regarde; c comme des gens dont le talent en impose à eux^ c mêmes et aux autres, qui se donnent pour sages, c. qu'on prend pour tels , et qui ne sont rien moins.

« Des poètes, continue Socrate, j'ai passé aux c artistes. Personne n'ignorait plus les arts que moi ; « personne n'était plus convaincu que les artistes «; possédaient de fort beaux secrets. Cependant je « me suis aperçu que leur condition n'est pas melleure que celle des poètes, et «ju'ils sont les uns «V et les autres dans le àiême préjugé. Parce que ' c les plus habiles d'entre eux excellent dans leur IL partie , ils se regardent comme les plus sages des c hommes. Cette présomption a terni tout-à-fait ft=leur savoir àjoies yeux : de sorte que, me mettant a à la place de

l'oracle , et me demandant ce que t j'aimerais le mieux être, ce
^ue je suis ou ce 8. 2

a6 «iscotTAS.

« qa*tts sont, savoir ce qu'ils ont appris ou savoir « que je ne
sais rien, j'ai répondu à moi-^ménie et « au dieu : Je veux rester
ce que je suis.

« Nous ne savons, ni les sophistes, ni les poëteâ, c ni les ora-
teurs, ni les artistes, ni moi, ce que « c'est que le vrai, le bon et le
beau. Mais il y a «t entre nous cette différence, que, quoique ces
'< gens ne sachent rien, tous croient savoir quelque '« chose; au
lieu que moi, si je ne sais rien, au « moins je n'en suis pas en
doute. De «orte que * toute cette supériorité de sagesse qui m'est
accopc dée par l'oracle se réduit seulement à être bien « convain-
cu que j'ignore ce que je ne sais pas. »

Yoilà doncle plus sage des hommes au jugement des dieux , et
le plus savant des Athéniens au sen«> timent de la Grèce entière,
Socrate faisant l'éloge de l'ignorance 1 Croit-on que s'il ressusci-
tait parmi nous, nos savans et nos artistes lui feraient changer
d'avis? non , messieurs, cet homme juste continue^ rait de mé-
priser nos vaines sciences ; il n'aiderait point à grossir cette foule
de livres dont on nov» inonde de toutes parts , et ne laisserait,
comme il a fait, pour tout précepte à ses disciples et à nos neveux
, que l'exemple et la mémoire de sa vertu, ♦ <]:'est ainsi qu'il est
beau d'instruire les homme*

Socrate avait commencé dans Athènes , le vieux €aton conti-
nua dans Rome , de se déchaîner contre ces Grecs artificieux et
subtils qui séduisaient la vertu et amollissaient le courage de ses
concitoyens. Mais les sciences , les arts et la dialectique préva^

lurent encore : Rome se remplit de philosophes et d'orateurs; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des sectes, et l'on oublia la patrie. Aux noms sacrés de liberté , de désintéressement, d'obéissance aux lois, succé-

ikisGouRs. ny

dèrent les noms d'Épicure, de Zenon, d'Arcésilas. Depuis que les savans ont commencé à paraître j)armi nou^, disaient leurs propres philosophes, tes gens- de bien se sont éclipsés. Jusqu'alors les Romains s'étaient contentés de pratiquer la vertu^ tout fut perdu quand ils commencèrent à l'étudier. O Fabrícius! qu'eût pensé, votre grande âme, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom respectable avait plus illustrée que toutes ses conquêtes? « Dieux, eussiezc vous dit, que sont devenus ces toits de chaume c et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la mo« A déroration et la vertu? Quelle splendeur funeste a « succédé à la isimplicié romaine? Quel est ce lan- « gage étranger? Quelles sont ces mœurs effémi- « nées? Que signifient ces statues, ces tableaux, t ces édifices j? Insensés, qu'a vez-vous fait? Vous,

< les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les % esclaves des honimea frivoles que vous avez vain- « eus] Ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent I

< C'est pour enrichir des architectes, des peintres, « des statuaires et des histrions, que vous avez tt arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie I Les « dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur « de flûte 1 Romains, hâtez-vous de renverser ces a amphithéâtres; brûsez ces marbres, brûlez ces m tableaux, chassez ces esclaves qui vous subju* c guent,et dont les funestes arts vous

corrompent, c Que d'autres ntains s'illustrent par de vains ta*- «
lens ; le seul talent digne de Rome est celui de c conquérir le
monde , et d'y faire régner la vertu. « Quand Gynéasprit notre sé-
nat pour une assem-. c blée de rois , il ne fut ébloui ni par une
pompe « vaine, ni par une élégance recherchée; il n'y en*

28 BISGOVBS.

« tendit point <^elte éloquence frivole , l'étude et le, « charme
des hommes futiles. Que vit donc Cynéas a de si majestueux? G
citoyens! il vit un spectacle « que ne donneront jamais vos ri-
chesses ni tous c vos arts; le plus beau spectacle qui ait jamais «
paru sous le ciel; rassemblée de deux cents « hommes vertueux,
dignes de commander à t Rome 9 et de gouverner la terre. »

Mais franchissons la distance des lieux et des temps 9 et
voyons ce qui s'est passé dans nos contrées et sous nos yeux; ou
plutôt écartons des peintures odieuses qui blesseiraient notre dé-
licatesse , et épargnons -nous la peine de répéter les mêmes
choses sous d'autres noms. Ce n'est point en vain que j'évoquais
les mânes de Fabricius, et qu^aije fait dire à ce grand homme ,
que je n'eusse pu mettre dans la bouche de Louis XII ou de Henri
IV? Parmi nous, il est vrai, Socrate n'eût, point bu la ciguë; mais
il eût bu, dans une coupe encore plusamère , la raillerie insult-
ante, et le mépris pire cent fois que la mort.

Yoilà comment le luxe , la dissolution et l'escla^ vage ont été
de tout temps le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons
faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle
nous avait placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses
opérations semblait nous avertir assez qu'elle ne nous a point
destinés à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses le-

cons dont nous ayons su profiter, ou que nous ayons négligée impunément ? Peuples^ sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit,

lyiscounsr a^

et que la pelue que vous trouvez à votts instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers; ils seraient pires encore s'ils avaient eu le malheur de naître savans.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité ! que notre orgueil en doit être mortifié ! Quoi ! la probité serait fille de l'ignorance ? la science et la vertu seraient incompatibles ? Quelles conséquences ne tirerait-on point de ces préjugés ? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes » il ne faut qu'examiner de près la vanité et le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent, et que nous donnons si gratuitement aux connaissances humaines. Considérons donc les sciences et les arts en eux-mêmes : voyons ce qui doit résulter de leurs progrès; et ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

SECONDE PARTIE.

C'ÉTAIT une ancienne tradition passée de l'Égypte en Grèce, qu'un dieu ennemi du repos des hommes était l'inventeur des sciences (i). Quelle opinion fallait-il donc qu'eussent d'elles les Égyptiens mêmes, chez qui elles étaient nées ? C'est qu'ils voyaient de près les sources qui les avaient produites. En effet, soit qu'on feuilleté les annales du -

(i) Oh voit aisément rallégorie de la fable de Prométhée ; et il ne paraît pas que les Grecs à qui l'ont cloué sur le Caucase, en pensassent guère plus favorablement que les Égyptiens de leur dieu Teuthns. « Le satyre, dit une ancienne « fable , voulut baiser et embrasser le feu , la première fois « qu'il le vit^ mais Prométhée lui cria : Satyre, tu pleureras la barbe de ton menton, car il brûle quand on y « touche. »

5« DISCOVBS."'

monde 5 soit qu'on supplée à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas aux connaissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'astronomie est née de la superstition; Pélouque, de l'ambition, de la haine , de la flatterie, du mensonge; la géométrie, de l'avarice; la physique, d'une vaine curiosité; toutes, et la morale même, de l'orgueil humain. Les sciences et les arts doivent donc leur naissance à nos vices nous serions nK>ins en doute sûr leurs avantages, s'ils^ la devaient à nos vertus.

Le défaut de leur origine iie nous est que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des arts^ sans le luxe qui les nourrit? Sans les injustices dea hommes, à quoi servirait la jurisprudence? Que deviendrait l'histoire, s'il n'y avait ni tyrans, ni guerres, ni coospirateurs? Qui voudrait, en un» mot 4 passer sa vie à de ridicules contemplations, . si chacun , ne consultant que les devoirs de l'homme et les besoins de la nature „ n'avait de temps que pour la patrie, pour les malheureux, et pour ses amis? Sommes- nous donc faits pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée ? Cette seule réflexion devrait rebu-

ter dès les premiers pas tout homme qui chercherait sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie.

Que de dangers, que de fausses routes dans l'investigation des sciences! Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle ! Le désavantage est visible : car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui est-ce d'ailleurs qui la cherche bien sincèrement? Même avec la meilleure volonté.

^ISGOtJllS* Si

à quelles marques est-on sûr de la reconnaître ? Dans cette foule de sentimens différens, qud sera notre critérium pour en bien juger (i) ? Et , ce qui est le plus difficile, si par bonheur nous la trouvons à la fin) qui de nous en saura faire un bon usage ?

Si nos sciences sont vaines dans Tobjet qu^elles se proposent , elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans Toisiveté 9 elles la nourrissent à leur tour ; et la perte irréparable du temps est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la société. En politique comme en morale, c'est un grand mal que de ne point faire de bien; et tout citoyen inutile peut être regardé comme un homme pernicieux. Répondez- moi donc , philosophes illustres, TOUS par qui nous savons en quelles raisons les corps s^attirent dans le vide ; quels sont , dans les révolutions des planètes, les rapports des aires parcourues en temps égaux; quelles courbes ont des points conjugués 9 des points d'inflexion et de re« broussement ; conunent ThonuKie voit tout en Dieu ; comment l'âme et le corps

se correspondent sans communication , ainsi que feraient deux hoiioges; quels astres peuvent être habiles; quels in-^ sectes se reproduisent d'une manière extraordinaire: répondez -moi, dis - je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connaissances; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en serions -nous moins nombreux, moins

(i) Moine on sait , plus on croit savoir, ties péripatéticiens doutaient-ils de rien? Desoartes uVt-il pas construit Tunivers avec des cubes et des tourbillq^ns^ Et y a-t-il aujourd'hui même en Europe si mince physicien qui n'explique hardiment ce profond mystère de Télétricitc qui fera peut-être à jamais le désespoir des yrais philosophes?

5a siBGotus*

bie n gouvernés , moins redoutables ^ moins florissans ou phis pervers? Revenez donc sur Fimporn tance de vas productions; et si les travaux des plus éclairés de nos savans et de nos meilleurs citoyens nous procurent. si peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'écrivains ob-é^ acurs et de lettrés oisifs qui dévorent en pure perte la substance de Tétat.
^

Que dis- je, oisifs P et plAt à Dieu qu'ils le fussent en. effet 1 Les mœurs en seraient plus saines et la société plus paisible. Mais ces vains et futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes, sapant les fondemens de la foi , et anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de patrie et de religion, et consacrent leurs talens et leur pbOosophie à détruire et avilir tout ce qu'il y a de sacré panni les hommes. Non qu'au.fond ils haïssent ni la vertu ni nos dogmes;

c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis : et^ pour les ramener aux pieds des autels , il suffirait de les reléguer parmi les athées. G fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point!

C'est un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore suivent les lettres et les arts. Tel est le luxe, né comme eux de l'oisiveté et de la vanité des hommes. Le luxe va rarement sans les sciences et les arts , et jamais ils ne vont sans lui. Je sais que notre philosophie , toujours féconde en maximes singulières , prétend, contre l'expérience de tous les siècles , que le luxe fait la splendeur des états : mais, après avoir oublié la nécessité des lois somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des empires , et que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs ? Que le luxe soit un signe certain des richesses ; qu'il serve même si l'on veut à les

DISC

multiplier : que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours? et (que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit? Les anciens politiques parlaient sans cesse de mœurs et de vertu ; les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendrait à Alger; un autre, en suivant ce calcul, trouvera des pays où un homme ne vaut rien , et d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux , un honnête homme ne vaut à l'état que la consommation qu'il y fait; ainsi un Sybarite aurait bien valu trente Lacédémoniens* Qu'on devine donc laquelle de

ces deux républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut subjuguée par une poignée de paysans, et laquelle fit trembler l'Asie.

La monarchie de Gyrus a été conquise avec trente mille hommes par un prince plus pauvre que le moindre des satrapes de Perse ; et les Scythes , le plus misérable de tous les peuples , ont résisté aux plus puissans monarques de l'univers. Deux fameuses républiques se disputèrent l'empire du monde; l'une était très-riche , l'autre n'avait rien, et ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'empire romain à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'univers, fut la proie de gens qui ne savaient pas même ce que c'était que richesse. Les Francs conquièrent les Gaules, les Saxons l'Angleterre , sans autres trésors que leur bravoure et leur pauvreté. Une troupe de pauvres montagnards dont toute l'avidité se bornait à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté autrichienne, écrasa cette c[^]ulente et redoutable maison de Bourgogne qui faisait trembler les potentats de l'Europe[^]

54 DIJGOULLI.

Enfin toute la puissance et toute la sagesse de riie[^]ritie de Charles-Quint ^ soutenues de tous les tré* sors des Indes ^ vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harengs. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples, et qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de Targent , hormis des mœurs et des citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe? De savoir lequel importe le plus aux empires d'être brillans et momentanés , ou vertueux et durables. Je dis brillans, mais de quel éclat? Le goût du faste ne s'associe guère dans les mêmes

âmes avec celui de Thonnéte. Non , il n'est pas possible que des esprits dégi*adés par une mul-« titude de soi::s futiles s'élèvent jamais a rien de grand; et quand ils en auraient la force, le courage leur manquerait.

Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains, sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que ferait-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple et dans des temps où les savans devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté (i) ; où, l'un des sexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre , on laisse tomber des chefs-d'œuvre de poésie dramatique, et des prodiges dJharmonie sont

(i) Je suis bien cioi^é de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. Cest an présent que leur a fait la nature pour Jc bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourrait produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. Ou ne sent point assez quels ayantages naîtraient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette mmtié du genre humaia qui gouverne Vautre. Les hommes seront

I>ISCoVR8. 55

rebutés? Ce qu'il fera, messieurs? Il rabaissera son génie au niveau de son siècle, et aimera mieux composer dts ouvrages conununs qu'on admire pendant sa vie , que d)es merveilles qu'on n'admirerait que long -temps après sa mort. Dites -nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mdlcs et fortes à notre fausse délicatesse ! et combien l'esprit de la galanterie, si fertile en petites ch'^sesy vous en a coûté de grandes!

C'est ainsi que la dissolution des mœurs, «uite nécessaire du luxe , entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hasard, entre les hommes extraordinaires par leurs talents, il s'en trouve quelqu'un qui gtit de la fermeté dans l'dme et qui refuse* de se prêter au génie de son aède et de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui ! Il naourra dans l'indigence et dans l'oubli. Que n'est-ce ici un pronostic que je fais , et non une expérience que }t rapporte! Carie, Pierre, le moment est venu pic ce pinceau , destiné a augmenter la majesté de uos temples par des images sublimes et saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les panneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxitèles et des Phidias^, toi, dont les anciens auraient employé le ciseau à leur faire des dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie, inimitable Pigal, ta main se résoudra à ravaler le" ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

toujours ce qu'il plaira aux femmes î si vous voulez donqi qu^iU deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'*âme et vertu. Les réflexions que ce sujet fournit, et que Platon a faites autrefois , mériteraient fort d'être mieux développées par une plume digne d'c'rir» diaprés un tel maître , et de défendre une si grande cause.

56 Discot&s.

On ne peut réfléchir sur les mœurs , qu'on ne se plaise à se rappeler Timage de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage ^ paré des seules mains de la nature , vers lequel on tourne incessamment les yeux , et dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens et vertueux aimaient à avoir les dieux pour témoins de leurs actions, ils habitaient ensemble sous, les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchansy ils se

lassèrent de ces incommodes spectateurs et les reléguèrent dans des temples magnifiques. Ils les en chassèrent enfin pour s'y établir eux-mêmes ^ ou du moins les temples des dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Gè fut alors le «comble de la dépravation ; et les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit , pour ainsi dire , soutenus à l'entrée des palais des grands sur des colonnes de marbres ^ et gravés sur des chapiteaux corinthiens.

Tandi» que les commodités de la vie se multi-^ plient, que les arts se perfectionnent, et que le luxe s'étend , le vrai courage s'énervé , les vertus militaires s'évanouissent; et c'est encore l'ouvrage des sciences et de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagèrent la Grèce, toutes les bibliothèques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il fallait laisser aux ennemis des' meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire et à les amuser à des occupations oisives et sédentaires. Charles VIII se vit maître de la Toscane et du royaume de Naples sans avoir presque tiré l'épée; et toute sa cour attribua cette facilité inespérée à' ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusaient plus à se rendre ingénieux et savans, qu'ils ne s'exér-

BISCoUA9. 5y

çaieut à devenir vigoureux et guerriers. En effet ^ dit rhomme de sens qui rap|K)rté ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu^en cette martiale police , et en toutes celles qui lui sont sentblables , Tétude des sciences est bien plus propre à amollir et efféminer les courages, qu'à les affermir et les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'était éteinte parmi eux à mesure qu'ils avaient commencé à se connaître en tableaux, en gravures, en vases d'orfèvrerie, et à cultiver les beaux-arts ; et comme, si cette contrée fameuse était destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des Médicis et le rétablissement des lettres ont fait tomber de rechef, et peut-être pour toujours, cette réputation guerrière que l'Italie semblait avoir, recouvrée il y a quelques siècles.

Les anciennes républiques de la Grèce, avec cette sagesse qui brillait dans la plupart de leurs institutions, avaient interdit à leurs citoyens tous ces métiers tranquilles et sédentaires qui, en affaissant et corrompant le corps, énervent sitôt la vigueur de l'âme. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers et la mort, des hommes que le moindre besoin accable, et que le moindre peine rebute ? Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs dont ils n'ont aucune habitude ? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées sous des officiers qui n'ont pas même la force de voyager, à cheval ? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille ; mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment

38 BisGoms.

ils résistent à la rigueur des saisons et aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige « il ne faut que la privation de quelques superfluités, pour fondre et détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre. Vous êtes

braves, je le sais; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes et à Trasymène; César avec vous eût passé le Rubicon et asservi son pays : mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, et que Tautre eût vaincu vos aïeux.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre > et il est pour les généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité , qui ne laisse pas d'être un trèsmauvais officier : dans le soldat même, un peu plus de force et de vigueur serait peut-être plu» nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la iport. Et qu'importe à l'état que ses troupes périssent par la fièvre et le froid , ou par le fer de l'ennemi I

Si la culture des^ sciences est nuisible aux qualités . guerrières, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit et corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on élève à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses , excepté ses de* voirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue , mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part ; ils sauront composer des vers qu'à peine ils pourront comprendre ; sans savoir démêler l'erreur de la vérité , ils posséderont l'art de les rendre méconnaissables aux autres par des argumens spé-

eiut : mate ces mots de magnaDîmité 9 d'équité , de tempérance 9 d'humanité 9 de courage , ils ne sauront ce que c'est ; ce doux nom de patrie ne frap* pera jamais leur oreille ; et s'ils entendent parler de Dieu 9 ce sera moins pour le craindre que pour en avoir peur (1). J'aimerais autant, disait un sage, que mon -éco-lier eût passé le temps dans un jeu de paume, au moins le corps

en serait plus dispos. Je sais qu'il faut occuper les enfans, et que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà certes une belle question ! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes (2) ; et non ce qu'ils doivent oublier. Nos jardins sont ornés de statues et nos galeries > Il ■ I' I ■ Il

(i) Peus[^]. philosopha

(3) Telle était r  d  cation des Spartiates , au rapport da plus grand de leurs rois. C'est, dit Montaigne, chose digne de très-grande considération , qu[^]en cette excellente police de Lycurgus , et k la T  rit   monstruense par sa perfection , si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, et au gite même des muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine : comme si cette généreuse jeunesse dédaignant tout autre joug , on ait dû lui fournir, au lieu de nos maîtres de sciences , seulement des maîtres de vaillance , prudence et justice.

Voyons maintenant comment le même auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils a  n   de lenr Succession royale était ainsi nourri. Après sa naissance , on le donnait non k des femmes y mais k des eunuques de la première autorité près du roi, k cause de leur vertu. Ceux-ci prenaient charge de leur rendre le corps beau et sain , et ^- après sept ans , le dui-saient k monter k cheval et aller k la chasse. Quand il était arrivé au quator7.ième , ils le déposaient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste , le plus tempérant , le plus vaillant de la nation. Le premier Ui apprenait la religion j le second , k être to  jourt véritable ^ le tiers,    vaincre ses cupidit  s; le quart.

40 LUISCOU  S.

de' tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvre de Part exposés à admiration publique ? les défenseurs de la pajrle ? ou ces honune^ plus grands encore qui Font enrichie par leurs ver^ tus ? Non. Ce sont des images de tous les égaremens du cœur et de la raison ^ tirées soigneusement dç Tancienne mythologie, et présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans; sans doute aûn qu'ils aient sous leurs yeux des modèles de mauvaises actions 9 avant même que de savoir lire.

D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de Tinégalité funeste introduite entre les hoomies par la distinction des talens et par Tavilissement des vertus P Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, et ià plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; ni d'un livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit , et la vertu reste sans hon-

k ne rien craindre ; tous, ajouterai-je , à le rendre bon , aucun à le rendre savant.

Astyage , en Xénophon , demande à Cyrus compte de sa dernière leçon : C'est , dit-il , - qu'en notre e'qole un grand garçon ayant un petit saye le donna à Tun de ses compagnons de plus petite taille , et lui ôta son saye qui était plus grand. Notre précepteur m'ayant fait juge de ce difie'irent, je jugeai qu'il fallait laisser les choses en cet état, et que Fun et l'autre semblait être mieux accommodé en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avais mal fait ; car je mVtais «rrêté à considérer la bienséance , et il fallait premièrement avoir pourvu à la justice^ qui voulait que nul ne fut forcé en ce qui Vi appartenait; et dit qu'il en fût puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le

premier aoriste de TvVrw. Mon régent me ferait une belle harangue, in genei'e demonstrativo , avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

DISCOURS. 41

nelirs. Il y a mille prix pour Içs beaux discours , aucun pour les belles actions. Qu'on me dise ce* pendant si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette académie est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix.

Le sage ne court point après la fortune; mais il n'est pas insensible à la gloire ; et quand il la voit si mal distribuée , sa vertu, qu'un peu d'émulation aurait animée et rendue avantageuse à la société, tombe en langueur, et s'éteint dans la misère et dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire partout la préférence des talens agréables sur les talens utiles, et ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des sciences et des arts. Nous avons des physiciens , des géomètres , des chimistes, des astronomes, des poètes, des musiciens, des peintres: nous n'avons plus de citoyens; ou, s'il nous en reste encore , dispersés dans nos campagnes abandonnées y ils y périssent indigents et méprisés. Tel est l'état où sont réduits , tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain y et qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue cependant, le mal n'est pas aussi grand qu'il aurait pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles des simples salutaires, et dans la substance de plusieurs animaux inoffensifs le remède à leurs blessures, a enseigné aux souverains, qui sont ses ministres, à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que du sein même des sciences et

des ai^{ts}, sources de mille déréglemens , ce grand monarque dont la gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces sociétés Célèbres chargées à la fois du dangereux dépôt des connaissances humaines et du dépôt

aacré des mœurs , par l'attention qu'elles ont d^{ea} maintenir chez elles toute la pureté, et de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces sages in^{titutions}, affermies par son auguste successeur, et imitées par tous les rois de l'Europe, ifterviront du moins de frein aux gens de lettres qui, tous, aspirant à l'honneur d'être admis dans les académies, veilleront sur eux-mêmes, et tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles et des mœurs irréprochables. Celles de ces compagnies qui pour les prix dont elles honorent le mérite lit-^{éraire} feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu ddns les coeurs des citoyens , montreront que cet anieur règne parmi elles , et donneront aux peuples ce plaisir si rare et si doux de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le genre humain non-seulement des lumières agréables, mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de «oins ne montrent que trop la nécessité de les prendre, et l'on ne cherche point des remèdes à des maux qui n'existent pas. Pourquoi faut-il que ceuxci portent encore par leur insuffisance le caractère des remèdes ordinaires? Tant d'établissen^{ens} faits à l'avantage des savans n'en sont que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences, et de tourner les esprits à leur culture. Il semble , aux pré^{cautions} qu'on prend, qu'on ait trop de laboureurs et qu'on craigne de manquer de philosophes. Je ne veux point hasarder ici une comparaison

de l'agriculture et de la philosophie : on ne la supporterait pas. Je demanderai seulement : Qu'est-ce que la philosophie? Que contiennent les écrits des philosophes les plus connus? Quels sont les leçons de ces

»t800VE\$¥ 43

ftmis de la sagesse? A les entendre ne les pfendrait-on pas p6ur une troupe de charlatans criant chacun de son côté sur une place publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne |rompe point? L*ùn prétend qu'il n'y a point de corps 9 et que tout CRT en représentation; Tautre, cpi'il n'y a d'airtre substance que la matière , ni d'autre dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertu ni vices , et que le bien et le mal moral sont des chimères ; celui-là, que les hommes sont des loups et peuvent se dé» vorer en sûreté de conscience. O grands philosophes! que ne réservez- vous pour vos amis et pour vos enfances leçonsprofitables? vous en recevriez bientôt le prix , et nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui Tes tlmé de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, et l'immortalité réservée après leur trépas! Voilà les sages maximes que nous avons reçues d'eux et que nous transmettrons d'âge en <lge à nos descendants! Le paganisme, livré à tous les égavemens de la raison humaine , a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'imprimerie, sous le règne de l'Évangile? Les écrits impies des Leucippeet des Diagoras sont périés avec eux; on n'avait point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain ; mais, grâce aux caractères typographiques (i) et à l'usage -que nous en

(i) A considérer les désordres affreux que l'imprimerie a déjà causés en Europe , à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les souverains ne tarderont pas à se donner autant de soins pour bannir cet art terrible de leurs états , qu'ils en

44 DISGORGES.

faisons que les dangereuses rêveries des Hobbes et des Spinoza resteront à jamais. Allez, écrits célèbres dont l'ignorance et la rusticité de nos pères n'auraient point été capables d'accompagner chez nos descendants ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhale, la corruption des mœurs de notre siècle et portez ensemble aux siècles à venir une histoire fidèle du progrès et des avantages de nos sciences et de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur inspirerez aucune perplexité sur la question que nous agissons aujourd'hui : et, à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils lèveront leurs mains au ciel, et diront dans l'admiration de leur cœur : « Dieu tout-puissant, toi qui tiens dans tes mains les esprits,, délivre-nous des lumières et des funestes arts de nos pères; et rends-nous « l'ignorance , l'innocence et la pauvreté, les seuls biens qui puissent faire notre bonheur, et qui « soient précieux devant toi. ».

Mais si le progrès des sciences et des arts n'a rien

ont pris pour Vy introduire. Le sultan Achmet , cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût avait consenti d'établir une imprimerie à Constantinople ; mais à peine la presse fut-elle en train, qu'on fut contraint de la détruire, et d'en jeter les instrumens dans un puits. On dit que le calife Omar, consulté sur ce qu'il fallait faire de la bibliothèque d'Alexandrie

, répondit en ces termes : Si les livres de cette bibliothèque[^] contiennent des choses opposées à Talcori[^], ils sont mauvais, et il faut les brûler; s[^]ls ne contiennent que la doctrine de Talcoran , brûlez-les encore , ils sont superflus. Nos savans ont cité ce raisonnement comme le comble de Tabsurdité. Cependant suppo[^]z Grégoire-le-Grand à la place d'Omar , et Tévangile à la place lie l'alcoran , la bibliothèque aurait encore été brûlée , et ce serait peut-être le plus besa trait de la yie de cet illustre pontife.

ajouté à notre véritable félicité ; s'il a corrompu nos mœurs , et si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût 9 que penserons-nous de cette foule jd'auteurs élémentaires qui ont écarté du temple des muses les difficultés qui défendaient son 'abord 9 et que la nature y avait répandues comme une épreuve des forces de ceux qui seraient "tentés de savoir? Que pènerons-nous de ces compSateurs d'ouvrages qui ont indiscretement brisé la porte des scieiices et introduit dans leur sanctuaire une populace indigne d*èn approcher , tandis qu'il serait à souhaiter que tous ceux qui ne pouvaient avancer loin dans la carrière des lettres eussent été rebutés dès l'entrée 9 et se fussent jetés dans départs utiles à la société? Tel qui sera toute sa vie un mauvais versificateur , un géomètre subalterne, serait peut-être devenu un grand fabridateur d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinait à faire des disciples. Les Vérulam, les Descartes, et les Newton, ces précepteurs du genre humain, n'en ont poiit eu euxmêmes ; et quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie lésa portés? Des maîtres ordinaires n'auraient pu que rétrécir leur entendement en le resserrant dans l'étroite capacité du leur. C'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, et qu'ils se sont exercés à franchir l'espace immeAse qu'ils ont parcouru. SHl faut per-

mettre à quelques honunes de se livrer à l'étude dés sciences et des arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, et de les devancer : c'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des .monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leirr géaie^^ il faut que rien ne soit au-dessus4e

46 t>I8Co1TftS«

leurs espérances; voilà Punique encouragement dont ils ont besoin « L'âme se proportionne insen^^ fiiblement aux objets qui Toccupent , et ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le prince de Téloquence fut consul de Rome ; et le plus grand peut-être des philosophes , chancelier d'An« gle-terre. Croit-on que si l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque université , et que l'autre n'eût obtenu qu'une modique pension d'académie ; croiton ^ dis-je 9 que leurs ouvrages ne se sentiraient pas de leur état? Que les rois ne dédaignent donc pas 4'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller ; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des grands , que l'art de conduire les peuples est plus difficile que celui de les éclairer ^ comme s'il était plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, jque de les y contraindre par la force : que les suvans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables asiles; qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux 9 celle de contribuer par li^ur crédit au bonheur des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse : c'est alors seulement «qu'on verra ce que peuvent la vertu 9 la science, et l'autorité animées d'une noble émulation , et travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté , les lumières et la sagesse seules

d'un autre 9 les savans penseront rarement de grandes choses^
les princes en feront plus rarement de belles, et les peuples coh*
tinueront d'être vils, corrompus et malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le ciel n'a point départi de
si grands talei^is et qu'il ne destine pas à tant de gloire , i-estons
dans notre obscurité. Ne courroos point après une réputation qui
nous

éciiaapperait, et qui, dans Té tat présent des choses, ne nous
rendrait jamais ce qu'elle nous aurait coûté y quand nous aurions
tous les titres pour Tobtenir. A quoi bon chercher notre bonheur
dans Topinion d'autrui , si nous pouvons le trouver en nous-
mêmes ? Laissons à d'autres le soin d'instruire les peuples de
leurs devoirs , et bornons-nous à bien remplir les nôtres ; nous
n'aVons pas besoin d'en savoir davantage. -

G vertu > science sublime desâmes simples, faut-il donc tant de
peines et d'appareil pour te connaî-^ ^re ? Tes principes ne sont-
ils pas gravés dans tous les cœurs ? et ne sufiQt-il pas pour ap-
prendre tes lois de rentrer en soi-même et d'écouter la voix de sa
conscience dans le silence des passions? Voilà la Véritable philo-
sophie; sachons nous en contenter; et , sans envier la gloire de
ces hommes célèbres qui s'immortalisent dans la république des
lettres, tâchons de mettre entre eux et nous cette dtstinciôn glo-
rieuse qu'on remarquait jadis entre deux grands peuples) que
l'un savait bien dire^ et l'autre bier^ faire.

FIN DU DISCOVft:>(.

LETTRE

A M. L' A B B É R A Y N A L, àvteijr do mebgvrb de frange,

Tiré du Mercure de juin 1764, second volume.

Je dois 5 monsieur, des remerciemens à ceux qui vous ont fait passer les observations que vous avez la bonté de me communiquer, et je tâcherai d'en faire mon profit : je vous avouerai pourtant que je trouve mes censeurs un peu sévères sur ma logique; et je soupçonne qu'ils se seraient montrés moins scrupuleux si j'avais été de leurs avis. L'ignorance semble au moins que s'ils avaient eux-mêmes un peu de cette exactitude rigoureuse qu'ils exigent de moi, je n'aurais aucun besoin des éclaircissemens que je leur vais demander.

L'auteur sembleroit, disent-ils, préférer la situation où étoit l'Europe avant le renouvellement des sciences ; état pire que l'ignorance par le faux savoir ou le jargon qui étoit en règne.

L'auteur de cette observation semble me faire dire que le faux savoir, ou le jargon scolastique, soit préférable à la science ; et c'est moi-même qui ai dit qu'il étoit pire que l'ignorance. Mais qu'entend-il par ce mot de situation ? l'applique-t-il aux lumières ou aux mœurs, ou s'il confond ces choses que j'ai tant pris de peine à distinguer ? Au reste, comme c'est ici le fond de la question, j'avoue qu'il est très-maladroit à moi de n'avoir fait que sembler prendre parti là-dessus.

Ils ajoutent que l'auteur préfère la rusticité à la politesse.

LETTRE ▲ M. L'ABBÉ RATTIN. 49

Il est vrai que l'auteur préfère la rusticité à l'orgueilleuse et fausse politesse de notre siècle, et il en a dit la raison. Et qu'il fait main basse sur tous les savans et les artistes. Soit, puisqu'on le

veut ainsi, je consens de supprimer toutes les distinctions que j'y avais mises. .

H aurait dû, disent-ils encore, marquer le point d'où il part pour désigner l'époque de ta décadence.. J'ai, fait plus : j'ai rendu ma proposition générale : j'ai assigné ce premier degré de la décadence des mœurs au premier moment de la culture des lettres dans tous les pays du monde, et j'ai trouvé le progrès de ces deux choses toujours en proportion. Et, en remontant à cette première époque, faire comparaison des mixtures de ce temps-ci avec les nôtres» C'est ce que j'aurais fait encore plus au long dans un volume in-4°. Sans cela nous ne votions point jusqu'où il faudrait remonter, à moins que ce ne soit au temps des apôtres. Je ne vois pas, moi, l'inconvénient qu'il y aurait à cela, si le fait était vrai. Mais Je demande justice au censeur : voudrait-il que j'eusse dit que le temps de la plus profonde ignorance était celui des apôtres ?

Ils disent de plus, par rapport au luxe y qu'en honneur politique on sait qu'il doit être interdit dans les petits états, mais que le cas d'un royaume tel que la France, par exemple, est tout différent, les raisons en sont connues.

∴ N'ai-je pas ici encore quelque sujet de me plaindre? ces raisons sont celles auxquelles j'ai tâché de répondre. Bien souvent, j'ai répondu. Or on ne saurait guère donner à un auteur une plus grande marque de mépris qu'en ne lui répliquant que par les mêmes arguments qu'il a réfutés. Mais faut-il leur indiquer la difficulté qu'ils ont à résoudre? la voici : 8. 3

Que deviendra la vertu quand il faudra s'enrichir quelque prix que ce soit ? Voilà ce que je leur ai demandé, et ce que je leur demande encore.

Quant aux deux observations suivantes, dont la première commence par ces mots, enfin voici ce qu'on objecte, etc. ; et l'autre par ceux-ci, mode de vie qui touche de plus près, etc. ; je supplie le lecteur de m'épargner la peine de les transcrire. L'Académie m'avait demandé si le rétablissement des sciences et des arts avait contribué à épurer les mœurs. Telle était la question que j'avais à résoudre : cependant voici qu'on me fait un crime de n'en avoir pas résolu une autre. Certainement cette critique est tout au moins fort singulière. Cependant j'ai presque à demander pardon au lecteur de l'avoir prévue, car c'est ce qu'il pourrait croire en lisant les cinq ou six dernières pages de mon discours.

Au reste, si mes censeurs s'obstinent à désirer encore des conclusions pratiques, je leur en propose de très-clairement énoncées dans ma présente réponse.

Sur l'inutilité des lois somptuaires pour vaincre le luxe une fois établi, on dit que l'auteur n'ignore pas ce qu'il y a à dire. Mais. Yraiment non, je n'ignore pas que quand un homme est mort il ne faut point appeler le médecin.

On ne saurait me tracer dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général ; et il importe d'ôter toute prise à la chicane. Je ne sois pas tout-à-fait de cet avis, et je crois qu'il faut laisser de ces osselets aux enfans.

Il est aussi rien des lecteurs qui goûteront mieux dans un style tout simple, que sous cet habit de cérémonie qu'exigent les discours académiques.

A M. i/abbbk AAYNAL. 31

ques^Je suis fort du goût de ces lecteurs-là. Voici donc un point dans lequel je puis me conformer au sentiment de n^s censeur, comme je fais dès aujourd'hui.

J'ignore quel estradversafredonton me menace danâ le post-scriptum ; tel qu'il puisse être 9 je ne saurais me résoudre à répondre à un ouvrage ayant que de l'avoir lu , ni à me tenir pour battu avant que d'avoir été attaqué.

Au surplus, soit que je réponde aux critiques qui me sont annoncées, soit que je me contente de publier l'ouvrage augmenté qu'on me demande , j'avertis n^es censeurs^iu'ils pourraient bien n'y pas trouver les modifications qu'ils espèrent; je prévois que quand il sera question de me défendre, je suivrai sans scrupule toutes les conséquences de mes principes.

Je sais d'avance avec quels grands n»ots on m'attaquera : lumières , connaissances , lois , morale , raison , bienséance-^égards , douceur , aménité , politesse, éducation y etc. A tout cela je ne répondrai que par deux autres mots, qui sonnent encore plus fort à l'oreille, Vertu! vérité! m'écrierai-je sans cesse, vérité! vertu! Si quelqu'un n'aperçoit là que des mots, je n'ai plus rien à lui dire.

JPIS DBXA I.ETTBE A M. L'ABIÉ AATHAL..

DE J.-J. ROUSSEAU

Sur ta réfutation de son discours par M. Gautier; professeur de mathématiques et d'histoire, et membre de l'Académie royale des Sciences de Nanci.

• Je vous renvoie[^] monsieur, le Mercure d'octobre, que vous avez eu la bonté de me prêter (**). J'y ai lu avec beaucoup de plaisir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon discours: mais je ne crois pas être, comme vous le prétendez, dans la nécessité à'y répondre; et voici mes objections.

1* Je ne puis me persuader que, pour avoir raison, ou soit indispensablement obligé de parler le dernier.

2* Plus je relis la réfutation, et plus je suis convaincu que je n'ai pas besoin de donner à M. Gautier d'autre réplique que le discours même auquel il a répondu. Lisez, je vous prie, dans l'un et l'autre écrit, les articles du luxe, de la guerre, des académies, de l'éducation; lisez la prosopopée de Loüi le Grand et celle de Fabricius; enfin, lisez la conclusion de M. Gautier et la mienne; et vous comprendrez ce que je veux dire.

(*) Cette lettre était adressée à M. Grimm.

(**) La réfutation de M. Gautier avait été lue à l'Académie de Nanci, et insérée ensuite dans le Mercure d'octobre 1757;.

LETTRE A M. ***. 53

5* Je pense en tout si différemment de M. Gautier que, si je me fallait relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, je serais obligé de le combattre, même dans les choses que j'aurais dites comme lui, et cela me donnerait un air

contrariant que je voudrais bien pouvoir éviler. Par exemple, en parlant de la politesse, il fait entendre très-clairement que, pour devenir homme de bien, il est bon de commencer par être hypocrite, et que la fausseté est un chemin sûr pour arrivera la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse ne sont pas contagieux, comme ils le seraient s'ils se présentaient de front avec rusticité, que Tart de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser; qu'on est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise ou qu'on ne leur soit utile; qu'on sait évaluer les offres spécieuses de la politesse; c'est-à-dire, sans doute, que quand deux hommes se font des complimens, et que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur, je vous traite comme un sot, et je me moque de vous; l'autre lui répond dans le fond du sien, je sais que vous montez impudemment, mais je vous le rends de mon mieux. Si j'avais voulu employer la plus amère ironie, j'en aurais pu dire à peu près autant.

. 4^{me} On voit, à chaque page de la réfutation, que l'auteur n'entend point ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute; ce qui lui est assurément fort commode, parce que, répondant sans cesse à sa pensée, et jamais à la naïenne, il a la plus belle occasion du monde de dire tout ce qu'il lui plaît. D'un autre côté, si sa réplique en devient plus difficile, elle en devient aussi moins nécessaire, car qui n'a jamais ouï dire qu'un peintre qui expose

d4 tETTE À M. ***.

en public un tableau soit obligé de visiter les yeux des spectateurs, et de leur dire des lunettes à tous ceux qui en ont besoin.

D'ailleurs il n'est pas bien sûr que je me fisse entendre 5 même en répliquante Par exemple, j' sais, dirais-je à M. Gautier, que nos soldais ne sont point des Réaun&urs et des Fontenelles; et c'est tant pis pour eux, pour nous, et surtout pour les^ ennemis^ Je sai» qu'ils ne savent rfèn, qu'ils sont brutaux et grossiers ; çt toutefois fai dit, e^ Je dis encore , qu'ils sont énervés par les sciences <piHk méprisent , et par les beaux^arts qu'ils ignorent; C^est un des grands încon venions de la culture des lettres, que , pour qudques hommes qu'elles édiaient, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or vous voyez bien, monsieur, que ceci ne serait qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier; pour ce M. Gautier qui me demande fièrement ce que les troupes ont de commun avec les académies; si les soldats en auront plus de bra-^ voure pour être mal vêtus et mal nourris; ce que je veux dire en avançant qu'à force d'honorer les taleng on néglige les vertus : et d'autres questions semblables , qui toutes montrent qu'il est impossible d'y répondre intelligiblenaent au gré de celui qui les fait. Je crois que vous convieadree que ce n'est past la peine de m'expUquer une seconde fois pour n'être pas mieux entendu que la première.

5° Si \e voulais répondre à la première partie de la réfutation , ce serait le moyen de ne jamais finir* M . Gautier juge à propos de me prescrire les auteurs ^ue je puis citer, et ceux qu'il faut que je re^tte. Son choix est tout-à-fait naturel; il récuse l'autorité de ceux qui déposent pour moi , et veut que je m'en rapporte à ceux quil croit m'être contrailreB. Ea

LETTRE A M

vain voudrais-je hii faire entendre qu'un seul témoignage en ma faveur est débif 9 tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon sentiment, parce cpAe les témoins sont parties dans le procès ; en vain le prierais< ^ê de distinguer dans les exemples qu'il allègue; en vain lui représenterais^ je qu'être barbare ou criminei sont deux choses touj;à-£aiit difilérentes^ et quç les peuples véritablement corrompus sont moins ceux qui ont de mauvaise! lois que ceux qui méprisent les ims. Sa réplique est aisée à prévoir : Le xacytn qu'on puisse ajouter foi à des écrivains scandaleux 9 qui osent louer des bar^ bares qui ne savent ni lire ni écrire P Le moyen qu'on puisse jamais supposer de la pudeur à des^gens qui voifit tout nus, et de la vertu à ceut qui mangent de la chair crue? Il faudra dottc disputer* Yoilà donc Hérodolây Strabon, Pomponius - Mda , aux prises avec Xénophon , Justin , Quinte - Curce , Tacite; nous voilà dans les recherches de critiques, dans les antiquités, dans l'érudition. Les brochures se transforment en volumes, les livres se multi-* plient, et la ques^n s'oublie. C'est le sort dés disputes 4e littérature, qu'après des infolio d'éclatcissemens on finit toujours par ne savoir plus où l'on en est; ce n'est pas la peine de commencer.

Si je voulais répliquer à la seconde partie , cela serait bientôt fait; mais je n'apprendrais rien à personne. M. Gautidt* se contente, pour m'y réfu-^ ter, de dire oui partout où j'ai dit non , et non partout où j'ai dk oui ; je n'ai donc qu'à dire encore non partout où j'avais dit non , oui partout où j'avais dit oui, et supprimer les pt^uves, j'aurai très-exactement répondu. En suivant la ^méthode de M. Gau-^ ti6r, je ne puis donc répondre aux deux partie» dé

la réfutation sans en dire tr<^ et' trop peu : or je voudrais bien ne faire ni l'un ni Tautre.

6* Je pourrais suivre une autre méthode, et examiner séparément les raisonnemens de M. Gautier , et le style de la réfutation.

Si f examinai «es raisonnemens, il me serait aisé de montrer qu'ils portent tous à faux, que l'auteur n'a point saisi l'état de la question , et qu'il ne m'a point entendu;

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas sa vans; et je m'étais déjà bien douté que les Kalmoucs, les Bédouins, les Cafres n'étaient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avait donné les mêmes soins à me montrer quelque peuple savent qui ne fût pas vicieux, il. m'aurait surpris davantage. Partout il me fait raisonner comme si j'avais dit que la science est la seule source de corruption parmi les hoimes; s'il a cru cela de bonne foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme; d'où il conclut qu'on n'est. pas fondé à en faire honneur aux sciences. Mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire honneur? Depuis que les hommes vivent en société, il y. a eu des peuples polis, et d'autres qui ne l'étaient pas. M. Gautier a oublié de nous rendre raison de cette différence.

M. Gautier est partout en admiration' de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a fait assurément beaucoup . d'honneur aux siennes; mais elle n^annonoe pas une

grande expérience. On dirait, au ton dont il en parle, qu'il a étudié les hommes comme les péripatéticiens étu-

tETTLIS ▲ M. ***. 5y

diaient la physique, sans sortir de son cabinet. Quanta moi, j'ai fermé mes livres; et, après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardés agir. Ce n'est pas une merveille qu'ayant suivi des méthodes si différentes, nous nous rencontrions si peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne saurait employer un langage plus honnête que celui de notre siècle; et voilà ce qui frappe M. Gautier: mais je vois aussi qu'on ne saurait avoir des mœurs plus corrompue; et voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous, donc être devenus gens de bien parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir?

Il dit encore que quand même on pourrait prouver par des faits que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences, il ne s'ensuivrait pas que le sort de la probité dépendit de leur progrès. Après avoir employé, la première partie de mon discours à prouver que ces choses avaient toujours marché ensemble, j'ai destiné la seconde à montrer qu'en effet l'une tenait à l'autre. A quel point donc puis-je imaginer que Gautier veut répondre ici?

. Il me paraît surtout très-scandalisé de la manière dont j'ai parlé de l'éducation des collèges. Il m'apprend qu'on y enseigne aux jeunes gens je ne sais quoi de belles choses qui peuvent être d'une bonne ressource pour leur amusement quand ils seront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens, dont il faut, commencer par les instruire. € Nous nous enquérons volontiers: Sait-il du grec et du

latin? « écrit-il en vers ou en prose? Mais s'il est devenu^ ç meilleur ou plus avisé, c'était le jprîncipal; et « c'est ce qui demeure derrière. Crieas d'un passant

59 LETTRE JL M. ***.

« à notre peuple, O ie savaru ^mme! et d^iui t autre j O itéon (iommt l il ne fâ^idra pas. à dé* c tourner ses yeux et son respect vers le premier. Il c y faudrait un tiers crieur, O icsiourdea têtes / » J'ai dû que la nature a vmto nous préserver de la science comme une mère arracàe une arme dange-' reuse des mains de son et^aiit , et que la peine que nous trouvons à nous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. M. Gautier amieraît autant que l'eusse dit: Peuples, saches donc une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des productions delà terre; la peiïie qu^elIe a attachée à sa culture est un avertissement pour vous de la laisser en friche. M. Gautier n'a pas songé qu'avec un peu de travail on est sûr de faire du pain , tnaïs qu'avec beaucoup d'étude il est très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé enc(H*e que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur ; car pourquoi la nature nous a-t-elle imposé -des travaux nécessaires ^ si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses? Maië, au mépris qu'il montre pourl'agri^ culture, on voit aisément que s'il ne tenait qu'à lui feus les laboureurs déserteraient blentdt les campagnes pour aller argumenter dans les écoles; occupation, selon M* Gautier, et, Je crois, selon bien des professeurs , fort importante pour le boabe«ur de l'état.

En raisonnant sur un passage de Platon, j'avais présumé que peut-être les anciens Égyptiens ne faisaient-ils pas des sciences tout le cas qu'on aurait pu croire. L'auteur de la réfutation me de-

mande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avait mise à sa biMfo^ thèque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant

l'ÉTATRE À M. ***. 59

de ce prince. A présent qu'il est mort, je demandé à mon tour où*est la nécessité de faire accorder le sentiment du roi Osymandias avec celui des sages d'Egypte. S'il eût compté et surtout pesé les voix, qui me répondra que le mot de peisans n'eût pas été substitué à celui de remèdes ? Mais passons cette fastueuse inscription. Ces remèdes sont exoeUens , j'en conviens, et Je Tai déjà répété bien des fois ;^ mais est-ce une raison pour les administrer inconsidérément, et sans égard aux tempéramens des malades ? Tel aliment est très-bon en soi, qui dans un estomac infirme ne produit qu'indigestions et mauvaises humeurs. Que dirait-on d'un médecin qui , après avoir fait Téloge de quelques viandes succulentes, conclurait que tous les malades doivent s'en rassasier ?

' J'ai fait voir que les sciences et les arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon sin-« gulière de raisonner, et il ne voit point la liaison qui se trouve entre le courage et la vertu. Ce n'est pourtant pas , ce me semble , une chose si difficile à comprendre. Celui qui s'est une fois accoutumé à préférer sa vie à son devoir ne tardera guère à lui préférer encore les choses qui rendent la vie facile et agréable.

Pai dit que la science convient à quelques grands génies, mais qu'elle est toujours nuisible aux peu*^ pies qui la cultivent. M. Gautier dit que Seerate et Caron, qui blâmaient les sciences,

étaient pourtant eux-mêmes de fort savans hommes ; et il appelle cela m'avoir réfuté.

J'ai dit qu'il n'y avait pas de plus savant des Athéniens , et c'est de là que je tire l'autorité de son témoignage : tout cela n'empêche point M. Gautier (je m'apprends que Socrate était savant.

60 THBA M. ***.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton méprisait les philosophes grecs ; et il se fonde sur ce que Caméade se faisait un jeu d'établir et de renverser les mêmes propositions , ce qui prévient mal à propos contre la littérature des Grecs. M. Gautier devrait bien nous dire quel était le pays et le métier de ce Carnéade.

Sans doute que Caméade est le seul philosophe ou le seul savant qui se soit piqué de soutenir le pour et le contre : autrement tout ce que dit ici M. Gautier ne signifierait rien du tout. Je m'en rapporte sur ce point à son érudition.

Si la réfutation n'est pas abondante en bons raisonnemens, en revanche elle est fort en belles déclamations. L'auteur substitue partout les ornemens de l'art à la solidité des preuves qu'il promettait en commençant; et c'est en prodiguant la pompe éristique dans une réfutation , qu'il me reproche à tort de l'avoir employée dans un discours académique.

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, les éloquentes déclamations de M. Rousseau?. A abolir , s'il était possible, les vaines déclamations des colporteurs. Qui ne serait pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus

sans en avoir aucune ? J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les apparences ; mais M. Gautier aurait dû mieux que personne ne pardonner celle-là. Eh! pourquoi n'ort-on plus l'île de vertu ? c'est qu'on cultive les écielles-fiettes des sciences et les arts. Pour cela , précisément. Si l'on était impoir 9 rustique, ignorant j Gothj Hun j ou Va^xdaie, on serait digne des éloges de M. Rousseau, Pourquoi non? y a-t-U quelqu'un de ces noms à qui donne

Digitized by VjOOQIC

LETTRE A M. .***. 61

l'exclusion à la vertu ? JVe se iassera-t-on point d'invectiver les harnmes ? f^ç se laisseront-ils point d'élFe xnéchans ? Croirait-on toujours les rendre fivLS vertueux en leur disant qu'ils n'ont point de vertu ? Croira-t-on les rendre meilleurs en leur persuadant qu'ils sont assez bons ? Sans prétexte d'épurer tes mœurs , est-il permis d'en renverser les appuis?. Sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les âmes? O doux nœuds de la société! charme des vrais philosophes y aimables vertus! c'est par vos propres attraits que vous réglez dans les cœurs : votfrs ne devez votre empire ni à Vapreté stQique s. ni à des clameurs éarbares , ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité»,

- Je remarquerai d'abord une chose assez plaisante ; c'est que 9 de toutes les sectes .des anciens philosophes que j'aie attaquées comme inutiles à la vertu , les stoïciens^ sont les seuls que JVI. Gautier m'abandonne, et qu'il, semble même vouloir mettre de mon côté. Il a raison : je n'en serai guère plus fier.

Mais voyons un peu si je pourrais rendre exactement en d'antr^s^teriiiesle sens^ de cette exclamation : O aimables vertus

l c'est par vos propres attraits que vous régniez dans les âges.
Vous n'avez pas eu besoin de tout ce grand appareil d'ignorance et
de la rusticité : vous savez aller au cœur par des routes plus
simples et plus naturelles. Il suffit de savoir l'art oratoire, la lo-
gique, la physique, la métaphysique et les mathématiques
pour acquérir le droit de vous posséder.

Autre exemple du style de M. Gautier.

Vous savez que les sciences, dont on occupe les jeunes philo-
sophes, les universités sont la logique et la métaphysique et
la morale et la phy-

siège, les mathématiques élémentaires. Si je l'ai vu, je n'en
oublie, comme nous faisons tous en devenant raisonnables. Ce
sont donc là, selon vous, de stériles spéculations ? Stériles,
selon l'opinion commune; mais, selon moi, très-fertiles en mau-
vaises choses. Les universités vous ont une grande obligation de
leur avoir appris la vérité de ces sciences, et c'est retirée au
fond d'un puits. Je ne crois pas avoir appris cela à personne
cette sentence n'est point de mon invention; elle est aussi an-
cienne que la philosophie. Au reste, je sais que les universités
ne doivent aucune reconnaissance; et je n'en aurais pas, en
prenant la plume, que je ne pouvais à la fois faire la cour aux
hommes, et rendre hommage à la vérité. Les grands philosophes
qui les possèdent dans un degré éminent sont sans doute
surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Je crois qu'en ces
ces grands philosophes qui possèdent toutes ces grandes sciences
dans un degré éminent, seraient très-surpris d'apprendre qu'ils
ne savent rien : mais je serais bien plus surpris moi-même si ces
bonnes qui savent tant de choses savaient jamais celle-là.

Je remarque que M. Gautier, qui me traite partout avec la plus grande politesse, n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis : il étend ses soins à cet égard depuis le régiment de collège jusqu'à la souveraine puissance. M. Gautier fait fort bien de justifier les usages du monde : on voit qu'ils ne lui sont point étrangers» Mais revenons à la réfutation.

Toutes ces manières d'écrire et de raisonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'équité que M. Gautier me paraît en avoir, m'ont fait faire une lecture que vous n'avez pas hardie et que je

il est k Mv ***'. 63

et raisonnons. 11 m'accuse très hautement sans rien croire j de n'être point persuadé du sentiment «{oe je soutiens. Moi, je le soupçonne, avec plus de Sondement d'être en secret de mon avis : les places qu'il occupe, les circonstances où il se trouve, Tauront mis dans une espèce de nécessité de prendre parti contre moi. La bienséance de notre siècle est bonne à bien des choses : il m'aura donc reculé par bienséance; mais il aura pris toutes sortes de précautions et employé tout le possible pour le ôkir» de manière à ne persuader personne*

C'est dans cette vue qu'H commence par déclarer très mal à propos que la cause qu'il défend intéresse le honneur de Fasse-Mée de tant laquelle il parie » et la gloire du grand prince sous les lois du- el il a la douceur de vivre. C'est précisément comme s'a disait : Vous ne pouvez, n'essur», sans ingratitude envers votre respectable protecteur, vous dispenser de me donner raison; et, de plus, c'est votre propre cause que je plaide aujourd'hui devant vous» ifhisi ^ de quelque côté que vous envisa*

gîez mes preuves ^ j'ai droit de compter que vous ne vous iroNfareK pas difficiles sur leur solidité. Je dis que tout honoime qui parle ainsi a plus d'attention à jGsraier la bouche aux gens (pie d'envie de les convaincre»

SI yowuk lises SEttentivement la réfutation , vous B'y Couvrez presque pas une l%Qe qui ne semble être là peur attendre et indiquer sa réponse. Un seul exemple sv^ra pour me faire entendre.

Les uictoیرهê çu€ tes AthémeiM. remportèrent sur iee Ferses et sur les Lacédémoniens mêmes font voir tfue les arts peuvent s^assoàier avec la " ^ertu ^miiitmre. Je demande slca n'est pas là une adresse pour vappdor ceq^e j'ai dit de la défièûle de

64 IBTTEB A M. ***.

Xerxès , et pour me faire songer au dénôtmeni de la guerre du Péloponnèse. Leur gouvernement, de lom vénal sauè Pèricière, prend une nouveiie face : V amour du jiaisir étouffe ieur bravoure ^ ies fonctions ies jkus honoraèies sont avilies, ^impunité multipHe les mauvais citoyens , leè fonds destinés à ia guerre sont destinés à nourrir la mollesse et l'oisiveté : toutes ces causes de corruption , quel rapport ont^ les aux sciences ?

Que fait ici M. Gautier, sinorrde rappeler toute la seconde partie de mon discours où i'ai montré ce rapport? Remarquez Tart avec kquel il nous donne pour cause les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon sens à remonter de lui-même à la première cause de ces causes prétendues. Remarquez encore comment , pour en laisser faire la réflexion au lecteur^ il feint d'ignorer ce qu'on né peut supposer qu'il ignoré en effet, et ce que tous les historiens disent unaniniement, que la dépravation des

mœurs et du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des orateurs. Il est donc certain que m'attaquer de cette manière ^ c'est bien clairement m'indiquer les réponses que je dois faire.

Ceci n'est pourtant qu'une conjecture que je ne prétends point garantir. M. Gautier n'approuverait peut-être pas que je voulusse justifier son savoir aux dépens de sa bonne foi; mais si en effet il a parlé sincèrement en réfutant mon discours, comment M. Gautier, professeur en histoire, professeur en mathématiques, membre de l'académie de Nanci, ne s'est-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte ?

Je ne répliquerai donc pas à M. Gautier :- c'est un point résolu. Je ne pourrais jamais répondre

LETTRE A M. ***. 65

sérieusement, et suivre la réfutation pied à pied : vous en voyez la raison ; et ce serait mal reconnaître les éloges dont M. Gautier m'honore que d'employer le ridiculum acri, Tironie et Tamère plaisanterie. Je crains bien déjà qu'il n'ait que trop à se plaindre du ton de cette lettre : au moins n'ignorait-il pas, en écrivant sa réfutation, qu'il attaquerait un homme qui ne fait pas assez de cas de la politesse pour vouloir apprendre d'elle à déguiser son sentiment. •

Au reste je suis prêt à rendre à M. Gautier toute la justice qui lui est due. Son ouvrage me paraît celui d'un homme d'esprit qui a bien des connaissances : d'autres y trouveront peut-être de la philosophie; quant à moi, j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je suis de tout mon cœur, monsieur, etc.

P. S^ Je viens de lire , dans la gazette d'Utrecht du 32 octobre , une pompeuse exposition de l'ouvrage de M. Gautier^ et cette exposition semble faite exprès pour confirmer mes soupçons. Un au*^ leur qui a quelque confiance en son ouvrage laisse aux autres le soin d'en faire l'éloge, et se borne à en faire un bon extrait : celui de la réfutation est tourné avec tant d'adresse , que quoiqu'il tombe uniquement sur des bagatelles que je n'avais em«ployées que pour servir de transitions, il n'y en a pas une seule sur laquelle un lecteur judicieux puisse être de l'avis de Bl. Gautier.

Il n'est pas vrai , selon lui , que ce soit des vices de 6 hommes que l'histoire tire son principal intérêt.

Je pourrais laisser des preuves de raisonnement ; et pour mettre M. Gautier sur son terrain, je lui citerais des autorités.

^S IETTAC A M. ***.

Heureux tes peuples dont ie a rois o1U fait peu ée éruit dans Vaisêoïrel

Si jamais ies hommes deviennent sages ^ieur histoire n' am.usera gucY^,

M. Gautier dit avec raison qu'une société, f4t^ elle toute composée d*^li^mne« liiite»^ ne sQurdit subsister sans lois ; et il conclut de là ^u^il H*est pas^ vrai que, sansle» ÎAiustices des hommes, la jurt^* prudence serait inutile» l|o si savant auteur confoa* drait-tl la jurisprudence et les lois?

Je pourrais encore laisser des preuves de raîîBon- Bernent;, et pour mettre M» Gantier sur son ter-irain,. je lui citerais des faits.

Les Lapédémoniens n'avaient ni furiseconsultes «i avocats[^] leijs loi.[^] nVtatent pas même écrites t cependant ils avaient des lois. Je m'en rapporte à rérudit.îon de M[^] Gautier pour savoir si les lois, étaient plus mal observées à Lacédémone que danstes p[^]iys eà fourmillent les gens de loil

Je ne m.*arrétetai pofnt à toutes les minuties quf servent de texte à M. Gautier, et qu'il étale danss Ift gafsette ; fpi[^]is je [^]ipai par cette ebseniEiition que[^] je soumetts à votre examen[^]

Donnons partout raison à: Af. Gautfer, et retran* eh<ms démon discours toutes ks choses quMl attaque; mes preuves n'auront presque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout cequi ne loue pas le fond de la question, il »']: restera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne îééaà point répondre à M. Gautier.

RÉPONSE bE j.-j. aausseAu

AU ROI DK POLOGNE , DUC DE LORilAINE ,

Sur ia Hfuiaition faiu par ce prince de son discours.

Jb def rais phitèt uû remerciaient qu'une réplique à Tailfeui[^] anonitne (i) qui fient d*himorer mon discours[^] d*une réponse r mais ée que je dois à la ffeconnafssance ne me fera point oublier ce qiM je dois à la Vérité ', et je n[^]oublieraî pas non plus que toutes les fois qu'il est question de raison , leâ[^] bonimes rentrent dans le droit de la nature, et i[^]*jprennent îemr première égalîter

Le discours auquel f'ai à répliquer est plein de tboses très-vraies et très-bien prouvées auxquelles |e ne vois aucune réponse

: car , quoique f y sois qualité de docteur , je serais bien fâché d'être au nombre de ceux qui savent répondre à tout.

Ma défense n'en sera pas moins facile r elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérité j^ cpi'on m'objecte; car si je prouve qu'elles nePattaquent point , ce seia, je crois ^ Ta voir assez bien défendu.

Je puis déduire à deux points principaux toutes

(i) L'ouvrage au roi de Pologne étant d'abord anonyme , et non avoué par l'auteur , m'obligeait à lui laisser IV/ignominie qu'il avait pris ; mais ce prince ayant depuis reconnu. point>li<(il me paraît ce même ouvrage , m'Vi d»)penfê dt tawt pluS^

les propositions établies par mon adversaire; l'un renferme l'éloge des sciences , l'autre traite de leur abus. Je les examinerai séparément.

Il semble, au ton de la réponse, qu'on serait bien aise que j'eusse dit des sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge , qui se trouve à la tête de mon discours 9 a dû me coûter beaucoup : c'est, selon l'auteur, un aveu arraché à la vérité et que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu est un éloge arraché par la vérité , il faut donc croire que je pensais des sciences le plus bien que j'en ai dit : le bien que l'auteur en dit lui-même n'est donc point contraire à mon sentiment. Cet aveu, dit-on, est arraché par force : tant mieux pour ma cause ; car cela montre que la vérité est chez moi plus forte que le penchant. Mais sur quoi peut-on juger que cet éloge est forcé ^Serait-ce pour être mal fait ? Ce serait intenter un procès bien terrible à la sincérité des auteurs, que d'en juger sur ce nou-

veau principe. Serait-ce pour être trop court ? Il me semble que j'aurais pu facilement dire moins de choses en plus de pages. C'est, dit-on, que je me suis rétracté. J'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute ; et tout ce que je puis répondre, c'est qu'elle n'a pas été mon intention.

La science est très-bonne en soi : cela est évident ; et il faudrait avoir renoncé au bon sens pour dire le contraire. L'auteur de toutes choses est la source de la vérité ; tout connaître est un de ses divins attributs : c'est donc participer en quelque sorte à la suprême intelligence que d'acquiescer des connaissances et d'étendre ses lumières. En ce sens j'ai loué le savoir, et c'est en ce sens que le loue mon adversaire. Il s'étend encore sur les divers

AU KOI IDE POLITOGB. 6g

genres d'utilité que l'homme peut retirer des arts et des sciences ; et j'en aurais volontiers dit autant si cela eût été de mon sujet. Ainsi nous sommes parfaitement d'accord sur ce point.

Mais comment se peut-il faire que les sciences, dont la source est si pure et la fin si louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'hérésies, tant d'erreurs, tant de systèmes absurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de satires amères, tant de misérables romans, tant de vers licencieux, tant de livres obscènes ; et, dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalousies, tant de mensonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches et honteuses flatteries ? Je disais que c'est parce que la science, toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme ; qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, et trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mau-

vais usage ; que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs, et que chacun a reçu toutes les lumières dont il a besoin par cette étude. Mon adversaire avoue de son côté que les sciences deviennent nuisibles quand on en abuse, et que plusieurs en abusent en effet. En cela nous ne disons pas , je crois, des choses fort différentes : j'ajoute , il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, et qu'on en abuse toujours ; et il ne me semble pas que dans la réponse on ait soutenu le contraire.

* Je peux donc assurer que nos principes, et, par conséquent, toutes les propositions qu'on en peut déduire, n'ont rien d'opposé; et c'est ce que j'avais à prouver : cependant, quand nous venons à conclure, nos deux conclusions se trouvent contraires. La naïveté était que , puisque les sciences font plus

de mal tant mœurs qu'à déshonorer la société 9 U. eût été à délivrer C[u] les bûches s'y fossent avec^ moins d'ardeur : celle à l'adversaire est que ^ quoique les sciences »€6» Sagenin beaucoup de mal 9 il ne faut pas laisser de les cultiver à edo du bien qu'elles font* le m'en rapporte ^ non au public» mais au petit nombre des vrais philosophes ^ soit celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions. '

Il me reste de légères observations à faire sur quelques endroits de cette réponse , qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que j'admire volontiers dans les autres, et qui ont pu contribuer par là à l'erreur de la conséquence que l'auteur en tire^ '

L'ouvrage tombe par quelques personnalités^ que je ne relèverai qu'autant qu'elles font à la question. L'auteur m'honore de plusieurs ges; et c'est assurément une belle

carrière. ISiaîsil j a trop peu de proportion entre ceé choses : un si-» knce respectueux sur If& objets de notre adlnlratîOtf est souvent plu» oe^nvenaMe cp^ de» kmangfes indiè-» crêtes (1)^

I ■■■ t., ■»> m. » i m, ti 1^1 iH III i < il I I I I ■ i l t i'

(1} Td4i\$ 1«9 prince^y boTfs et Aitfavai^^, serofiC toujo^ré haftsemeDl et iiKtiSereaiiiiKffit lonés , caâm qu'il j auraf de» courtisans et des gens de iettre\$. Quant aux princes qpi sont de grands tiommes, il leur faut des éloges plus mode're's et' mieux choisis. La flatterie offense leur vertu , et la louange même peut faire fort à-leur gloire. Je âais biefi du moins que Trajan serait beaucoup plus gratid à* mes yeux, »i Piié^ a^ei!^ jamais ëerit. Si Alexandve eftt été en e^ ce qn^û affectait de paraître , il n' etM point soBg4 h son p^rtra^it ai à sa statue; maid pour son pané-gyricpie , ii n'eut permis qu'à un Lace'de'monien de le faire , an risque de n*en point avoir. Le seul éloge digne d'un roi est celui qui se fait entendre , non par la boncBë mercenaire dl^utî ora-teuf, mais par llr voirf à^ïTA peiipU hhté. Feuf tfwe je ^riMép^itir à t»)i kmatgoSy

IF ROI »B POLOGKC. ft

Mon diicoQrs, dit-on , a de quoi surprendre (i }« 11 me semble que eeci demanderait quelque éclaira cissement. On est encore surpris de le voir couronné : ee n'est pourtant pas un pnMlige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens cette surprise serait ausi^i honorable à Vsksi-^ demie de Di-jon qu'injurieuse à l'intégrité des aca-* démies en général ; et il est aisé de sentir combien l'en ferab le profit de ma cause»

On me taxe ^ par des phrases fort agréablement arrangées , de contradiction entre ma conduite et ma doctrine : on me reproche

d'avoir cultivé moltméaie tes études que je condanme(2).
Puisque la science et la vertu sonl tnoompatibles , comme on prétend que je m'efforce de le prouver 5 on me

disait l'empereur Julien k «tes courtisaDs qui vantaient sa justice,, iljkudrait que vus osmssmê dire^ û coiaraircy t^fi étau vrai.

,

(i) C'est àe 1» question même qu'on pourrait étve suivpris : f^rande et belle question, s'il en fut Jamais, et qi^i pourra bien n'être pas sitôt renouvelée. L'acade'mie fran-> çaise vient de proposer, pour le prix d'éloqitence del'année- 'È']S'.i , un sujet fort semblable k eelur-là. Il s'agitde soutenic que l'amour des lettres inspire i'àmour dela vertu. L'aea»^ demie n^a pas jugi^ à propos de laisser un tel su^et en pro» blême , et cette sage compagnie a doublé dans cette occasion 1& temps qu'elle accordait ci-devant aux auteurs , nvêmepour les sujets les plus difficiles^

(a} Te ne saurais me justifier , comme bien d'autres , sus ce que notre ëdncation ne dépend point èu nour, et qu'on ne non* eoosultfe pas ponr.nous empoisonner*. C'est dé trà»^ bon gré que je me suis jeté dans l'étude , et c'est dé meilleBr «anir encore que je l'ai abandonnée « en m^a percevant du. trouble qu'elle jetait dans mon âme sans aucun profit poo« ma raison. Je ne veux plus d^un métier trompeur, ou fou Cfoit beaucoup faire pour la sagesse , en faisant tout pour lft> vanités-

7a BEPONSE

demande d'un ton assez pressant comment j'ose employer Tune en mé déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la .question : cette personnalité ne peut manquer de jeter de Tembarra» dans ma réponse^ ou plutôt dans mes réponses; car malheureusement fen ai plus d'une à faire. Tâchons du moijs que la Justesse y supplée à Tagrément. ;

!• Que la culture des sciences corrompe les mœurs d'une nation, c'est ce que j'ai osé soutenir, c'est ce que j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurais-je pu dire que dans chaque homme en parti* eulier la science et la vertu sont incompatibles, moi qui al exhorté les princes à appeler les vrais savans à leur cour et à leur donner leur confiance, afin qu'on voie une fois ce que peuvent la science et la vertu réunies pour le bonheur du genre humain ? Ces vrais savans sont en petit nombre, je l'avoue; car pour bien user la science , il faut réunir de grands falens et de grandes vertus : or, c'est ce qu'on peut espérer 'de quelques âmes privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne saurait donc conclure de mes principes qu'un homme ne puisse être savant et vertueux tout à la fois.

2* On pourrait encore moins me presser personnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle existerait réellement. J'adore la vertu : mon cœur mèn rend ce témoignage ; il me dit trop aussi combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux. DaiUeurs, je suis fort éloigné d'avoir de la science, et plus encore d'en affecter. J'aurais cru que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon discours me garantirait de cette imputation; je craignais

Au BOL DE POLOGNE. ^3

bien plutôt qu'on ne n'acctisât de Juger des chose*» que je ne connaissais pas. On sent assez combien il na'était impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que sais- je même si Ton n'en viendrait point à les réunir, si je ne me hâtais de passer condamnation sur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puisse être?

3* Je pourrais rapporter à ce sujet ce que disaient les pères de Téglise des sciences mondaines qu'ils méprisaient, et dont pourtant Ils se servaient pour combattre les philosophes païens: je pourrais citer la comparaison qu'ils en faisaient avec les vases des Égyptien» volés par les Israélites. Qlais je me contenterai pour dernière réponse de proposer celte question : Si quelqu'un venait pour me tuer, et que j'eusse le bonheur de me jsaisir de son arme , me serait-il défendu , ayant que de la jeter , de m'en servir pour le chasser de chez moi ?

Si la contradiction qu'on me reproche n'existe pas , il n'est donc pas nécessaire de supposer que je n'aî voïlu que m'égayer sur un frivole paradoxe ; et cela me paraît d'autant moins nécessaire, que le ton que j'ai pris, quelque mauvais • qu'il puisse être , n'est pas du moins celui qu'on emploie dans les jeux d'esprit.

' Il est temps de finir sur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de soi ; et c'est une indiscretion que le public pardonne difficilement, même quand on y est forcé.* La vérité est si indépendante de ceux qui l'attaquent et qui la défendent, que les auteurs qui en disputent devraient bien s'oublier réciproquement : cela épargnerait beaucoup de papier et d'encre. Mais cette règle si aisée à pratiquer avec moi ne l'est point dû tout vis-à- 6. 4

vis de mon adversaire , et c'est une diiffôreoe qui n'e»t pas à l'avaiDlage de ma relique.

L'auteur , oluervant que j 'attaque ks sciences et les arts par leoars effists sar les «losurs , 6m|)loie pour me répoudre le déa^mbreme»! des utôitités <^on en reîîrie dans tous les états; c'«8t comme sî 9 pour justiGer un accusé 9 on se coulcwtàit de proiir ver qu'il «c porte fort bien 9 q.u'il a beaucoup d*babilité 9 ou qu'il est foirt riche. Pourvu qu'on m'accorde que les arts et les scienees nous rendent maUionnètes gens , je ne disomiTiendrai pas qu'ils ne nous^côent d'ailleurs très^rcomauMbes : c'est ime cûn£oniiÂté de plus qu'ils auront avec iat plupart des viees.

L'auteur wl plus Imn « et prétend enooreqxEUe l'é* tude nous «st nécessaire pour adsnirer les beaistés de l'univers , et que le qicactaele ée la jiâtare, ex*^ posé 9 ce jaanbte, aux yemx de t^us fonri'iaslnic^ Uondes simp^s» exîgelui-méyn^ebiBaufiai^d'iasI-ruccion daiiis les observateurs pour en êttee ai^ercu. J'avoue que •cette proposition mie surprend ; serait* ce qu'il est ordonné à tous les bommes d'êtve pliilosc^es; ou qu'il ii'«st ^Mrdomié ^'au< seuls pbi^ losophes de crpive en Dieu ? L'Écriture nous ex^ borte en mille endroits d'adorer la grandeur et la bonté de Dieu dans les merveilles de ses oeuvres : le ne pense pas qu'elle jqous ait prescrit nulle part d'étudier la phyi»iqBe , ni que l'auteur delà nature soit moins bien adoré par moi ^ui me sais rien 9 que par celui qui connatt et le cède 9 et l'bysc^ 9 et la trofx^ de la mouche , et ceUe de l'éléphant : Non enim nû& Deuê ista scîr^ , sedtaaUummodà uti V4)iuk>

On croit toujours avoir dit ce que font les sciences, quand on a dit ce qu'elles devraient faire. Gela me

AU BOI DE POLOGVE

paraît pourtant fort différent. L'étude de l'univers devrait élever l'homme à son Créateur 9 je le sais , mais elle n'élève que la vanité humaine. Le philosophe y qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse éternelle : il approuve , il blâme , il corrige y il prescrit des lois à la nature , et des bornes à la Divinité ; et tandis qu'occupé de ses vains systèmes il se donne mille peines pour arranger la machine du monde 5 le labourçur , qui voit la pluie et le soleil tour à tour fertiliser son c^amp, admire^ loue et bénit la auûn dont il reçoit ces grâces , sans, se mêler de la manière dont eiks lui parviennent. Il ne cherche point à jiistifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu , et ne s'attaque point à son mattre pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse K ne tombera dans l'esprit d'un honmie vulgake: c'est à une bouche savante que ce blasphème était réservé. Tandis que la savante Grèce était pleine d'athées, Élien remarquait (1) que jamais barbare n'avait mis ea doute l'existence de la Divinité. Nous pouvons remarquer de même au-» jourd'hui qu'U n'y a dans toute l'Asie qu'un seul peuple lettré , que plus de la moitié de ce peuple est athée, et que c'est la seule nation de l'Asie où l'athéisme soit connu.

La e^rio8ité natureiie à l'h4>mme , continuet-on , qui inspire Venvic d'apprendre. Il devrait donc travailler à la contenir , comme tous ses penchans naturels. Ses hesoins lui en font sentir la nécessité. A bien des égards les connaissances sont utiles ; cependant les sauvages sont des hommes ,

■ ' I... I ■ ■ II . I I I M I II m I. I. I ■ ■ ■

(i) rar.Hist.yl i,c. 3i.

et ne sentent point cette néccssi lé-là. Ses emplois iuienimpos&nt Vohiigation, Ils lui Imposent bien plus souvent celle de renoncer à Tétude pour vaquer à ses devoira (i). Ses progrès iui en font goûter le plaisir. C'est pour cela même qu'il devrait s'en défier. Ses premières découvertes augm^entent ^aviddité qu*Ua de savoir i Cela arrive en effet à ceux qui ont du talent. Plus il connaît ; plus il sent qu'il a de connaissances à acquérir . C'est-à-. dire que Tusage de tout le temps qu'il perd est de l'exciter à en perdre encore davantage. Afais il n'y a guère qu'un petit nombre d'hommes de génie en qui la vue de leur ignorance se développe en apprenant , et c'est, pour eux seulement que l'étude peut être bonne. A peine les petits esprits ont -ils appris quelque chose, qu'ib croient tout savoir; et il n'y a sorte de sottise que celte persuasion ne leur fasse dire et faire. Plttë il a de cotvnaissances acquises 9 plus il a de facilité à 6ien faire. On voit qu'en parlant ainsi l'auteur a bien plusopnsulté sont coeur qu'il n'a observé les hommes.

Il avance encore qu'il est bon de coimattre le mal pour apprendre à le fuir; et il fait entendre

(i) C'est une tpauvaife marque pour une société, qu'il faille tant de science dans ceux qui la conduisent ; si les hommes étaient ce qu'ils doivent être ', ils n'auraient guère besoin d'étudier pour apprendre 'les choses qu'ils ont à faire. Au rest&,'Cicéron lui-même, quiy dit Montaigne, ade- <f -vait au savoir tout son vaillant , reprend aucuns de ses it amis d'avoir accoutumé de mettre à l'astrologie, au droit, « à la dialectique et h la géométrie , plus de temps que ne a méritaient ces arts , et que cela les divertissait des devoirs « de la vie, plus utilélB et honnêtes, à II roc

semble que, dans cette cause commune , les savans devraient
finieux s'entendre entre eux , et donner au moins des raisons sur
les* quelles eux-n^êmes fussent d'accord.

AU ROI DE POLOGNE. '^J

qu^on ne peut s'assurer de sa verlù qu'après l'avoir mise à
l'épreuye. Ces maximes sont au moins douteuses et sujettes à
bien des discussions. Il n'esi: pas certain que pour apprendre à
bien faire on soit obligé de savoir en cbmbien de manières on
peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur ,^ bien plus in-
faillible que toits les livres, et qui ne nous abandonne famais
dans le besoin. C'en serait assez pour -nous conduire innocem-
ment, si nous voulions l'écouter toujours. Et comment serait-o»
obligé d^éprouver ses force» pour s'assurer de sa vertu, si. c'est
un des exercices de la vertu de fuir les occasions du vice ? >

L'homme sage est continuellement sur ses gardes^ et se défie
toujours de ses propres forces : il réserve tout son courage pour
le besoin , et ne s'expose jamais mal à propos. Le fanfaron e^ ce-
lui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire , et qui ,
après avoir bravé et insulté tout le monde, se laisse battre à la
première rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits res-
semble le mieux à un philosophe aux prises avec ses passions. ■ .

\

. On me reproche d'avoir affecté dé prendre chez les anciens
mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurais
trouvé encore davantage, si j'avais pu remonter plus haut. J'ai
cité aussi un peuple moderne, et ce n'est pas ma faute si je n'en ai

trouvé qu'un. On me reproche encore dans une maxime générale des parallèles odieux > où il entre , dit-on , moins de zèle et d'équité que d'envie contre mes compatriotes et d'humeur contre mes contemporains. Cependant personne , peut-être, n'aime autant que moi son pays ^t ses compatriotes. Au surplus , je n'ai qu'un mot à répondre. J'ai dit mes raisons , et ce sont elles qu'il faut

yS KëPONSE

peser : quant à mes intérêts il en faut laisser le jugement à celui-là. seul auquel il appartient.

Je ne dois point passer ici sous silence une objection considérable qui m'a déjà été faite par un philosophe (i). N'est-ce point, me dit-on ici 9 au climat^ au tempérament^ au numbre d'habitons-Hon, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement^ aux coutumes, &c. lois, à toute autre cause qu'au talent des sciences 9 qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs en différents pays ^ en différents temps ? Cette question renferme de grandes vues et demanderait des éclaircissements trop étendus pour convenir à cet écrit. D'ailleurs il s'aurait d'examiner les relations très-cachées mais très-réelles qui se trouvent entre la nature du gouvernement et le génie, les mœurs et les connaissances des citoyens ; et ceci me jetterait dans des discussions délicates, qui me pourraient mener trop loin. De plus, il me «erait bien difficile de parler de gouvernement, sans donner trop beau jeu à mon adversaire; et, tout bien pesé, ce sont des recherches bonnes à faire à Genève, et dans d'autres circonstances.

ie passe à une accusatiCMQ bien plus grave que l'objection précédente. Je la transcrirai dans ses propres termes : car il est important de la mettre fidèlement sous les yeux du lecteur.

Pius ie chrétien examinée i' authenticité de ses titres 9 plus ii se rassure dans ia possession ^e sa croycmce ; plus ii étudie ia révélation , pUàs Use fortifie daixs ta foi. C'est dans les divines Écritures qu'Hi en découvre Corigine et /•«»-

(ij Pi-et de VEncycl,

cMence^i c'est é^ma tes dectes éctiU des pères de l'église qu'il en suit de siècle en siècle le déveiaissementj c^est daths tes Uvrts de moraée et (es mmaéessmntes fu'ii en v^it tesexcmpieset qu'il s'^n fait l'upT^idaïen.

Quais Vign^Témce mUevem à la reU^fâen et à ia vùFtudes a/ppuissi puissamês l et ce seraà eUc qu'tin docteur de Genève ens/eignera hautement qu^on doit Virréguaïarité des tUMMêrs ! On ^étonneraUdav(mtašé d' ensuite undétrange parwdeme, si ^nne^ smvmt que Im singuiarhé d'un s^tèvfkc s quelque dange-reux qu'U soit , n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour ré-gie que i'esprit pariieuïier.

J'o«e le demander à l'auteur : Comment a-t-il pu jaunats donner une pareille interprétation aux principe» que |'âi éti^s ? Comment a-t-îl pu m'acçnaer de blâmer l'étude de la religion, moi qui umiia surtout Tétude de nos vaineu sciences parée qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs? Et qu'est-ce que l'étude des devoirs du chrétien , sinon celle de sa religion même ?

Sans dbute {'aurais dû blâmer expi^essément tootev ces puér-fies subtilités de la scolastique avec lesquelles , sous prétexte

d'éclaircir les principes de la religion ^ on en anéantit l'esprit en substituant le préjugé à l'humilité chrétienne. J'aurais dû m'élever avec plus de force contre ces ministres indiscrets qui, les prêtres, ont osé porter les mains à l'autel pour étayer avec leur faible savoir un édifice soutenu par la main de Dieu. J'aurais dû m'indigner contre ces hommes frivoles qui, par leurs misérables pointilleries; ont avili la sublime simplicité de l'Évangile, et réduit en syllogisme la doctrine de Jésus-Christ. Mais il

80 BÉPONSS

s'agit aujourd'hui de me défendre ^ et non d'attaquer.

Je vois que c'est par l'histoire et les faits qu'il faudrait terminer cette dispute. Si je savais exposer en peu de mots ce que les sciences et la religion ont eu de commun dès le commencement, ^ peut-être cela servirait-il à décider la question sur ce point.

Le peuple que Dieu s'était choisi n'a jamais cultivé les sciences, et ^n ne lui en a jamais conseillé l'étude; cependant, si cette étude était bonne à quelque chose, il en aurait eu plus besoin qu'un autre. Au contraire, ses chefs firent toujours leurs efforts pour le tenir séparé autant qu'il était possible des nations idolâtres et savantes qui l'environnaient : précaution moins nécessaire pour lui d'un côté que de l'autre; car ce peuple faible et grossier était bien plus aisément séduit par les fourberies des prêtres de Baal que par les sophismes des philosophes.

Après des dispersions fréquentes parmi les Égyptiens et les Grecs, la science eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Josèphe et Philon ^ qui partout ailleurs n'auraient

été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les saducéens , reconnaissables à leur irrégion, furent les philosophes de Jérusalem ; les pharisiens, grands hypocrites, en furent les docteurs (i). Geïx-ci, quoiqu'ils bornassent à peu près leur science à l'étude de la loi , faisaient cette

(i) On voyait régner entre ces deux partis cette haine et ce mépris réciproques qui régnèrent de tout temps entre les docteurs et les philosophes; c'est-li-dire entrç ceu^i qui font de leur tête un répertoire dé la science d'autrui, et ceux qui se piquent d'en avoir une h eux. Mettea aux crises le maître de musique et le maître k danser du Bourgeois

AV BOI DC POIOGNF. 81

étude avec tout le faste et toute la suffisance dog^ matiques. Ils observaient aussi avec un très-grand soin toutes les pratiques de la religion ; mais TE vangile nous apprend Tesprit de cette exactitude , et le cas qu'il en fallait faire. Au surplus 9 ils a?aient tous très-peu de science et beaucoup d'orgueil ; et ce n'est pas en cela qu'ils différaient le plus de nos docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établissement de la nouvelle loi, ce no fut point à des savans que Jésus-Christ voulut confier sa doctrine et son ministère. Il suivit ilans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits et les simples; et dans les instructions qu'il donnait à ses disciples^ on ne voit pas un mot d'étude ni de science/ si ce n'est pour marquer le mépris qu'il faisait de tout cela.

Après la mort de Jésus- Christ, douze pauvres pécheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde. Leur méthode était simple ; ils prêchaient sans art, mais avec un cœur pé-

nétré ; et de tous les miracles dont Dieu honorait leur foi, le plus frappant était la sainteté de leur vie : leurs disciples suivirent cet exemple , et le succès firt prodigieux. Les prêtres païens, alarmés, firent entendre aux princes que l'état était perdu , parce que les offrandes diminuaient. Les persécutions s'élevèrent , et les persécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette religion qu'ils voulaient étouffer. Tous les chrétiens couraient au martyre , tous les

gentilhomme, vous aurez Pantiquaire et le bel esprit, le chimiste et Thomme de lettres, le jiiiscôisulte et le méde- . cipy le géomètre et ie versificiteiir , le thdologien et le philosopUc. Pour bien juger de tous ces geiis4à, il suffit de s'en rapporter k eux-mêmes, et d'écouter ce cjue chacun TOUS dit , izpn de soi , mais des autres.

peuples cooraieixit au bapténae; rbutoke de ces premiers temps est mi prodige eontîmiel.

CepeBdaQt ks prêtres des idoles , non contens de persécuter Icê kkrétIeBSt se mirei^ à les calomnier. Les philosopbtô, qui ne trouvaient pas leur compte dans une rdigton qui prèdie riHinulilé, se Îo%»îreât à leurs prêtres. Les rânpies se faisaient chrétiens , il est vrai ; mais les savans se moquaient d'eux , et rem sait avec quel mépris saint Paul luimême fut reçu deiî AMiénifns. Les railleries et les injures pleuvadent de toutes peatts sur la nouvelle sçcte. Il Mhit fr&aète la plume pour se défendre. S^ Justin mart3rr (i) écrivît te premier l'apologie de sa foi. On attaqua les païens à leur tour; les

(i) Ces premiers e'crÎTftins, qui scellaient de leur satig ie témoigDagede lemr plume , seraient aujoord'kui desaoteur^ bient-

caadaleiiz, car ils soirtentiiieit préci«ément le même sentiment (|ue moi. S' Justin^ dan\$ son entretiiep ayçç Triplions passe en revue les diverses sectes de pbiI<»opfiïd dont il avait autrefois essayé /et les rend si ridicules qu^on croirait lire un dialogue de Lucien : aussi voit-on, dans Papologie de Tertullien, combien les premiers chrétiens se tenaient offemésd^être pris pimr des philosophes.

Ce serait en effrt un détail bien (léhdssant pour hi philosophie, que rexp6«ifioki des mammes pernicieuses et àts dogmes impies de ses diverses sectes. Les épicuriens maieat toute providence , les académiciens doutaient de l'existence de la Divinité, et les stoïciens de Timmortalité de l'âme. Les sectes moins célèbres n'avaient pas de meilleurs senti^ timens; en voici ntt échantillon dans ceux de Théodore, chef d'une des deux branch e s des cyrénaïques, rapporté par Biogdne Laërce. Sustaik amieiliam; quàd ea neque msipientièus neque sapieniibus udait, . . . ProhahiU dieebat pru» dentem virum non seipsum pro pcOriâ perieuKs exponere , neque enim pro insipientium commodts amitténdam esse prudentiam, Furto quoque et adulterio et sacrihgio , chm Umpestwum erit, daturum operttm sàpientem, J}fihil qurppè

AV BOI DB POLOGNt. 85

ftUaquer c'était les vaincre. Les premiers succès encouragèrent d'autres écrivains* Sous prétexte d'exposer la turpitude du paganisme , on se îeta dans la mythologie et dans l'éfudition (i) ; on voulut montrer de la scieiu» et du bel esprit; les

horurn turpe naturâ esse, Sed ai^ertttur de hisce vulgaris opinio , quœ e stultorum imperitorumque pleheculà conflata

est sapientem publicè absque ullo pudore ac suspicione

scortis congressuram.

Ces opimons sont parttcoHéres, je le sais : mais y a-t-il une seule de toulest les sectes qui ne soil tomb^ dans quelque erreur dangereuse? Et que diroas«nous de la distinction des deux doctrines , si avidement reçue de tous les philo* sobcs , et par laquelle ils professaient en secret des sentimens contraires à ceux qu^ls enseignaient publiquement ? Pythagore lut le premier qui fit usage de la doctrine intérieure ; il ne la décoyait à ses disciples qu'après de longues épreuves et avec le plus grand mystère. Il leur donnait en secret des leçons d^a théisme, et 'ofirait solennellement des hécatombes à Jupiter. Les philosophes se trouvèrent si |)ien de ççttç iiiçftç^ç, qu'fUç %% X^pSudît Tippiernent da»« la Grèce , et de Ik dans Rome , comme on le voit par les ouyrages de CioéroUy qui se moquait avec ses amis des dieux immortels , qu'il attestait avec tant d^emphasis sur la tribune aux harangues.

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe Ji la Chine , mais elle y est née aussi avec la philosophie \ et c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'athées ou de philosophes qu'ils ont parmi eux. L'histoire de cette fatale doctrine , faite par un homme instruit et sincère » serait un terrible coup porté à la philosophie ancienne et moderne. Mais la philosophie bravera toujours la raison, la vérité, et le temps même , parce qu'elle. a sa source dans Torgueil humain , plus fort que toutes ces chose'a.

(i) On a fait de justes reproches k Clément d'Alexandrie d'avoir affecté, dans bcè écrits, une érudition profane, peu conyenabie k un chrétien. Cependant il semble qu'on était excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle

84 BÉPONSE

livres parurent en foule, et les mœurs commencèrent à se relâcher.

Bientôt on ne se contenta plus de la simplicité de l'Évangile et de la foi des apôtres, il fallut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes ; chacun voulut soutenir son opinion ; personne ne voulut céder. L'ambition d'être chef de secte se fit entendre; les hérésies pullulèrent de toutes parts.

L'emportement et la violence ne tardèrent pas à se joindre à la dispute. Ces chrétiens si doux, qui ne savaient que tendre la gorge aux couteaux , "devinrent entre eux des persécuteurs furieux, pires que les idolâtres : tous trempèrent dans les mêmes excès, et le parti de la vérité ne fut pas soutenu avec plus de modération que celui de Terreur. Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même source; c'est l'introduction de l'ancienne philosophie dans la doctrine chrétienne. A force d'étudier les philosophes grecs , on crut y voir des rapports avec le christianisme. On osa croire que la religion en deviendrait plus respectable, revêtue de l'autorité de la philosophie. Il fut un temps où il fallait être platonicien pour être orthodoxe, et peut s'en fallut que Platon d'abord , et ensuite Aristote, ne fussent placés sur l'autel à côté de J.-C. .

L'Église s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illustres défenseurs les déplorèrent souvent en termes pleins de force et d'énergie ; souvent ils tentèrent d'en bannir toute cette science mondaine qui en souillait la pureté. Un des plus illustres papes

on avait à se défendre. Mais qui pourrait voir sans rire toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos sayans pour (éclairer* ck les rêveries de la mythologie ?

À V ROI DE PÔLOGITE. 85

en vînt même jusqu'à cet excès de zèle, de soutenir que c'était une chose honteuse d'asservir la parole de Dieu aux règles de la grammaire.

Mais ils eurent beau crier; entraînés par le torrent 9 ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnaient; et ce fut d'une manière très-savante que la plupart d'entre eux déclamèrent contre le progrès des sciences.

Après de longues agitations, les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixième siècle, le flambeau des sciences cessa d'éclairer la terre ; le clergé demeura plongé dans une ignorance que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tombait pas moins sur les choses qu'il doit savoir que sur celles qui lui sont inutiles, mais à laquelle l'église gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avait éprouvé jusque-là.

Après la renaissance des lettres , les divisions ne tardèrent pas à recommencer plus terribles que jamais. De savans hommes émurent l'orgueil, de savans hommes la soutinrent, et les plus capables se montrèrent toujours les plus obstinés.' C'est en vain qu'on établit des conférences entre les docteurs des différens partis : aucun n'y portait l'amour de la réconciliation , ni peut-être celui de la vérité; tous n'y portaient que le désir de briller aux dépens de leur adversaire ; chacun voulait vaincre, nul ne voulait s'instruire ; le plus fort imposait silence au plus faible; la dispute

se terminait toujours par des injures 9 et la persécution en a toujours été le fruit. Dieu seul sait quand tous ces maux finiront.

Les sciences sont florissantes aujourd'hui ; la littérature et les arts brillent parmi nous : quel profit en a tiré la religion? Demandons-le à cette multitude de philosophes qui se piquent de n'en point

96 AÉPOHSE

avoir. Nos bibliothèques regorgent de livres de fhéo* logie f et les casuistes Iburmiilent parmi nous. Au« trefois nous avions des saints , et point de casuistes. La science s'étend y et la £6i s'anéantit ; tout le inonde veut enseigner à bien faire , et personne ne Teut Tai^rendre; nous somnaes tous devenus docteurs 9 et nous avons cessé d'être chrétiens.

Pfon, ce n'est point avec tant d'art et d'appareil que l'Évangile s'est étendu par tout Funivers, et que sa beauté ravnsante a pénétré les cœurs. Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien , et le plus ulite de tous, n'a besoin que d'être médité pour porta* dans l'âme l'amour de son auteur , et la volonté «Faecon^iilir ses préceptes. Jamais la reria n'a parlé un si douit langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée atec tant d'é-» nei^ie et de simplicité. On n'en quitte point la leç^ ture sans se sentir meilleur qu'auparavant, O vous , minislres de la loi qui m'y est annoncée , donnez^ vous moins de peine pour «instruire de tant de choses inutile. laissez-là tous ces livres savans qui ne savent ni me convaincre ni me teitcher. ProstaPBe»*vo«ftaox pied«4e ce Dieu demiséricorde-qué vous vous <)haM!geE de me faire oonnatlre^et aimer ; deraandefrM pour vous cette humililé profonde que vous dov*ee me prêcher, ffi^taka point à mes j&ùï oette soie-

noe orgueilleuse ni ce faste indécent qui voQs déshonorent et qui me révoltent; soyez tojtthés v ous m êm es, si tous voulez tjue je le sois; et surtout monfrez-moi dtm» votre conduite la pratique de cette k^ dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avdz pas besoin d'en savoir irî de m'en enseigner davantage, et votre ministère est accompli. li n'est point en tout oela question 4e beHes-lettres mdepbiloS(yphie. G'esfl ainsi qu'A conTient de suivre

AU BOI D8 POtOGNE. 8^

et de prêcher TÉvangile , et c'est àînti qfae ses prenûers défenseurs Tont fait triompher de toutes les natmiis, n^ n aristsateiico tnêee, disaient tes pères de i'^;iÎBe, scd fiseap&rîo (i).

Je sens que je deviens long, «iftis |*«i cru ne pouvoir me dispenser de m'êiendre un peu sur un point de rimportance de celui-ci. De phis , les lecteurs impatiens doivent Caire ré^xion^ que c'est une dwse bien ceuiineode que la critique : c«* où Ton attaqué avec on mot, il feut des pagespom* se défendre.

Je passe à ta denième part» de la réponse , sur krquette fe td-chepai d'être pte» court, quoique je n'y tnnwe foère mo^as d'observations, à Caiire.

Cf 4t^iM fm»4m scitm^eeê , me dit--on, ^e^ du sein des rief^ims ^tiê sont née dz Ums temps 4a nwUesse se 4e Uisoe. Je n'avais pas dit non pins que le lui» M né des sciences, mais iin'âs étaient nés ensinobte , et que l'un n'aSlaft guère sans 1 Mtre. Yoîci comment f'arrafigerals cède généalogie : La première source éa mal cet l^mégalMté : de l'inéga- Mlé sont YaûaNislesTicli«iBses;«ar ces mots-de pauvre et 'de rfelie mmft rdatifs , et partout ôti les honmies ; égaut il «Y achU ni ridies m pauvres, des

^i) BIttiie €mi dit MoittotKÉB , «e n^est |»«s notre acquêt, c'est .un fpmr pr^nat de la iibéraiité d^anCriii. Ce n^est pas par discours on par notre entendement que nous avons reçu notre religion , c^est par autorité et par commandement étranger. lia faiblesse de notre jugement nous y aide plus que ta force, et notre sTeuglemeirt plus que notre clairvoj:fince. G?eit par Teirtf omise de noire ignorance que nous ummes savans. Ce n"esi pas Bterraile si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette connaissance supernaturelle et céleste : apportons-y seulement du nôtre Tobéissance et la subjection ; car, comme il est écrit, u.Je M détruirai la sapicnce des sages , et abattrai la prudence « do9 pfodens.'^i

88 ABPOHSh

richesses sottt nés le luxe et Toisiveté; du.luxe sont venus les beaux-arts, et de l'oisiveté les sciences. Dans aucun tentps (es richesses n*ont été Vapana>ge des sava/ns. C'est en cela même que le mal est plus gc^iid • 1^ riches et les savàns ne servent qu'à se corrompre mutuellement. Si les riches étaient plus savans, ou que les sàvans fussent plus riches \$ les uns seraient ^e moins lâches flatteurs , les autres aimeraient moins la basse flatterie > et tous en vaudraient mieux. C'est ce qui peut se voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être savans et riches tout à la fois. Pour un Platon da/ns Voffulence^ pour un Aristipe accrédité à la cour , combien de philosophes réduits au manteau et à la éesa^e , enveloppés dans leur propre vertu el ignorés dans leur solitude I Je ne diseonviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de philosophes très-pauvres 9 et sùî*ement très-fâchés de l'être ; je ne doute pas non plus que ce ne soit à Içur jseule pauvreté: que la. plupart d'entre eux doivent leur philosophie; mais quand)e

voudrais bien les supposer vertueux, serait-ce sur leurs mœurs, que le peuple, ne voit point, qu'il apprendrait à réformer les siennes? Les savans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Je consens à croire qu'ils n'en ont pas le loisir. Ils 'aiment l'étude. Celui qui n'aimerait pas son métier serait un homme bien fou ou bien misérable. Ils vivent dans la médiocrité. Il faut être extrêmement disposé en leur faveur pour leur en faire un mérite. Une vie laborieuse et modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture et du travail n'est pas assurément une vie voluptueuse et criminelle. Non pas du moins aux yeux des hommes : tout dépend de l'intérieur.

XV ROI DE POLOGNE

Un homme peut être contraint à mener une telle vie, et avoir pourtant l'âme très corrompue; d'ailleurs qu'importe qu'il soit lui-même vertueux et modeste, si les travaux dont il s'occupe nourrissent l'oisiveté et gâtent l'esprit de ses concitoyens ? Les commodités de la vie, pour être sauvent le fruit des arts, n'en sont pas davantage le partage des artistes. Il ne me paraît guère qu'ils soient des gens à les refuser, surtout ceux qui, s'occupant d'arts tout-à-fait inutiles, et par conséquent très-inutiles, sont plus en état de se procurer tout ce qu'ils désirent. Ils ne travaillent que pour les riches. Au train que prennent les choses, je ne serais pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. Mais ce sont les riches oisifs qui profitent et abusent des fruits de leur industrie. Encore une fois, je ne vois point que nos artistes soient des gens si simples et si modestes. Le roi ne saurait régner dans un ordre de citoyens, qu'il ne se glisse bientôt parmi

tous les autres sous différentes modifications, et partout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout, et le riche qui en jouit, et le misérable qui le convoite. On ne saurait dire que ce soit improprie en soi de porter des manchettes de point, un habit brodé, et une botte émaillée; mais c'en est un très-grand de faire quelque chose de ces colifichets, d'estimer heureux le peuple qui les porte, et de vouloir sacrifier à se mettre en état d'en acquérir de semblables, un temps, et des soins que tout homme doit à de plus nobles objets*. Je n'ai pas besoin d'ajouter quel est le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour savoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai passé le beau portrait. qu'on nous fait ici à Versailles, et je crois pouvoir me faire un mérite de 8. * 4

cette complaisance. Mon adversaire est moins indulgent : non-seulement il ne m'accorde rien qu'il puisse me refuser, mais plutôt que de passer condamnation sur le mal que je pense de notre vaine et fausse politesse, il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrais que le vice se montrât à découvert. Assurément je le voudrais : la confiance et l'estime renaîtraient entre les bons on apprendrait à se défier des méchants, et la société en serait plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahison me frapper par derrière. Quoi donc! faudra-t-il joindre le scandale au crime ? Je ne sais mais je voudrais bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'est une chose très-commode pour les vicieux, que toutes les maximes qu'on nous débile depuis long-temps sur le scandale. Si on les voulait suivre à la rigueur, il faudrait se laisser piller, tra-hir, tuer impunément, et ne jamais punir peisonne : car c'est un objet très-scandaleux qu'un scélérat sur la roue.

Maïs l'hypocrisie est un hommage que le vice rend j^ la vertu. Oui, comme celui des assassins de César qui se prosternaient à ses pieds' pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être brillante , eQe a beau être autorisée du nom célèbre de son auteur (i), eHen'en est pas plus jqste. Dira-t-on jamais d'un filou qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qti'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole ? Non ; couvrir sa méchanceté du dangereux nianteau de Fhypocrisie, ce n'est point honorer la vertu, c'est l'outrager en profanant ses enseignes ; c'est ajouter la lâcheté et la

([] } Le duc de La Rochefoucauld^

AU ROI DE fOIOGKF. or

four[>erie à tous les aatres vices; ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent jusque dans le crime }e ne sais quoi de fier et de généreux qui laisse voir au dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste Æait pour animer les belles âmes. Mais Pâme vile et rampante d'un hypocrite est semblable à un cadavre, ou Ton ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni ressource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes, achever saintement leur carrière, et mourir en prédestinés; mais ce que personne n'a jamais vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien : on aurait pu raisonnablement tenter la conveir^n de Cartouche , jamais un honufne sage n'eût entrepris celle de Croipwell.

J'ai attribiié au létablisseinent des lettres et des arts l'élégande et la politesse qui régnet dans nos manières. L'auteur de la réponse me le dispute : et j'en suis étonné; car, puisqu'il fait tant de cas de la politesse, et qu'il fait tant de cas des sciences , je n'aper-

çois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à Tune de ces choses l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ses preuves : elles se réduisent à ceci. On ne voit point que tes 'Savans soient pîus polis que les autres hommes ; au contraire ils ie sont souvent beaucoup moins : donc notre politesse n'est pas Vouvragé des sdenees.

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici deT sciences que de littérature , de beaux-arts et d'ouvrages de goût; et nos beaux esprits, aussi peu sa vants ^'on voudra, mais si polis, si répandus, si briUans , si petits-mâîtres, se reconnaîtront difficilement à l'air maussade pédantesque que l'auteur de la réponse leur veut donner.. Mais passons-

9^ . KEPoN8B

lui cet antécédent; accordons , s'il le faut^ que les savans, les poètes et les beaux -esprits sont tous également ridicules ; que messieurs de Tacadémie des belles -lettres, messieurs de l'académie des sciences, messieurs de Tacadémle française, sont des gens grossiers, qui ne connaissent ni le ton ni les usages du monde , et excllis par état de la bonjie compagnie ; l'auteur gagnera peu de chose à cela y et n'en sera pas plus en droit de nier que la politesse et l'urbanité qui régneront parmi nous soient l'efTet , du bon goût, puisé d'abord chez les anciens ,^ et répandu parmi les peuples de l'Europe par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts (i). Gomme les meilleurs maîtres à danser ne sont pas toujours les gens qui se présentent le niieux ,ôn peut donner de très-bonnes leçons de politesse sans vouloir ou pouvoir être fort poli soi-même. Ces pesans commentateurs, qu'on nous dit qui connaissaient tout

(i) Quand il est question d'objets aussi généraux que les mœurs et les manières d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours rétrécir ses vues sur des exemples particuliers. Ce serait le moyen de ne jamais apercevoir les sources des choses. Pour savoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la culture des lettres, il ne faut, pas chercher si un savant ou un autre sont des gens polis, mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature et la politesse, et voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté, et de toutes les autres choses qui influent sur les mœurs d'une nation, et sur lesquelles j'entends faire chaque jour tant de pitoyables raisonnemens. Examiner tout cela en petit, et sur quelques individus, ce n'est pas philosopher, c'est perdre son temps et ses réflexions; car on peut connaître à fond Pierre ou Jacques, et avoir fait très-peu de progrès dans la connaissance des hommes.

AU DE POLOGNE.

dans les anciens hors la grâce et la finesse, n'ont pas laissé, par leurs ouvrages utiles, quoique méprisés de nous apprendre à sentir ces beautés qu'ils ne sentaient point. Il en est de même de cet agrément du commerce et de cette élégance de mœurs qu'on substitue à leur pureté, et qui s'est fait remarquer chez tous les peuples où les lettres ont été en honneur; à Athènes, à Rome, à la Chine, partout on a vu la politesse et le langage et des manières accompagner toujours, non les sages et les artistes, mais les sciences et les beaux-arts.

L'auteur attaque ensuite les louanges que j'ai données à l'ignorance; et, me taxant d'avoir parlé abus en orateur qu'en philo-

sophe , il peint l'igno- , rance à son tour; et Ton peut bien se douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs

Je ne nie point qu'il ait raison , mais je ne crois pas avoir tort
II ne faut qu'une distinction très-juste et très-vraie pour nous concilier^

n y a une ignorance féroce (i) et brutale qui naît d'un mauvais cœur et d'un esprit faux; une ignorance criminelle qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité^qui multiplie les vices; qui dégrade la

(i) Je serai fort étonné si quelqu'un de mes critiques ne part de Téloge que j'ai fait de plusieurs peuples ignorans et irertueux , pour m'opposer la Hste de toutes les troupes de brigands qui ont infecté la terre , et qui , pour l'ordinaire , n'étaient pas de forts-avans hommes. Je les exhorte d'ayance à ne se pas fatiguer à cette recherche , à moins qu'ils ne l'estiment nécessaire pour montrer de l'érudition. Si J'avais dit qu'il suffit d'être ignorant pour être vertueux, ce ne serait pas la peine de me répondre , et , par la même raison , je me croirai très-dispensé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur temps à me soutenir le contraire. Voyez le limon de M. de Voltaire.

94 ftépORSE

jais, ariUirâme^ el rend les hommes semUables^ aux bêtes : cette ignorance est celle que Fauteur attaque 9 et dont il fait un portrait fort odieux et fort ressemblant, il y a une autre sorte d'Ignorance raisonnable qui consiste à bcn'ner sa curiosité à rendre des facultés qu'on a reçues ;> une ignorance modeste , qui nait d'un vif amour pour la vertu et n'inspire qu'une indifférence sur toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur

de l'homme , et cfui ne contribuent point à le rendre meilleur ; une douceet précieuse ignorance, tréscH' d'une âme pure et contente de ^i, qui met toute sa félimté à. se lej^er sur eUe-Bàème, à se rendre témoignage de son innocence , et n'a pas besoin de cherefaer un faux et vain bonheur dans Topinion que ks autres pourraient avoir de ses lumières : voilà l'ignorance que l'ai louée , et celle que je demande au ciel en punition du scandale que j'ai eamé aux doctes par mon mépris déclaré pour les sciences humaines.

QtLC l'on compares dit Fauteur^ à ces temps d'ignorance et de éartnirie ces siècles heureux e^ les sciences- ont répandu partout {'esprit d'ordre et de justice. Ceâ siècles heureux seront difficiles à trouver; mais on en trouvera plus aisément où^ grâce aux sciences ^orc^fe et justice ne seront plus que de vains noms faits pour en imposer au peuple» et où l'apparence en aura été conservée avec soin pour lea détruire en eflt plus impunément. On voit de nos jours des guerres moins fréquentée , mais plus justes» £n quelque temps que ce soit^ comment la guerre pourra-t-elle être plus juste dans Tun des partis sans être plus injuste dans l'autre? Je ne saurais concevoir cela» Des étions ^noins étonnâmes ^ mais p^s héroïques. Personne assurément ne disputera à mou adversaire le droit

irU KOi I»E fOKOGRE. <)\$

de jugEr cte Phérrâmé ; niai» pense-t'il ^que ce qui n'est point étonnant pour lui ne le soit pas potnr nous? Des victoire nwins sanglantes^, mais piw glorieuses ; des conquête» nwins rapides, mai^^ plus assurées; des guerriers moins vioUns, mais plus redouta; sachant vaincte avec nufdéra^ tion , traitam tes vaincus avec humanité >* Vhon* neur est leur guide ; la giàire,

leur récompense. Je ne nie pas à Fauteur qu'il n'y ait de grands hommes parmi nous, il M serait trop afeé d'en fournir la {Mfeuve ; ce qui n'empédie point t|ue les peuples ne soient très-corron^us. Au reste , ces choses sont si vagues qu'on pourrait pcesque lei dire de tous les âges; et il est imposable d'y répondre , parce qu^ii faudrait feuîMc^r des bièlio^ thèques et faire des in*£oMo pour étid>Ur des preuves pour ou contre.

Quand Soorate a maltraUéles soiences^ il n'a pu , ee mé semble , avoir en vue ni Forgueil des stoïciensy ni la mollesse des épïcuriens, ni l'absurde îargon des pyrrhoniens , parce qu'aucun de tous ces gens-là n'exBstait de son temps. Mais ce léger ana-chronisme n'est point messéant à mon adver-^ saire : il a mieux employé sa vie qu'à vériâer des dates, et n'est pas plus obligé de savoir par cœur son Diogène-Laërce, que moi d'avoir vu de près ce qui se passe dans les combats.

Je conviens donc que Socrate n'a songé qu'à relever les vices deg philosophes de scm t^mps : mais |e ne sais qu'en conclure y sinon que dès ce tempft-là les vices pullulaient avec les philo-sophes. A cela on me répond que c'est l'abus de la philo^ Sophie , et je ne pense pas avoir dit le contraire. Quoi ! faut-il donc sup-primer toutes les choses dont on abuse ? Oui ^ sans dxnite , ré-pondrai-je sans

96 BBFONSB

balancer, toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur usage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un instant sur cette dernière con« séquence , et gardons-nous, d'en conclure < qu'il faOle aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques et détruire le? universités et les acadé-

mies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie , et les mœurs n'y gagneraient rien (i). C'est avec douleur que je. vais prononcer une grande et fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance ; et l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les sources du mal ; en vain vous ôteriez les alimens de la vanité et de l'oisiveté et du luxe; en vain même vous ramèneriez les hommes à cette première égalité , conservatrice de l'innocence et source de toute vertu 4 leurs cœurs une fois gâtés le seront toujours; il n'y a plus de remède , à moins de quelque grande révolution presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourrait guérir, et qu'il est blâmable de désirer et impossible de prévoir. •

Laissons donc les sciences et les arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus; cherchons à faire une diversion sage , et tâchons de donner le change à leurs passions. Offrons quelques alimens à ces tigres , afin qu'ils ne devorent pas nos enfans. Les lumières du méchant, sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité : elles le rendent au moins plus circonspect

(i) Les vices nous resteraient , dit le philosophe que j'ai déjà cite, et nous aurions Vignotance de plus. Dans le peu de lignes que cet auteur a écrites sur ce grand sujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté , et qu'il a vu loin.

KV ilol DE POLOGNE. 97

sur le mal qu'il pourrait faire par la connaissance de celui qu'il en recevrait lui-même.

J'ai loué les académies et leurs illustres fondateurs 9 et l'en ré-péterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable, le médecin applique les palliatifs et proportionne les remèdes moins aux besoins qu'au tempérament du malade. C'est aux sages législateurs d'imiter sa prudence , et ^ ne pouvant plus approprier aux peuples malades la plus excellente police , de leur donner du moins , comme Solon , la meilleure qu'ils puissent comporter.

Il y a en Europe un grand prince, et ce qui est bien plus , un vertueux citoyen , qui , dans la patrie . qu'il a adoptée et qu'il rend heureuse , vient de former plusieurs institutions en faveur des lettres. Il a fait en cela une chose très-digne de sa sagesse et de sa vertu. Quand il est question d'établisse^» mens politiques, c'est le temps et le lieu qui décident de tout. Il faut , pour leurs propres intérêts, que les princes favorisent toujours les sciences et les arts ; j'en ai dit la raison : et , dans l'état présent des choses , il faut encore qu'ils les favorisent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avait actuellement parmi nous quelque monarque assez borné pour penser et agir différemment , ses sujets resteraient pauvres et ignorans , et n'en seraient pas moins vicieux. Mon adversaire a négligé de tirer avantage d'un exemple si frappant et si favorable en apparence à sa cause ; peut-être est-il , le seul qui l'ignore ou qui n'y ait pas songé* Qu'il, souffre donc qu'on le lui rappelle ; qu'il ne refuse point à de grandes choses les éloges qui leur sont dus ; qu'il les admire ainsi que nous , et ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.

DERNIÈRE RÉPONSE

A IMU EORDES.

JYb., diuti'tatDâimis, non ver^-auudÛB ted di/pdeuu'œ
x:aiisd. taoere videamur.

(Cyp«ian. coatja Démet.)

C'est avec une extrême répugnance que j*àmuse dé mes dis-
putes des lecteurs oisifs qui se soucient ti'ès-peu de la vérité :
mais. la manière dont on vient de l'attaquer me force à prendre
sa défense encore* une fois , afin que mon silence ne soit pas pris
par la multitude, pour un aveu , ni pour un dédain par les
philosophes.

n faut me répéter, je. le sens bien; et le'publio ne me lé par-
donnera pas. Mais les sages diront : Cet Homme .n'a pas besoin
de chercher sans cesse de nouvelles raisons ; c',es,t une preuve de
la solidité des siennes (i),

(i) Il y a-des vérièes.trèsHscctaiiics ,.q^i , ^Uv pppenûef^oottp
d'œii, paraissent des absucdités, et qui passeront tott jours pour
telfe's auprèé dé là plupart dés gçns. Allez dire à un h^awné'dtf
^pteerpietfim^lè- soleil est plu's piér d'è nous en hèn
qitetfiët^'^Ou cpk^ilèAi^coïiaiU^^ratil^ queutons xessiòts
de^efvoip, il s<rTn«9qi4cratk vo«v;Il^en.'estiainsi(dft sontime-
ni- qt^e pe soiUieuSr
X»csr#mm«o^1ait'pllUS^tnl9erficieb^oB« touJ9Urs^ été les
p|as pjompts à prendre. parti- contre moi. Lies vrais pliHôsophes
se hàteot moiiiis; et si j*ai la gloire d*àvoii fait qdelquefi prosély-
tés , ce n'est que parmi ces
derniêM.vÂvâQt^quc^deanVxpd^u^V f«i lon]g-tém.J)S et pYo-

fon^ d^mef^fDMdilêimion tsuiefr^^et^ j'ai tàdlië> de lé'cénfii-
rèérrer'pAr toi^tes se^hc^^^ je^ ddate qi^aocnn de metradTeuP-
sairés èan puisse dire, autant^ au moins. n^aperçQÎs^o pas
dân» leurif écrits de ces.yèrite's lumixteu^ses qui ne frappent
pas. moinspat-léur évidetoce que par leur nouveauté, et qui sont
tou- {ours le fruit et la preuve d'uue suifisante méditation. Pose

MePO:!!SE ▲ M. BoBBK8. ^

Comitve^ cevkJX qui m'attaquent ne ihanqnent famaid dé
s*écarter de la qoe^ên , et de sUppSrimer les distinctiOki&r es-
sentielles que j'y ai mlsés^,' il faut touHHîrt^ commencer par
les^y ramener. Vdicrdonc \ii^ soimmail^' d's propositions que
j'ai soutenues et qtie je soirtêndràî aussi long-tiems que yt né
constdterâi' d'atltrel intérêt qtfe celui de la' vérilé.

lies sciences sont lé chef^d'cètivre dtl^ génje et de la riCisdn.
L'esprit d'imitation a prbdnir lèsr beauxarts', et rexpérienoe les a
perfbctionniés. Nous sommes redevables aût arts
lUécaniquesd^un grand nombre d'inventions utiles q^i ont ajou-
té aux chîirlfticfs et aux commodités de la vie; Voilà des vérités
dbnt je conviens de trè^bon (idéiïK assuréitieir. AaDs Considé-
rons maintenant tbiitesciesrefènnaisstuices par rapport àiixnlé-
tirs-(i).

1 '■ ; •■'-^•^ "'•••- -^ nr ■ '• •■ .1

dire quHls ne m^ont jaîààis fait une objectioti ralèônffiable
que)C n'eûSàè'pfévùe, etit iaqncfllé je n'aie r^potiâtfd'ftvance; ft-
nili p6uïqioï jesois- réduit k redire toujours» 1er mêmes

(i) Les coHnatssaitces rendent les hommes doux, dit ce pÛlo-
sophe iliostéré dont rouyrage, toujours profond et queiaefbis' sv-

blême , respire partout Tamour de l'humanité. Il a écrit' en ce peu' de mots, et, ce qui est rare^ sans declamati, ce qu'on a' jamais écrit de plus solide k iWantage dès lettres. Il est vrai , les connaissances rendent les hommes doux; mais itf douceur, qui est la plus aimable des vertus , eèt aussi quelquefois une faiblesse de Pâme. La vertu n'est p«is toujours douce ; elle sait s'armer k propos de sévérité contre" le viée , elle s'enflamme d'indignation contre le crime;

Et le jatte au méchuot ne sait poiat pard6uûlpr.

Ce fût une réponse tr^s-^sage que celle d'un roi de Lacé* débntie à ceux qui louaient en sa présence l'extrême boi^té de son collègue Ghàrillus. « Et conîmeût serait^-il bon, leur u dit-il, s'il ne! sait pas être terrible aux méchsiif? » Quàd

100 ftEPOMSÉ

Si des intelligences célestes cultivaient les sciences , il n'en résulterait que du bien; j'en dis autant des grands hommes qui sont faits poun guider les autres. Socrate , savant et vertueux , fut rhonnœui' de rhumanîté : mais les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connaissances et les rendent pernicieuses aux nations ; les méchants en tirent beaucoup de choses nuisibles; les bons eu tirent peu d^avantage. Si nul autre que Socrate ne se fût piqué de philosophie à ^thènes, ie sang d'un juste n'eût point crié vengeance contre la patrie des sciences et des arts (i) .

C'est une question à examiner, s'il serait avantageux aux hommes d'avoir de la science , en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet : m^is c'est une folie de prétendre que les chimères de la philosophie , les erreurs iet les

mensonges des philosophes, puissent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots? et ne comprendrons-nous jamais qu'études, connaissances, savoir et philosophie, ne sont que de vains

jTialos boni oderint, bonos oportet esse. Brutus n'était point l'un Homme doux; qui aurait le front de dire qu'il n'était pas vertueux? Au contraire, il y a des âmes lâches et pusillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, et qui ne sont douces que par indifférence pour le bien et pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux peuples le goût des lettres.

(i) Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit précisément les mêmes choses que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ses accusateurs plaidait pour les artistes, l'autre pour les orateurs, le troisième pour les poètes, tous pour la prétendue cause des dieux. Les poètes, les artistes, les fanatiques, les rhéteurs, triomphèrent; et Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon siècle en avançant que Socrate n'y «ût point bu la ciguë. On remarquera que je disais cela dès l'an 1752.

A M. BOEDES. tel

simulacres élevés par l'orgueil humain, et indignes des noms pompeux qu'il leur donne?

A mesure que le goût de ces niaiseries s'étend chez une nation, elle perd celui des solides vertus: car il en coûte moins pour se distinguer par du babil que par de bonnes mœurs, dès qu'on est dispensé d'être homme de bien pourvu qu'on soit un homme agréable*

Plus l'intérieur se corrompt, et plus l'extérieur se compose (i) : c'est ainsi que la culture des lettres engendre insensiblement la politesse. Le goût naît encore de la même source. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent réfléchissent sur les moyens de plaire : et ce sont ces réflexions qui à la longue forment le style, épurent le goût, et répandent partout les grâces et l'utilité. Toutes ces choses seront, si l'on veut, le supplément de la vertu; mais jamais on ne pourra dire qu'elles soient la vertu, et rarement elles s'associeront avec elle; Il y aura toujours cette différence, que celui qui se rend utile travaille pour les autres, et que celui qui ne songe qu'à se rendre agréable ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne

(i) le n'assise jamais la représentation (Time comédie de Molière, que je n'admire la délicatesse des spectateurs. Un mot un peu libre, une expression plutôt grossière qu'obscène, tout blesse leurs chastes oreilles, et je ne doute point que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés. Cependant, si l'on comparait les mœurs du siècle de Molière avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t-il que le résultat fût le Pavantage de celui-ci? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale. Quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous les soins pour le conserver.

ip2 ■ hJIf^ôb^g

aucun «oin ppvir plaise; Qt c^peq^Mt il^ fait que
du mal*

La vanité, et l'oisiveté, qui rongent le cœur

hi^e accQEupf^pe tQuioucs c^luî .dea lettres 9 ^t= l^ gqût
4e^ JkUres ajQçp^ ^paigne sctuyeot celui Hj^ Uuç.(j) : .toutes
ces .choses se Jlen^cAt ^sjsez ,fidè;lement compagnie, parce
quelles ^^oi^t Ji'ouvr^ ^e des même/s vices.

Si Vexipériefiçp pfC s^accord^it pa^^aveç cçs |)roj^onitjpps
cl^éfDpp.tréeSy.iliaudrait chercliçr l^s.ç<ui\$es 4)articul|ères fle
x^tte <?oç|trari^té. Mais la |>r^i9J^ .r<e i^ée de cespjçcpQsitîo-
jtis est née eUe-no^ème ^%n^e Jipn^uç ,méd^itation siir Texpé-
riQ^ce : et ^OUT voir à quel ^oint elle les confirme^ il |ie JF^ut
gu'jo^yrir les annales ^\^ .inoiide.

Les preawd^VsMinm^Airent ^rèSTigPPA^Qft* <Cpm>
ipctnt^ûse^ ^it^on dive qu'Us étalent pQrro9^M^ dans iles
\\bfo^ oji 1^8 spm^fiÇi8 djB b^priTttp^iittP ^p^ ^li^iu ifoà^t
e^ncpre.pmser^es?

|i trajvqrs Fol^sçMrité éos Aaoi6oS:4eiQps^t4a>iufiH<^i|é
4^ |kPQi<ns tpei:q[>les, .ap jiperçoit ^cdiaz filu;- ^urs id^enire
tfàn^ 4e rfont ^andes ivevjtpis., surtofil jo^e
sévérUé.deoUBii>^qui^fliUQ(e nàanrque âpfoî^

(i) On m^ rOpposë <|i><Q]que part le luxe des Asiatiques »
par œtte même nntmève de ;raii)oimer-qui fait qii?op
rm^oppos^^les vices {les p^iipk> igpfMrans : laais, par <n «ciai-
beiir .qu^;pouc<ttit;ine^ iHl.versaires , iU se -tcoinpeiit n^e
4aAS J^<s &i^ qui ne prouveit arien (ooiitre moi. Je sais bien
que .Jl/ss,p^Mples de VQnêujtne foiKpaSfnoiii^ignQraiift.-
qiieiitfa>; ^«lîs<;e|a i|i*emp4che pas- qom)s doe tSoieDt aussi
vains.» et ne ifasseat presqpe iit|ant.de liv^res. Les Turcs, ceux
de ton» 4(Hi -culliveut le moins les leUros , «comptaient parmi

eux cinq cent quatre ^vingt po4îtes classiques Tcrsleiniieu dtt
siècle dernier.

A M. BOBDES. lo5

liblede leur pureté^ la bonne fol, rhospitalUé, la justice 9 et,
ce qui est rtrès^ia^portant,, uœ^grande lioiveMr^ ^peiirJa dé-
bauche (i), m^ féconde de

(t) Se n'ai «nul dtsaehi de 'fatte n» covTtaiixicBunes; je coQi-
Bens.qa^ «lU& m^iiQi]K»£iit^e l^épitiiëie.de.pédaiiit, si redou-
tée de tous nos galans pliilosopl»es. Je sois grossier , maussad<f ,
impoli par principes , et ne veux- point de" preneurs, ainsi je vais
direla ve'ritt^ tout K mon aise.

'L'homme et la 'femme sont faits poftrs'^imer et «"unir : «nais
, parsse' cette union légitime , toilt ^étftnàe^tffs ^^aaooir eAtrs
eUK^est 4^«ôiri;e^fi£bsuse>de jéésordres dans la'Sf>méié >Et
dans ies ««ins. -Il<pst«eertaiii<|ifteie€6 Hemmeft seules •IKnir-
rai^stsaii^iener rbonneur et la probité paipmi nous : mai^ -elles.
de'daignent des mains de la vertu un empire qu^elles ne veulent
devoir qn'k leurs charmes ; ainsi elles ne font que du mal , et re-
çoivent souvent elles-mêmes'la putiiien de eette •préférence.Qn
a peine k concevoir oomttieitt, *d«iFs'«i»e*.t*«ñigion si pore , la
«ilia&tctéa pu devenir une «vertu ibuse et , 'monacpile, capable
de ;rendr« ddiculc lout homme^ ^t je ^irdifi .presque toute
femme qui oserait s^en .piquer » tandis .que, chez les paYens ,
cette même vertu était universellement honorée, regardée comme
propre aux grands libmmes, et admirée dans leurs plus illustres
'hért>s. J'ieii'pifts^É^oinnrôr 4rois qui ne cèdeMmt 4e pts li
^&ul anif r>e^ «t ctui , Sdnsipie J» religion s'en mêlât , ont tous
donné des exemples mémorables de continence : Oyrus,

Alexandre, et le jeune Scion. l>e toutes les raretés que renferme le cabinet du roi , je ne vendrais voir tpie le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les peuples d'Espagne, et sur leqn^ ils avaient fait)graver le trioBaphede sa vertu. C'est aipsi qui! a[>partelleaait^ttx Bomaines de .soumettre les .peuples, autant par la '-«éttémticriidne àlenrs mœuxs, que par l'e£[ort de leurs armes^ £'est <ainsi que la ville des Fal^Ques fut subjuguée , et PjrfbM VAinquer ^shassé de l'Italie.*

Se me souviens d^»voir In quelque pajit mac assez bonne réponse du poiète iDryden à bb jeune seigneur airgkis qui kii reprochait que , dams nne de ses tragédies,, Ciéoméne s'amusait à causer tête va tête avec «on amaQ.te, au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. » QiMod jç^

io4 BBPO^'Si:

tous les autres vices. La yertu n'est donc pas îm-
conipatîble avec Tignorance. «

Elle n'est pas non plus toujours sa compagne : car plusieurs peuples très-îgnorans étaient très^vicieux. li'ignorance n'est un obstacle ni au bien lii au mal ; elle est seulement l'état naturel de l'homme (i).

On n'en pourra pas dire autant de la.sdenc^.

Tous les peuples savans ont été corrompus , et c'est déjà un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaisons de peuple à peuple sont difficiles , qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'obfêts, ètqu'eltes manquent toujours d'exactitude par quelque côté, on est beaucoup plus sûr dé 6e qu'on fait en suivant L'histoire d'un même peuple, et comparant les progrès

de ses connaissances avec ■ les révolutions de s^s mœurs. Or le résultat de cet examen est que le beau temps , le temps de la vertu de chaque peuple, a été celui de son ignorance; et qu'à mesure qu'il est devenu savant, artiste , et philosophe» il a perdu ses mœurs et sa probité, il est redescendu à cet égai^ au rang des nations ignorantes et vicieuses qui font la honte derhumanité.

« suis auprès d'une belte, lui cHsait le jeune h)rd , je sais a mieux mettre le temps ^ profit. Je le crois , lui répliqua '«' Dryd'en) mais aussi m'avouerex-vous bien que vous n'êtes « pas un héros. »

(i) Je ne puis m'empêcher de rire en Toyant je ne sais combien de fort sàvans liommes , qui m'honorent de leur critique , m'^bp-poser toujours les vices d'une multitude dô peuples ignorans , comme si' cela faisait quelque chose à la question. De ce que la science engendre nécessairement le -vice, s'ensuit-il que i^gnorance engendre nécessairement la vertu? Ces manières dWgumenter peuvent être bonnes pour des rhéteurs, ou pour les enfens par lesquels on m^a fait réfuter dansmon payâ^ mais les philosophesdoiyent raisonner 1 d'autre softte^

A itf. BOUDES. io;>

5i Ton yeut s'opîniâtrer à y cbercher des différence» , j^en puis reconnaître une, et la voici : c^est que tons les peuples barbares, ceux mêmes qui sont sans vertu , honorent cependant toujours la vertu; au iieu qu'à force de progrès, les peuples savans et philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule et à la mépriser. C'est quand une nation est une ^ois à ce point, qu'on peut dire que la corruption est au comUe , et qu'il ne faut plus espérer de remèdes.

Tel est le sommaire des choses que j'ai avancées^ et dont je crois avoir donné des preuves. Voyons -main tenant celui de la doctrine qu'on m'oppose.

« Les hommes sont ntéchans naturellement; ils « ont été tels avant la formation des sociétés; et y « partout où les sciences n'ont pas porté leur flam- « beau , les peuples, abandonnés aux seules facut" « tés de i' instinct , réduits avec les lions et les « ours aune vie purement animale, sont demeuré» « plongés dans la barbarie et dans la misère.

c La Grèce seule, dans les anciens temps , pensa « et s^éteva par l'esprit à tout ce qui peut rendre « un peuple recomman- dable. Des phflosophes for- « mèrent ses mœurs et lui donnèrent des lois.

- Sparte , il est vrai , fut pauvre et ignorante par c institution et par choix; mais ses lois avaient de ^ " « grands défauts , ses citoyens un grand penchant « à se laisser corrompre; sa gloire fut peu solide, c et elle perdit bientôt ses institutions, ses lois et • ses mœurs.

« Athènes et Rome dégénérèrent aussi. L'une

* céda à la fortune de la Macédoine; l'autre suc- « comba sous sa propre grandeur , parce que les c lois d'une petite ville n'étaient pas faites pour p gouverner le monde. S'il est arrivé quelcjuefois

c que la gloire de6 grands empires n-alt pas duré « loqg-temps avec celle des lellces» c'est qu'elle

• était à son comble lorsque Jies leJbtres y ont «été « cultivées 9 j&t gue <^!est le jort ides choses humaines

deuej^asdureriong-'teinps.daiisJe jnôoie jétat. c XxÈ accor-
dant donc que raltécationides Jois^des A jtDOQurs ^t influé sur
ces tgranâ» éven^oidQft, « onne SQraj)kOij)t forcé de
.con,vaalr^ueiQ9^sieieB6ea c et les arts y ^ent contribué ; .et
d'an .pout^iobserc ver, au contraire , que le progrès et la déca-
dence « des lettres .^est toujours len proportion avec.la forut
tune et rabaissement des ^empires.

c Cette ivérité «e con6mie par i'ej^pérjeace dea c derniers
temps 9 où Ton voit, dans un^ monar- « chie vaste et puissante,
la prospérUé^de rétat^la « culture des sciences et des arts, et la
vertu guer* c rière, concourir à la fois à la ^oire et à la «griia^ «
deur de Tei^pire.

< Nos mœurs sonit les m^lUeur^ qii'o» ip^isse « avoir; plu-
sieurs vices Oot tété proAcvîts paeml M nous; joeuz qui nous res-
tent .sypi^rtéanent à rhu» « inanité 5 et les ^leacos n'y ont «uUe
part.

f LeJux^ «'a^riiui p^plusdaicommua Mfec cAes; c ainsi Jles
désordres ^qu'JU p^ut causer >qe 4Qiyient « point leur étKc at-
tribués, jb .ailleurs ;lelp3ce esstjié- « cessaiDe daots les gran4s
Aals; il y fait fhi^ de « hien que dejD[ul;ily est ^Ailepour ioccup-
tarles. « citoyens oisifs et donner àai pa«a ai» pauvres.

c La politesse doit être fàuM. (eompléaauaPMin»bne « des
vertus qu'au nombre des vices: elle casapêche tt les hommes 4e

ae mmortrer tels qu'ils :SMBt.; pré- .« cauticm très-i»éoes6aii^
pour les vesdffe so^poiv f stables les uns aux autres.

« Les 8ci<enoes ont raremeAl.altekÎBt le luitiqu'ellos M se
proposent ; mais au moins «lies y vivent. On

A M. BOADES. . 107

.c avance à paàrlents dans la connais^poedela yé- « lité :ce.
€|«iip'JBP^^<^e;j>o^^Vi'<wa n'^fftssa^elfue

je &aAn ., quand il serait vrai que ies «oienees ^et .c ks arts
amoUissentilecointag^^des Mens w&\$ùb ^ qu'ils
nois^proeorent^ne seraientr-ils pasesoore « préférables à cette
vertu barbare et fatiouche qui .« fait fv^nir l'humanité? le passe
l'inutile et pompeuse opevue de ces biens; et, pour commencer
^ur jae dennier point par un aveu propre à prèveni>ien du ver-
biage, je d^c^re , une lois pour tputes^^que si quelque chose
peut compenser la ruine des mœurs^ 4è suis prêt à convenir que
les sciences font plus de bien que de m^. Tenons maintenant au
ireste.

Je pourrais, sans ^beaucoup de risque , supposer tout c^
prouvé, puisque de tant d'asserlîons si «hardiment avancées il y
en a très-peu qui touçheirt le fond de 4a question, moins encore
dont on puisse tira* contre mon sentiment quelque conclusion
valable, et que même la plupart d'ientre ellesfourniraient de
^louveaux argumens en« ma faveur , ^i ma cause en avait
l^esoin.

En effet, i"» Si les hommes sont méchants par leur nature, il
peut arriver, si Ton veut, que les sciences produiront quelque
bien entre leurs mains; mais ^ est très-certain qu'elles y feront

beaucoup plus de mal : il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2* Si les sciences atteignent rarement leur but, il y aura toujours beaucoup plus de temps perdu que de temps bien employé. Et quand il serait vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux seraient encore aussi ridicules que ceux d'un homme qui, bien sûr, ^

suivre exactement la ligne d'aplomb, voudrait mener un puits jusqu'au centre de la terre.

3° Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber ; car il vaudrait encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais ange.

4* I-a Grèce fut redevable de ses mœurs et de ses lois à des philosophes et à des législateurs. Je le veux. J'ai déjà dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des philosophes, pourvu que le peuple ne se mêle pas de Tête-

5" N'osant avancer que Sparte n'avait pas de bonnes lois, on blâme les lois de Sparte d'avoir eu de grands défauts : de sorte que, pour rétorquer les reproches que je fais aux peuples savants d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux peuples ignorants de n'avoir pas atteint la perfection.

6' Le progrès des lettres est toujours en proportion avec la grandeur des empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune et de grandeur. Je parlais, moi, de mœurs et de vertu.

7* Nos mœurs sont les meilleures que de méchants hommes comme nous puissent avoir; cela peut être. Nous avons pros crit

plusieurs vices; je n'en disconviens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siècle d'avoir tous les vices; Us n'ont que ceux des âmes lâches , ils sont seulement fourbes et fripons. Quant aux vices qui supposent du courage et de la fermeté, je les en crois incapables.

8" Lé luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres ; mais , s'il n'y avait point de luxe, il n'y aurait point de pauvres (i). Il occupe

(i) Le luxe iicMirrit cent pauvres dan» nos villes, et ca

les citoyens oisifs. El pourquoi y a-t-il des citoyens oisifs? Quand Tagriculture était en honneur, il n'y avait ni misère ni oisiveté ^ et il y avait beaucoup moins de vices.

6* Je vois qu'on a fort à cœur cette cause du luxe , qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des sciences et des arts. Je conviendrai donc , puisqu'on le veut si absolument , que le luxe sert au soutien des états , comme les cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent; ou plutôt, comme ces poutres dont on étaie des bâtimens pouris , et qui souvent achèvent de les renverser. Honuues sages et prudens , sortez de toute maison qu'on étaie.

Ceci peut montrer combien il me serait aisé de retourner en ma faveur la plupart des choses qu'on prétend m'opposer ; mais ^ à parler franchement , je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

^ On avance que les premières hommes furent méchants ; d'où il suit que l'homme est méchant

fait périr cent mille dans nos campagnes. L'argent qui circule entre les mains des riches et des artistes , pour fournir   leurs superfluités, est perdu pour la subsistance du laboureur; et celui-ci n'a point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres.. Le gaspillage des matières qui servent   la nourriture des hommes, suffit seul pour rendre le luxe odieux   l'humanité. Mes adversaires sont bien heureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêche d'entrer là-dessus dans des détails qui les feraient rougir de la cause qu'ils osent défendre. Il faut des jus dans nos cuisines, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables, voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre   nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

no BERO NSx

notamment (i). Ceci n'est pas une évidence d'importance; il me semble qu'elle e t bien  valu la probabilité d'être prônée*. Les annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve sont beaucoup plus favorables   la supposition contraire; et il faudrait bien des témoignages pour m'éclairer de croire une  t rit . Avant que ce mètre affreux de t n* et de g f en fuissent inventés, vaufait qu'il y e t d f cette espèce d'hommes cruels et brutaux qu'on appelle itiat es, et de cette autre espèce d'hommes fripons et menteurs* qu'on appelle esclaves ; avant . qu'il y e t des hommes d'esprit abominables pour  f er avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de faim ; avant qu'une dépendance mutuelle les e t tous forcés   devenir f m i es, jaloux et traîtres; je voudrais bien savoir qu'on m'expliquât en quoi pouvaient être ces Vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'infamie. On m'ass re qu'on

est depuis long-ttftnps'^désâbusé de ta chimère^' de l'âge d'cir.
Que" n^ajtoatëil^on encore qu'il y a ibng-temps qu'o» esft^ââb-
Usé de^ la dtimère de la*

vertu?

(i) Cette note est poar les philosoplies; je conaeHle aux atitres
dei la passer.

Si rhomme esr mt^iiant par sa nature , il est ciafr qûe'^ lèss-
ciences ire feront que le rendre pire; ains» voila leur cause pev-
dUe pftr cette scole «iip|MrtitioB. Mûsôl faut bien^ flkfreafttett-
tîott^qoè'^ quéiqtte^ riicAimfr sbit natii^Uement! boii, comme'
jéJécvois^^ et c^mme j'ai le bonheût de^ lesientir , il nb s'ensuit
<pa8 pour cehi'que'lés sciences^lui sdëiïï salutaires ; car toute
posîtion-qui met un peuple dans* le Icaà dérleS caltiver, annoncé
nièce^irement unxommeineBt de corruption qu^elld»
a«c^léréïft' bicftt -vitèi AklrSle'Tice de^ la constitution fait tout
le mat qu^anrait pu* faire cdcâde ié nature , et les mauvais pré-
jug;<és^ tienncnl liea des^ muaTais- .penchahs.

À M. BX)nDES. 111

3*ai dît' q«c le» premfiers Grecs ftirent vertueux avant que là
science les eût^ cOrfompu!) ; et je ue veuic paar me rétraciet^
sur ce point , quôiqu'en y regardant de plus ptès je ne sols pas
sans défiance sur là solidité deis vertus d'un peuple si babillard^
ni sur la justice deï éloge^ qv^^il aimait tant à se prodiguer 9 et
(jne jfe nie vois confirmés par aucun autre téuvdignage: QVie
m'bpp'ose-t-on à cela? Que les premièlps Grecs* dcrnrj'art lotie
là vertu étaient éclairés et savans, puisque^ des pliilosophes for-
mèrent leurs mœurs et leur donnèrent des lois. Mais^, avec cette
manière de raisonner, qui m'empêchera d*èn dire autknt' dé

toutes les autres nations? Les Perses? n'ont-ils pas eu leurs mages, les Assyriens leurs chaldéens, les Indes leurs gymnosophistes, les Celtes leurs druides? Ochus n'eut-il pas brillé chez les Phéniciens, Atlas chez les Éthiopiens, Zoroastre (Met les Perses, Zamolxis chez les Thraces? Étendit-il pas sa main sur les Barbares? G'étaient donc des savants, à ce compte, que tous ces peuples-là? Les Grecs de l'Asie et des Thermopyles on trouvaient qu'il était dit par les Arisides et les Scytas. A-t-on, si l'on veut; car que m'importe? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étaient des héros; vivaient dans un temps, Socrate et Platon, qui étaient des philosophes vivants dans un autre : et quand on commença à multiplier les écoles publiques de philosophie, la Grèce, avilie et dégénérée, avait déjà renoncé à sa vertu et Vendu sa liberté.

La perte de l'Asie vit s'élever ses forces innées épuisées d'un peuple poignée d'Hommes que la philosophie conduisait à la gloire. Il est vrai : la philosophie a conduit à la vénérable gloire.

mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. Elle est l'effet des connaissances de l'esprit. Je prie le lecteur d'être attentif à cette conclusion. Elle est et les lois sont la seule source du véritable héroïsme. Les sciences n'y ont donc que faire. En un mot, la Grèce dut tout aux sciences et le reste du monde dut tout à la Grèce. La Grèce ni le monde ne durent donc rien aux lois ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adversaires; mais il n'y a pas moyen de leur passer ces sophismes.

Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grèce sur tous les autres peuples, et dont il semble

qu'on se soit fait un point capital. J'admire, si Von veut, 'des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les champs, qui couchent sur la terre et vivent de légumes. Cette admiration est en effet très-digne d'un vrai philosophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle et stupide d'admirer des gens qui passent leur vie non à défendre leur liberté , mais à se voler et se trahir mutuellement pour satisfaire leur paresse ou leur ambition , et qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur , du sang et des travaux d'un million de malheureux. Mais est-ce parmi ces gens grossiers qu'on ira chercher le bonheur ? On l'y chercherait beaucoup plus raisonnablement, que la vertu parmi les autres. Quel spectacle nouveau présenterait le genre humain composé uniquement de voleurs , de soldats , de chasseurs et de bergers ? Un spectacle infiniment plus beau que celui du genre humain composé de cuisiniers , de poètes , d'imprimeurs , d'orfèvres ^ de peintres et de musiciens. Il n'y a que le mot soldat qu'il faut bayer du premier tableau, la guerre est quelque-

À M. BOUDES. 115

Il y a un devoir et n'est point faite pour, être un être. Tout homme doit être « soldat pour la défense de sa liberté ; nul ne doit l'être: pour envahir le d'autrui.: et mourir. en servant la patrie est un emploi trop beau pour le. donner à des mercenaires. Faut-il donc s pour être digne du. nom d'homme , vivre comme les lions et les ours? Si j'ai le bonheur de trouver un lecteur impartial et ami de la vérité^ je le prie de jeter un coup d'œil sur la société actuelle ^ et d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entre eux comme les lions et les ours , comme les tigres et les crocodiles. Érigerait-on. en vertu les facultés de l'instinct pour se nourrir y se perpétuer et se défendre? Ce sont des ver-

tus» n'en doutons pas , quand elles sont guidées par la raison, et sagement ménagées; et ce sont surtout des vertus quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. Je n' vois là que des vertus ap>imaies peu conformes à la dignité de notre être. Le corps est exercé ; mais l'âme esclave ne fait que ramper et languir. Je dirais volontiers , en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos acadéniies : « Je ne vois là que d'ingénieuses a subtilitéSf peu conformes à la dignité de notre être. « L'esprit est exercé 9, mais l'ame esclave, ne fait c que ramper et languir. » Otez les arts du monde , nous dit-on ailleurs > que reste-^P-ii'^ les exercices du corps et les passions. Voyez, je vous prie, com^ ment la raison et, la vertu sont toujours oubliées! L^ arts ont donné l'être, aux plaisirs de Vâmcy les seuls quÀ^ soient dignes de nous. C'est-à-dire qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on, suive l'çs^rit de tout ceci, on y verra,, comme dans lesi r^iso^qemenç de la plupart de mes adversaires >un^ 8.. ■ ' ^ 5*

enthousiasme si matiqué sur les merveilles de Vei^ tetidement , que celle autre faculté , ÎDiiniinent plus sublime et pilu6 capable d'élever et-d'ennoblirrâme^ s'y est jamais comptée pou« rien. Yoiia 'e^et 4our îouvs assuré de la culture des lettres. ^ suis sûr 4{u'il 4i-y 'a pas actueMe^eot uasavant quin^esUme^ beaucoupppAus F^^^uence ^<}icéroii<|tte son siècle y. «t qui n'akudt iitrviiniiient HïieuK avc4r ocmaposé ie& Catiliipakes que d'avoir sauvé son pays.

ii'embarrAs de mes adversaires est visîbte toutes^ les fi)ift - qu^il faut parler 4e Sparte. Que ne domieraient-ils point pour q^ue cette fatale Sparte «'eût jamais existé ! et tetixqui<préteadenti|ue les grandes, actions ne sont bonnes <{a*àiêtre ^élél-

brées y à ^tel prix ine vou4rafieht<-ils point que ^s siennes iie
l'eussent jamais ^é ÎC^st une terrible chose qu'ait milieu de «ette
^meuse "Grèce <jui ne .devait, diton , sa vertu qii*à la philoso-
phie , l'état où la vertu a été la pkis pure-el a duré le plus, long-
iten^ , ait é%é précJisénaent celui où a n'y avait point de philo-
sophes I Les meeurs-de Sparte omttouîours été pror posées en
exemple à toute la Grèce; toute la Grèce -était 'Corrompue^ et il y
avaît encore de la vertu à Sparte ; toute la Grèce était esclave ,
Sparte ^eule était encore Hbre : cela est désolant. Mars «»fin la
^ère Sparte perdit ses mceursetsalibeuté, comme 4es avait per-
dues la savante Athèues; Sparte a fini ^e puift-je répondre à cela
?

Encore deux observations sur Sparte 9 et fe passe è autre
ehose» Yolci la première : Après avoir été flusiet^ê fois swr ie
pmfU de ymnere^ JifiJ^nes fat ^ametrie , 4i €St vrai ; et ii est
surprenant fU*eiienei*eiHp€tsétéptusiàt, puisque i'Anique était
^n poffs iùut ouvert, et qui ne pouvait se éffenérequepariasupé-
riûriiédésuecis. Atliènes

eûl dû vaincre, par toutes sorties de raisons^. £)le^ ^^it |4^
grande ett^eox^^uiap plus peuplée.que JLur çM^ia^m^ 9 elle
avart de gr^^t^s i>evfi,i?jus-, et plu- SÎ^^iir^ |»euples étaient
sesIrlbutaUes; 3parte ii'avait ri^n de f^^i cela. Athèveç, surtout
par sa position , 6^,aît UB avaat^g^ don^: Spart^e éi^'4 priv^e^
(^i la mU e|i état d^ desc^er plusieurs Sqis le P^ponoèse , etii|ui
devait Sjeid lui assurer Tempire de la jÇ^èc^.. Ç*é^lt un ^gii
vaste et commode ; c'était iu»ç lap^atr^ for^dajtrfe , doïij elle
était redevaUe ^ l'^^^^oyano^e de ce r;U«tre de
Tiiéuûslodie^pi M savait pas feuer de la ûjt^e. On
|K)urrititdQ^re surpris q^u'A thèmes , avec .tajat d'à.vantagies

9 ait pourtaipt enila suc^ç^nbé. Mais quoi(|ue la guerp^ d^ jP^lQponnèse ^ qui a ruiné |a Grèce » n^ait fa^ j^^jj^^i^ur ni à l'une ifil à l'autre républic^ue 9 H ^cUe ait surtout i^té de l^apart des Lacédéffii9«)ieps Uf^înfr9ctipi[i4esniSM^îines de-Jeur sage législateur , il ne faut pas s'étpni^r qu'à la longue le wa-teowra^ Tait e^mpeilé ^urie^jcç^^SQurçes, ni même queia répuAaalion de Spacte J«ii en ait donné pluflieinrs qui ilui C^Qîlî-tèrecit la victoire. En vérité ,. f ai biefi dé h ho»J^ de savoir ces plioses-ltà y ejk d'être forcé de les dire.

L^autne «beervation ne sera pas ^^m^^ remarquolde. i^n *oioi le ^te » qyie fe jqrw^ deviur remettre isous ^ ffidm. du lecteur.

quù nûuê rmermêM iUfCMU omf^é^ si célèbre ? A

auradt dMaig^U ée fonmtt d^ émtô^^m^ }f(Oti,f^ 4raM-S9nsttr» âét gt^vne à la .pœ^df^té ; ifi Sffiqt^de de s^ f»rouehs\$, verWs eût é^^erd^ fWfur^ no<fi^; 4lMûuejiêM(dtm diffêretUi-par cmiséqmn^, ^^l^t

Il6 KEPoN8E

eussent existé ou nofi. Les nomifeux systèmes de philosophie qui ont épuisé toutes tes coméinaisons possîhies de nos idées, et qui, s'il» n'ont pas étendu beaucoup ies iimites de notre esprit, nous ont appris du moins où elies étaient fixées; ces chefs -d^ oeuvre d'éioquence^ et de poésie qui nous^ ont enseigné toutes tes routes du cœur ; les arts utHes ouagrêahîes qui conservent ou em^ééiisseiH iavie; enfin Vinestim^ahietradition des pensées et des actions des grands hommes qui ont fait ta gloire ou le bonheur de leurs pareils '^ toutes ce& précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seraient accttmû-

lées^y ies géférations des hommes se seraient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour la postérité, et n'auraient laissé après- eUes. qu'un souvenir co^xfus de leur existence;[^] iemonàe aurait vieUti[^] et les homines seraient demeurés dans mie enfance étemelle*

Supposons, à notre tour, qu'un Eacéeémonien, pénétré de la force de ces raisons, eût voulu les exposer à ses compatriotes; et tâchons d'imaginer le discours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

€ Citoyens, ouvrez Ife» yeux, et sortez de votre- • aveuglément. Je vois avec douleur que vbiis ne « travaillez qu'à acquérir de la vertu , qu'à exercer « votre courage et maintenir votre liberté ; et ce- « pendant vous oubliez le devmr phis important « d'amuser les oisifs des races futures. Dites-moi; « A quoi peut être bonne la vertu, si ce n'est à faire « du bruit dans lé- monde? Que vous aura servi < d'être geiis del>ien[^] quand personne ne parlera t'dé vous? Qu'importera aux siècles à venir qtie « ' voua vous soyez dévoués à la mort aux Xhermor

c pyles pour ie saliif des Athéniens , si vous ne lais- € sez comme eux ni systèmes de philosophie , ni « vers, ni comédies, ni statues (t)? Hâtez -vous » donc d*abandonner dès lois qui ne sont bonnes[^] " c qu'à vous rendre heureux ; ne songez qu'à faire t beaucoup parler de vous quand vous ne serez « phis; et n'oubliez jamais que si Ton ne célébrait € les grands hommes , il serait inutile de l'être. »

Voilà, fe pense, à peu près ce qu'aurait pu dire «et homme, si les éphores l'eussent laissé achever-

Ce n'est pas dans cet endroit seulement qu'on nous avertit que la vertu n'est bonne qu'à faire par- ' 1er de soi. Ailleurs on nous vante encore les pensées du philosophe, parce qu'elles sont immortelles^ et consacrées à l'admiration de tous les siècles; tandis que (es autres voient disparaître leurs idées

(t) Périclès avait de grands talens, beaucoup d'éloquence,, de iDagaificence et de goût ; il embellit Athènes d'ex<;ellens ouvrages de sculpture, d'édifices somptueux, et de rhcfsd'œuvce dans tous les arts : aussi Dieu sait comment il a été prône par la foule des e'crivains ! Cependant il reste encore à ' savoir si Périclès a été un bon magistrat : car, dans la conduite des états, il' ne s'agit pas d'élever des statues, mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuserai point k développer les motifs secrets dé la guerre du Péloponnèse , qui fut la ruine- de la république; je ne rechercherai point si le conseil d*Alcibiade était bien ou mal fondé , si Périclès fût jastement ou injustement accusé de malversations : je demanderai seulement si' les Athéniens devinrent meilleurs ou pires sous son gouvernement ; je prierai qu'on me nomme quelqu'un parmi les citoyens, parmi les esclaves, même parmi ses propres enfans , d^nt ses soins aient fait un homme de bien. Yoilà pourtant, ce me semble, la première fonction du magnifirat et du souverain : car le plus court et le plus sûr moyen de rendre les hommes heureux n'est pas d'otner leurs villeas ni même de les enrichir , mais de les iiondce bons..

ijS BÉP.ONSB

avec te jour, la circoiispaitfcef U maifnfint nfui les /ivuesna-
Ure. Chtz> f£» prms /jitffrts d^ j^omnif^ 9 le iendemieim
^fface^ Ul veiiU , saO^ ^u'il €O1 rfiste ia !moin4r4^ trace. Ah ! il
t^^ i^este au nwias qi^elqu'uKie dans le témoignia^ d'imq Mnne

con- science, dans les malheureux i|u'on ,a sçiiUa^s,. dans les honnes actions qu'on a isâXRS 9 et daius Ja mémoîffe de ce Dieu ixieni'aisaut ^u'on aura «seryi en silence. Morjle aumwx^f disait iç^Kim ^oç^te, l'homme ée bien n'^t ju^nmS ouHié fk^ Pie\$ix. On me jt^ondi^ ^pejut^^tr^e qi^ çfi g^i'est^pas de ces sortes 4e |ieiasées ^uU^i^a vpulu {ia4^^ 4î.t ja^oj je dis que loutes ies »ulr^ ne ¥9lpn<: pas JU pe^te qu'^n en parle.

II «st ais^ 4e \$'ii>a^iAer ii^9 fâj^i^ ^ \$içu 4^ ea» de Sparle 9 on ne jaioutre^v^#;e |>]^us d'es^n^e po^r les anciens Ro- mains* Ojih cmiscutà croire que c*é^ taient de gra/n4s iiQ;i;nmeSy ^fuoiqu'UiS im ^Is^nt que d<e peiitùs choses^ ^riCe|»ed->là pawoitie qu'il y a io«^ten»ps qu'on «'«n >£aH p4<ts que de grandes. On reproche à leur tempérance et à leur çoiùrage den'avoir pas Mé de vraies vertus , mais des qualités forcées.(j). Cependant, quelqwQspagCîS après,, on

(i) Je 3roi& la pli^paj^t cUe le^piilt!^ de «ftou tQiof)^ iaire jits. ini^mciu» à ctbsoiBciir la gloire des .helies .et^ënepA^oses t^ctions ii9oie<<ies, leur donuaoit <|a€^qiie inteupi^affioii vile , et 1 eur ccmt^ttvaDi des .CkccAaioQS ert deg<»ft«\$es liftes . Grande suhtiiitiél <ju'i>n me doD«e TafcM^^ -la :pliis josoi^enlje et .pure^-je-m^ea usais j iourmr xirawambUJjtl^iieBt oinquA^le

diverTé^M #mkgds nerspul&e notre inU^ne 'Wout^Us ii€ ibnt pa«tl^»(x>aliaiettAciu^ji que tkiurdeineat<et grossière- ment Us ingtaMeux. Mfec ileur médiaaAce. La jQÔine peiiee qu^cm ^prend « détracter ces grands noms , et 1a laème licence, je la prendrais volontiers à leur daim«ir im^tmr d'épaule pour les hausser. Ces rares figures,, ettnidestpoin

avoué que Fabricius méprisait l'or de Pyrrhi», et rien ne peut
 ignorer qu'une Thistoire romaine est pleine d'exemples de la la-
 cilée qu'eussent eue à s'enrichir ces magistrats, ces guerriers vé-
 nérables qui faisaient tant de cas de leur pauvreté (1). Quant au
 courage, ne sait-on pas que la lâcheté ne saurait entendre rai-
 son, et qu'un poltron ne laisse pas de fuir, quoique «l'on d'être tué
 en fuyant? C'est, du moins, vu à la fin, un homme fort
 et vaillant. à l'égard de la dtm tme ceau, que je veux rappor-
 ter les grands états aux peuples vertus des petites républiques. Voilà
 une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les cours. Elle a
 été très-digne de Tibère ou de Catherine de Médicis et je ne
 doute pas que l'un et l'autre n'en aient souvent employé de
 semblables.

Il serait difficile d'imaginer qu'il fallût mesurer la morale avec
 un instrument d'arpenteur. Cependant on ne saurait dire que
 l'étendue des états soit tout à fait indifférente aux noceurs des
 dionysiens. II

reprendra-t-on le consentement des sages? je ne
 me ferois pas de les «charger d'honneur et d'être
 investis par eux, «n'importe comment et l'on ne saurait
 dire qu'il faut que les efforts de notre invention sont
 bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office des gens de bien de
 peindre la vertu la plus belle (il se peut que l'on ne s'en
 pas, quand la passion nous transporterait à la faveur de si sain-
 tes fermes. Ce li est fait», Rousseau qui. à tout cela, c'est Mo-
 taigne.

(1) Curius Sy refusant les présents des Samnites, disait qu'il ai-
 mait mieux commander à ceux qui avaient l'or que d'en avoir
 lui-même. Curius avait raison. Ceux qui aiment les richesses sput

faits pour servir[^] et ceux qui les méprisent poujr commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches , mais c'es| iuu'ils veulent s'enrichir à leur toitr; sans coin ils seraient m'-cessairement les fuaStres.

y a sûrement que Ique proportion entre ces choses: Je ne sais si cette proportion ne serait point inverse (i). Voilà une important question à DAèdiler; . et je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécise, malgré le ton plus méprisant que philosophique avec, lequel elle est ici tranchée en deux .motSr .

C'était, continue-l-on , ia folie de Caton; avec f humeur et tes préjugés héréditaires dans[^]sa for miiie , i(déciamu toute sa vie , combattit et mourut sans avoir rien fait d'utile pour sa patrie. Je ne sais s'il n'a rien fait pour sa patrie; mais je sais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain en lui donnant le spectacle et le modèle de la vertu la plus pure qui ait jamais existé. 11 a appris à ceux qui aiment sincèrement le véritable honneur , à savoir résister aux vic[^]s de leur siècle[^] et à détester cette horrible maxime des gens à la mode, qu'il faut faire comme tes autres ; maxime avec laquelle ils iraient loin sans doute s'ils avaient le malheur de tomber dans quelque bande de cartouchiens. Nos desoendans apprendront un jour que*, dans ce siècle de sages et de philosophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicufe et traité de fou, pour n'avoir pas voulu souiller sa grande âme des crimes de ses contemporains, pour n'avoir pas voulu être un scé-lérat avec César et les autres brigands de son temps.

On vient de voir comment nos philosophes par*»

(i) La hauteur de mes adversaires me donnerait à la fin de rin-discrétipn si je continuais à disputer contre eux. Il» croient m'en

imposer avec leur mepris pour les petits e'tat-^,. We craignent-ils pas que je ne leur demande une fois s!U tst bon <][u'ily ^n ait de grands?

A M. BOBBES. 1!11

lent de Caton. On va voir comment en parlaient les anciens philosophes. Ecce spectaculum dignutn ad quod respicicU intensus aperi suo Déus* Ecce par Dec dignum , vir fortis cwm maiâ fartunâ compositus» Non video , inquam , quid habeat in terris Jupiter pulchrius , si convertere ani-mum veiiity quant ut spectet Cadonem, jam par-^ tihus non semel fractis, nihitomin'às inter rui^ nas publicas erectum.

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romflins : J'admire les Brutus , (es Décius , les Lucrèce^ (es Virgini\is,iesScèveia...Cesi<\\xfA€pie, chose dans le siècle où nous sommes. Maisj'ad^ mirerais encore plus un état puissant et bien

gouverné Un état puissant et bien gouverné!

Et moi aussi , vraiment. Oà tes citoyens ne seront point condamnés à des vertus si crueiies. J'entends; il est plus com-mode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être honmie de bien. Mais si les citoyens de cet état qu'on admire se trouvaient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu , ou à pratiquer ces vertus cruelles , et qu'ils eussent la force de faire leur devoir , serait-ce donc une raison de les admirer moins ?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siècle, et examinons la conduite de Brutus souverain magistrat, faisant mourir ses enfans, qui avaient conspiré contre l'état, dans un moment

critique où il ne fallait presque rien pour le renverser. Il est certain que s'il leur eût fait grâce , son collègue eût infailliblement sauvé tous les autres complices^, et que la république était perdue. Qu'importe? me dira-t-on. Puisque cela est si indifférent, supposons donc qu'elle eût subsisté, et que Brutus ayant con- 8.
6

İ2İS RÉPOİfSE

damné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainsi : « Consul , pourquoi me fais-tu mouce rir? Aï- je fait pis que de trahir ma patrie? et ne « suis-fe pas aussi ton enfant? » Je voudrais bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus am*ait pu répondre.

Brutus 9 me dira-t-on encore, devait abdiquer le consulat plutôt que de faire périr ses enfans. Et moi je dis que tout magistrat qui, dans une circonstance aussi périlleuse, abandonne le soin dej^ patrie .et abdique la magistrature , est un taraître qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu ; il fallait que Brutus fût un infâme , ou que les lêtes de Titus et de Tibérinus tombassent par son ordre sous la hache des licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens eussent choisi eomme lui.

Quoiqu'on ne se décide pas ouvertement pour les derniers temps de Rome, on laisse pourtant aissez enten<ltre qu'on les préfère aux premiers ; et l'on a autant de peine à apercevoir de grands hommes à travers la simplicité de ceux-ci , que j'en ai moimême à apereevow d'honnêtes gens â travers la pompe des autres. On oppose Titus à Fabricius; mais on a omis cette différence, qu'au temps de Pyrrhus tous les Romains étaient des Fa-

bricius, au lieu que soqs le règne de Tite it n'y lavait que lui zeul d'homme de bien (i). J'oublierai, si Ton veut ,

(i) Si Titus D^eût été empereur , nous n'aurions jamais entendu parler de lui , cat il eut continué de vivre comme les autres ; et il ne devint homme de bien que quand , cessant de recevoir l'exemple de son siêcje , il lui fut permjs <J'eQ donner un meit-leur. Prwatus, aique etiam sub pâtre principe y ne odio quidem, nediim vituperutione publicây carût, At illi eajama pro bono tiessil, cout»ersaque- est in- maximas laudes.

Ses actions héroïques des premiers Romains et les crimes des derniers : mais ce que je ne saurais ou- Wier , c'est que la vertu était honorée des uns et méprisée des autres[^] et que quand il y avait des couronnes pour les vainqueurs des jeux du cirque, il n'y en avait plus pour celui qui sauvait la vie à un citoyen. Qu'on ne croie pas au reste que ceci soit particulier à Rome. 11 fut un temps où la république d'Athènes était assez riche pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles, et pour payer très-chèrement les auteurs, lés cOinédllens, et même les spec[^]tatëui[^] : ce isuême temps fut cehii eu Une se trouva point d'argent pcoir défendre l'état contre les entreprises de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes ; et je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure , non en réfutant les raisons de son adversaire , mais en l'empêchant de les dire*

Je ne cuivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire sur le luxe, sur la politesse , sur l'admirable éducation de nos enfans (i) , sur les meilleures méthodes pour étendre

(i) II. ne faut pas demander si les pères et les maîtres seront attentifs à e'carter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans et de leurs élèves. En effet, quel a'il'eux de'sordre, quelle indécence ne serait- ce point si ces enfans, hi bien élevés , venaient à dédaigner tant de jolies choses , et à préférer tout de bon la vertu au savoir ! Ceci me rajl- . pelle la réponse d^un précepteur lacédémonien , à qui l'on demandait par moquerie ce qu'il enseignerait à son élève. Je lui enseignerai, dit-il, à aimer les cïïoses honnêtes. Si je rencontrais un tel homme parmi nous, je lui dirais à l'oreille : Gardez - vous bien de parler ainsi , car jamais yoi^s

R1SPoR8B

étendre nos connaissances , sur Tutilité des sciences et Pagrément des beaux-arts , et sur d'autres points dont plusieurs ne me regardent pas , dont quelquesuns se réfutent d'eux-mêmes, et dont les autres ont déjà été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hasard , et qui mê paraîtront avoir besoin d'éclaircissement. 11 faut bien que je me borne à des phrases , dans l'impossibilité de suivre des raisonnemens dont je n'ai pu saisir

le m.

On prétend que les nations ignorantes qui ont eu des idées de ia gioire et de iq, vertu sont des exceptions singulières qui ne peuvent former aucun préjugé contre (es sciences. Fort bien ; mais toutes les. nations savantes, avec leurs belles idées de gloire et de vertu , en ont toujours perdu l'amour et la pratique. Cela est sans exception; passons à la preuve. Pour nous en convaincre, je-

tons les yeux sur {l'immense continent de V Afrique , ok nui mortel n^ est assez hardi pour pénétrer , ou assez heuYeux pour l'avoir tenté impunément»

Ainsi , de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y passe, on nous fait conclure que les peuples en sont chargés de vices : c'est si nous avons trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudrait tirer cette conclusion. Si j'étais chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie , je déclare que je ferais élever sur la frontière du pays une potence où je ferais pendre sans rémission le premier Européen qui oserait y pénétrer 9 et le premier citoyen qui tente-

n^auriez de disciples ; mais dites que vous leur apprendrez H babiller agréablement, et yid vous répons de votre fortune.

1 U. BORDRES. ^3S

rait d'ea sorlîr (i). L'Amérique itc nous offre pas des spectacles nwns honteux pour V espèce humaine. Surtout depuis que les Européens y sont. On comptera cent peuples barbares ou sauvages dans l'ignorance pour un seul vertueux. Soit \ on en comptera du moins un : mais de peuple vertueux et cultivant les sciences 9 on n'en a jamais vu, La terre abandonnée sans culture n'est point oisive; eile produit des poisons y elle nourrit des monstres* Voilà ce qu'elle conunence à faire dans les lieux où le goût des arts frivoles a fait abandonner celui de Tagriculture. Notre âme, peut-on dire aussi 9 n'est point oisive quand la vertu Caban-donne; elle produit des fictions 9 des romans, des satires , des vers ; elle nourrit des vices'.

Si des barbares ont fait des conquêtes y c'est qu'ils étaient très-injustes, Qu'étions-nous donc , je vous prie , quand nous

avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire si fort? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines et des boussoles puissent commettre des injustices. Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des conquérans ? Il marque seulement leur ruse et leur habileté; il marque qu'un homme adroit et subtil peut tenir de son industrie les succès qu'un brave homme n'attend que de sa valeur. Parlons sans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux» de l'odieux Cortez subjuguant le Mexique à force de poudre et de perfidie et de trahison ; ou de Fin-

(i) On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'état un citoyen qui en sort pour n'y plus rentrer. Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne , il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manières , c'est à la loi de le prévenir ; et il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant.

Le fortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens sur des charbons ardents pour avoir ses trésors et tantôt un de ses officiers à qui le même traitement; arrachait quelques plaintes, et lui disant fièrement : Et moi, suis-je sûr de ces roses?

Dirai-je que les sciences sont nées de l'oisiveté , c'est à tort. Elles visent à se garantir des termes; elles naissent du loisir mais elles garantissent de l'oisiveté. De sorte qu'un homme qui s'amuserait au bord d'un grand chemin à tirer sur les passans pourrait vivre qu'il occupe son loisir à se garantir de l'oisiveté. Je n'entends point cette distinction de l'oisiveté et du loisir; mais je sais très-certainement que nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir tant qu'il y aura du bien à faire , une patrie à servir, des malheureux à soulager ; et je défie qu'on me montre dans mes

principes aucun sens honnête , dont ce mot loisir puisse être susceptible. Le citoyen que ses besoins attachent à la charnte n'est pas plus occupé que le géomètre ou Vanaïomisté, Pas plus que l'enfant qui élève un château de cartes, mais plus utilement... » y < w ^ ^ rétecbtè que le pain est nécessaire , faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre ? Pourquoi non ? Qu'ils paissent même , s'il le faut ; j'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs que s'entre-dévorer dans les villes. Il est vrai que, tel que ^ e les demande, ils ressemblent beaucoup à des bêtes, et que, tels qu'il » sont , ils ressemblent beaucoup à des hommes.

Vétat d'ignorance est un état de crainte et de besoin; tout est danger alors pour notre fragilité. La mort gronde sur nos têtes; elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorsqu'on craint tout et qu'on a besoin de tout *

JL M. BOBDE8. 12 ^

quelle disposition plus raisonnable fut celle de vouloir tout connaître ? Il ne faut que considérer les inquiétudes continuelles des médecins et des anatomistes sur leur vie et sur leur santé pour savoir si les connaissances servent à nous rassurer sur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir ce n'est pas une merveille si elles ne font qu'augmenter nos alarmes et nous rendre pusillanimes. Les animaux vivent sur tout cela dans une sécurité profonde , et ne s'en trouvent pas plus mal. Une génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour apprendre à trier son foin , et le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion. Pour répondre à cela, osera-t-on prendre le parti de l'instinct contre la raison ? C'est précisément ce que je demande.

Il semble j nous dit-on > qu'on ait trop de 4aioueursy et qu'on craigne de manquer de philosophes. Je demanderai à mon tour si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer. C'est bien mal comxailre l'empire de la cupidité* Tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles. Et quels pré* jugés, n'a-t-On pa^s à vaincre , qtiel courage ne faut-il pas , pour oser n'être qu'un Descartes , un Newton , un Locke !

Leibnitz et Newton sont morts comblés de biens cl d'honneurs, et ils en méritaient encore davantage. Disons -nous que c'est par modération qu'ils ne se sont point élevés jusqu'à la char-rue? Je connais assez l'empire de la cupidité pour savoir que tout nous porte aux professions lucratives ; voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des pre^essious utiles. Un Hébert^ un Lafrenaye, un I>ulac> un Martin ,

gagnent plus d'argent en un jour que tous les laboureurs d'une province ne sauraient faire en un mois. Je pourrais propoî^er un problème assez singulier sur le passage qui m'occupe actuellement. €e serait , en étant les deux premières lignes et le lisant isolé , de deviner s'il est tiré de mes écrits ou de ceux de mes adversaires.

Les éons livres sont la seule défense des esprits faihies , c'est-à-dire des trois quarts des hommes , contre ia contagion de 4f exemple. Premièrement , les savans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisième lieu , les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir sont la raison et la conscience : Paucis est opus iitteris ad mentem bonam,. Quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la

conscience endurcie , la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin j pour quelque homme que ce soit, il n'y a de livres nécessaires que ceux de la religion , les seuls que je n'ai jamais condamnés.

On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses^ Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avais cru me faire une sauvegarde de l'autorité de ce philosophe , mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes adversaires : Tros Rutulusve fuat , ils aimçnt mieux se percer l'un l'autre que de me donner le moindre quartier, et se font plus de mal qu'à moi (i). Cette éducai ^ .

(i) Il me passe par la tête un nouveau projet de de'fense , et je ne répons pas que je n'^aie encore la faiblesse de Ye%écuter quelque jour. Cette défense ne sera composée que de raisons tirées des philosophes : d^où il s'ensuivra qu^ils ont

tion était ^ dit-on, fondée sur des principes iarhares , parce qu'on donnait un maître pour l'exercice de chaque vertu , quoique la vertu soit indivisible; parce qu'il s'agit de l'inspirer^ et non de i'ensei^nér ; d'en faire aimer ta pra^ tique j et non d'en démontrer la théorie. Que de choses n'aurais-je point à répondre î. mais il ne faut pas faire au lecteur Tinjure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La première que celui qui veut élever un enfant ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu , car il n'en serait pas entendu ; mais il lui enseigne premièrement à être vrai , et puis à être tempérant 9 et puis courageux , etc. ; et enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choses s'appelle vertu. La ^ seconde , que c'est nous qui nous contentons de démontrer la théorie 9 mais les Perses enseignaient la pratique. Voyez mon discours , page ^9 , note.

Tous les reproches qu'on fait à la philosophie attaquent l'esprit humain... J'en conviens. Ou plutôt l'auteur de la nature , qui nous a faits tels que nous sommes. S'il nous a faits philosophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir? Les philosophes étaient des hommes 9 ils se sont trompés ; doit-on s'en étonner ? C'est quand ils ne se tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. Plaignons-les ^ profitons de leurs fautes , et corrigeons-nous. Oui, corrigeons-nous, et ne philosophons plus. Mille routes conduisent à l'erreur 9 une seule mène à la vérité,... Voilà précisément ce que je disais. Fautât être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci , et

tous été des bavards, comme je le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises ou que j'ai cause gâchée , si on les trouve bonnes.

)30 REPONSE

qu'elle ait été découverte si tard ? Ah ! nous l'avons donc trouvée , à la fin !

On nous oppose un jugement de Socrate , qui porta , non sur les savans , mais sur les sophistes» non sur les sciences y mais sur l'abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus, et tous nos savans que de vrais sophistes? Socrate était chef d'une secte qui enseignait à douter. Je rabattrais bien de ma vénération pour Socrate 9 si je croyais qu'il eût eu la sottise vanité de vouloir être chef de secte. Et il censurerait avec justice l'orgueil de ceux qui prétendaient tout savoir. C'est-à-dire l'orgueil de tous les savans. La vraie science est éternellement éloignée de cette affectation. Il est vrai , mais c'est de la nôtre que Je parle. Socrate est un témoin contre

lui-hiême. Ceci me paraît difficile à entendre. Le plus savant des Grecs ne rougissait point de son ignorance. Le plus savant des Grecs ne savait rien, de son propre aveu ; tirez la conclusion pour les autres. Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices. Nos sciences ont donc leurs sources dans nos vices. Elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain. J'ai déjà dit mon sentiment là-dessus. Déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus. Je ne sais point répondre à cela.

En pariant des bornes du luxe , on prétend qu'il ne faut pas raisonner sur cette matière du passé au présent. Lorsque tes hommes marchaient tout nus , celui qui s'avisa le premier de porter des saéots passa pour un voluptueux ; de siècle en siècle on n'a cessé de crier à la corruption , sans comprendre ce qu'on voulait dire, .

A M. BOÏIDES. ^ IJI

Il est vrai que, jusqu'à ce temps , le luxe , quoique souvent en règne, avait du moins été regardé dans tous les âges comme la source funeste d'une infinité de maux. Il était réservé à M. Melon de publier le premier cette doctrine empoisonnée , dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs que la solidité de ses raisons. Je ne crains point de combattre seul dans mon siècle ces maximes odieuses qui ne tendent qu'à détruire et avilir la vertu, et à faire des riches et des misérables , c'est-à-dire toujours des mécbans.

On croit m 'embarrasser beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe. Mon sentiment est qu'il n'en fout point du tout. Tout est source de mal au delà du nécessaire phy-

sique. La nature ne nous donné que trop de bes(»ng; et c'est au moins une très -haute imprudence de les multiplier sans néc^sité , et de mettre ainsi son âme dans une plus grande dépend^ice. Ce n'est pas sans raison que Socrate , regardant l'étalage d'une boutique, se félicitait de n'avoir affaire de rien de tout cela. 11 y a cent à parier contre un que le premier qui porta des sabots était un homme punissable , à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous , nous sommes trop obligés d'avoir des souliers, pour n'être pas dispensés d'avoir de la vertu.

J'ai déjà dit ailleurs que je ne proposais point de bouleverser la société actuelle, de brûler les bibliothèques et tous les livres, de détruire les collèges et les académies ; et je dois ajouter ici que je ne propose point non plus de réduire les hommes à se contenter du simple nécessaire. Je sens bien' qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnélcs gens ; mais je me suis cru obligé

152 ^ BÉPOKSB

de dire sans déguisement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mial j et tâché d'en trouver les causes; d'autres, plus hardis ou plus insensés; pourront chercher le remède;

Je me lasse , et je pose la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue dispute. J'apprends <Ju'un très-grand nombre d'auteurs (i) se sont exercés à me réfuter : je suis très-fâché de ne pouvoir répondre à tous ; mais je crois avoir montré , par ceux que j'ai choisis (2) pour.cela, que ce n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des aittres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art sa force et sa solidité : la vérité seule 9 à qui je l'ai consacré, a droit

de le rendre inébranlable ; et si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte c'est plus pour m'honorer moi-même en la défendant que pour lui prêter un secours dont elle n'a pas besoin.

Qu'il me soit permis de protester , en finissant y que le seul amour de l'humanité et de la vertu m'a

fi) Il n'y a pas jusqu'à de petites feuilles critiques faites pour ramusement des jeunes j^hens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de se souvenir de moi. Je ne les ai point lues, et ne les lirai point très-assurément ,* mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, et je ne doute point que tout cela ne soit fortplaisant.

(2) On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui eusse point répondu, et que j'eusse même exposé mes raisons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes , puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier, et je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre; ainsi nous voici d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute , car par malheur il n'est plus temps , et personne ne saurait de quoi je veux parler.

▲ M. BOBDES. 155

fait rompre le silence , et que l'aridité de mes invectives , contre les vices dont je suis le témoin , ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent , et du désir ardent que j'aurais de voir les hommes plus heureux , et surtout plus dignes de l'être.

inH DE LA REPONSE A M. BOBDES.

LETTRE

DE J.-J. ROUSSEAU

Sur une nouvelle réfutation de son discours par un académicien de Dijon (*).

Je viens, monsieur, devoir une brochure intitulée, Discours qui a remporté le prix à l'académie de Dijon en 1760, etc. , accompagné de la réfutation de ce discours, par un académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage: et je pensais, en parcourant cet écrit , qu'au lieu de s'abaisser jusqu'à être l'éditeur de mon discours , l'académicien qui lui refusa son suffrage aurait bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avait accordé : c'eût été une très-bonne manière de réfuter le mien.

Voilà donc un de mes juges qui ne dédaigne pas de devenir un de mes adversaires, et qui trouve très-mauvais que ses collègues m'aient honoré du prix : j'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même; j'en avais taché de le mériter, mais je n'avais rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je susse que les académies n'adoptent point les sentimens des auteurs qu'elles couronnent , et que le prix s'accorde non à celui qu'on croit avoir soutenu la meilleure cause, mais à celui qu'on croit le mieux parlé; même en me supposant dans ce cas, j'étais bien éloigné d'attendre d'une académie cette impartialité.

(*) L'ouvrage auquel répond Jean-Jacques est une brochure in-8° en deux colonnes, imprimée en lySi, et contenant 132 pages. Dans l'une de ces colonnes est le discours de Rousseau , dans

l'autre la réfutation. On y a joint des notes critiques, et une Réplique à la Réponse faite par Jean-Jacques à M. Gautier.

LETTRE DE BRUNNE NOUVELLE REPUTATION. 135

lité dont les savans ne se piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

Mais si j'ai été surpris de l'équité de mes juges, j'avoue que j'en ne le suis pas moins de l'indiscrétion de mes adversaires : comment osent-ils témoigner si publiquement leur mauvaise humeur sur l'honneur que j'ai reçu? comment n'aperçoivent-ils point le tort irréparable qu'ils font en cela à leur propre cause? Qu'ils ne se flattent pas que personne prenne le change sur le sujet de leur chagrin : ce n'est pas parce que mon discours est mal fait qu'ils sont fâchés de le voir couronné; on en couronne tous les jours d'aussi mauvais, et ils ne disent mot ; c'est par une autre raison qui touche de plus près à leur métier , et qui n'est pas difficile à voir. Je savais bien que les sciences corrompaient les mœurs, rendaient les hommes injustes et jaloux , et leur faisaient tout sacrifier à leur intérêt et à leur vaine gloire ; mais j'avais cru m'apercevoir que cela se faisait avec un peu plus de décence et d'adresse : je voyais que les gens de lettres parlaient sans cesse d'équité, de modération , de vertu, et que c'était sous la sauvegarde sacrée de ces beaux mots qu'ils se livraient impunément à leurs passions et à leurs vices ; mais je n'aurais jamais cru qu'Os eussent le front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs confrères. Partout ailleurs, c'est la gloire des juges de prononcer selon l'équité contre leur propre intérêt; il n'appartient qu'aux sciences de faire à ceux qui les cultivent un crime de leur intégrité : voilà vraiment un beau privilège qu'elles ont là !

J'ose le dire, l'académie de Dijon, en faisant beaucoup peur ma gloire , a beaucoup fait po\ir la sienne : un jour à venir les adversaires dé ma cause

156 LETTRE

tireront avantage de ce jugement pour prouver que la culture des lettres peut s'associer avec Téquité et le désintéressement. Alors les partisans de la . vérité leur répondront : Voilà un exemple particulier qui semble faire (*) contre nous; mais souvenez-vous du scandale que ce jugement causa dans le temps parmi la foule des gens de lettres, et de la manière dont ils s'en plaignirent , et tirez de là une juste conséquence sur leurs maximes.

Ce n'est pas , à mon avis, une moindre imprudence de se plaindre que l'académie ait proposé son sujet en problème. Je laisse à part le peu de vraisemblance qu'il y avait que, dans l'enthousiasme universel qui règne aujourd'hui , quelqu'un eût le courage de renoncer volontairement au prix , en se déclarant pour la négative ; mais je ne sais comment des philosophes osent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de discussion : bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour et le contre ! Dans les recherches de philosophie , le meilleur moyen de rendre un sentiment suspect , c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire : quiconque s'y prend ainsi a bien l'air d'un homme de mauvaise foi , qui se défie de la bonté de sa cause. Toute la France est dans l'attente de la pièce qui remportera cette année le prix à l'académie française ; non - seulement elle effacera très - certainement mon discours, ce qui ne sera guère difficile ; mais on ne saurait même douter qu'elle ne soit un chef-d'œuvre. Cependant , que fera cela à la solution de la question ? rien du tout ; car chacun dira après l'avoir lue : Ce discours est fait

(*) On lit dans les premières éditions, qui semble Jait contre nous.

SUR UNE I70UVELLE AEFVTITION. 15y

éeau ; mais si ('auteur avait eu la iiéerté de prendreie sentiment contraire 9 il en eût peutêtre fait un plus éeau encore,

J'ai parcouru la nouvelle réfutation ; car c'en est encoi^ une , et je ne sais par quelle fatalité les écrits dé mes adversaires qui portent ce titre si décisif, sont toujouft ceux où je suis le plus mal réfuté. Je Tai donc parcourue cette réfutation , sans avoir le moindre regret à la résolution que fai prise de ne plus répondre à personne : je me contenterai de citer un seul passage , sur lequel le lecteur pourra juger si j'ai tort ou raison ; le voici :

Je conviendrai (fu *on peut être honnête homme sans iaiens ; mais n'est-on engagé dans ia société qu'à être honnête homme '^ Et qu'est-ce qu'un honnête homme ignorant et sans taiens ? un fardeau inutile^ à charge m4me à ia terre» etc. Je ne répondrai pas, sans doute, à un auteur capable d'écrire de cette manière ; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

Il n'y aurait guère moyen, non plus, à moins que de vouloir être aussi diffusque l'auteur, de répondre à la nombreuse collection des passages latins, des vers de la Fontaine, de IBoileau, de Molière, de Voiture, de Regnard, de M. Gresset^ ni à l'histoire de Nemrod, ni à celle des paysans picards ; car que peut -on dire à un philosophe qui nous assure qu'il veut du mal aux ignorans parce que son fermier de Picardie, qui n'est pas un docteur, le paie exactement à la vérité, mais ne lui donne pas assez d'argent de sa terre ? L'auteur est si occupé de ses terres (|u'il me parle

même de la mienne. Une terre à moi ! la terre de Jean-Jacques Rousseau ! 8» *6

13^S LETTRE

En vérité je lui conseille de me calomnier (i } plus adroitement.

Si j'avais à répondre à quelque partie de la ré-» futation^ ce serait aux personnalités dont cette critique est remplie ; mais comme elles ne font rien à la question, je ne m'écarterai point de la constante maxime, que J'ai toujours suivie de me renfermer dans le sujet que je traite , sans y mêler rien de personnel : le véritable respect qu'on doit au public est de lui épargner* non de tristes vérités^ qui peuvent lui être utiles 5 mais bien toutes les petites hargneries d'auteurs [%) dont on remplit les écrits polémiques, et qui ne sont bonnes qu'à satisfaire une honteuse animosité. On veut que j'aie pris dans Clénard (5) un mot de Cicéron ,

(i) Si l'auteur me fait l'honneur de réfuter cette lettre, il ne peut pas douter qu'il ne me prouve dans une belle et docte démonstration , soutenue de très-graves autorités, que ce n'est point un crime d'avoir une terre. En effet il se peut que ce n'en soit pas un pour d'autres, mais c'en serait un pour moi.

(a) On peut voir dans le discours de l'hyon un très-beau modèle de la manière dont il convient «aux philosophes d'attaquer et de combattre sans personnalités et sans invectives. Je me flatte qu'on trouvera aussi dans ma réponse qui est sous presse , un exemple de la manière dont on peut défendre ce qu'on croit vrai , avec la force dont on est capable y sans aigreur contre ceux* qui attaquent.

(5) Si je disais qu'une si biiarre citation vient à coup s&r de quelqu'un à qui la Méthode grecque de Cléoard est plu» iamilière que les Cfffiées de CiçéfroH^ et qui par conséquent semble se porter assez gratuitement pour défenseur des bonnes lettres; si j'^ajoutais qu'il j a des professions, comme ipir exemple la chirurgie , où Ton emploie tant de terme» dérivés du grec, que cela met ceux qui les exercent dans Ift nécessité d^avoir quelques notions élémentaires de cette langue ^ ce serait prendre le ton du nonyel adversaire , et

StR UNE KOUVELLÈ BÉrutÀ'riOH. iSg

soiti que j'aie fait des solécismes / à la bonne heure : que je cultive les belles-let^es et la musique, malgré le maf que j'en pense, j'en conviendrai si l'od veut ; je dois porter dans un âge plus raisonnable la peine des amusemens de ma jeunesse* Mais enfin qu'importe tout cela et au p4iblic et à la cause des scienoes? Rousseau peut mal parler français , et que la grammaire n'en soit pas phls utile à la veitu. Jean -Jacques . peut avoir une mauvaise conduite, et que celle des savans n'en soit pas meilleure. Voilà toute 1ëi réponse que je ferai, et, je crois, toute celle que je dois faire à la nouvelle réf uC^i6B«

Je finirai cette lettre, et ce que j'ai à dire sur un sujÈt si long-temps débattu , par un conseil à mes

répondre €omiii« il aarait pu faire li ma place. Je puis répondre , moi , qite quand j'ai hasardé le mot investigation^ j'ai voulu rendre ua Âerrioe à la latigue , en essayant d'y introduire un ternie doux, harmonieux, dont It sens «st déjà connu , et qui n'a point de synonyme en français. C'est , je crois , toutes les conditions qu'on exige pour autoriser cette liberté salulaire :

. , . Ego cur acritdréré jMiUMt Sipossum^inifideor, càm lin-
guaCatonU et Enni Sertnonem patrium dittu^erit ? (HoK. , Art
poet. , v. 55.)

J'ai surtout voulu rendre exactement mon idée. Je sais , il es t
vrai, que la première règle de tous nos écrivains est d'écrik e cor-
rectement , et , comme ils disent , de parler français j c'est qu'ils
ont des prétentions , et qu'ils veulent passer pour «voir de la cor-
rection et de l'élégâ«ce. Ma prefmièrt ^ègle , a moi lui ne me sou-
cie tiuUeHient de ee qu'on pensera de mon st) le , est de me faire
entendre. Toutes les fois qu'à Taïde de dix solécismes je pourrai
m'expnmer plus fortement ou plus clairement , je ne balancerai
jamais. Pourvu que je sois bien compris des philosophes , je
laisse volontiers le^ punstc courir après les motf .

l4p JLET^EE

adversaires, qu'ils mépriseront à coup sùt*, et qui pourtant se-
rait plus avantageux qu'ils ne pensent au parti qu'ils veulent dé-
fendre ; c'est de ne pas tellement écouter leur zë}e, qu'ils né-
gligent de consulter leurs forces 9 et quid vaieant humerii Ils me
diront sans doute que j'aurais dû prendre cet avis pour moi-
même, et cela peut être vrai; mais il y a au moins cette différence
, que j'étais seul de mon parti , au lieu que, le leur étant celui de
la foule, les derniers venus senablaient dispensés de se mettre sur
les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres*

De peur que cet avis ne paraisse téméraire od présomptueux ,
je joins ici un échantillon des raisonnemens de mes adversaires,
par lequel on pourra juger de la justesse et de la force de leurs
critiques: Les peuples de V Europe, ai-jedit, vivaient il y a
quelques siècles^ dans un état pire que i'ign<h Tance; je ne sais

quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'eUe, avait usurpé le nom de savoir et opposait à son retour un oif stade presque invincible ; il fallait une révolution pour ramener les hommes au sens commun. Les peuples avaient perdu le sens commun , non parce qu'ils étaient ignorans , mais parce qu'ils avaient la bêtise de croire savoir quelque chose avec les grands mots d'Aristote, et l'impertinente doctrine de Raymond Lulle; il fallait une révolution pour, leur apprendre qu'ils ne savaient rien, et nous en aurions grand besoin d'une autre pour nous apprendre la même vérité. Voici là-dessus l'argument de mes adversaires: Cette révolution est due aux lettres ; elles ont ramené le sens commun de l'aveu de fauteur ; mais aussi selon lui elles ont corrompu les mœurs : il faut donc

sua UNE NOUVELLE HÉFUTATION. 14>

qu'un peuple renonce au sens commun pour avoir de bonnes mœurs. Trois écrivains de suite ont répété ce beau raisonnement: je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que l'accuse , ou leur esprit de n'avoir pu pénétrer le sens très-clair de ce passage j ou leur mauvaise foi d'avoir feint de ne pas l'entendre. Ils sont gens de lettres; ainsi leur choix ne sera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaisantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adversaire de prêter à la figure de mon frontispice ? J'aurais cru faire injure aux lecteurs, et les traiter comme des enfans, de leur interpréter une allégorie si claire; de leur dire que le flambeau de Prométhée est celui des sciences , fait pour animer les grands génies; que le satyre qui, voyant le feu pour la première fois , court à lui et veut l'embrasser, représente les hommes vulgaires qui, séduits par l'éclat des lettres, se livrent indiscrètement à l'étude ; que le Prométhée qui crie et les avertit du danger est le

citoyen de Genève. Cette allégorie est juste, belle, j'ose la croire sublime. Que doit-on penser d'un écrivain qui l'a méditée , et qui n'a pu parvenir à l'entendre? On peut croire que cet homme-là n'eût pas été un grand docteur parmi les Égyptiens ses amis.

Je prends donc la liberté de proposer à mes adversaires , et surtout au dernier (*) , cette sage

(*) M. Le Cat , docteur en médecine , chirurgien en chef de PHôtel-Dieu de Rouen , connu par un grand nombre d'ouvrages. Il était de plusieurs académies , mais non de èlle de Dijon dont il se disait membre, et qui, dans une délibération datée du 32 juin lySa , le désavoua formelle" ment , et lit insérer ce désaveu dans le Mercure de France y. août 175a..

!!^2 LETTRE StJR VTUt NOUVELLE BÉPUTÀ'HOir.

leçon d'un philosophe sur un autre sujet : Sachez qu'ils n'y a point d'objections qui puissent faire autant de tort à votre parti que les mauvaises réponses; sachez que si vous n'avez rien dit qui vaille 9 on avilira votre cause en vous faisant l'honneur dé croire qu'il n'y avait rien de mieux à dire.

Je suis, etc.

FIN DE LA LETTRE SUR UNE NOUVELLE RirUTATIOFr

NOTICE

StJE

LE DISCoT3RS PE; MÎ^ÉGiWr JE i^ES CONDITIONS.

[Pi& lEt 7SLoVV1RÀ.VX ÉI^ ITEDBS.)

En 1755 l'Académie de Dijon {proposa cette ques-» Uon^ qu9
If 4discours 4^ Je^-Jacques reçut célèbre quoiqu'il ne fût point
couronné* Le nom de celui qui remporta le prix est resté dans
l'histoire : ce fut l'abbé Ta/^er^ ^ qui triompha modestement,
étonné sans doute de sa victoire, autant que le tribunal littéraire
était honteux de son choix, puisque ni l'un ni l'autre ne don-
nèrent la publicité à l'ouvrage couronné.

Jean-Jacques passa huit Jours à Saint- Germain. Il s'enfonçait
dans la forêt^ méditant sur l'origine de l'humanité parmi les
hommes (*) ; et le résultat de ses méditations fut le Discours.

Il acheva dans un voyage à Chamberi, qu'il fit en 1754, la dédi-
cace qu'il avait esquissée avant son départ de Paris. Cette dédi-
cace, que le plus pur patriotisme avait dictée^ ne fit que lui atti-
rer des ennemis dans le conseil et des jaloux dans la bourgeoisie :
aucun Genevois ne lui sut un vrai gré du zèle de cœur qu'on sent
dans cet ouvrage.

Ce discours ne trouva, dit-il encore, que peu

(*) Voyez liy. VIU de» ConfessionM,

NOTICE

« de lecteurs qui l'en tendissent, et aucun de ceux- « là qui voulût
en parler. » Il est cependant bien supérieur à celui qui précède.
Mais la matière était plus abstraite : Jean -Jacques heurtaît
toutes les notions reçues ; et la manière dont il avait traité ses ad-

versaires dans sa précédente discussion sur les sciences et les arts[^] ôtait toute, envie d'entrer en lice avec lui. Voilà probablement la seule cause du silence qui suivit la publication de cet ouvrage. Grimm, eh en rendant compte dans sa Correspondance littéraire (*), le juge avec impartialité.

a Jo doute, dît-il, qu'il y ait eu parmi les concurreps un discours approchant de celui du ci- « toyén de Genève. Un style simple à la fois et « noble, plein de liunière, d*énergie et de chaleur, « uneéloquencemâle et touchante[^] ont attiré à ses c puvragesune grande célébrité. Il y a apparence a que le Discours sur V inégalité n'est, pour ainsi « dire, qu'une suite du précédent sur les sciences[^] « et que c'est celui-ci qui a donné à M. Rousseau 9 l'occasion de méditer sur la natiure de l'hommiB» « et sur sa vocation. Son objet est grand et beau.... c Vous trouverez beaucoup de sagacité dans ses « méditations; mais il n'a pu se défaire des défauts a qu'on lui a reprochés quelquefois. Se3 vues sont c grandes, fines, neuves, philosophiques; mais c sa logique n'est pas toujours exacte, et lescohc séquences et les reflexions qu'il tire de ses opi[^] f nions sont souvent outrées.... Si vous vouleis

(*) Tom. I«, pag. 395 } juillet 1755.

DES NOVVCAX ioiTEUBS. 1[^]7

1 suivre M. Rousseau, vous aurez la satisfaction « de réfléchir avec un philosophe profond et lumn « neux ; mais vous serez toujours obligé de prendre ■a garde 'qu'il né vous mène trop loin. Ce défaut 41 même a cependant ses avantages pour les leo« € teuri, en leur procurant roccasion d'exercer 'M leur esprit à la justesse[^] en rectifiant les idées c d'un. esprit vrai 9 maiS' bouillant, et en les rete- « nant dans leurs vraies limites.. •• Vous

trouverez « ausfiti à fa suite du discours, des notes, dont une M expose les malheurs de la société actuelle com- « parée à la vie sauvage, que je r^arde conmia « un chef-*d'œuvre d'éloquence.! . - ;:r

- Jean-Jacques se plaint, et dans ses. ConfcsHona et dans lies lettres , de Diderot , pféteûdant qu'il ctonnait à ses écrits ee.tan dur et cet air noir qu'Us n*ewrent plus qiumd il eesêw dû ie diriger* « Lq « morceau du philosophe qui s'aiigunientci en se « bouchant les oreilles pour s'endurcir aux plaintes c des malheureux, est de sa façon; et il m'en avait t fourni d^autres plus forts encore, que je ne pus * me résoudra à employer (*).

. Quand Rousseau comment d'écrire , il se proposa Diderot pour modèle* c J'étudiais^ dit-il (**), t particulièrement sa diction. Il a même mis dans c mes premiers ouvrages plusieurs morceaux qui « jie tranchent point avec le reste, et.qu'opne ■ " • i " * ' 1 1 II ■ ' ^ . , ,

(*) Confessions y liv. VIUJ lettre à M. de Saint-Germain,

(**) Lettn^à M. de Saint^Germàin^ datée de HoAqtin,

l48 K.OTIC»

sauroiM; dtftiogtte r ivk m^m quant au. ^y le. Il est « certaitt fpe sa tountute et Ia mienne, surtout A dans mes premiers dbcou^? dQnita.dietîûnesi, K coiume la sienne , un. peu sautante et senteor « tieuse, sopt^ panui celles de nosconten^^oraina» « les^ deux qui soitesaeniblent le .plus<> Quant aux é penftées^ ceEea qu'il a eu la bonté de meprêtei^ 4 et qoe f ai eiiiJtbétise d^wkf^çr^ sont faven Jacilea € à distinguer desmiennies*.

XeiuovFftges-de Jean- Jacques que Diderot corrkg(ea 9(ml
 le44eÎGcDiBC<KirSylaf>«créiace deiVamaff», et
 qiellques^écrits^ur la musique* Ik 8e.lbrouill^eht en 1 757 , et
 Diderot fut étranger à la Lettre stsr (es speetaete>f à VHêlâUe,
 àrjÉ^ttle^ete., ouvrages supérieurg \$iufx précédens^ et qui pa-
 rurent postérieur rement àeette épo^ie. Si cette rupture n'avait
 pas eu lieu, on a>kùtpu eoutinoer d'attribuer à Di^ dèrot , non
 sans quelque. apparéqce de raison ^ le ihérîte de Rousseau.

L'inôue^Mse de» éorfts de Jean-rJacipiessur la des** tinée de
 ce célèbre écrivain éfjust en raison de leur succès, le Discours su-
 ri^ùiegjldké des conditions n'en eut aucune. Ce n^étaitrqae Tex-
 têtntrioii etle dé^ veloppement des idées et de ropinôn expri-
 mée^ dans le premier ^sconrs avec tant d^éloqoenoe^.et ee dis-
 cours avait produit tout son efibt : il n^exî-^ geaSi pas, comme
 le> second, pour être af^récie]; une attention continuelle , et par
 là mê^oie fatigante pour beaucoup de lecteurs.

' Mais quoique peu lu dans^ le temps eà il fut pu* blié , ce dis-
 cours a été plus apprécié' depuis, etit

est mis aujourd'hui au rang des meilleures pro^ dacÂioas ée
 T^Miteiir. Le sujet en lui^imômû» et la manière dont H est
 irUÂté» lui donnent «né égala iinport£»ee. On Ta considéré co-
 nute l'exposé d» œ qu'on à{qlelftit son s^èoe et 4^ ce que nous
 nomnrions son opinion ^ parce ^pne nous le croyons sincère |ti-
 sipie . dans nés fkaràdases. Matsil'«8t^« sentid deseiaileuae idée
 just&de oette opinkiB^iet Éocis crofons tiroir, pour ia bien eon-
 naitre^ avoir reomirs à lut^-même. Yoîci ooaùnent il s^eaqliqf-
 né dans un otfvinge {yeu connu^ {>arce qu'il faut de la patience
 pour lefire {*}. c Sonoèjc^» dit-41 en par^^ « Isst éelni, ne pon-
 vait être de ramener les peu^ k pies nomlMvm: ni les grands

était à leur première « 4th fois dans les skins de Tarvèter »[^] «[^] était € pèsfliUe[^]èe pcQgrèsdeééostdent la*potitess«t t la situation éée ont préservés d Vine nûurche aussi c rapM3 vers la perfection de la société ^ wn la « détéfiiaiaikm de l'espèce. Ces distincticms méfi[^] t nien*4)èteBlâi«es,etnel'ont point é*é.[^] sVst « obMîiSéàl'aDCoserdeyonleiridétnsik«lesscieooeS) c les am[^]^lesdliéâtres, les attaeéÉûes, et replôn» c ger runiVers «dians ^a première baHiarie; et il a c toujours insisté au contraire sur la conservation a des institutions existantes, soutenant que leur « destruction ne ferait qu'ôter les palliatifs en lais-
« sant le[^] vices, et substituer le brigandage à la cor- € ruption. Il avait travaillé pour sa patrie et pour

(*) Ses Dialogues, ou Rousseau juge de Jean-Jacques; l'extrait que nous donnons appartient au 3^e dialogue.

Digitized by VjOOQIC

150 irOTICB DEB NOUVEAUX EDITEURS.

^ les petits états constitués comme elle. Si sa doc- « trine pouvait être aux autres de quelque utilité , € c'était en changeant[^] les ol[^]ets de* leur e[^]ime et « retardant peut-être ainsi leur décadence qu'ils e accélérèrent par leur fausse appréciation.... On: M veit dans ses écrits le développement de son

- grand principe que la nature a fait bon mte heu«! M' reux et bon, mÊûs que la société déprave et lcr

- rend misérable. Dans ses premiers ouvrages il t s'attache à détruire ce prestige d'iUusion qui nou» « donne unC' admiration stupide pour les instru- « mens de nos misères[^] et à corriger cette testûna-f « tion trompeuse qui nous fait honorer dtos takns

« pernicieux et mépriser des vertus utiles. Partout « il nous fait voir l'espèce humaine la plus sage et la plus heureuse dans sa constitution primitive-*

• l'aveugle, misérable et méchante, à mesure « qu'elle s'en éloigne. Son but est de redresser l'erreur de nos jugements, pour retarder le progrès « de nos vices. * On est en droit de croire que lorsqu'on accusa Rousseau d'avoir voulu tout détruire, ou l'on était de mauvaise foi, ou l'on ne savait pas comprendre, puisqu'il a toujours assuré la conservation des institutions existantes.

A LA RÉPUBLIQUE

..à l'origine - G E N E V E.

/MAGISTIQUES, l'Écriture, Et SOUSCRIPTIONS
SBICNB17&£,

Coûte ce qu'il n'appartient à aucun citoyen vertueux d'attendre à sa patrie des honneurs qu'elle puisse avouer qu'il y a trente ans que je travaille à mériter de tous offrir un hommage public ; et cette heureuse occasion s'appliquant en partie à ce que mes efforts n'ont pu atteindre, j'ai tant qu'il me serait pénible de « consulter ici le zèle qui m'inspire, plus que l'honneur qui devrait m'autoriser. Ayant eu le plaisir de naître parmi vous, comment pourrais-je méditer sur l'égalité que la nature a mise entre les hommes, et s'en rendre compte qu'ils, ont institué à l'usage de penser à la profonde sagesse avec laquelle l'âme et la raison se heurtent combinées « dans cet état d'incertitude

veKM:5^r dé Ui manière la plus rapprochant rîàoilailôiiâaftHrdl-
 jlojèt la plus favorable à 1» soàfÊÊtàif^iBt tnài A ttan j: ûe J'or-
 dye-, publiie et au bon-^ heur des particuliers ? En recherchant
 les meil-* leures «ûiaiime» que le bon sens puisse dicter sur la
 oonstiftution d'un gouvernement. , j'ai été si frappé defkb voir
 toutes en exécution dans le vôtre 9 que , fÊÊèàm^akVks éite pé
 dans vos nHir9> }'AVii?âis cru ne pouvoir mc'd^Mûsei' 4'offrir
 c^.tableau^e la.sociétéAaamîneà cdoi de tous les peyp^^ qui me
 pârâtteij^p»Mé?<krle&^lUs.gr,^in4s av^ntages^ eten avoir le
 mieuxpréVenU les abus^ , . * f ;

Si faVidÂs e^ à choisie te lieu de ma naissance >

15i DBDICACB.

j'aurais choisi une société d'une grandeur bornée par réendue
 des facultés humaines, c'est-à-dire par la possibilité d'êltre bien
 gouiertiëe, et où , chacun suffisant à son emploi , nul n'eût été
 contraint de conunettre à d'autres les fonctions dont il . était
 chargé ; un état où , tous les parttciuiers se connaissant entre
 eux^ les manœuvres obsci: !^ du vice 5 ni la moàeslie de la vertu,,
 n^eùssenl; pu se dérober aux regards et au jugement du public,,
 et 15Û cette douce liabitùde^^e iiôir^ Qt.â^.fQcK^nnatCre fit
 de raoïour db'la patrie ramt)mf>dfôit»4' toyensplâtô'l que celui
 de ia terre. , : ^:

J'aurais vô«Âu ialtre dans un pajs «ù l^sctove^ rain et le
 peuple ne pussent arait qu'iun seul ^ tnème intérêt^ aiân Hfue
 'tiMss les mouveawite}deJift inà<;IHne ne tendi^nt jamais qu'au
 b^pMuflf oonK^ ^ mun; ce qÂi ne ipoUvant^ iiâibe à mu^tâs
 ^iJt^M péupie et le SiduverMu né soient une pkême,lpèit4'
 sonne , il s'ensuit cfne j'aupais voulu naître SbUsuik g^s^tfverne-

bientSémoèiNal tique ,^ sarment tempéiri. V H^awàis ^Kmka
vimt eiSKOurir Mbré , c'est-à-dice teliait^tilMn»» auê
kns^qiifi^ni moi ni persoMié n*eii frût^M)ep«éri?hbneiiaUe
jbu^i,doe!Î<iug«s^ ai à(mxyig[aë tes'ietes
tes;)^ièrisîpi^4tpëai'a<i-r tant' plus'dôidfeffent
^lelfos£soi*ài£aîte^'iioiM^te porter audSmri^tre* c. i,j .;> .

J'aurais âxmc voulu que personne dans l^état n '«âl pu se
dire au-dessus de la loi, cl qilè persoitM au dehors n'en pùA
khposelr que l'état fût obligé é» rûr tonnât^e : car, ipHue que
puiôe èiifô laconstiteK tioû 4"^ go^^^t^^^nco»^ ^^ s'y
trâuve. un vseitl bomttue qui ne sdt pas soisÉniB^laiQâ^ilaas-
IeÂâU*» très sont :néeetoâiretn«ot à |a <lbPOtfâkNi^d& oèinslà
(i) ; et s'il y a un elief national ,iot4m autre tibef étranger
^quèl^taepatiagè d^iitoîât qu'il» puissent

N oÉDICiCE. XS\$

{^l<s^^ Srestie^j^sîbleqae Fan et l'autre soient bien ob^is 9
et que Tétat soit bieo gouverné. >

Je. n'awrais point vo.ila habitier une république de pouv^lei-
nstitution y qu^kficies bonnes lois qu'elle pût aYoi4 de petdr
que le gouvernement , autrement constitué peut-être qu'il ne fau-
drait pour le mo« inent:^ .ne convenant pas auxnouj^eauxti-
toyens , ou les cttoj^Bs au nouveaagou^^nemenl^); i'elat no fût
sii|âl<à.être ébramlé.et détruit presque dès sa naîssam^ei) Carr
il en test de la^ liberté oemme de ces alimens «otide^
et;nicç«leiifty "ou obe/^s vins génë« reïix,;propres(à nourrir et
S^DrtifierJes tempérai mens robueÊes.qu£<en ont lliantude ,
ornais qui ach câblent ^ ruinent et «nîyrent ies ifisiibles et dé-
lîoals quin'y sQ«t polnt:^^. I^es peuples uaefoiA accou? tunfé^

à d^ Oiart>m4ife ^CM^Iopkis ^e^t état de s'^a pa\$ser« &jiH
 ttçfiteti*^de!f«©«P»drie jW^iite s'ék»? gñent d'auiUttit.phiB
 de laUbeafté^ que^ :pi^nant pour elle :<ine iiceo<re efiràée
 iqui loi est ^oppjO&é^V leurs révoïitions les livrent
 presqiieicKi^oijussh à des \$édu)ctenrs. qui ne font qu'aggraver
 leurs cbaiïneâ. Le peuple romain lai-i»éme, ce lafiodlète. de io«s
 les peuples libres > ne fut point, en ét-ftf de se gdn<« vei*ner en
 iSortant ide i'oppMsskioidés Tarqci&i6. Avili par i'«sdkivaigi\$ et
 l«s :tràvauK ignominiMit qu'ils lulavaient imposés , ce n'était
 d'abord qu'ute ^etupide populace ^ikfaltiit ménager etgoofèraiet
 aTeor.la plus grande sagesse ^afin ^le, s^acqodtu*^mant peu à
 peu à requirer Tair salulaire deia libettè.4 ces âmes enf^rées , oa
 plutôt abnitîes soi^ la jaunie', acquissent par degitfs'ioMè-Béyé-
 rité de mteur»Et oetteiâ€Stédec6inrag^cpM|e»iârènteaBa le
 plos reftpteotiible 'de-tous^ iesi ^àiples. l'«iRfais donc cberché
 pour ma patrie une k^onsé ^ Jran^ quUe république 9 dml:
 Fàî^deiinetiése pekHt^.en

i54 liiDickct.

quelque sorte dans la nuit des teml^s^q^ n^t éprouvé que des
 atteintes propres à manifester c^ affermir dans ses habitânsie
 courage et i^môurde la patrie ^ et où les citoyens 5 accoutu»iés
 de longue main à une sage indépenjdance 9 fuirent •nod-séu* le-
 ment libres 9 mais dignes de l'être. ;^> : . . *

J'aurais voulu me choisir une patrie détouiteée f par une heu-
 reuse impuissance, du féroce. umou« des conquêtes, etgaranti6^,
 par une pèsitioA encore plus heureuse , de la crainte de devenir
 elle-méiTie la conquête d'un autre état, une viMe: libres placèd
 .entre plusieurs peuples dont aucun n'eût; intérêt d^empêcher
 les autres de l'envahir eux-niêmes; \xism république , en un mot

, qui ne tentât point l'ambition de ses voisins , et qui pût raisonnablement compter sur leur secours au besoin. Il s'ensuivait que dans une position si heureuse , elle n'aurait eu rien à craindre que d'elle-même, et que les citoyens «étaient exercés aux armes, c'eût été plutôt pour entretenir chez eux cette ardeur guerrière et cette fierté de courage qui sied si bien à la liberté et qui en nourrit le goût; que par la nécessité de pourvoir à leur propre défense • < J'aurais chéri un pays où le droit de législater tiim fût commun à tous les citoyens : car qui peut mieux savoir que sous- quelles conditions il leur conviendrait de vivre ensemble dans une même société? Mais je n'aurais pas approuvé des plébiscites réservés à ceux des Romains, où les chefs d'état et les plus intéressés à sa conservation étaient exclus des délibérations dont souvent dépendait soit l'un, et où, d'une autre part, les magistrats étaient privés des droits dont jouissaient les simples citoyens. - > A:» «Matière de désirer que pour arrêter

séDlCACE. 15\$

les profets intérêts et mal conçus, et les innovations dangereuses qui perdirent enfin les Athéniens , chacun n'eût pas le pouvoir de proposer de nouvelles lois à sa fantaisie; que ce droit appartint aux seuls magistrats ; qu'ils en usassent même avec tant de circonspection , que le peuple de son côté , fût si réservé à donner son consentement à ces lois, et que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de solennité , qu'avant que la constitution fût ébranlée, on eût le temps de se convaincre que c'est surtout la grande antiquité des lois qui les rend saintes et vénérables ; que le peuple méprise bientôt celles qu'il voit changer tous les jours, et qu'en s'accoutumant à légiférer les anciens usages, sous

prétexte de faire mieux, on introduit souvent de grands maux pour en corriger de moindres.

J'aurais fui surtout, comme nécessairement mal gouvernée, une république où le peuple, croyant pouvoir se passer de ses magistrats, ou ne leur laisser qu'une autorité précaire, aurait imprudemment gardé l'administration des affaires civiles et l'exécution de ses propres lois : telle dut être la grossière constitution des premiers gouvernements sortant immédiatement de l'état de nature; et tel fut encore tant des vices qui perdirent la république d'Athènes.

* J'aurais choisi celle où les particuliers, se contentant de donner la sanction aux lois, et de décider en corps et sur le rapport des chefs les plus importantes affaires publiques, établiraient des tribunaux respectés, en distingueraient avec soi les divers départemens, éliraient d'année en année les plus capables et les plus intègres de leurs concitoyens pour administrer la justice et gouverner l'état, et où la vertu des magistrats portant ainsi

Digitized by VjOOQIC

isjs DEDICACE.

témoignage de la sagesse du peuple, les uns et les autres s'honoreraient mutuellement. De sorte que si jamais de funestes intérêts entendus vendent à trahir la concorde publique y ces temps même d'aveuglement et d'erreurs fussent marqués par des témoignages de modération et d'amour réciproque, et d'un commun respect pour les lois ; présages et garans d'une réconciliation sincère et perpétuelle. Tels sont, magnifiques, ipse-Honoais, et soivez-» ainsi. Les avantages que j'aurais techer

cbés dans.lapi^trie que je me serais choisie* Que si la Providence y avait ajouté de plu^ une situatioti cl^armante , un climat tempéré , uti ps^s lerlile ^ et l'aspect le plus délicieux qui soit sous le tiel , je n'aiH'ais désjré , pour combler mon bonhetir f <\ne de jouirde tous ces bieDedan^ ^ sdn de ceUe he^*^ ire^se pa4jrie, vivant p^iUepei^ daijis \me dcnicc société ayec mes concitoyods , «xerçftfit envers ^eui: , et,à leur, ex^npje, l'humanité^ l'amltÂé et toutes ks\ vertus 9 et laissant après naoi l'honorable mé-* moire d'un honrune de bien et d'un honnête et Vertueux patriote*

,;^j , «aeias. heureux: ou trop tard sage^ je m'éiatê vu'Féduit à finir en d^autnestçUn^als une «ft&rtvvB et ^laj^gaïssaate «^^rrièspe^ rc^ttadt^ inutilement le repos et la paix dont une jeunesse imfpimidente m'auçait privé, j'aurais du moins nourri dans mon âme ces. mêmes seatimens dont jeu'attrab pu Êiire ysa^e dans mon pays; et péném d'une affei)ti64i tendre et désintéressée pour mes -cotteïtoyepa «éloigoé^, je leur auf^ adressé da fond de mon coeui^ à peu j>rès le disoom^ suivait :

. Mes ehen eonottoyeiis, ou plutôt mes frères, puisqïie les Hess "du saing amsî que les lois tioiM «missent presqœ tons. Il m^est-doux de ne poilvoit

HEDIGAÇK. iSy

penser à vous sans pensar en même temps .à ious les bienl dont voos jouissez , et dont nul de vouB peul-êlre ne sent mieux le prix ^ïie moi qui les^ aï perdus. Plus je réfléchts sur votre situation' j^oli-' tique et civile , et moins |e puis imaginer que là nature des choses huihaines puisse en cômportei^ une meilleure. Dans tous les autres gouvernemens , quand â est question d^as-

sur le plus grand bien de Têlat, tout se borne toujours à des projets en idées, et tout au plus à de simples possibilités : pour TOUS 9 votre bonheur est tout fait, il ne faut qu'en jouir; et vous n'avez plus besoin', pour devenir parfaitement heureux ', que de savoir vous contenter de Pêtre. Votre souveraineté, acquise ou recouvrée à la pointe de Tépée , et conservée durant deux siècles à force de valeur et de sagesse , est enfin pleinement et universellement reconnue/ Des traités honorables fixent vos limites , assurent vos ^droits , et affermissent votre rçpos. Votre constitution est excellente, dictée par la plus sublime raison , et garantie par des puissances amies et respectables ; vôtre état est tranquille ; vous n'avez ni guerres ni conquérans à craindre ; vous n'avez point d'autres maîtres que de sages lois que vous avez faites, administrées par des magistrats intègres qui «ont de votre choix ; vous n'êtes ni assez riches pour vous énerver par la mollesse et perdre dans de vaines délices le goût du vrai bonheur et des' solides vertus , ni assez pauvres pour avoir besoin de plus de secours étrangers que ne vous en procure votre industrie; et cette liberté précieuse, . qu'on ne maintient chez les grandes nations qu'avec des impôts exorbitans , ne vous coûte presque rien à Conserver.

Puisse durer toujours f pour le bonheur de se*

155 DÉDICACE.

citoyens et l'exemple des. peuple^» une r^piibHque ^ fiagément et si. heureusement copMituée I Voilà ie seul vœu qui vous reste, à faire, et ^o seul soin qui vous reste à pre/idre. C'est à vous seuls dér scpmais^ non à faire votre bonheur, vos ancêtres vous en ont évité la peine., mais à le rendre durable par la sagesse d'en bien user. C'est de votre union perpétuelle, de votre

obéissance aux lois, de votre respect pour leurs ministres, que dépend votre conservation. S'il reste parmi vous le moindre germe d'aigreur ou de défiance, hâtez-vous de le détruire, comme un levain fâcheux d'où résulteraient tôt ou tard vos malheurs et la ruine de l'état. Je vous conjure de rentrer tous au fond de votre cœur, et de consulter la voix secrète de votre Conscience. Quelqu'un parmi vous connaît-il dans l'univers un corps plus intègre, plus éclairé, plus respectable que celui de votre magistrature? Tous ses membres ne vous donnent-ils pas l'exemple de la modération, de la simplicité de mœurs, du respect pour les lois, et de la plus sincère réconciliation? Rendez donc sans réserve à de si sages chefs cette salutaire confiance que la raison doit à la vertu; songez qu'ils sont de votre choix, qu'ils le justifient, et que les bonheurs dus à ceux que vous avez constitués en dignité retombent nécessairement sur vous-mêmes. Nul de vous n'est assez peu éclairé pour ignorer qu'où cesse la vigueur des lois et l'autorité de leurs défenseurs, il ne peut y avoir ni sûreté ni liberté pour personne. De quoi s'agit-il donc entre vous, que de faire de bon cœur et avec une juste confiance ce que vous seriez toujours obligés de faire par un véritable intérêt, par devoir et par la raison? Qu'une coupable et funeste indifférence pour le maintien de la constitu-

tion ne satisfasse jamais le besoin des sages avis des plus éclairés et des plus zélés d'entre vous; inattendue l'équité, la modération, la plus respectueuse fermeté, continuent de régler toutes vos démarches, et de montrer en vous à tout exemple d'un peuple fier et modeste, au sacrifice de sa gloire que de sa liberté. Gardez-vous surtout, et ce sera mon dernier conseil, d'écouter jamais des interprétations sinistres et des discours envenimés, dont les motifs secrets sont souvent

plus dangereux que les actions qui en sont l'oblet. Tonte une mai-
 son s'éveille et se tient en alarmes aux premiet^ crt^ d'un bon et
 fidèle gardien qui ii'aboie jamais qu'à Tapprocfae des voleurs;
 mais on hait l'importun ité de ces animaux bruyans qui troublent
 sans cesse le repos public, et dont les ^avertissemens continuels
 et déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont
 nécessaires.

Et voué 9 MAGNIFIQUES ET TRE^-HONORés SEIGNEURS ,

VOUS, dignes et respectables magistrats d'un peuple libre,
 permettez-moi de vous offrir en particulier mes hommages et
 mes devoirs. S'il y a dans le monde un rang propre à illustrer
 ceux qui l'occupent, c'est sans doute celui que donnent les talens
 et la vertu , celui dont vous vous êtes rendus dignes, et auquel vos
 concitoyens vous ont élevés. Leur propre mérite ajoute encore au
 vôtre un nouvel éclat ; et choisis par des hommes capables d'en
 gouverner d*autre8 pour les gouverner euxm'^mes , je vous
 trouve autant au^essus des autres magistrats, qu'un pei|ple libre,
 et surtout celai que vous avez Fhonneur de conduire, est par ses
 lumières et par sa raison au-dessus de la populace des autres
 états.

<Ju'ii me soit permis de citer tin enempê dont'

16o I>KPIGA,CE»

U 4^vvatt r^fitei; de m^iUeii^ tracei» 9 et jqul.&ejn^ tquj^»
 présent à mou fCfu^.Jte ne me r\$(ppeUe point sami bi plu»
 d«uce^4«(i9l4io« la ipémoire dvi vertt^eujK Qit^jfca de qui J'ai
 r^u le iour> et qui fiovivepl eoili^tiut mou eaiai^ce du respect
 qui vouii ^tait4!pL* Je le vois eocore» viTs^it'du travail de sef
 Vdaio»» et nourrissant son âme des vérités les plus^ si;^iines. Je

vois Tacite, Pli«tarque et Grotius^ méJ^s devant lui av^c les ios-
trumo^s de sogpmétier^ Je voii^ à ses côtés un ûls chéri, rece-
vant avec trop peu dç £ruit les tendres instructions du meilleur
des piresr IHais si les égaremens d'une folle jeu* nessQ me firent
oublier durant un temps de si sages leçons^ j'ai le bonheur
d'éprouver enfin quey quelque penchant qu'on ait vers le vice» il
est difficile qu'une éducation dont le cceur se mêle, reste perdue
pour toujours.

Tels sont, macitifiqigs bt taes-bokoeIs s^gnei»s<| les citoyens
et même les simples habitans nés dans l'état que vous gouvernez;
tels sont ces hommes instruits et sensés dont, sous le nom d'ou-
vriers el de peuple , on a chez les autres nations des idées si
basses et si fausses. Mon père , je l'avoue avec joie, n'était point
distingué parmi ses concitoyens» il n'était que ce qu'ils sont tous;
et, tel qu'il était, il n'y a point de pays où sa société n'eût été re-
cherchée , cultivée , et même avec fruit par les plus bon* nêtes
gens. Il ne m'appartient pas, et grâees au ciel, il n'est pas néces-
saire, de vous parler des égtf ds que peuvent attendre de vous des
hommes de cette trempe, vos égaux par l'éducation ainsi que par
les droits de la nature et de la naissance ; vos inférieurs par leur
volonté , par la préférence qu'ils doivent à votre mérite, qu'ils lui
ont accordée» et pour laquelle vous leur devez à votre' topr une

JdédicageI idi

iotl6' ée réconiaissance. J'apprends avec une vive satiifaetioti
de coittbiefi'de doucefor et de condescendlmce vo«s teftRpéree
avec eax la gravité conve- •nable aiix ministres des lois; confibien
vons leu^ Tendez en esUme et en attestions ce qu^îls vous doi-
venl d'obébsance et de respect; conduite pleine de justice et de
sagesse, propre à éloigner de pluâ eit plud la mémoire des événe-

mens malheureux t^{fu}^l faut oublier pour ne les revoir jamais; conduite d'autant plus judicieuse , que ce peuple équitable et généreux se fait un plaisir de son devoir, qu'il aime naturellement à vous honorer, et que les plis ardens à soutenir leurs droits sont les plus portés à respecter les vôtres.

' Il ne doit pas être étonnant que les chefs d'une société civile en aiment la gloire et le bonheur : mais il l'est terop pour le repos des hommes que ceux qui se Regardent comme les magistrats, ou plutôt comme les maîtres d'une patrie plus sainte et plus sublime, témoignent quelque amour pour ia patrie terrestre qui les nourrit. Qu'il m'est doux de pouvoir faire en notre faveur une exception «i rare, et placer au rang de nos meilleurs ci* toyens <5es zélés dépositabes des dogmes sacrés autorisé» par les lois, ces vénérables pasteurs des âmes dont la vive «t douce éloquence porte d'autant mieu!x dans les cœurs les maximes de l'Évan^ gile , qu'ils commencent toujours par les pratiquer eux-mêmes! Tout le monde sait avec quel succès le grand art de la chaire est cultivé à Genève. Mais', trop accoutumés à voir dire d'une manière et faire d'une autre, peu de gens savent jusqu'à quel point l'esprit du christianisme , la sainteté des mœurs , la «vérité pour soi-même et la douceur pour autrai, régnet dans H corps de no» ministres, -^^eut - être

16a BÉDICAGE.

appartient-Il à la seule vilJe de Genève de moatreif l'exemple édUiaut d'une aussi parfaite union entre une société de théologiens et de cens dç lettres ; c^est en grande partie sur leur sagesse et leur mo--' aération reconnues, c'est sur leur zèle pour la prospérité de rétat, que je fonde Tespoir de son éternelle tranquillité ; et je remarque , avec un plaisir mêlé d'étonnement et de

respect, combien ils ont d'horreur pour les affreuses maximes de ces hommes sacrés et barbares dont l'histoire fournit plus d'un exemple et qui, pour soutenir les prétendus droits de Dieu, c'est-à-dire leurs intérêts, étaient d'autant moins avarés du sang humain, qu'ils se flattaient que le leur serait toujours respecté.

Pourrais-je oublier cette précieuse moitié de la république qui fait le bonheur de l'autre, et dont la douceur et la sagesse y maintiennent la paix et les bonnes mœurs? Aimables et vertueuses citoyennes, le sort de votre sexe sera toujours de gouverner le nôtre. Heureux quand votre chaste pouvoir, exercé seulement dans l'union conjugale, ne se fait sentir que pour la gloire de l'état et le bonheur public! C'est ainsi que les femmes commandaient à Sparte, et c'est ainsi que vous méritez «de commander à Genève. Quel homme barbare pourrait résister à la voix de l'honneur et de la raison dans la bouche d'une tendre, épouse? et qui ne mépriserait un vain luxe, en voyant votre simple et modeste parure, qui, par l'éclat qu'elle tient de vous, semble être la plus favorable à la beauté? C'est à vous de maintenir toujours, par votre aimable et innocent empire et par votre esprit insinuant, l'amour de la loi dans l'état et la concorde parmi les citoyens; de réunir par d'heureux mariages, les familles divisées et surtout de corriger par l'exemple

si vous le pouvez de vos leçons et par les grâces modestes de votre enlacement les travers que nos jeunes gens voient. Prendre en d'autres pays > d'où » au lieu, et tant de choses utiles doiventils pourraient profiter, ils ne rapportent, avec un ton puéril et des airs ridicules pris parmi des femmes perdues, que l'admiration de je ne sais quelles prétendues grandeurs y frivoles dédame-

geméens de la servitude , qui ne vaudront jamais l'auguste liberté. Soyez donc toujours ce que vous êtes , les chastes gardiennes des mœurs et les doux lieues de la paix et continuez de faire valoir, en toute occasion, les droits du cœur et de la nature à qui profit du devoir et de la vertu.

Je me flatte de n'être point démenti par l'événement en fondant sur le bonheur commun des citoyens et de la gloire de la république. J'avoue qu'avec tous ces avantages elle ne brillera pas de cet éclat dont la plupart des yeux sont éblouis, et dont le puéril et funeste goût est le plus mortel ennemi du bonheur et de la liberté. Qu'une jeunesse dissolue aille chercher ailleurs des plaisirs faciles et de longs repentirs ; que les prétendus gens de goût admirent en d'autres lieux la grandeur des palais, la beauté des équipages, les superbes ameublements, la pompe des spectacles, et tous les raffinements de la mollesse et du luxe : à Genève on ne trouvera que des hommes; mais pourtant un tel spectacle a bien son prix, et ceux qui le rechercheront en valdront bien les admirateurs du reste.

Daignez, magnifiques, seigneurs, et recevoir tous avec la même bonté les respectueux témoignages de l'intérêt que je prends à votre prospérité commune. Si j'étais assez malheureux pour être coupable de quelque transport

je, DÉDICACE. *

indiscret dans cette effusion de mon cœur je vous supplie de m'excuser à la tendresse d'un vrai patriote, «tâchez-moi d'un homme qui n'envie point de

plus g^a^id bonheur pour lui- meriiè qtré celm de vous voir
touiF Jieureux.

Je sitth «iV«t le flus^(rf»cl i«ipeol^

ET»d«yttlârtS*El€Kîte»> •'— • . ' * ...

Vdtro trèsSf-hrfinble «t «rè^-obéissani «etfviteur etcoïKîitoÿçn
J>J. HotrsstAtr,

AChambéri,fe*i*j"ki^'7Î*4; '

PREFACE

La plti\$, i^'ûù, et la m^ïoff ayanoée de toutes kd çonnafMi^i^
humaiaos ^e p^aAt être celle de rhomme ij^i) et i'ose dire que 1^
yseule ÂuscrîptiQn, du. lemplei dej Do^phes eoatçnajt un, pré-
cepte plM» important et,p)N(is difllpUe que, tou^ les gro» livre»
d^ i^gjra^tepr^Aus»! je Jrqg^e le sujet de ce discours comme
^%^ 4^%qviestion& les plus iujtères^utes que la
pbiloa^il^jejp^i^se pr^oser^ et^malheureuse" ment pou* xious,
.^cqmmexae des plus épiqueuse^ qijie, les piii^sophes puissent
résoudre : car com« ment connaître la source de Tinégalité parmi
le;f liommes^ .si Ton ne co^imi^nce p^r les connaître eux-
mêmes? et coalisent Thomme vtendra-t-il 4 bout de se voif tel f
que Ta formé.lfi nfiture, à travers tous les chzu^ge^eqs que la
succession des temps et des choses a iû {produire dans sa consti-
tution originelles et, 4e démêler ç^ f^%esit de son propre fonds
d'avec ce qi^e les drcenstances et ses progrès ont ^outé ou. chan-
gé à son état prioiltif? SemUable^à la s^t^u d^ Glaucys» que le
temps , la mer e^ les opqges avaient tellement défigurée qu'eMe

^vessembMt moios^à ua .dieuqu^àune bête féroci^, TAme tnim-
 Aîne^, ^i^ an \$eîn de la société par itUBe jcmises sans eeâs6
 r^aissa»tes, pat Tacquisir 4}oii d'une muliitode de oMUMÛS-
 sances et d'erreurs » fut les <îhaBgt*mens. arrivés A la
 eoiis4»tul|iofi depi eorpa^ et par le cboao9i»tiii«el des^^assioiif
 , a poi;^: ainsi dire changé .d^appai-enee au point d'être pr^ue
 mé«OM^bsftbk; et Von n'y retrouve pto»

iG6 ^piiËFACC. , f

au Ueu d'un être agissant tou|burs par det^principes certains
 et invari£d>les, au lieu de cette céleste et majestueuse simplicité
 dont son auteur l'avait etty^ preinte > que le diffbnne contraste
 de là passion qui ^ croit raisonner, et de Tentendement en délire.

Ce qu'il y a de plus ervtôl encore \$' b^ést que toû^ les progrès
 de Pe^cé humaine I^ignani sàski cesse de ëon état primili£,
 ■plus nouH àccmkitSAènk de nouvelles coWnaisi^ncès, ^tplur-
 riëûsi^tiëtî^étons les moyens d'acquérir la plus impdilaitig de
 tou^ f et que c'est en un sens à force d'étudiée l'homme que nous
 nous sonmies mis hors d'état de l€^c6hiJ naître. • . i. - :.f)ii

Il est âlsé de voir que c'est -dans ces chaiigeâien«^ successifs
 de la constitution humâfhe qu'il faue chetdicr la première origine
 des différences - qui distinguent les hommes, lesquels, d*ifn coÀ-
 mim aveu , sont natur^emerit «Usai égaux entre eux que l'étaient
 Iqs animaus: d6'<chafque es^yèee avant ffuë diverses causes
 physiquèfS' eils^nt introduit dans quelques-unes-, les variétés
 qUe nôûsyréfiîâAÎuons. Ea eflfot il n'est pas concevable <pie ced
 premiers changemens, par quelque moyen qu^ soient arrî^ vés,
 aient altéré tout à la Ibis el de la* même ma^ nière- tous le« indi-
 vidus del'espèoe; mal\$ Icfir^ons s'étant perfectionnés ou Mtério-

rés , et ayant acquis diverses qualités, bonnes ou mauvaises, qui n'ont point inhérentes à leur nature 9 le» autres Irestèrent plus k^-^émps'ditfitf^leur étal ctrigiiiel r<t telle fut parmi les ho-
taines la pfemière source de llnégulilé^ qu'il est {dûs aisé de dé-
moBtrer aipsi em

PREFACE. l^!?

général que d'en assigner avec précision les vérif tables causes.

Que mes lecteurs ne s'imaginent donc pas que J'ose me flatter d'avoir vu ce qui me paraît si difficile à voir. J'ai commencé quelques raisonnemens^ ^î'ai hasardé quelques conjectures , moins dans Tespoir de résoudre la question , que dans l'intention de rédaîrcir et de la rédmre à son véritable état. D'autres pourront aliment aller plus loin dan» la mième route , sans qu'il soit facile à personne d'arri* ver au terme ; car ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originaire et d'ar^fciel dans la nature actuelle de l'homme, et de bien connatlre un état qui n'existe plus, qui n'a peutêtre point existé , qui probablement n'estera ja^ mais, et dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes pour bien juger de notre état présent. Il faudrait même plus de philosophie qu'on ne pense à celui qui entreprendrait de déterminer exactement les précautions à prendre pour faire sur Ce su^et de solides observations; et une bonne solution du {>roblème suivant ne me paraîtrait pas iod%ne des . Aristotes et des Plînes de notre siècle : Qtiçie» expériences serai&iit - nécessaires poulr parvenir à connaître Vhammenaturel?' et quels sont tes moyens de faire ces expériences au sein 4e^ûi, société? Loin d'entreprendre de résoudre ce problème , Je crois, en . avoir assez médité le sujet pour.oser népondie d'avance que^ les plus

grands philosophes ne seront» pas trop bons. pour, diriger cea expéneaces^ ni les plus puissaos souverains

pour les faire; «concours auquel il n'es^ guère raisonnable de s'attendre, surtout avec la persévérance Qu plutôt la successiön de lumières et de bonne .volonté nécessaire^dei p^rt et d'autre pour arriver au succès.

. CJes recherches si diiÇcilesà Caire 9 et auxqu^Jes on a si peu songé îusqu'ici , «on^t pourtant left seuls moyens qui nous restent 4e|eirer iipe «luilttude de diSipuItés, fui nous déiH^B^ la çoniûssaoe des fondemens réels de la société humaine. C'est cette ignors^Bce de ta lud^ire de l'hoiivme qui jette tant id'incertitude et d'obscurité 3W la vérilable défini-^ tioa du droit naturel : car IMdée du droit 4. di,t M. Bujrlamaquiy et plus encore celle du droit na** turely ^>t mfinifestement de» idées relatives à la nature de rhonune» €'est donc de cette nature ^lème de l'homme,, continue-t-il, de sa coiistitntioii et, de so^ état, qu'a faut déduire lesptinoîpes de luettesqi^ice>

Ce n'est point san« surpriseet sans scandale qu'on renuirque le peu d'accord <^ règne sur cette im<^ portante matière eoire les divers attteuts «pit en ont traité. Parmi les plus graves écrivains^ à peiAe en trottve^t-on deux qui soient du même avis sur ce point. . Sans parler des andens philosoplws, qai semblent avoô* pris à tâche de se contredire eairt <eux sur lesprincipes tes plusfbndameiitaMX, les- fé* jriscensidtes romaîBi assoyettissevt MÀSémmutm l'homme iet tou&leB aMres «oiduiu A la mitaie M natumlle^ paiioe qu'ils oonsidènuil filMé» Mttë ee nomlalAt quelaaatuiffi s'imf ose ^t lte ^ m ^ttie» 4f^

celle qu'elle prescrit, ou plutôt à cause de l'acceptlon particulière ^elon laquelle ces jurisconsultes entendent. le mot de loi, qu'ils semblent n'avoir pris en cette occasion que pour l'expression des rapports généraux établis par la nature entre tous les êtres animés pour leur commune conservation» Les modernes , ne reconnaissant , sous le nom de loi, qu'une règle prescrite à un ^tre moral , c'est-à-dire intelligent, libre , et considéré dans ses rapports avec d'autres êtres, bornent conséquemment au seul animal doué de raison, c'est-à-dire à l'homme , la compétence de la loi naturelle ; mais définissant cette loi chacun à sa mode, ils l'éta^ blissent tous sur des principes si métaphysiques, qu'il y a, même parmi nous, bien peu de gens en état de comprendre ces principes, loin de pouvoir les trouver d'eux-mêmes. De sorte que toutes les définitions de ces savans hommes , d'ailleurs en per-» pétuelle contradiction entre elles, s'accordent seulement en ceci, qu'il est impossible d'entendre h loi de nature , et par conséquent d'y obéir , sans être un très-grand raisonneur et un profond métaphysicien : ce qui signifie précisément que les hommes ont dû employer pour l'établissement de la société des lumières qui ne se développent qu'avec beaucoup de peine, et pour fort peu de gens, dans le Bein de la société même.

Connaissant si peu la nature , et s'accordant si^ mal sur le sens du mot ioif il serait Inen difficile de convenir d'une bonne définition de la loi naturelle. Aussi toutes celles qu'on trouve dans les 8. • 8

1^0 FIVEFACE,

livres, outre le défaut de n^être point uniformes, ont-elles encore celui d'être tirées de plusieurs connaissances que les hp-mujes n'on^t point naturellement 9 et des avantages dont ik ne

peuvent concevoir l'idée qu'après être sortis de l'état de nature. On commence par rechercher les règles dont on a besoin pour l'utilité commune, il serait à propos que les hommes convinssent entre eux; et puis on donne le nom de loi naturelle à la collection de ces règles, sans autre preuve que le bien qu'on trouve qui résulterait de leur pratique universelle. Voilà assurément, une manière très-commode de composer des définitions, et d'expliquer la nature des choses par des conventions presque arbitraires*

Mais tant que nous ne connaissons point l'homme naturel c'est en vain que nous voudrions déterminer la loi qu'il a reçue ou celle qui convient le mieux à sa constitution. Tout ce que nous pouvons voir très-clairement au sujet de cette loi, c'est que non-seulement, pour qu'elle soit loi, il faut qu'elle soit la volonté de celui qu'elle oblige puisse, s'y soumettre avec connaissance mais qu'il faut encore pour qu'elle soit naturelle, qu'elle parle immédiatement par la voix de la nature.

Laissant donc tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, et méditant sur les premières et plus simples opérations de l'âme humaine, j'y crois apercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous inclinera à nous conformer à notre bien-être et à la conservation de nous-mêmes et l'autre nous portera à

FBEFACC. 1¹

inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible, et principalement nos semblables. C'est du concours et de la combinaison que notre esprit est en état de faire de ces deux principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité, que me paraissent découler toutes les

règles du droit naturel; règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondemens, quand, par ses développemens successifs, elle est venue à bout d'étouffer la nature/

De cette manière on n'est point obligé de faire de l'homme un philosophe avant que d'en faire un homme; ses devoirs envers autrui ne lui sont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la sagesse ; et tant qu'il ne résistera point à l'impulsion intérieure de la commisération, il ne fera jamais du mal à un autre homme , ni même à aucun être sensible, excepté dans le cas légitime où, sa conservation se trouvant intéressée, il est obligé de se donner la préférence à lui-même. Par ce moyen on termine aussi les anciennes disputes sur la participation des animaux à la loi naturelle ; car il est clair que , dépourvus de lumières et de liberté, ils ne peuvent reconnaître cette loi; mais tenant en quelque chose à notre nature par la sensibilité dont ils sont doués, on jugera qu'ils doivent aussi participer au droit naturel, et que l'homme est assujetti envers eux à quelque espèce de devoirs. Il semble en effet que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être

i^a pface.

sensible; qualité qui ^ étant commune à la bête et à l'homme , doit au moins donner à l'un le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

Cette même étude de l'homme origînel , de ses vrais besoins, et des principes fondamentaux de ses devoirs y est encore le seul bon moyen qu'on puisse employer pour lever ces foules de difficultés qui se présentent sur l'origine de l'inégalité morale y sur

les Vrais fondemens du corps poétique , sur les droits réciproques de ses membres, et sur mille autres questions semblables , aussi importantes que mal éclaircies. .

En considérant la société humaine d'un regard tranquille et désintéressé , elle ne semble montrer di'abord que la violence des hommes puissans et l'oppression des faibles : l'esprit se révolte contre la dureté des uns, ou est porté à déplorer l'aveuglement des autres ; et comme rien n'est moins stable panni les hommes que ces relations extérieures que le hasard produit plus souvent que la sagesse » et que l'on appelle faiblesse ou puissance , richesse ou pauvreté, les établissemens humains paraissent, au premier coup d'œil, fondés sur d^9 monceaux de sable, mouvant : ce n'est qu'en les examinant de près, ce n'est qu'après avoir écarté la ppussièrxt le sable qui environnent Tédifice, qu'on aperçoit la base inébranlable sur laquelle il est élevé; et qu'on apprend à en respecter les fondemens. Or, sans l'étude sérieuse de l'homme, de ses facultés naturelles et de leurs développemens succe^sif»^ on ne viendra jamais à bout de faire

PE£Fi.GE. 17.:>

ces distinjCtionS) et de séparer^ dans Tactuelle constitution des choses, ce qu*a fait la volonté divine d'avec ce que Fart humain a prétendu faire. Les recherches politiques et morales auxquelles donne lieu l'importante question que j'examine sont donc utiles de toutes manières, et l'histoire hypothétique des gouvernemens est pour l'homme une leçon instructive à tous égards. En considérant ce que nous serions devenus abandonnés à nous-mêmes, nous devons apprendre à bénir celui dont la main bienfaisante, corrigeant nos institutions et leur donnant une' assiette inébranlable , a prévenu les désordres qui devraient en résulter,

et fait natre notre bonheur des libyens qui semblaient devoir combler notre misère.

Quem te Dcus ess6 Jussit, et humanà quâ parte locatus es in re,. Disce.

AVERTISSEMENT SUR LES NOTES

J'ai ajouté quelques notes à cet ouvrage , selon ma coutume paresseuse de travailler à bâton rompu. Ces notes s'écartent quelquefois assez du sujet pour n'être pas bonoes à lire avec le texte. Je les ai donc re jetées à la fin du discours , dans lequel j'ai tâché de suivre de mon mieux le plus droit chemin.

Ceux qui auront le courage de recommencer pourront sfamuser la seconde fois à battre les buissons^ et tenter de parcourir les notes ; il y aura peu de mal que les autres ne les lisent point du tout.

L'INÉGALITÉ PARMI LES HOMMES

C'est de Thorame que j'ai à parler ; et la question qde j*e^amftie m^apprend que je vais parler à de» hommes; car on n'en propose point de semblables quand on craint d'honorer la vérité. Je défendrai donc avec confiance la cause de Thumanité devant les sages qui m'y invitent , et je ne serai pas mé-' content de ùioi-mènie si je me rends digne de mon sujet et de mes juges.

Je conçois dans l'espèce humaine deux sortes d'inégalités; l'une, que j'appelle naturelle ou physique , parce qu'elle est établie par la nature, et qui consiste dans la différence des âges , de la santé & des forces du corps, et des qualités de l'esprit ou de l'âme ; l'autre , qu'on peut appeler inégalité morale ou politique, parce qu'elle dépend d'une sorte de convention , et qu'elle est établie ou du moins autorisée par le consentement des hommes. Celle-ci consiste dans les différens privilèges dont quelques-uns jouissent au préjudice des autres, comme d'être plus riches, plus honorés, plus puissans qu'eux , ou même de s'en faire obéir.

On ne peut pas demander quelle est la source de l'inégalité naturelle , parce que la réponse se trouverait énoncée dans la simple définition du mot.

16 DE l'INÉGALITÉ des CONDITIONS.

On peut encore moins chercher s'il n'y aurait point quelque liaison essentielle entre les deux inégalités ; car ce serait demander en d'autres termes si ceux qui commandent valent nécessairement mieux que ceux qui obéissent & si la force du corps ou de l'esprit , la sagesse ou la vertu ^ se trouvent toujours dans les mêmes individus en proportion de la puissance ou de la richesse : question bonne peut-être à agiter entre des esclaves entendus de leurs maîtres , mais qui ne convient pas à des hommes raisonnables et libres^ qui cherchent la vérité.

De quoi s'agit-il donc précisément dans ce discours ? De marquer dans le progrès des choses le moment où, le droit succédant à la violence, la nature fut soumise à la loi; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put se résoudre à servir le

faible, et le, peuple à acheter un repos en idée au prix d'une félicité réelle*

Les philosophes qui ont examiné les fondemens de la société ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de nature , mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns n'ont point balancé à supposer à l'homme dans cet état la notion du juste et de l'injuste , sans se soucier de montrer qu'il dût avoir cette notion , ni même qu'elle lui fût utile. D'autres ont parlé du droit naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient , sans expliquer ce qu'ils entendaient par appartenir. D'autres, donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus faible, ont aussitôt fait naître le gouvernement , sans songer au temps qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'autorité et de gouvernement pût exister parmi les hommes. Enfin tous, parlant sans cesse de besoin , d'avidité , d'oppression ^ de désirs ^

DE l'ÉTAT NÉCESSAIRE DES HOMMES. 177

et d'orgueil, ont transporté à l'état de nature des idées qu'ils avaient prises dans la société : ils parlaient de l'homme sauvage et ils peignaient l'homme civil. Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart des nôtres de douter que l'état de nature eût existé , tandis qu'il est évident par la lecture des livres sacrés , que le premier homme , ayant reçu immédiatement de Dieu des lumières et des préceptes n'était point lui-même dans cet état, et qu'en ajoutant aux écrits de Moïse la foi que leur doit tout philosophe chrétien , il faut nier que, même avant le déluge, les hommes se soient jamais trouvés dans le pur état- de nature , à moins qu'ils n'y soient retombés par quelque événement extraordinaire : paradoxe fort embarrassant à défendre , et tout-à-fait impossible à prouver.

Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet, pour des vérités historiques, . notais seulement pour des raisonnemens hypothétiques et conditionnels, plus propres à éclaircir la nature des choses qu'à en montrer la véritable origine, et semblables à ceux que font tous les jours nos physiciens sur la formation du monde. La religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de l'état de nature immédiatement après la création , ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent; mais elle ne nous défend pas de former des conjectures tirées de la seule nature de l'homme et des êtres qui l'environnent, sur ce qu'aurait pu devenir le genre humain s'il fût resté abandonné à lui-même. Voilà ce qu'on me demande , et ce que je me propose d'examiner dans ce discours. Mon sujet intéressant

tyS DIB t*IK£CÀClB DES COKDITlOirg»

l'homme en général, je tâcherai de prendre uñ langage qui convienne à toutes les nations; ou plutôt, oubliant les temps et les lieux pour ne songer qu'aux hommes à qui Je parle, je nie supposerai dans le lycée d'Athènes, répétait les leçons de mes maîtres , ayant les Platon et le Xénocrate pour juges, et le genre humain pour auditeur.

Ô homme , d&quelque contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions , écoute ; voici ton histoire, telle que j'ai cru la lire dans les livres de tes semblables, qui sont menteurs, inconstants dans la nature, qui ne ment jamais. Tout ce qui sera d'elle sera vrai ; il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien sans le vouloir. Les temps dont je vais parler sont bien éloignés : combien tu as changé de ce que tu étais ! d'est, pour ainsi dire, la Vie

de ton espèce que je te vais décrire d'après les qualités que tu as reçues , que toi-même éducation et tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le sens, un âge auquel l'homme individuel voudrait s'arrêter : tu chercheras l'âge auquel tu désirerais que ton espèce se fût arrêtée. Mécontent de ton état présent par des raïoàs qui annoncent à ta postérité malheureuse de plus grands mécontentemens encore, peut-être Voudrais-tu pouvoir rétrograder ; et feras-tu l'éloge de tes premiers aïeux , la critique de tes contemporains, et l'éloge de ceux qui auront le malheur de vivre après toi.

P&BIIIBE PARTIE. 1^{er}

PREMIÈRE PARTIE

Quelque important qu'il soit pour bien juger de l'état naturel de l'homme, de le considérer dès son origine et de l'examiner, pour ainsi dire, dans le premier embryon de l'espèce » je ne suivrai point son organisation à travers ses développemens successifs : je ne m'arrêterai pas à rechercher dans le système animal ce qu'il put être au commencement pour devenir enfin ce qu'il est. Je n'examinerai pas si comme le pense Aristote ses ongles allongés ne furent point d'abord des griffes crochues ; s'il n'était point velu comme un ours ; et si marchant sur quatre pieds (5) » ses regards dirigés vers la terre » et bornés à un horizon de quelques pas, ne marquaient point à la fois le caractère et les limites de ses idées. Je ne pourrais former sur ce sujet que des conjectures vagues et presque imaginaires. L'anatomie comparée a fait encore trop peu de progrès » les observations des natura-

listes sont encore trop incertaines , pour qu'on puisse établir sur de pareils fondemens la base d'un raisonnement solide : ainsi , sans avoir recours aux connaissances surnaturelles que nous avons sur ce point , et sans avoir égard aux changemens qui ont dû survenir dans la conformation tant intérieure qu'extérieure de l'homme, à mesure qu'il appliquait ses membres à de nouveaux usages et qu'il se nourrissait de nouveaux alimens y je le supposerai conibrmé de tout temps comme je le vois aujourd'hui, mal'chant à deux pieds , se servant de ses mains comme nous faisons des nôtres, portant ses regards sur toute la nature^ et mesurant des yeux la vaste étendue du ciel.

180 DE L^NÉCALITÉ bBS CONDITIOITS.

En dépouillant cet être ainsi constitué de tous leê dons surnaturels qu'il a pu recevoir, et de toutes les facultés artificielles qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès , en le considérant en un mot tel qu'il a dû sortir des mains de la nature ; je vois un animal nK)ins fort que les uns , moins agile que les autres, mais, à tout prendre, organisé le plus «rahtageusement de tous : je le vois se rassasiant sous un chêne , se désaltérant au premier ruisseau , trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, et voilà ses besoins satisfaits.

La terre , abandonnée à sa fertilité naturelle (4) » et couverte de forêts immenses que la cognée ne mutila jamais , offre à chaque pas des magasins et des retraites aux animaux de toute espèce. Les hommes, dispersés parmi eux, observent, imitent leur industrie, et s'élèvent ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes; avec cet avantage que chaque espèce n'a que le sien propre, et que l'homme, n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne , se les approprie tous , se nourrit également de la plupart des alimeus

divers (5) que les autres animaux se par* tagent , et trouve par conséquent sa subsistance plus aisément que ne peut faire aucun d'eux.

Accoutumés dès l'enfance aux intempéries de l'air et à la rigueur des saisons , exercés à la fatigue , et forcés de défendre nus et sans armes leur vie et leur proie contre les autres bêtes féroces , op de leur échapper à la course , les hommes se forment un tempérament robuste et presque inaltérable ; les enfans, apportant au monde l'excellente constitu* ti(9i de leurs pères , et la fortifiant par les mêmes exercices qui l'ont produite, acquièrent ainsi toute la vigueur dont l'espèce humaine est capable. La nature en use précisément avec eux comme la loi

FREMIÈRE PARTIE. I

de Sparte avec les enfans des citoyens ; elle rend forts et robustes ceux qui sont bien constitués , et fait périr tous les autres : différente en cela de nos sociétés, où l'état, en rendant les enfans onéreux aux pères, les tue indistinctement avant leur naissance.

Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connaisse, il l'emploie à divers usages > dont, par le défaut d'exercice, les nôtres sont incapables ; et c'est notre industrie qui nous ôte la force et l'agilité que la nécessité l'oblige d'acquérir.' S'il avait eu une hache , son poignet romprait-il de si faibles branches? s'il avait eu une fronde, lancerait-il de la main une pierre avec tant de roideur? s'il avait eu une échelle, grimperait-il si légèrement sur un arbre ? s'il avait eu un cheval, serait-il si vite à la course? Laissez à l'homme civilisé le temps de rassembler toutes ces machines autour de lui, on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme sauvage : mais si vous voulez voir un

combat plus inégal encore, mettez-les nus et désarmés vis-à-vis .Fun de l'autre, et vous reconnaîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout événement, et de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi (6).

Hobbes prétend que l'homme est naturellement intrépide , et ne cherche qu'à attaquer et combattre. Vu philosophe illustre pense au contraire, et Cumberland et Puffendorff l'assurent ainsi , que rien n'est si timide que l'homme dans l'état de nature^ et qu'il est toujours tremblant et prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe, au moindre mouvement qu'a aperçoit. Cela peut être ainsi pour le» objets qu'il ne connaît pas; et je ne doute point

j8a DB L'IKM€A£ITi D«S COHBITIONKS.

qu'il ne soit effrayé par tous les nouveaux spectacles qui s'offrent à lui toutes les fois qu'il ne peut distinguer le bien et le mal physiques qu'il en doit attendre, ni comparer ses forces avec les dangers qu'il a à courir; circonstances rares dans l'état de nature , où toutes choses marchent d'une manière si uniforme, et où la face de la terre n'est point sujette à ces changemens brusques et continuels qu'y causent les passions et l'inconstance des peuples réunis. Mais l'homme sauvage vivant dispersé parmi les animaux, et se trouvant de bonne heure dans le cas de se mesurer avec eux, il en fait bientôt la comparaison; «t sentant qu'il les surpasse plus en adresse qu'ils ne le surpassent en force, il apprend à ne les plus craindre* Mettez un ours ou un loup aux prises avec un sauvage robuste, agile , courageux , comme les hommes sont tous , armé de pierres et d'un bon bâton , et vous verrez que le péril sera tout au moins réoprecpie , et qu'après plusieurs expériences pareilles les bêtes féroces , qui n'aiment point à s'atta-

quer l'uno à l'autre, s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout aussi féroce qu'elles. A l'égard des animaux qui ont réellement plus de force ^il n'a 4'adresse, il est vis-à-vis. d'eux dans le cas des autres espèces plus faibles , qui ne laissent pas de subsister; avec cet avantage pour l'homme que, non moins dispos qu'eux à 1^ course , et trouvant sur les arbres un refuge presque assuré^ il a partout le prendre et le laissé^ dans la rencontre et le choix de la fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paraît pas qu'aucun animal fasse naturellement la guerre à l'homme hors le cas de sa propre défense ou d'une extrême faim , ni témoigne contre lui de ces violentes antipathies qui

PBEMIÈ&E PAITIC. 183

semblent annoncer qu'une espèce est destinée par la pâture à servir de pâture à l'autre.

Voilà sans doute les raisons^ pourquoi les nègres et les sauvages se mettent si peu en peine des bêtes féroces qu'ils peuvent rencontrer dans les bois. Les Caraïbes de Venezuela vivent entre autres à cet égard d^u» la plus profonde sécurité et sans le moindre inconyénient. Quoiqu'ils soient presque nus 9 dit François Corréal , ils ne laissent pas de ^exposer hautement.dans les bois, armés seulement de la flèche et de l'arc ; mais on n'a jamais ouï dire qu'aucun d'eux ait été dévoré des bêtes.

D'autres ennemis^ plus redoutables ^ et dont l'humanité n'a pas le^pi^mes Hiroyens de se défendre^ sont les infirmités naturelles Uesy l'enfance, la ykil^ l'QSSse,5 et l'ixialadles de toute espèce; tristes signes de^no^re faiblesse» donc t. les deux premiers sont; comme à tous» les ^animaux 9 et dont le dernier apparaît principal^ment à l'homme vivant en société. J'observe^ même au

sujet de l'enfance» que li| n^re» portant partout son enfant avec elle,, a l>eauçpup plus de fstcilit^à le nourrir que n'ont le\$ fo- melle^ de, plusieurs animaux, qui sont forcées d'aller f^% venir san» pesse avec beaucoup de fatigue^ d'un côté pour chercher leur pâtiire , et de l'autre pour allaiter ou Qourw leura petits. Il est vrai que» gi la fc^nuQe vient à pé]*i|r, l'eifaut risque fort de périr avec e(le; mais ce dçinger est conunun à cent autres e^èces dont les petits ne sont de longtemps 60 état d'aller chercher eux- mêmes leur, nourriture ; et si l'enfance est plus longue parmi nous, la vie étant plus longue aussi, tout est encore à peu près égal en ce point (7) , quoiqu'il y ait sur la durée du premier âge« et sur le nombre des. petits (8), d'autres règles qui ûe sont pais. de. mon sujet Ches

184 BK L'ivic^Lilé DES Go5DITIo98.

les vieillards, qui agissent et transpirent peu, le besoin d'ali- mens diminue avec la faculté d'y pour*voir; et comme la vie sau- vage éloigne d'eux la goutte et les rhumatismes , et que la vieillesse est de tous les maux celui que les secours humains peuvent le moins soulager, ils s'éteignent enfin , sans qu'on s'aperçoive qu'ils cessent d'être, et presque sans s'en apercevoir eux-mêmes.

À regard des maladies , je ne répéterai point les vaines et fausses déclamations que font coiftrre la médecine la plupart des gens en santé ; mais je demanderai s'il y a quelque observation «olide de laquelle on puisse conclure que, dans les pays où cet art est le plus négligé,* la vie moyenne de l'homme soit plus courte que dans ceux où il est cultivé avec le plus de soin. Et comment cela pourrait-il être , si nous nous donnons plus de maux que la médecine ne peut nous fournir de remèdes? L'extrême inégalité

dans la manière de vivre , l'excès d'oisiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres, la facilité d'irriter et de satisfaire nos appétits et notre sensualité , les alimens trop recherchés des riches qui les nourrissent de sucs échauffans et les accablent d'indigestions, la mai^vaise nourriture, des pauvres dont ils manquent même le plus sou^ vent, et dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomac dans l'occasion , les veilles , les etcès de toute espèce , les transports immodérés de toutes les passions, les fatigues et l'épuisement d'esprit, les chagrins et les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, et dont les âmes sont perpétuellement rongées : voilà les funestes garans que la plupart de nos maux sont notro propre ouvrage , et que nous les aurions presque fous évités en conservant la mwière de vivre

PREMIÈRE PARTIE

Simple, uniforme et solitaire qui nous était prescrite par la nature. Si elle nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que Tétat de réflexion est un état contre nature , et que l'homme qui médite est un animal dépravé. Quand on songe à la bonne constitution des sauvages, au moins de ceux que nous n^avons pas perdus avec nos liqueurs fortes; quand on sait qu'ils ne connaissent presque d'autres maladies que les blessures et la vieillesse , on est très-porté à croire qu'on ferait aisément l'hiâtoire des maladies humaines en suivant celle des sociétés civiles. C'est au moins l'avis de Platon, qui juge , sur certains remèdes employés ou approuvés par Fodaly re et Machaon au siège de Troie, que diverses maladies que ces remèdes devaient exciter n'étaient point encore

alors connues parmi les hommes; et Celse rapporte que la diète, aujourd'hui si nécessaire , ne fut inventée que par Hippocrate.

Avec si peu de sources de maux , l'homme dans l'état de nature n'a donc guère besoin de remèdes, moins encore de médecins ; l'espèce humaine n'est point non plus à Cet égard de pire condition que toutes les autres , et il est aisé de savoir des chasseurs si , dans leurs courses , ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes. Plusieurs en trouvent qui ont reçu des blessures considérables très-bien cicatrisées, qui ont eu des os et même des membres rompus, et repris sans autre chirurgien que le temps , sans autre régime que leur vie ordinaire^ et qui n'en sont pas moins parfaitement guéris pour n'avoir point été tourmentés d'incisions, empoisonnés de drogues, ni exténués de jeûnes. Enfin , quelque utile que puisse être parmi nous la médecine bien administrée^ il est toujours certain que si le sau- 8. "3

186 DE L'INÉTICALITÉ DES CONDICTIONS.

vage malade, abandonné à lui-même, n'a rien à espérer que de la nature , en revanche il n'a rien à craindre que de son mal ; ce qui rend souvent sa situation préférable à la nôtre.

Oardons-nou» donc de confondre Thomme sau* vage avec le^ hommes que nous avons sous le% yeux. La nature traite tous les animaux abandon* nés à ses soins avec une prédilection q: i semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le che* . val 9 le chat> le taureau , Pàue même ^ ont la plupart une taille plus haute , tous une constitution ^^lus robuste, plus de vigueur, de force et de courage dans les forêts que dans nos maisons : ils perdent la moitié de ces avantages en devenant d^ooiesti- ^ues , et Ton dirait que tous nos soins à bien traiter et nourrir ces ani-

maux n'aboutissent qu'à les abâ;tardir. Il en est ainsi de l'homme même ; en devenant sociaUe et esclave, il devient faible, craintif, rampant; et sa manière de vivre molle et efféminée achève d'énervier à la fois sa force et son courage. Ajoutons qu'entre les conditions sauvage et domesticpie, la différence d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête : car l'animal et l'homme ayant été traités également par l'A^ature, toutes les commodités que l'homnie se donne de plus qu'aux animaux qu'il af^ivoîscy sont autant de causes particulières qui le font dégénérer plus sensiblement.

Ce n'est donc pas un si grand malheur i ceê premiers hommes, ni surtout un si grand obstacle à leur conservation, que la nudité, le défaut d'habitation 9 et la privation de toutes ces inutilités que nous croyons si nécessaires. S'ils n'ont pas la peau velue , ils n'en ont aucun besoin dans les pays chauds^ et ils savent Uieotdt, dan9 les pays froids >

PBEMÎELC PÀITIK* iSy

s'approprier celle des bêtes qu'ils ont vaincues : s'ils D*ont que deux pieds pour courir, ils ont deut bras pour pourvoir à leur défense et à leurs besoins. Leurs enfans marchent peut-être tard et avec peine, mais les mères les portent avec facilité; avanta9é qui manque aux autres espèces, où la mère étant poursuivie, se voit contrainte d'abandonner ses, petits ou de régler son pas sur lé leur (a). Enfin, à moins de supposer ces concours singuliers et fortuits de circonstances dont je parlerai dans la suite, et tfui pouvait fort bien ne jamais arriver , il est clair, en tout état de cause, qu&le premier qui se fit des habits ou un logement se donna en cela des ~ choses peu nécessaires , puisqu'il s'en était passé

jusqu'alors^ et qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pu supporter, homme fait, un genre de vie qu'il supportait dès son enfance.

Seul, oisif, et toujours voisin du danger, l'homme Sauvage doit aimer à dormir, et avoir le sommeil léger, comme les animaux qui, pensant peu, dorment pour ainsi dire tout le temps qu'ils ne pensent point. Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque et la défense, soit pour subjuguer sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal; au contraire,

(à) Il peut y avoir h ceci quelques exceptions ; celle par exemple, de cet animal de la province de Nicaragua, qui ressemble à un renard, qui a les pieds comme les mains d'un liomme^et qui selon Corréal, a sous le ventre un sac où la mère met ses petits lorsqu'elle est obligée de fuir. C'est sans doute le même animal qu'on appelle Tluquatziih au Mexique, et k la femelle duquel Laët donne un semblable sac pour le même usage f*)

'(*) LeRanguroQ. _

i88 i»£ l^inIgalité des cokditiou^ les organes qui ne se perfectionnent que par la moi* lesse et la sensualité doivent rester dââs un état de grossièreté qui exclut en lui toute espèce de délicatesse; et ses sens se trouvant partagé^ sur ^e point, il aura le toucher et le goût d'une rudesse extrême, la vue^ l'ouïe et Todorat, de la plus grande subti- * lité. Tel est l'état animal en général, et c'est aussi, sHon le rapport des voyageurs, celui de la plupart des peuples sauvages. Ainsi il ne faut point s'étonner que les Hottentots du cap de Bonne-Espérance découvrent à la simple vue des

vaisseaux en haixte mer d'aussi loin que les Hollandais avec des lunettes; ni que les sauvages de l'Amérique sentissent les Espagnols à la piste comme auraient pu faire les meil* leurs chiens ; ni que toutes ces nations barbares supportent sans peine leur nudité, aiguissent leur goût à force de piment, et boivent les liqueurs européennes comme de l'eau.

Je n'ai considéré jusqu'ici que l'homme phy« sique ; tâchons de le regarder maintenant par le côté métaphysique et moral.

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même , et pour se garantir , jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire eu à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine , avec cette différence que la nature seule 'fait tQut dans les opérations de la bête , au lieu que l'homme concourt aux siennes en qualité d'agent libre. L'une choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté ; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire , et que l'homme s'en écarte isouvent à son préjudice. C'est ainsi

P&EMIEBE PARTIS. 189

qu^un pigfon mourait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits ou de grain , quoique Tun et Tautre pût très-bien se nourrir de Taliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer ; c'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès qui leur causent la fièvre et la mort, parce que l'esprit déprave les sens, et que la volupté parle encore quand la nature se tait.

.Tout animal a des idées puisqu'il a des sens ; il combine même ses idées jusqu'à un certain point; et l'homme ne diffère à cet égard de la bête que du plus au moins; quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête. Ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les ani* maux la distinction spécifique de l'homme , que sa qualité d'agent libre* La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression , mais il se reconnaît libre d*acquiescer ou de résister; et c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme : car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens et la formation des idées; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir 9 et dans les sentiments de cette puissance , on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les lois de la mécanique.

Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces questions laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très-spécifique qui les distingue , et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation; c'est la faculté de se perfectionner^ faculté

igO M L'iNiGAMTé DE8 COSDtTIONS.

qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres > et réside parmi nous^ tant dans l'espèce que dans l'individu ; au lieu qu'un animal est au bout de quelques mois ce qu'il sera toute sa vie , et son espèce au bout de mille ans ce qu'elle était la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ? ^N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que , tandis que la bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste tou-

jours avec son instinct, l'homme, repêchant par la vieillesse ou d'autres accidens tout ce > que sa perfectibilité lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même? Il serait triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté d'instinct et presque innée est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire à force de temps, de cette condition originaire dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocens ; que c'est elle qui ^ faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature (9). Il serait affreux d'être obligé de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orénoque que l'usage de ces armes qu'il applique sur les tempes de ses enfans, et qui l'assurent du moins d'une partie, de leur imbécillité et de leur bonheur. ^ôH ^ ginel.

L'homme sauvage, livré par la nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être par des facultés capables d'y suppléer d'abord, et de l'élever ensuite fort au-dessus de celle-là, commencera donc, par les fonctions purement animales (10). Apercevoir et sentir sera

son premier état qui lui sera commun avec tous les animaux; vouloir et ne pas vouloir » désirer et, craindre 9 seront les premières et presque les seules opérations de son âme 9 jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développemens.

Quoi qu'en disent les moralistes, l'entendement humain doit beaucoup aux passions y qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi : c'est par leur activité que notre raison se perfectionne ;= nous ne cherchons à connaître que parce que nous dé-

sirons de jouir; et il n'est possible de concevoir, potu'quoi celui qui n'aurait ni désirs ni craintes se donnerait la peine de raisonner. Le» passions à leur tour tirent leur origine de nos besoins , et leur pro-* grès de nos connaissance»; car on ne peut désirer ou craindre les chose» que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la !\$mple impulsion de la na« ture ; et l'homme sauvage'privé de toute» sorte» de lumière», n'éprouve que le» passions de cette dernière espèce; ses désirs ne passent pas ses be^ , soins physique» (1 1 } ; les seul» biens qu'il connai»se dans l'univers s<mt la nourriture, une femelle et le repos; les seul» maux qu'il craâgne sont la douleur et la faim. .Te dis la douleur et non la mort; car Jamais l'animal ne saura ce que C'est que mourir; et la connaissance de l^ morVet de ses terreur» est une de» première» acquisitions que l'homme ait faites en s'éloignant de la condition animale.

Il me serait aisé, si cela m'était nécessaire, d'appuyer ce sentiment par le» faits , et de faire voir que chez toutes les nations du mond^ les progrès» de l'esprit se sont précisément proportionnés aux besoins que les peuples avaient reçus de la nature^t ou auxquels les circonstances tes avai^t assujetti»^

iga DB t'iméxtiTE des gonmtiovs.

et pat* conséquent aux passions qui les porlaîent à pourvoir à ces besoins.* Je montrerais en Egypte les arts naissant et s^éten-
dant avec le débordement du Nil ; je suivrais leur progrès chez les Grecs , où on les vît germer, croître, et s'élever jusqu'aux cieus parmi les sables et les rochers de TAttique , sans pouvoir prendre racine stir les bords fertiles de l'Eurotas ; je remarquerais qu'en général les peuples du nord sont plus industrieux que ceux du midi , parce qu'ils peuvent moins se passer de l'être ; comme si la

nature voulait ainsi égaliser les choses en donnant aux esprits la fertilité qu'elle refuse à la terre.

Mais sans recourir aux témoignages incertains de l'histoire , qui ne voit que tout semble éloigner de l'homme sauvage la tentation et les moyens de cesser de l'être ? Son imagination ne lui peint rien ; son cœur ne lui demande rien. Ses modiques besoins se trouvent si aisément sous sa main et il est si loin du degré de connaissances nécessaire pour désirer d'en acquérir de plus grandes, qu'il ne peut avoir ni prévoyance ni curiosité. Le spectacle de la nature lui devient indifférent à force de lui devenir familier : c'est toujours le même ordre, ce sont toujours les mêmes révolutions; il n'a pas l'esprit de s'étonner des plus grandes merveilles ; et ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher la philosophie dont l'homme a besoin pour savoir observer une fois ce qu'il a vu tous les jours. Son âme, que rien n'agite, se livre au seul sentiment de son existence actuelle sans aucune idée de l'avenir , quelque prochain qu'il puisse être; et ses projets, bornés comme ses vues , s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. Tel est encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraïbe; il vend le matin son lit

1>BfMIEI\E PARTIE. Jq"

(le colon , et vient pleurer le soir pour le racheter , faute d'avoir prévu qu'il en aurait besoin pour la nuit prochaine. . .

Plus oh médite sur ce sujet 5 plus la distance des pures sensations aux plus simples connaissances s'agrandit à nos regards ; et il est impossible de concevoir comment un homme aurait pu par ses seules forces 5 sans le secours de la communication et sans raiguilioh delà nécessité, franchir un si grand intervalle. Combien

de siècles se sont peut-être écoulés avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui duciel combien ne leur a-t-il pas fallu de différens hasards pour apprendre les usages les plus communs de cet élément! combien de fois ne l'ont-ils pas laissé éteindre avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire et combien de fois peut-être chacun de ces secrets n'est-il pas mort avec celui qui l'avait découvert ! Que dirons-nous de l'agriculture , art qui demande tant de travail et de prévoyance, qui tient à tant d'autres arts, qui trèsévidemment n'est praticable que dans une société au moins commencée , et qui ne nous sert pas tant à tirer de la terre des alimens qu'elle fournirait bien sans cela, qu'à la forcer aux préférences qui sont le plus de notre goût ? Mais supposons que les hommes eussent tellement multiplié que les productions naturelles n'eussent plus suffi pour les nourrir ; supposition qui , pour le dire en passant , montrerait un grand avantage pour l'espèce humaine dans cette manière de vivre ; supposons que , « sans forges et sans ateliers, les instrumens de labourage fussent tombés du ciel entre les mains des sauvages ; que ces hommes eussent vaincu la haine mortelle qu'il » ont tous pour un travail continu; qu'ils eussent appris à prévoir de si loin leurs besoins; qu'ils 8. . 9

194 ^^ L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS.

eussent deviné comment il faut cultiver la terre semer les grains , et planter les arbres, qu'ils eussent trouvé l'art de moudre le blé et de mettre le raisin en fermentation; toutes choses auxquelles leur a fallu faire enseigner les dixième et douzième de ce que nous ne savons comment ils les auraient apprises d'eux-mêmes : quel serait , après cela , l'homme assez insensé pour se contenter de la « culture d'un champ « qui sera cultivée par le premier venu ,

Jionftme4>u Mte m* différemment, à qui cetle moisson convien-
dra? et x)omment «ct^un p«XKra-^t-4i se résoudre à ^passer ^
vie à un tràvsolpéifibfea) 4ont il est d'autant plus «ûr4e
nepasce^ueillir ICifidK ^ qu'il lui sera plus né- 4^ssaii?e ?Eo un-
mot« ^xnomentiettesituation pourra-t-elle porter les iiommes à
cultiver la terre tant qu'elle nesera point partagée eatve eux,
c^st-^sliref jtant que Tétât de nature j»e sera point anéanti ?

Quand Aous voudrions supposer un homme sauvage aussi ha-
bUe 4aiis J'art de pcoiser que nous le font nos philosophe^.;
qua<id nou&en ferions à leur ^xenii^e un philosophe lui-même ,
découvrant sieul les plus sublimes v^rités^ «e disant ^ par des
suites de raisonnemens irès^bstraîts» des maximes de justice et
de raiaotn tirées de l'amoin* de l'ordre en ^général) ou de la vo-
lonté .eoanue de son Créateur; en im .mot , quand nous lui sup-
poserions dans l'-esprit airtantd^intemgenoeietde lumières^ ^'U
doit ^voir et qu'on lui trouveen effet de pass^teur et de stiippi-
té, quelle utiijité retirafaît l'espèce de toute cel^ métia^^ysiquey
qui ne poun^t se communia quer» et qui périrait ^avec ^indivi-
du qui l'aurait inventée ? quel progrès pourrait fjàire le genre hu«
.main é^r» dans les bois p^mi les animaux! et 4 jusqu^à ifuel
point pourraient se perfectionner et s'éjcl^irer wuitudlenient de»
hommes qui^ n'ay^gjit

PREllkAE PARTIE. IQS

ai domicile fixe , ni aucun besoin Tun de l'autre , «e rencontre-
raient peut- être à peine deux fois en leur vie , sans se connaître
et sans se parler?

Qu\`n songe de combien d'idées nous sonunes redevables à
Tusage de la parole ; combien la {grammaire exerce et facilite les

opérations de resprit ; ^t qu'on pense aux peines inconcevables et au temps infini qu'a dû coûter la première invention des langues; qu'on i<ngne ces réflexions aux précédentes, et l'on jugera combien il eût fallu de nul* liers de stècles pour dévdopper successivement . dans l'esprit humain les opérations dont il était capable.

Qu'il me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des langues. Je pourrais me contenter de citer ou de répéter ici les recberclies ^ue M. l'abbé de Condillac a faîtes sur cette matière 9 qui toutes confirment pleinement mon sentiment » et qui peut-être m'en ont donné la première idée. Mais la manière dont ce philosophe réspu les difficullés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'il a «up* posé ce que je mets en question, savoir , une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage, je crois, en renvojfant à ses réflexions, devoir y joindre les miennes pour exposer les mêmes difficultés dans le jour qui convient à mon sujet. La première qui se présente estd'imaginer comment elies purent devenir nécessaires: car les hommes n'ayant jQuUe correspondance entre eux 9 ni aucun besoin d'en ^voir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention , ni sa possibilité, si elle ne fut paa indispensable. Je dirais bien, comm^ beaucoup 4'autres, que les languf» sont nées dans le coml^crce domestique 4es pères ^ des mères et des

196 DE l'inégalité des CONDITIONS.

enfatis ; mais , outre que cela ne, résoudrait point les objections» ce serait commettre la fauté de ceux qui , raisonnant sur l'état dé nature , y transportent les idées prises dans la société , voient toujours la fanoille rassemblée dans une même habitation

, et ses membres gardant entre eux une union aussi intime et aussi permanente que parmi nous , ^ù tant d'intérêts communs les réunissent; au lieu que , dans cet état primitif, n^ayant ni nialsons , ni caban es, ni propriétés d'aucune espèce, chacun se logeait au hasard* et souvent pour une seule nu^ ; les mâles et les femelles s'unissaient fortui tement , selon la rencontre, roeca-sion et le désir, sans que la parole fût un interprète fort nécessaire des choses qu'ils avaient à se dire: ils se quittaient avec la même facilité (12). La mère allaitait d'abord ses en-fans pour son propre besoin ; puis l'habitude les hii ayant rendus chevs, elle les nourrissait ensuite pour lé leur : sitôt qu'ils avaient la force de chercher leur pâture, ils ne tardaient pas à quitter la mère elle-même; et comme il n'y avait presque point d'autre moyen de se retrouver que de ne se pas perdre de vue , ils en étaient bientôt au point de ne pas même se reconnaître les uns lés autres. Remarquez encore que l'enfant ayant tousses besoins à expliquer, et par conséquent plus de choses à dire à la mère que la mère à l'enfant , c^est lui qui doit faire les plus grands frais de Tinventron » et que la langue qu'il emploie doit être en grande partie son propre ouvrage; ce qui multiplie autant les langues qu'il y a d'in-dividus pour les parler ; à quoi contribue encore la vie errante et vagabonde , qui ne laisse à aucun idiome lé temps de prendre de la consistance ; car de dire que la mère dicte à i*eufaut lesr mots dcmt il lievra se servir pour lui

PREMIERE PARTIE. I

demander telle ou telle chose, cela montre bien comment on enseigne des langues déjà forajées, mais cela n'apprend poin tcon-

mient elles se forment.

Supposons cette première difficulté vaincue; franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état, de nature et le besoin des langues; et cherchons, en les supposant nécessaires (13), comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente: car si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu, bien plus besoin encore de savoir penser pour trouver l'art d'être la parole; et quand on comprendrait comment les sons de la voix ont été pris pour les interprètes conventionnels de nos idées, il resterait toujours à savoir quels ont pu être les interprètes mémoires de cette convention pour les idées qui n'ayant point un objet sensible, ne pouvaient s'indiquer ni par le geste ni par la voix; de sorte qu'à peine peut-on former des conjectures supportables sur la naissance de cet art de communiquer ses pensées et d'établir un commerce entre les esprits; art sublime, qui est déjà si loin de son origine, mais que le philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection, qu'il n'y a point d'homme assez hardi pour assurer qu'il y arriverait jamais, quand les révolutions que le temps amène nécessairement seraient suspendues en sa faveur, que les préjugés sortiraient des académies ou se tairaient devant elles, et qu'elles pourraient s'occuper de cet objet épineux, durant des siècles entiers, sans interruption.

Le premier langage de l'homme, le langage le plus universel, le plus énergique, et le seul dont il eut besoin ayant qu'il fallût persuader les hommes

assemblés, est le cri de la nature. Comme ce cri n'était arraché que par une sorte d'insinuet dans les occasions pressantes ^ pour implorer du- secours dans les grands^ dangers ou du soufagement dans 1^9 maux yiotens-, â' n'était pas d'un^ grand usage dans le cours ordinaire de la. tête, où régnaient de&> sentimens plus modérés. Quand les idées de» hommes commencèrent. à s'étendre et à se multiplier, et qu'il s'étahHt entre eux une communication plus:étroite , ils cherchèrent des signes plus nombreux. et un langage plus étendu ; ils multiplièrent les inflexions de la voix , et y joignirent les gestes ;i qu'par leur nature sont phm expressif^, et dont le itens dépend moins d\ine détermination antérieure. Ils exprimaient donc les objets visibles et mobiles par des gestes , et ceux qui frappent Touie par des sons > knitattfs : mais comme le geste n'Undique guère que les objets présents oti faciles à déibrir et les ac-* éoos visibles; qu'lt n*^est pas d\in usage universel >^ puisque l'obscurité on Tiiiterposition d\in corps le rendent inutile ,. et qu'i^ ex%e l'attention plutôt qu'il ne l'excite ; on s'avisa enûn de lui substituer^ les articulations de la voix, qui, sans avoir le même rapport avec certaines idées, sont plus propres à. les représenter toutes comme signes institués; substitution qui ne put se faire que d'un commun< consentement et d'une manière assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avaient encore aucun exercice, et plus difficile encore à concevoir en elle-même ,.puisque cet accord unanime dut être motivé, et que la parole paraît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole.

On doit juger que les premiers mots dont les hommes firent usage, eurent dans leur esprit un^

signification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on emploie dans les langues déjà formées, et qu'ignorant la division du discours en ses parties constitutives, ils donnèrent Sabord à chaque mot le sens d'une proposition entière* Quand ils commencèrent à discuter le sujet d'avec Paltribut, et le verbe d'avec le nom, ce qui ne fut pas un mé-dioore effort de génie, les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, le présent de l'infinitif fut le seul temps des verbes; et à l'égard des adjectifs, la notion ne s'en dut développer que fort difficilement, parée que tout adjectif est un mot attributif, et que les attributions sont des opérations pénibles et peu naturelles.

Chaque objet reçut d'abord un nom particulier, sans hardi aux genres et aux espèces, que ces premiers instituteurs affectaient. pas en état de distinguer; et tous les individus se présentèrent isolés et isolés esprit comme eux le sont dans le tableau de la nature. Si un chêne s'appelait A un autre chêne s'appelait B; car la même idée qu'entend de deux êtres C'est qu'elles ne sont pas la même et il n'est soavjnt beaucoup de temps pour observer ce fait elle est de commun: de sorte que les choses naissances étaient bornées, et plus le dictionnaire devint étendu. L'embaras de toute cette nomenclature ne put être surmonté; car, pour ranger les êtres sous des dénominations communes et générales il en fallait savoir Iss propriétés et les distinctions; il fallait des noms obscurs et des dénominations, c'est-à-dire de l'histoire naturelle et de la métaphysique, beaucoup plus que les besoins de ce temps-là n'en pouvaient avoir.

D'ailleurs les idées générales ne peuvent se développer que par l'usage de mots, et l'usage de mots

aOO DE L INCeALITE PES CONDITIONS.

tendement ne les saisit que par des proposîious» C'est une des raisons pourquoi les^ animaux ne «auraient se former de telles idées , ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un singe va sans hésiter d'une noix à l'autre^ penset-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de firuit , et qu'il compare son archétype à ces deux individus ? No» , sans doute ; mais^la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu^il a reçues de Faulre ; et ses yeux ^ modifiés d'une certaine manière 9 annoncent à son goât la modiÇcation qu'il va recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle; pour peu que l'imagination s'en mêle , l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d!un arbre en général , ^mais vous n'en viendrez à bout ; malgré vous il faudra le voir petit ou grand , rare ou touffu , clair ou foncé; et s'il dépendait de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre> cette image ne ressemblerait plus "à un arbre. Le8,êtres purement abstraits se voient de même» ou oje so ; conçoivent que par le discours. La définition^seuledu triangle vous en donne la véritable idée s sitôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel triangle et nan. pas un autre y et vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des proposi» tions, il faut donc «parler pour avoir des idée» générales; car, sitôt que l'imagination, s'arrête , l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours» Si donc les premiers inventeurs n'ont pu .donner des noms qu^aux idées qu'ils avaietit déjà , il s'en-* suit que les premiers substantifs n'ont jamais pu être que des noms propres.

Mais lorsque, par deti moyens que je ne conçois

(BEMIERE PARTIE. 201

pas, nos nouveaux grammairiens iDommencèrent à éteridi*e leurs idées et à généraliser leurs mots ^ rignorance des inventeurs dut assujettir cefle méthode à des . bornes fort étroites ; et •ecMnme ils avaient d'abord trop muhplié les noms des individus faute de connaître les genres et les espèces , ils firent ensuite trop peu d'espèces et de genres faute d'avoir considéré les êtres par toutes leurs différences. Pour pousser les divisions assez loin, il eût fallu plus d'expérience et de lumières qu'il» n'en pouvaient avoir ^^et plus de recherches et de travail qu'ils n'y en voulaient employer. Or si, même aujourd'hui , l'on découvre chaque jour de nouvelles espèces qui avaient échappé j:usqu'ici à toutes nos observations , qu'on pense combien il dut js'en dérober à des homnies qui ne jugeaieai des choses que sur le premier aspect. Quaiit aux classe» primitives et aux notions les plus générales y il est superflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore. Comment, par exemple aiuraient-ils imaginé ou entendu les mots de matière, d'esprit , de substance, de mode, de. figure, de mouvement, puisque nos philosophes qui s'en servent depuis si long-temps ont bien de la peine à les entendre eux-mêmes, et que , le» idées qu'on attache à cefst mot» étant purement métaphysiques, ils n'en, trouvaient aucun modèle dans la nature ?

Je m'arrête à ce» premiers pa» , et je supplie me» juges de suspendre ici leur lecture pour considérer,, sur l'invention des seuls substantifs physiques , c'està-dire , sur la partie de la langue la plus facile à trouver , le chemin qui hii reste à faire pour exprimer toutes les pensées des hommes , pour prendre une forme constante, pour pouvoir être parlée en |HTblic , et influencer siur la société t je les supplie dec

20a PE L'IKÉGALITE DES CÛKDlTfûirS.

réfléchir à ce qu'il a fallu de temps et de connaissances pour trouver les nombres (14) les mois abstraits, les aorutes, et tous les temps des verbes les parties de la syntaxe lier les propositions, le raisonnement et former la logique du discours. Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, et convaincu de l'impossibilité presque défectueuse que les langues aient pu naître: et si l'on air par des moyens purement humains, je laisse à quiconque voudra reprendre la discussion de ce difficile problème, lequel a été le plus nécessaire de la société déjà liée à l'institution des langues, eu des langues déjà inventées à l'établissement de la société.

Quoi qu'il en soit de ces choses on voit du moins qu'il faut peu de soin qu'on a pris la nature de rapprocher les hommes par des besoins mutuels et de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé l'usage de la sociabilité, et combien il a peu mis de tout cela dans tout ce qui est en nous pour établir les liens. Un effet de l'instinct de l'homme est de chercher à unir pour quoi, dans cet état primitif, un homme aurait plutôt besoin, d'un autre homme qu'un singe ou un loup de son semblable, ce besoin supposé quel motif pouvait enlever à l'homme à y pourvoir ni même y être dans ce dernier cas, comment ils pourraient convenir en eux des conditions. Je sais qu'on nous récite sans cesse que Dieu d'abord était si misérable que l'homme dans cet état; et si l'on est vraiment comme je le suis prouvé, qu'il n'y eût pu être après bien des siècles d'avoir le désir et le moyen d'en sortir, ce serait un procès à faire à la nature, et non à celui qu'elle aurait ainsi constitué. Hâtons-nous si j'entende bien ce terme de misère, c'est l'effort inutile qui n'a aucun sens, ou qui ne signifie qu'une

PREMIER PARTIE. OoJ

privation douloureuse , et' la souffrance du corps ou de l'âme : or , Je voudrais bien qu'on m'expliquât quel peut être le genre de* misère d'un être libre dont le cœur est en paix et le corps en santé. Je demande laquelle ^ de la" y^ civile ou naturelle ^ est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouissent. Nous ne voyons presque autour de nous que des gens qui se plaignent de leur existence, plusieurs même qui s'en privent autant qu'ils en ont; et les unions des lois divines et humaines suffisent à peine pour arrêter ce désordre. Se demande^ si jamais on a pu dire qu'un sauvage- en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie et à se donner la mort. Qu'on juge donc avec moi de l'orgueil de quel côté est la véritable mesure. Mais au contraire n'eût-elle pas semblé que l'homme sauvage ébloui par des chimères , tourmenté par des passions , et raisonnant sur un état différent du sien^ Ce fut par une prudence très-sage- que les facultés qu'il avait en puissance ne devaient se développer qu'avec les occasions de les exercer, afin qu'elles ne lui fussent ni superflues et à charge^ avant le temps , ni tardives et inutiles au besoin. Il avait dans le seul instinct tout ce qu'il lui fallait pour vivre dans l'état de nature ; il n'avait dans une raison cultivée que ce qu'il lui faut pour vivre en société.

Mais par^ après d'abord que les hommes^ dans cet état,.. D'ayant entre eux aucune sorte de relation morale ni de devoirs connus, ne pouvaient être ni bons ni méchants , et ^'avaient ni vices. ni vertus> à moins», que , prenant des mots dans un sens physique, on^ ^'appelle vices ceux les individus les qualifiés qui peuvent nuire à la propre conservation , et vertus celles qui peuvent y contribuer; auquel cas il faut^ il appellerait le plus vertueux celui qui résisterait

le moins aux simples impulsions de la nature. Mais sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement que nous pourrions porter sur une telle situation, et de nous défier de nos préjugés jusqu'à ce que, la balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civilisés, ou si leurs vertus sont plus avantageuses que leurs vices ne sont funestes, ou si le progrès de leurs connaissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement à mesure qu'ils s'instruisent du bien qu'ils devraient se faire, ou s'ils ne seraient pas, à tout prendre, dans une situation plus heureuse de n'avoir ni mal à craindre ni bien à espérer de personne, que de s'être soumis à une dépendance universelle, et de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner.

N'allons pas surtout conclure avec Hobbes que, pour n'avoir aucune idée de la bonté, l'homme soit naturellement méchant; qu'il soit vicieux, parce qu'il ne connaît pas la vertu; qu'il refuse toujours à ses semblables des services qu'il ne croit pas leur devoir; ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue avec raison aux choses dont il a besoin, il s'imagine follement être le seul propriétaire de tout l'univers. Hobbes a très-bien vu le défaut de toutes les définitions modernes du droit naturel: mais les conséquences qu'il tire de la sienne, montrent qu'il la prend dans un sens qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur les principes qu'il établit, cet auteur devait dire que l'état de nature étant celui où le soin de notre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui, cet état était par conséquent le plus propre à la paix et le plus convenable.

au genre < humain. Il dit précisément le contraire, pour avoir fait entrer mal à propos dans le soin de la conservation de l'homme sauvage le besoin de satisfaire une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la société -, et qui ont rendu les lois nécessaires. Le méchant, dit-il, est un enfant robuste. Il reste à savoir si l'homme sauvage est un enfant robuste. Quand on le lui accorderait, qu'en conclurait-il? Que si, quand il est robuste, cet homme était aussi dépendant des autres que quand il est faible, il n'y a- sorte d'excès auxquels il ne se portât; qu'il ne battît sa mère lorsqu'elle tarderait trop à lui donner la mamelle; qu'il n'étranglât un de ses jeunes frères lorsqu'il en serait incommodé; qu'il ne mordit la jambe à l'autre lorsqu'il en serait heurté ou troublé: mais ce sont deux suppositions contradictoires dans l'état de nature que d'être robuste et dépendant. L'homme est faible quand il est dépendant, et il est émancipé avant qu'il devienne robuste. Hobbes n'a pas vu que la même cause qui empêche les sauvages d'user de leur raison, comme le prétendent nos jurisconsultes, les empêche en même temps d'abuser de leurs facultés, comme il le prétend lui-même; de sorte qu'on pourrait dire que les sauvages ne sont pas méchants précisément parce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'être bons; car ce n'est ni le développement des lumières ni le frein de la loi, mais le «*alors* des passions et l'ignorance du bien qui les empêchent de mal faire: Tante plus qu'on mis par l'ignorance fuam in his Cultu virtutis. Il y a d'ailleurs un autre principe que Hobbes n'a point aperçu, et qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir en certaines circonstances la férocité de son ami ou le

4ésir de fie oonseï'ver ^vaol la iimMittoe de e^ ^mour (i 5) ,
 tempère Tardeiir 4|u'll ajfAur son blen- -être par une
 fépu^»aiiCe Umée à. TO|r tmifirir «oa -semblable. Jene crois pas
 avoir auauée coalradic* %km à cpaïodre en accordanl à rhomaoe
 Ja seide vertu naturelle qu'ait été forcé de reoonattre I9 . détrac-
 teur le plus «^utré des vertus humaines.. Je ^arie de la pitiés
 dbp^sttioo €onYenableà des è^^ aussi faibles et sujets À autant
 de,lIle^lXI|<le nous le sommée; ^ertu d'autant plus umversette
 et d'autant filus utile à riomme, qu'elle précède en lui Tusage ide
 toute réflesiLion , et si naturelle , que ies bêtes «nèmesea
 donnent qudqu^oïs des signes sensibles» jSans parler de la
 te^diesse des mères pour leurs petits , et des périls qi^'^es
 bravent pour les en jgarantûr^ on observe tous les jours la répu-
 gaaocce qu'ont les chevaux à fouler auic pieds un corps vivant Un
 aaim^ ne passe point sansiiiquiétude auprès d'un animal mort de
 wu espèce : il y en a iinée qui leur donnent une sorte
 doisépiil>hû*e ; H les tristes mugissemens du bétail entraat dans
 une -Jboucherie annoncent l'impression qu'U reçoit de fliomble
 spectacle qui le frappe. On voit aviec plaisir l'auteur de la jkMc
 de\$ ÂétilUèi^) , forcé de «eoeanalire l'IwMttme pour un être
 eompatàssant^ «ensible >, sortir ^ dans l'exemple qu'il e» donne
 , de «on stjrlle froid et subtil , pour nous.(rf{nr ' la palbé- &iiq«e
 «BU^ed'un hon^ne CAforaiéqtii aperçoit aw dehors une Mtefé-
 fooe assaisbantun «nfautdii sew de «a aaère 9 brisant «ous sa
 dent cmemtvtèie «as faibles membres , et déobtraot de ses ongles
 le» ■I. j ' " I ■ ■ «

{*) . Benitrd MandeTÎUe , médecin h^ttsndMS , w» «m
 •6;;K^ jttort «n 1733, auteur de UfaUe des AMUs et d<>,pt
 mMufw autres ouvraj^es hardis ou Jiceaâeos.

PaSMIEfiE PÂBTIE. stoy

entrailles palpitaates de «et ei^ant. Qudle afirense •agitation ja^prouve point ce témoin d'an év^oement auqm^ 4I ne pvend ainoun ûiléréi personnel ! guettes angoisses ne soni^-t*^ pas à cette vue , de me pouvoir porter aitectn seecmrs k la «ère éva-BOute 9 ni à renfant exigeant !

Tel est le par mouvement ^ fei narUire , ai^âiéear À toute ré-ionon; telle eattlafo^ee de la pitié natuf^e , qae tes nsfisors les plos dépravées ont enoore peine à détruire, puis^'on voittoas4es joiu^ dans nos speetaoles/à*atten(^:^ et pleurer aux maUieurs 4*uB infortuné , tel qui 9 s^il était à la place du ^an 9 aggravottit encore lestourmens de sou entnemi ; (**) [semblable auxangut-naifie^ylla, si sen- .rîble aiux mavK qu^ n*avait pas causés 9 •ou à cet Alej^ndse de Pbère tpd n'osait assister à k représentation d'auf^ne tragédie 9 de peur qu'on ne le vttgémir aisrec Andromaque et Priam 9 tandis qu'il écoutait sans éaMtion tes eris de tant de cito3^us iqu*joa égorgeait tous les |oars par ses ordres.

Mollissima cordai HatiHiilo generi dare «e natura jfatetur , QuK laeitmas dédit.]

llandovîUe a bien senti qu^avec toute leurmorale les bonune-sa'eussent jamaîRété que des monotres.9 fSi ia natui^ ne leur eût donné la pitié à l'appui de M tmBoa aimais Âln*a pas vu que de eette seule 4iuaUlé découlent toutes les vertus sociales -qu'il •ireut disputer aux hommes. En effet 9 qu'estnce que la généfouié 9 la clémence 9 rbumantté 9 sinon la ^pitié flq^pyquée aux faibles, aux coupables ou à

(*) Ce qui est eatre deits crodiolf n^exi tait pas dast les pctB-Bûèret ^itiogs.

aoS DE l'inégalité des conditions.

Tespèce humaine en général ? la bienveillance et Tamitié même sont , à le bien prendre-, lies pro-^ ductions d'une pitié constante , fixée sur ua objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point , qu'est - ce autre chose que désirer qu'il soit heureux ? Quand il serait vrai que la commisération ne serait qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre , sentiment obscur et vif dans l'homme sauVage , développé mais faible dans l'homme civil , qu'importerait c^tte idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force ? En effet la com-misération sera d'autant plus énergi[]uc que l'animal spectateur s'identifiera plus intimement- avec l'animal souffrant. Gril est évident que cette identificatioj^ a dû être infinimeirt pins étroite dans l'état de nature que dans l'état de raisonnement. C'est la raison qui engendre l'amour;propre , et c'est la réflexion qui le fortifie ; c^est elle . qui replie l'homnie siir lui-même ; c'est eHe qui le sépare de tout ce qui le génB et l'afflige. C'est la philosophie qui l'isole; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant ("*); Périss si tu veux ; je suis en sûreté. Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du philosop hé et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger' son semblable soTis sa fenêtre ; il n'a qu'à mettre ses mâiis sur ses oreilles (**) et s'argumenter un peu , pour empêcher la nature qui se révolte en lui de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme sauvage n'a 'point cet admirable talent ; et, faute de sagesse et ■ de raison , on le vóit toujours se livrer étourdimeilt

(*) Ce morceau est de Diderot, f^o/, la Notice. (**) Ibid.

I>AEM1EAE PARTIE. . OXH}

au premier sentiment de rhumanité. Dans les émeutes , dans les querelles des rues , la populace s'assemble 9 Thomme prudent s'éloigne ; c'est la canaille , ce sont les femmes des halles, qui séparent les combattans , et qui enipécbent les honnêtes gens de s'entr'égorgier.

Il e^t donc bien certain que la pitié est un, sentimeçt naturel qui , modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même , concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle qui nous porte sans réflexion liu secours de ceux que nous voyons souffrir ; c'est elle qui , dans VéUxt de nature , tient lieu de lois , de mœurs , et de vertu , avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix : c'est elle qui détournera tout sauvage robuste d'enlever à un faible enfant ou à un vieillard infirme sa subsistance acquit avec peine. 9 si lui-même espère pouvoir trouver la sienne ailleurs : c'est elle qui , au lieu de celle maxime sublime de justice raisonnée , Fais à autrui comme tu veux qu'ion te fasse y inspire à tous les hommes cette autre maxime de bouté naturelle bien moins parfaite 9 mais plus utile peut-être que la précédente , Fais ton hien avec ie moindre mai iV autrui qu^ii est possible. C'est , en un mot, dans ce sentiment naturel , plutôt que dans des argumens subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouverait à mal faire , même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoiqu'il puisse appartenir à Socratê et aux esprits de sa trompe d'acquérir de la vertu par raison , il y a long-temps que le genre humain ne serait plus , si sa conservation n'eût dépendu que des raisonne mens^ de ceux^ qui le composent. >

Avec des passions si peu activer , et un frein si salutaire , le» hommes , plutôt farouches que méchants , et plus attentifs à se garantir du mal qu'ⁱls pouvaient reeevotr, que tentés d'en foire àr autrui , n'étaient pas sujets à des démêlés fort dangereux : comme ils n'avaient entre eux aucune espèce de commerce ; qu'ils ne connaissaient par conséquent ni la vanité ni la considération , ni Testime , ni le mépris ; qu'As n'avaient pas la moindre notion du tien et du mien , ni aucune véritable idée de la fostice ; qu'ils regardaient les violences qu'ils pouvaient essuyer comme un mal focîle à réparer, et non comme une infure qu'il faut punir, et qu'ils ne songeaient pas même à la vengeance,, si ce n'est > peut- être machinalement et sur-le-champ , comme le chien qui mord la pieire qu'on lui j[^]Ue ; leurs disputes eussent eu rarement des suites sanglantes, si elles n'eussent pomt eu de sujet piusjensible que làr pâture. Mais fen vois un. plus dangereux dont il me reste à parler.

Parmi (espasmons qui agitent le cœur de Fhomme, il en est une ardente , impétueuse , qui rend un sexe nécessaire à Tautre ; passion terrible qui brave tous les dangers , renverse tous les obstacles , et qui , dans ses fureurs , semble propre à détruire le genre humain qu'eHè est destinée à consa[^]er. Que deviendront les homn[^]es en proie h cette rage effrénée et brutale , sans pudeur, sans retenue , et se disputant chaque jour leurs amours au prix île leur sang.

11 faut convenir d'abord que plu9 les passions sont violentes, plus les lois sont ikétessaires pour les contenir: mais[^] outre que les désordres et les crintes que les passions causent tous les jours parmi nous , montrent assez l'insuffisance des lois à cet égard , il

sevaît encore bon d'examiner si ces désordres ne sont pas |KNN«
né» avec les lois mêmes ; car ils » quand elle» seraient ca-
pables de les réprimer^ ce sera bien le noia» ^'on eût dû
exiger^CF, que d'arrêter un mal qui n'existerait point sans elles,'

Commençons par distinguer le moral du physique dans le
seulement, de l'Amour^ Le physique est ce désir général qui
porte un» sexe à l'autre. Il^ moral^ est ce^t détermine le
désir^le^f^st un seul objet exclusif^HvenI, ou qui du moins
lui donne pour cet objet préféré un» plaisir^grand degré d'énergie^
Or à «si. facile de l'Amour que le moral de l'Amour est>un senti-
ment fait^Uee né de l'usage de ^ la société et célébré par les
femmes avec beaucoup d'habileté et de soin pour' établir leur
empire , et rendre dominant le sexe qui devrait obéir. Ce senti-
ment étant fondé sur certaines notions du mérite ou de la beauté,
qu'un sauvage n'est point en état d'avoir, et sur des compari-
sons qu'il n'est point en état de faire, doit être presque nul pour
lui : car comme son esprit n'a pu se former des idées abstrai* tes
de régularité et de proportion, son coeur n'est point non plus sus-
ceptible des sentiments d'admira* tion et d'amour, qu'il, même
sans qu'on s'en aper* ç<>>ve> naissent de l'application de ces
idées : il écoute uniquement le tempérament qu'il a reçu de la na-
ture, et non le goût qu'il n'a pu acquérir, et : toute la B>afte est
bonne pour lui

Le bien-être seul physique de l'Amour ^et assez heureux pour
ignorer ces préférences qui en irritent le sentiment et en aug-
mentent les difficultés, les hommes» doivent sentir moins fré-
quemment et moins vivement les ardeurs du tempérament, et
par conséquent avoir entre eux des disputes plus rares et cruelles.
L'Amour^iiiailou , qui fait t^u^

!2ia DE L*1NëGA£1TÉ DES -CONDITIONS.

de ravages parmi nous, ne parle point à des cœur» sauvages ; chacun attend paisiblement l'impulsion de la nature, s-y livre sans choix, avec plus de plaisir que de fureur^ ôt, le besoin satisfait, tout le désir est éteinte),

C'est donc une chose incontestable que L'amour ménie, ainsi que toutes les aptres passions, n'a acquis que dans la société* cette ardeur impétueuse qui le rend si souvent funeste aux hommes ; et il est d'autant plus ridicule de représenter les sauvage» comme s'entr'égorgeant sans cesse pour assouvir leur brutalité , que cette opinion est directement contraire à l'expérience , et que les Caraïbes, celui de tous les peuples existaus qui jusqu'ici s'est écarté le moins de l'état de nature, sont précisément les plus paisibles dana leurs amours ,* et les moins sujets à la jalousie , quoique vivant sous un climat brûlant qui semble toujours donner à ces passions une plus grande activité.

A l'égard des inductions qu'en pourrait tirer , dans plusieurs espèces d'animaux, des combats des mâles qui ensanglantent en tout temps nos bassescours , ou qui font retentir au printemps nos forêts de leurs cris en se disputant la femelle, il faut commencer par exclure toutes les espèces, où la nature a manifestement établi, dans la puissance relative des sexes, d'autres rapports que parmi nous: ainsi les combats des coqs ne forment point une induction pour l'espèce humaine.. Dans les espèces où la proportion est mieux observée , ces combats ne peuvent avoir pour causes que la-rarelé des femelles eu égard au nombre des mâles , ou les intervalles exclusifs durant lesquels la femelle refuse constamment l'approche du mâle , ce qui revient à la première cause ; car si chaque femelle ne souffre le

PBEMlEaE FAKTIC. SlS

mâle que durant, deux mois de Tannée, c'est à cet égard comme si le nombre des femelles était moindre des ciïiq sixièmes. Or aucun de ces deux cas n'est applicable à Tespèce humaine, où le nombre des femelles surpasse généralement celui des mâles , et où Ton n'a jamais observé que, même parmi les sauvag;es, les femelles aient, comme celles des autres espèces y des temps de chaleur et d'exclusion. De plus, parmi plusieurs de ces animaux, toute Tespèce entrant à la foia en effervescence , il vient \\n moment terrible d'ardeur commune, dé tumulte , de désordre et de combat ; moment qui n'a point lieu parmi l'espèce humaine, où l'amour n'est jamais périodique. On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la possession des femelles , que la même chose arriverait à l'homme dans l'état de nature; et quand même on pourrait tirer cette conclusion , comme ses dissensions ne détruisent point les autres espèces , on doit penser au moins quelles ne seraient pas plus funestes à la nôtre; et il est très-apparent qu'elles y causeraient encore moins de ravages qu'elles ne font dans la société , surtout dans les pays où, les mœurs étant encore comptées pour quelque chose, la jalousie des amans et la vengeance des époux ^äusent chaque jour des duels , des meurtres , et pis encore; où le devoir d'une éternelle fidélité ne sert qu'à faire 4^s adultères; et où les lois mêmes de la continence et de Thonneur étendent nécessairement la débauche et multiplient les avortemens.

Concluons qu'errant dans les forêts, sans indus^ trie , sans parole , sans domicile , sans guerre et sans liaison , sans nul besoin de ses semblables comme gaus nul désir de leur nuire , peut - être même

214 VE h'iriE^khni DE» CONDITIONS.

sans jamais ea eomialtre ancuttkiâividaeUemesif ^ l'-homme
saavag;^ , sujet à peu de passions^ et s« sQffisaBt à kû même y,
u^a^mit ^He tes seaHmens et iesluinrières^profires à cet ^at;
cpi^il ne sentait ^e ses Trais bf^cms, ne reg;afâ2^t q|ie ee qn^
eroyait avoir intérêt ée voir 5 ef qfue son inlelHgenée ne £u» sait
pas plus de psogrès que sa vanité. Si par hasarçl il faisait quekfue
découverte ^ ^ pouvait d'autant moins là conuiMim^er qift'il ne
recennaissait pas- Hkéœe ses^cirfaîi». L'au*t périasaâ avec
l*i>venliienr. 11 ny avasli ni édvcaÉieR ni progrès^; le» généra^
tîon» se œultqiyâieat iautifement; et chacune partank toujours
dumême points les siècles s'écoulaâent dans toute la g^ssièreté
de» premiers â^pe»; Ve^ pèce était ééjk vieille ;, et Fboinme res-
tait ^oufours enfant.

Si je me suis' étendu si leng^t^mps sur la snppo<« stikin de
cette conditiKm psimitivey c'est qu'ayant d'ancienne» erreuf» et
de» pxé)il]^» iivétésés à dé* truire y j'ai cru devoir creuser jus-
qu'à la racine ^ et montrer y dan» le tableau dut véritable état de
na~ tu^y combseit Finégalié, naèiBe naturelle, est. loin d'avoir
èsm» cet état autant de réaiité et d'in* fluence que le prétendent
nos écvî^vaînst

En effet il est aisé devoir qu'è&treks dilFérence^ qui dis-
tinguent les hfMBunes, pkisàeura passent pour natur^ks, qui
soni^imiquement l'ouvrage de l'habitude ef deê drvers genres de
vie que Les liomme» adoptent dans là société. Ainsi un tempé-
rament robuste ou délicat, la force ou la fail^esse qpi en dé-
pendent, viennent souvent plus de la manière dure on efféminée
ck)nt on a été élevé, ^pie de la constitution primitive des corps.

11 en est de mèn»ot des forces de l'esprit ; et non-senlement l'éducatîoB met de la différence entre ks esprits <îultlvé9

PKBHïàâli PAlTir. 31 5^

el ceux qui ne le sent pas, mais elle augmente celle cpîi se troore énVct tes premiers à proportion de la culture; car qu^on f;éant et un nain marchent sur la même roule, eliaque psw quHs feront Tun et Tautre donnera un nouvel avantage au géant. Or, si Ton compare ta diversité prodigieuse d^édUeations et de genres de vie qui^règne 4atis les dîfférensordres de Tétat civil avec la simplicité et Tuniferitiifé de la vie animale etsauvage , où tous se nournsent des mêmes alinaens, vivent de la même manière ,* et font exaotemenr Ves mêmes choses, on comprendra^ combien)a différence d'homme à^ honune dottêtre moindre dansTétat^ de nature que dans c^ui de-société , et combien ^inégalité natu^ relie doH a«igmenter dans Te^èce humaine par l'inégalité dJinstitution.

M^ quand la nature afflecterai% dans la disirihii» lion de ses dons autant de préférences qu'on le prétend, quel avantage les plus fa vorisésentireraîentHls au préîudi^e des autres dans un état de choses qui. n'admettrait presque aucune sorte de relation entre eux? lià.où il n'y a point d'amour, âe quoi servira la beavté? Que serti'esprità' des gens qui ne parlent point , et la ruse à ceux qui n'ont point d'affaires? J'entends toufounrs répéter que les^plus forts* opprimeront les faibles. Mais qu'em m'exf^ique ce qu'on veisft dire par ce mol d^ofirpression. Le» ims dommeron^ avec violence , les autres gémisoni »iservisà tous leurs caprices. Voilà précisément ce que l'observe parmi nous ; nKiis je ne vois pas coimént cela pounrak se dire des hommes sauvages f k qui l'on aurait même bien de la peime à fsûre entendre ce que

c'eal que servitude et dbminallien. Un homme pourra bien s'em-
parer des fruits qu'un au- Ue a cueiBis , du gibier qu'il a tué , de
l'anlre qui

'Ji6 DE l'irÉGALITE DES CONDITIONS.

lui servait d'asile ; mais comment viendra-^t-i) jamais à botit
de s'en faire obéir 9 et quelles pourront être les chainefs de la dé-
pendance parmi des homme» qui ne possèdent rien ? Si l'on me
chasse d'un arbre, j'en suis quitte pour aller à un autre; si l'on me
tourmente dans on lieu , qui m'empêchera de passer ailleurs ? Se
trouvera-t-il un homme d'une force assez sitpérieure à la mienne
, et deplus^assez dépravé, assez paresseux et assez féroce, pour
me contraindre à poi^voir à sa subsistance pendant qu'il de-
meure oisif? il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de vue'im
seul instant , à me tenir lié. avec un très-grand soin durant son
sommeil, de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tue; c'està-
dire qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine
beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter , et que celle qu'il
me donne à moimême. Après tout cela, sa vigilance se relâchet-
elle lin moirient , un bruitimprévu lui fait-il détourner la tête; je
fais vingt pas dans la Forêt , mes. fers sont brisés, et il ne me re-
voit dé sa vie.

Sans prolonger inutilement ces détail» , chacun doit voir que
les liens de la servitude n'élant formés que de l'indépendance
mutuelle des hommes, et des bes^^ins réciproques qui les uni-
sissent, il est impossible d'asservir un homme sans l'avoir mis»,
auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre ; situa-
tion qui , n'existant pas dans Fétat de nature, y laissé chacun
libre du joug ,^ et rend vaine la loi du plus fort.

Après avoir prouvé que l'inégalité est à peine sensible dans l'état de nature, et que son influence y est presque nulle , il me reste à montrer son origine et ses progrès dans les développements successifs de l'esprit humain. Après avoir montré* que la :

perfection des vertus sociales et les autres facultés que la nature avait reçues en puissance ne pouvaient jamais se développer d'elles-mêmes, qu'elles avaient besoin pour cela du concours de plusieurs causes étrangères^ qui pouvaient ne jamais naître , et sans lesquelles il fût demeuré éternellement dans sa condition primitive , il ne reste à considérer et à rapprocher les divers hasards qui ont pu perfectionner la raison humaine en détériorant l'espèce, rendre un être méchant en le rendant sociable , et d'un terme si éloigné amener enfin l'homme et le monde au point où nous les voyons.

J'avoue que les événements que j'ai à décrire ayant pu arriver de plusieurs manières, je ne puis me déterminer, terminer sur le choix que par des conjectures ; mais outre que ces conjectures deviennent des raisons quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature des choses, et les seuls moyens^ qu'on puisse avoir de découvrir la vérité, les conséquences que je veux déduire des miennes ne seront point pour cela conjecturales , puisque ,^ sur les principes que je viens d'établir, on ne saurait former aucun autre système qui ne me fournisse les mêmes résultats, et dont je ne puisse tirer les mêmes conclusions.

Ceci me dispensera d'étendre mes réflexions sur la manière dont le laps de temps compense le peu de vraisemblance des événements; sur la puissance surprenante des causes très-légères, lorsqu'elles agissent sans relâche; sur l'impossibilité où l'on est, d'un côté , de détruire certaines hypothèses , > de l'autre on se

trouve hors d'état de leur donnetle degré de certitude des faits; sur ce que deux faits étant donnés comme réels 1i lier par une suite de 8. 10

dl8 DB L^lHéCÂLITB »ES CONDITIONS.

faits mtermé^aires, înnonnas, ou regardés comme tels 9 c*«st à riustoirej quand on Ta, de donner les laits qui les lient ; c'est à la philosophie , à son défaut, de déterminer les faits semMables qui peuvent les lier; enfin, sur ce qa*en matière d'événemens la similitude réduit les faits à un beaucoup plus petit nombre de classes différentes qu'on ne se Tima» gine. U me suffit d'offrir ces objets à la considératioin de mes juges; il me suffit d'avoir fait en sorte que les lecteurs vulgaires n'eussent pas bescôn de les considérer.

FIN DE LA PBEMIEUE PÀATIE.

SÉGOHDB FARTIB. Slf

Le premier qui^ ayant enclos un terrain ^ s^avisa de dire c^ci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de cihnes, de guerres, de meurtres^ que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Car* dez-vous d'écouter cet imposteur ;\ou8 êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous , et que la terre n'est à personne! Mais il y a grande appa* rence qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer commie elles étaient : car cette idée de propriété dépendant de beaucoup d'idées antérieuresqui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'es* prit humain : il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lu-

mières , les transmettre et les augmenter d'âge en âge , avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature. Reprenons donc les choses de plus haut, et tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'événemens et de connaissances dans leur ordre le plus naturel,

Le premier sentiment de l'homme fut celui de son existence, son premier soin celui de sa conservation. Les productions de la terre lui fournissaient tous les secours nécessaires , l'instinct le porta à en faire usage. La faim, d'autres appétits, lui faisant éprouver tour à tour diverses manières d'exister, il y en eut une qui l'invita à perpétuer son espèce; et ce penchant aveugle , dépourvu de tout sentiment

CHAPITRE DE L'ÉTAT DES CONDITIONS.

du cœur, ne produisait qu'un acte purement animal ; le besoin satisfait , les deux sexes ne se reconnaissaient plus, et l'enfant même n'était plus rien à la mère sitôt qu'il pouvait se passer d'elle.

Telle fut la condition de l'homme naissant, telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations, et profitant à peine des dons que lui offrait la nature , loin de songer à lui rien arracher. Mais il se présenta bientôt des difficultés; il fallut apprendre à les vaincre : la hauteur des arbres qui l'empêchait d'atteindre à leurs fruits, la concurrence des animaux qui cherchaient à s'en nourrir, la férocité de ceux qui en voulaient à sa propre vie, tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps ; il fallut se rendre agile, vite à la course, vigoureux au combat. Les armes naturelles, qui sont les branches d'arbres et les pierres, se trouvèrent bientôt sous sa main. Il apprit à surmonter les obs-

tacles de 1\$ nature , à combattre au besoin les autres animaux , à disputer sa substance aux hommes mêmes, ou à se dédommager de ce qu'il fallait céder au plus fort.

A mesure que le genre humain s'étendit , les peines se multiplièrent avec les hommes. La différence des terrains, des climats, des «aisons, nut les forcer à en mettre dans leurs manières de vivR. Des années stériles, des hivers longs et rudes, des étés brûlans qui consomment tout, exigèrent d'eux xme nouvelle industrie. Le long de la mer et des rivières ik inventèrent la ligne et le hameçon > et devînrait pêcheuk^ et ichthyophages. Dans les forêts ils se firent des arcs et deS(flèches, et devinreh chasseurs et guerriers. Dans les pays froids il» se Gouvirièrent des peaux des bêtes qu'ils avaient, tuées. Le tonnerre, un volcan ^ ou quelque heurçux

SECOKDE l^ARTIE. 331

Itiasalrâ^leur fit connallrele fea^ nouvelle ressource contre la rigueur de Thiver : iU apprirent à conv fterver cet élément, puisa le reproduire, et enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévoraient crues.

Cette application réitérée des êtres divers à luimême, et les uns aux antres^ dut naturdlement engendrer dans l'esprit de Thomme les perceptions de certains rapports. Ces relations que nt>us exprimons par les mots de grand, de petit, de fort^ de faible, de vite, de lent, de peureux, de hardi, et d'autres idées pareilles, comparées aubescnn^ et presque sans y songer, produisirent enfin chez lui quelque sorte de réilexion , ou plutôt une prudence machinale qui lui indiquait les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.

Les nouvelles lumières qui résultèrent de ce développement augmentèrent sa supériorité sur les autres animaux en la lui faisant connaître. Il s'exerça à leur dresser des pièges, il leur donna le diange en mille manières ; et quoique phisieurs le surpassassent en force au combat, ou en vitesse à la course, de ceux qui pouvaient lui servir ou lui nuire , il devint avec le temps le maître des uns et Iç fléau dés autres. C'est ainsi que le premier regard qu'il porta sur lui-même y produisit le premier* mouvement d'orgueil; c'est ainsf que sachant encore à peine distinguer Içs rangs, et se contemplant au premier par son espèce, il se préparait de loin à y prétendre par son individu.

Quoique ses semblables ne fissent pas pour lut
ce qu'ils sont pour nous, et qu'il n'eût guère plus
de conunerce avec eux qu'avec les autres animaux,
. ils ne furent pas oubliés dans ses observations. !^es
confenrmités que le temps put lui faire apercevoir

229 DE L^INÉG-ÀLITE DES CONDITIONS.

eatieeux, sa femelle et lui-même, le firent îugdr de ceHes qu'il n'apercevait pas; et voyant qu'ils se conduisaient tous comme il aurait fait en de pareilles circ<»stances, il conclut que leur manière de penser et de sentir était entièrement conforme à la »enne; et cette importante vérité, bien établie dans son esprit, lui fit suivre^ par un pressentiment aussi sûr et plus prompt que la dialectique, les meilleures règles de conduite que , pour son avantage et sa sûreté , il lui convînt de garder avec eux*. Instruit par l'expérience que l'amour du bien^ être est le seul mobile des actions humaines, il se trouva en état de distinguer les occasions

rares où l'intérêt commun devait le faire compter sur l'assistance de ses semblables, et celles plus rares encore où la concurrence devait le faire défier d'eux. Dans le premier cas, il s'unissait avec eux en troupeau, ou tout au plus par quelque sorte d'association libre qui n'obligeait personne, et qui ne durait qu'autant que le besoin passager qui l'avait formée. Dans le second, chacun cherchait à prendre ses avantages, soit à force ouverte, s'il croyait le pouvoir, soit par adresse et subtilité, s'il se sentait le plus faible.

Voilà comment les hommes purent insensiblement acquérir quelque idée grossière des engagements mutuels, et de l'avantage de les remplir, mais seulement autant que pouvait l'exiger l'intérêt présent et sensible ; car la prévoyance n'était rien pour eux ; et loin de s'occuper d'un avenir soigné, ils ne songeaient pas même au lendemain. S'agissait-il de prendre un cerf ? chacun sentait bien qu'il devait pour cela garder fidèlement son poste ; mais si un lièvre venait à passer à la portée de l'un d'eux, il ne faut pas douter qu'il ne le poursuivît.

SECONDE PARTIE. 2^e

sans scrupule, « tant qu'ayant atteint sa proie » il ne se souciait fort peu de faire manquer la leur à ses compagnons.

Il est aisé de comprendre qu'un pareil com-

merce n'exigeait pas un langage beaucoup plus raffiné que celui des corneilles ou des singes qui s'attroupent à peu près de même. Des cris inarticulés, beaucoup de gestes, et quelques bruits imitatifs, durent composer pendant longtemps la langue universelle ; à quoi joignant dans chaque contrée quelques sons articulés et conventionnels, dont, comme je l'ai déjà dit, il n'est

pas très facile d'expliquer l'institution , on eut des langues particulières, mais grossières, imparfaites, et telles à peu près qu'en ont encore aujourd'hui diverses nations sauvages.

Je parcours comme un trait des multitudes de siècles , forcé par le temps qui s'écoule, par l'abondance des choses que j'ai à dire, et par le progrès presque insensuel des commencemens; car plus les événemens étaient lents à se succéder, plus ils sont prompts à décrire.

Ces premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclairait, et plus l'industrie se perfectionna. Bientôt, cessant de s'endormir sous le premier arbre, ou de se retirer dans des cavernes, on trouva quelques sortes de haches de pierres dures et tranchantes qui servirent à couper du bois , creuser la terre, et faire des huttes de branchages qu'on s'avisait ensuite d'enduire d'argile et de boue. Ce fut là l'époque d'une première révolution qui favorisa l'établissement et la distinction des familles, et qui introduisit une sorte de propriété , d'où peut-être naquirent déjà bien des querelles et des combats. Cependant

22^e DE L'ÉTAPE DES GÉNÉRALISATIONS.

coûtèrent les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des lois qu'ils se sentaient capables de défendre > il est à croire que les faibles trouvèrent plus court, et plus sûr de les imiter que de tenter de les déloger : et quant à ceux qui avaient déjà des cabanes, aucun d'eux ne dut chercher à s'approprier celle de son voisin, moins parce qu'elle ne lui appartenait pas , que parce qu'elle lui était inutile, et qu'il ne pouvait s'en emparer sans s'exposer à un combat très-rare avec la famille .qui

l'occupait ^ Les premiers développemens du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle qui réunissait dans une habitation commune les maris et les femmes, les pères et les enfans. L'habitude de vivre ensemble fit naître les plus doux sentimens qui soient connus des hommes, l'amour conjugal et l'affection paternel. Chaque famille devint une petite société d'autant mieux unie , que l'attachement réciproque et la liberté en étaient les seuls liens ; et ce fut alors que se établit la première différence dans la manière de vivre des deux sexes , qui jusque-là en avaient eu qu'une. Les femmes devinrent plus sédentaires, et s'accoutumèrent à garder la cabane et les enfans, tandis que l'homme allait chercher la subsistance commune: Les deux sexes commencèrent aussi, par une vie un peu plus molle, à perdre quelque chose de leur férocité et de leur vigueur. Mais si chacun s'aré-ment devint moins propre à combattre les bêtes sauvages, en revanche il fut plus aisé de s'assembler pour leur résister en commun. *

Dans ce nouvel état, avec une vie simple et « solitaire, des besoins très-bornés, et les instrumens qu'ils avaient inventés pour y pourvoir, les hommes ^

SECONDE PARTIE. aaS

jouirent d'un fort grand loisir, remployèrent à se procurer plusieurs, sortes de commodités inconnues à leurs pères; et ce fut là le premier Joug qu'il s'imposèrent sans y songer, et la première source de maux qu'ils préparèrent à leurs descendans ; car outre qu'ils continuèrent ainsi à s'affaiblir le corps et l'esprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément, et étant en même temps dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en

était douce ; et l'on était malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder.

On entrevoit un peu mieux ici comment l'usage de la parole s'établit ou se perfectionna insensiblement dans le sein de chaque famille , et l'on peut conjecturer encore comment diverses causes particulières purent étendre le langage et en accélérer le progrès en le rendant plus nécessaire. De grandes inondations ou des tremblemens de terre environnèrent d'eaux ou de précipices des cantons habités; des révolutions du globe détachèrent et coupèrent en fies des portions du continent. On conçoit qu'entre des hommes ainsi rapprochés, et forcés de vivre ensemble, il dut se former une idionie commune , plutôt qu'entre ceux qui erraient librement dans les forêts de la terre ferme. Ainsi il est très-possible qu'après leurs premiers essais de navigation , des insulaires aient porté parmi nous l'usage de la parole ; et il est au moins très-vraisemblable que la société et les langues ont pris naissance dans les lies, et s'y sont perfectionnées avant que d'être connues dans le continent.

Tout commence, à changer de face. Les hommes, errant jusqu'ici dans les bois , ayant pris une assiette plus fixe, se rapprochent lentement, se réunissent

aa(\$ DE L'IMÉGALITÉ DES CONDITIONS/

en diverses troupes ^ et forment enfin dans chaque contrée une nation particulière , unie de mœurs et de caractères , non par des réglemens et des lois > mais par le même genre de vie et d'alimens, et par l'influence commune du climat. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. Des jeunes gens de différens sexes ha-

bitent des cahanes voisines ; le commerce passager que demande la nature en amène hient^t un autre non moins doux et plus permanent par la fréquentation mutuelle. On s'ac* coutume à considérer différens oh jets , et à faire des comparaisons ; on acquiert insensiblement des idées de mérite et de beauté qui produisent des sentimens de préférence. A force de se voir, on ne peut plus se passer de se voir encore. Un sentiment tendre et doux s'insinue dans Pâme j et par la moindre opposition devient une fureur impé-^ tueuse: la jalousie s'éveille avec l'amour; la dis-corde triomphe, et la plus douce des passions reçoit des sacrifices de sang humain.

A mesure que les idées et les sentimens se succèdent, que l'esprit et le cœur s'exercent, le genre hÂmain continue à s'approprier, les liaisons s'étendent eties liens se resserrent. On s'accoutuma à s'assembler devant les cabanes ou autour d'un grand arbre : le chant et la danse , vrais enfans de l'amour et du loisir , devinrent l'amusement ou plutôt l'occupation des honunes et des femmes oisifs et attroupés. Chacun commença à regarder les autres et à vouloir être regardé soi-même , et l'estime publique eut un prix. Celui qui chantait ou dansait le mieux , le plus beau , le plus fort , le plus adroit, ou le plus éloquent , devint le plus considéré ; et ce fut là le premier pas vers llnéga*

SBGo5DE PÀETIB. 22^

lité 9 et vers le vice en même temps : de ces premières préférences naquirent d'un côté la vanité et le mépris , de l'autre la honte et Tenvie ; et la fermentation causée par ces nouveaux levains produisit enfin des composés funestes au bonheur et à rinnocence.

Sitôt que les hommes eurent commencé à s'apprécier mutuellement, et que l'idée de la considération fut formée dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit , et il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De là sortirent les premiers devoirs de la civilité , même parmi les sauvages; et de là tout tort volontaire devint un outrage , parce qu'avec le mal qui résultait de l'injure, l'offensé y voyait le mépris de sa personne, souvent plus insupportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avait témoigné d'une manière proportionnée au cas qu'il élisait de lui-même, les vengeances devinrent terribles , et les hommes sanguinaires et cruels. Voilà précisément le degré où étaient parvenus la plupart des peuples sauvages qui nous sont connus; ' et c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées , et remarqué combien ces peuples étaient déjà loin du premier état de nature , que plusieurs se sont hâtés de conclure que l'homme est naturellement cruel , et qu'il a besoin de police pour l'adoucir, tandis que rien n'est si doux que lui dans son état primitif, lorsque, placé par la nature à des distances égales de la simplicité des brutes et des lumières funestes de l'homme civil , et borné également par l'instinct et par la raison à se garantir du mal qui le menace , il est retenu par la pitié naturelle de faire lui-même du mal à personne , sans y être porté par rien , même après en avoir

DES DE L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS.

reçu. Car) selon l'axiome du sage Locke , il n'y aurait y avoir d'injure où il n'y a point de propriété.

Mais il faut remarquer que la société commencée et les relations déjà établies entre les hommes , exigeaient en eux des qualités différentes de celles qu'ils tenaient de leur constitution pri-

mitive; que la moralité commençant à s'introduire dans les actions humaines^ et chacun' avant les lois étant seul jug« et vengeur des offenses qu'il avait reçues, la bonté convenable au pur état de nature n'était plus celle qui convenait à la société naissante i qu'il fallait que les punitions devinssent plus sévères à mesure que les occasions d'offenser devenaient plus fréquentes 9 et que c'était à la terreur des vengeances de tenir lieu du frein des lois. Ainsi , quoique les hommes fussent devenus moins endurans» et que la pitié naturelle eût déjà souffert quelque altération , ce période du développement des facultés humaine» 5 tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif et la pétillante activité de notre amour-propre, dut être l'époque la plus heureuse et la plus durable. Plus on y réfléchit , plus on trouve que cet état était le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme (16), et qu'il n'en a dû sortir que par quelque funeste hasard^ qui , pour l'utilité éternelle , eût dû ne jamais arriver. L'exemple des sauvages , qu'on a presque tous trouvés à ce point, semble confirmer que le gibre humain était fait pour y rester toujours , que cet état est la véritable jeunesse du monde , et que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas* vers la perfection de l'individu, et , en effet , vers la décrépitude de l'espèce.

SECONDS PAKTIC. 22fl

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes , à/e parer de plumes et de coquillages , à se peindre le. corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instrumens de musique ; en un mot , tant qu'ils ne s'ap-

pliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire , et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains , ils vécurent libres , sains , bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature , et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant ; mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre , dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le poète; c'est l'or et l'argent, mais pour le philosophe, ce sont le fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain. Aussi l'un et l'autre étaient-ils inconnus aux sauvages de l'Amérique, qui pour cela sont toujours demeurés tels; les autres peuples semblent même être restés barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces arts sans l'autre. Et l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi l'Europe a été, sinon plutôt, du moins plus constamment et mieux policée que les autres

a50 DB fiJuickLiti des conditions.

parties du monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer et la plus fertile en blé.

Il est très-difficile de conjecturer comment les hommes sont parvenus à connaître et employer le fer; car il n'est pas croyable qu'ils aient imaginé d'eux-mêmes de tirer la matière de la mine ,

et de lui donner les préparations nécessaires pour la mettre en fusion avant que de savoir ce qu'il en résulterait. D'un autre côté , on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie acci* dentel y que les mines ne se forment que dans les lieux arides et dénués d'arbres et de plantes ; de sorte qu'on dirait que la nature avait pris des pré* cautions pour nous dérober ce fatal secret. Il ne reste donc que la circonstance extraordinaire de quelque volcan, qui, vomissant des matières métaU liques en fusion , aura donné aux observateurs ridée d'imiter cette opération de la nature : encore faut-il leur supposer bien du courage et de la pré* voyance pour entreprendre un travail aussi pénible, et envisager d'aussi loin les avantages qu'ils en pouvaient* retirer ; ce qui ne convient guère qu'à ^es esprits déjà plus exercés que ceux-ci ne le devaient être.

Quant à l'agriculture , le principe en fut connu long-temps avant que la pratique en fût établie: et il n'est guère possible que les hommes, sans cesse occupés à tirer leur subsistance des arbres et des plantes , n'eussent assez promptement l'idée des voies que la nature emploie pour la génération des végétaux; mais leur industrie ne se tourna probablement que fort tard de ce côté-là, soit parce que les arbres qui , avec la chasse et la pêche , fournissaient à leur nourriture, n'avaient pas be-» soin de leurs soins , soit faute de connaître l'usage

EGoHDB PA&TIE

4ul)lé> soit faute d'instrumens pour le cultiver , soit faute de prévoyance pour le besoin à venir , soit enfin faute de moyens pour

empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail. Devenus plus industrieux 9 on peut croire qu'avec des pierres aiguës et des bâtons pointus ils conunencèrent par cultiver quelques légumes ou racines autour de leurs cabanes, long-temps^ avant que de savoir préparer le blé et d'avoir les instrumens néces* saires pour la culture en grand , sans compter que , pou» se livrer à cette occupation et ensementer des terres , il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite; précaution fort éloignée du tour d'esprit de l'homme sauvage^ qui, conune je l'ai dit, a bien de la peine à songer le matin à ses besoins du soir.

L'invention des autres arts fut donc nécessaire f^our forcer le genre humain de s'appliquer à celui de l'agriculture. Dès qu'il fallut des hommes pour fondre et forger le fer , il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvrier^ vint à se multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir à la subsistance commune , sans qu'il y eût moins de bouches pour la consommer ; et conune il fallut aux uns des denrées en échange de leur fer , les autres trouvèrent enfin le secret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De là naquirent d'un côté le labourage et l'agriculture, et de l'autre l'art de travailler les métaux et d'en multiplier les usages.

De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage , et de la propriété une fois reconnue les premières règles de justice: car pour rendre à chacun le sien, il faut que chacun puisse avoir quelque chose ; de plus, les hommes commençant

aSa DB L^INÉCALITÉ DES CONDITIONS.

Ji porter leurs vues dans l'avenir, et se voyant tous quelques biens à perdre 9 il n'y en avait aucun qui n'eût à craindre pour soi la représsaille des torts qu'il pouvait faire à autrui. Cette orîgiine est d'autant plus naturelle , qu'il est impo^ible dé concevoir Pi-dée de la propriété naissante d'ailleurs- que de la niain-d'œuvre I car on ne voit pasxe què, pour s'approprier les choses qu'il n'a point faites, i'homme y peut mettre de plus que son travail. C'est le seul travail qui, donnant droit au cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée , lui en donne par conséquent éur le fonds ^ au moins ji^qu'à la récolte , et ainsi d'année en année ; ce qui, faisant une possession continue, se transforme' aisément en propriété. Lors^e le6 - anîcietis , dit Grotius, ont donné à Cérès l'épi-thètedé législatrice , et à une fête célébrée en son bonnet»* îe nom de Thesmopborie , ils ont fait entendre par là que le partage des terres a produit une nouvelle sorte de droit, c'est-à-dire le droit tié propriété j différent de celui qui résulte de la loi naturelle.

Les choses en cet état eussent pu demeurer égales si les talens eussent été égaux, et que , par ë^éemple, l'emploi du fêr et la consommation des denrées eussent toujours fait une balance exacte : mais la proportion, qi^cTien ne maintenait, tut bientôt rompue; le plus fort faisait plus d'ouvrage ; le plus adroit tirait meilleur parti du sien ; le plus ingénieux trouvait des mc^ens d'abrêger le travail ; le laboureur avait plus besoin de fer, ou le forgeron plus besoin de blé ; et en travaillant également 9 l'un gagnait beaucoup tandis que l'autre avait peiné à vivre. C^est ainsi que l'inégalité naturelle se déploie Insensil)Iemeut avec celle de combinaison , et que les différences des hommes, développées

par celles des circoostances, se rendent plus sensibles, plus permanentes dans leurs effets, et commencent à influencer dans la même proportion sur le sort des particuliers.

Les choses étant parvenues k ce point, il est facile d'imaginer le reste. Je né m'arrêterai pas à décrire rinven^iqn successive des autres arts , le progrès des langues, l'épreuve et l'emploi des talens , l'inégalité des fortunes , l'usage ou l'abus des richesses , ni tous les détails. qui suivent ceux-ci et que chacun peut aisément suppléer. Je me bornerai seulement à jeter un cpup d'œil sur le genre humain l^cé dans un nouvel ordre de choses.

. Yoilà donc, toutes nos 'facultés développées , la mémoire ^ et l'imagination ea jeu , l'amouc-propre intéressé , la raison rendue active , et l'esprit arrivé presque au terme de la perfection dont il est susceptible. Voilà toutes les qualités naturelles mises ep action, le rang et le sort de xîhaque homme .établi, DOQ-seulement sur la quantité des biens et le pouvoir de servir ou de nuire ^ maia sur l'esprit , la beauté, la force ou l'adresse, suit les mérites ou les talens; et ces qualités étant les seules qui pouvaient attirer la considération , il fallut bientôt les avoir ou les.affeejter^ Il fallut pour son avantage se montrer aujbre que ce qu'on était en effet. Être et paraître devinrent dc^ux choses >toutà-lail différentes ; et de cette distinction sortirent le Caste imposant , la ruse trompeuse , et tous les vices qui en sont le cortège. JD'un.avitre côté, de libre et indépendant qu'était auparavant l'homme^ le voilà , par un^ moHitude de nouveaux besoins, aasujetli , pour ainsi dire, à. toute la nature, et surtout à ses semblables, dont il devient l'esclave en un sens , même en devenant leur maître : riche^

aS4 I>E L*IHÉG1LITÉ DES GOUDITIONS.

il a besoin de leurs Services ; pauvre , il a besoin de leurs secours et la médiocrité ne le met point en état de se passer d'eux. Il faut donc qu'il cherche sans cesse à les intéresser à son sort et à leur faire trouver, en effet ou en apparence, leur profit à travailler pour le sien : ce qui le rend fourbe et artificieux avec les uns, impérieux et dur avec les autres, et le met dans la nécessité d'abuser tous ceux dont il a besoin quand il ne peut s'en faire craindre , et qu'il ne trouve pas son intérêt à les servir utilement. Enfin l'ambition dévorante , l'ardeur d'élever sa fortune relative, moins par un Vritable besoin que pour se mettre au -dessus des autres, incitent à tous les hommes un noir penchant à se nuire mutuellement , une jalousie secrète d'autant plus dangereuse, que, pour faire son coup l'usage en «Oreté , elle prend souvent le masque de la bienveillance ; en un mot , la concurrence et rivalité d'une part, de l'autre opposition d'intérêts, et toujours le désir caché de faire son profit aux dépens d'autrui/ tous ces maux sont le premier effet de la propriété et le cortège inséparable de l'inégalité naissante.

Avant qu'on eût inventés des signes représentatifs des richesses, elles ne pouvaient guère consister qu'en terres et en bestiaux, les seuls biens réels que les hommes puissent posséder. Or, quand les héritages se furent accrus en nombre et s'étendirent au point de couvrir le sol entier et de se toucher tous, les uns ne purent plus s'agrandir qu'aux dépens des autres, et les surnuméraires. que la faiblesse ou l'indolence avaient empêché d'en acquérir à leur tour , devenus inutiles sans avoir rien perdu , parce que , tout changeant autour d'eux , eux seuls n'avaient point changé, furent

c[^]ligés de recevoir ou de ravir leur subsistance- de la main des riches ; et de là commencèrent à naître[^] selon les divers caractères des uns et des autres[^] la domination et la servitude , ou la violence et les rapines. Les rois de leur côté connurent à peine le plaisir de dominer, <]u'ils dédaignèrent bien* tôt tous les autres ; et [^] se [^]rvant de leurs anciens esclaves pour en soumettre de nouveaux , ils ne songèrent qu'à subjuguier et asservir leurs voisins : semblables à ces loups affamés qui , ayant une fois goûté de la chair humaine , rebutent toute autre nourriture, et ne veulent plus que dévorer des hommes.

C'est ainsi que. les plus puissans ou les plus misérables se faisant de leurs forces ou de leurs besoins u^e sorte de droit au bien d'autrui, équivalant, selon eux, à celui de propriété, l'égalité rompue fut suivie du plus affreux désordre; c'est ainsi que les usurpations des riches, les brigandages des pauvres , les passions effrénées de tous, étouffant la pitié naturelle et la voix encore faible de la justice , rendirent les hommes avares , ambitieux et méchans. Il s'élevait entre le droit du plus fort et le droit du premier occupant un conflit perpétuel qui ne se terminait que par des combats et des meurtres (17). La société naissante fit place au plus horrible état de guerre: le genre humain se vit avili et désolé, ne pouvant plus retourner sur ses pas, ni renoncer aux acquisitions malheureuses qu'il avait faites , et ne travaillant qu'à sa honte par l'abus des facultés qui l'honorent, se mit lui-même à la veille de sa ruine,

Attonitus novitate mali , diveisque , nûserque , Effugere optât opes, et quae modo voverat odit.

Il n'est pas possible que les hommes n'aient fait

-ùZ^ DB l'inÉCALITÉ DBS COITBITIOlld.

enfin des réflexions sur* une situation aussi misé^ Table et sur les calamités dont ils étaient accablés. Lesilchesstirtout durent bientôt sentir combien leur était désavantageuse une guerre perpétuelle dont ils faisaient seuls tous les frais, et dans laquelle lé risqué de la vie était commun 9 et celui xles biens particuliers.^ Dailleurs, quelque couleur qu'ils pussent donner à leurs usurpations , ils sentaient assez qu'elles n^étaient établies que sur un droit précaire et abusif , et que n'ayant été acquises que par la force, là forcé pouvait les leur ôter sans qu'ils eussent raison de s'en plaindre. Ceux mêmes que la seule industrie avait enrichis ne pouvaient guère fonder leur propriété sur de meilleurs titres, ils avaient beau dire : C'est moi qui ai bâti ce mur; j'ai gagné ce terrain par mon travail. Qui vous a donné les alignémens , leur pouvait-on répondre , et en vertu de qiioi prétendcz-vous être payé à nos dépens d'un travail que nous ne vous avons point imposé? Ignorez -vous qu'une multitude de vos frères périt ou souffre du besoin de ce que vous avez de trop , et qu^ vous fallait un consentement exprès et unaniihe dii genre bumain pour vous ap« proprier sur la subsistance commune tout ce qui allaitau delà de la vôtre? Destitué de raisons valables pour se justifier et de forces suMsantes pour se défendre; écrasant facilement un particulier; mais écrasé lui-même par des troupes de bandits; seut contre tous, et ne pouvant, à cause des jàlbusie» mutuelles, s'unir avec ses égaux contre desennemis unis par l'espoir commun du pillage; te riche, pressé par la nécessité , conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit bumain ; ce fut d'employer en sa saveur les force» mênoies de ceiu qui l'attaquaient^ de Seûre ses dé-

fenséursde ses adversaires, de teur inspirer d'autres maximes, et de leur donner d'autres institutions qui loi fussent aussi favorables que le droit naturel lui était contraire.

Dans cette vue , après avoir exposé à ses voisins rhoeur d'une situation qui les armait tous les uns contre les autres , qui leur rendait leurs possessions aussi onéreuses que leurs be{U}ins,' et où nui ne trouvait sa sûreté ni dans là pauvreté ni dans la richesse , il inventa aisément des raisons spécieuses pour les amener à son but. « Unissons-nous, c leur dit-il , pour garantir de l'oppression lesfaic blés , contenir les ambitieux , et assurer à chacun « la possession de ce qui lui appartient : instituons « des règlements de justice et de paix auxquels c tous soient obligés de se conformer, qui ne fas- « sent acception de personne, et qui réparent en c quelque sorte les^caprices de la fortune, en ^ soumettant également le puissant et le faible à c des devc^rs mutuels. En un mot , au lieu de € tourner nos forces contre nous-mêmes, rassem- « blons-lesen un pouvoir suprême qui nous gou- « veme selon de sages lois, qui protège et défende c tous les membres de l'association , repousse lea « ennemis commiuns, et nous maintienne dans « une concorde éternelle. >

Il en fallut beaucoup mc^ns que l'équivalent de ce discours pour entraîner des hommes grossiers, faciles à séduire, qui d'ailleurs avaient trop d'affaires à démêler entre eux pour pouvoir se passer d'arbitrés, et trop d'avarice et d'ambition pour pouvoir long-temps se passer demaltres. Tous cou* rurent au devant de leurs fers , croyant assurer leuiliberté; car, avec assez de raison pour sentir les avantages d'un établissement politique, ils n'a-

a58 DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

vaient pas assez d'expérience pour en prévoir les dangers : les plus capables de pressentir les abus étaient précisément ceux qui comptaient en profiter ; et les sages mêmes virent qu'il fallait se résoudre à sacrifier une partie de leur liberté, à la conservation de l'autre, comme un blessé se fait couper le bras pour sauver le reste du corps.

Telle fut ou dut être l'origine de la société et des lois, qui donnèrent de nouvelles entraves au faible et de nouvelles forces au riche (t8), détruisirent sans retour la liberté naturelle, axèrent pour jamais la loi de la propriété et de l'égalité d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable et, pour le profit de quelques ambitieux, assujettirent désormais tout le genre humain au travail et à la servitude et à la misère. On voit aisément comment l'établissement d'une seule société rendit indispensable celui de toutes les autres, et comment, pour faire tête à des forces unies, il fallait s'unir à son tour. Les sociétés, se multipliant ou s'étendant rapidement, couvrirait bientôt toute la surface de la terre ; et il ne fut plus possible de trouver un seul coin dans l'univers où l'on pût s'affranchir du joug et soustraire sa tête au glaive souvent mal conduit que chaque homme vit perpétuellement suspendu sur la sienne. Le droit civil étant ainsi devenu la règle commune des citoyens, la loi de nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses sociétés, où, sous le nom de droit des gens, elle fut tempérée par quelques conventions tacites pour rendre le commerce possible et suppléer à la commisération naturelle > qui, perdant de société à société presque toute la force qu'elle avait d'homme à homme, ne réside plus que dans quelques

grandes âmes cosmiques qui franchissent les barrières imaginaires qui

SECONDE PARTIE. SIXIÈME

séparent les peuples, et qui, à l'exemple de l'Être souverain qui les a créés, embrassent tout le genre humain dans leur bienveillance.

Les corps politiques, restant ainsi entre eux . dans l'état de nature , se ressentirent bientôt des inconvénients qui avaient forcé les particuliers d'en sortir ; et cet état devint encore plus funeste entre ces grands corps qu'il ne l'avait été auparavant entre les individus dont ils étaient composés. De là sortirent les guerres nationales, les batailles, les meurtres, les représailles, qui font frémir la nature et choquent la raison , et tous ces préjugés horribles qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le sang humain* Les plus honnêtes gens apprirent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables : on vit enfin les hommes se massacrer par milliers sans savoir pourquoi ; et il se commettait plus de meurtres en un seul jour de combat, et plus d'horreurs à la prise d'une seule ville , qu'il ne s'en était commis dans l'état de nature, durant des siècles entiers, sur toute la face de la terre. Tels sont les premiers effets qu'on entrevoit de la division du genre humain en différentes sociétés. Revenons à leur institution.

Je sais que plusieurs ont donné d'autres origines aux sociétés politiques, comme les conquêtes du plus puissant, ou l'union des faibles; et le choix entre ces causes est indifférent à ce que je veux établir : cependant celle que je viens d'exposer me paraît la plus naturelle par les raisons suivantes. 1^{re} Que, dans le premier cas, k

droit de conquête n'étant point un droit n'en a pu fonder aucun autre , le conquérant et les peuples conquis restant toujours entre eux dans l'état de guerre , à moins que

2^o DE L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS.

la nation remise en pleine liberté ne choisisse volontiers son vainqueur pour chef : jusque-là quelques capitulations qu'on ait faites comme elles n'ont été fondées que sur la violence et que par conséquent elles sont nulles par le fait même il ne peut y avoir, dans cette hypothèse ni véritable société ni corps politique , ni d'autre loi que celle du plus fort. 2* Que ces mots de fort et de faible sont équivoques dans le second cas ; que , dans l'intervalle qui se trouve entre l'établissement du droit de propriété ou de premier occupant et celui des gouvernements politiques y le sens de ces termes est mieux rendu par ceux de pauvre et de riche, parce qu'en effet un homme n'avait point , avant les lois, d'autre moyen d'assujettir ses égaux qu'en attaquant leur bien , ou leur faisant quelque part du sien. 3" Que les pauvres n'ayant rien à perdre que leur liberté, c'eût été une grande folie à eux de s'ôter volontairement le seul bien qui leur restait pour ne rien gagner en échange ; qu'au contraire les riches étant, pour ainsi dire, sensibles dans toutes les parties de leurs biens, il était beaucoup plus aisé de leur faire du mal; qu'ils avaient par conséquent plus de précautions à prendre pour s'en garantir ; et qu'enfin il est raisonnable de croire qu'une chose a été inventée par ceux à qui elle est utile plutôt que par ceux à qui elle fait du tort.

Le gouvernement naissant n'eut point une forme constante et régulière. Le défaut de philosophie et d'expérience ne laissait apercevoir que les inconvénients présents; et l'on ne songeait à re-

médier aux autres qu'à mesure qu'ils se présentaient» Malgré tous les travaux des plus sages législateurs, rétat politique demc-fura toujours imparfait > parce

SECONDE PARTIE. 2[^]i

qu'il était presque l'ouvrage du hasard , et que,nidl commencé, le temps, en découvrant les défauts et suggérant des remèdes , ne put jamais réparer les vices de la constitution : on raccommodait sans cesse, au lieu qu'il eût fallu commencer par nettoyer l'aire et écarter tous les vieux matériaux, comme fit Lycurgue à Sparte, pour élever ensuite un bon édifice. La société ne consista d'abord qu'en quelques conventions générales que tous les particuliers s'engageaient à observer, et dont la communauté se rendait garante envers chacun d'eux. Il fallut que l'expérience montrât combien une pareille constitution était faible, et combien il était facile aux infracteurs d'éviter la conviction ou le châtiment des fautes dont le public seul devait être le témoin et le juge : il fallut que la loi fût éludée de mille manières : il fallu que les inconvéniens et les désordres se multipliasent continuellement pour qu'on songeât enfin, à confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique , et qu'on commît à des magistrats le soin de faire observer les délibérations. du peuple ; car de dire que les chefs furent choisis avant que la confédération fût faite , et que les ministres des lois existèrent avant les lois mêmes, c'est une supposition qu'il n'est pas permis de combattre sérieusement.

Il né serait pas plus raisonnable de croire que les peuples se sont d'abord fêtés entre les bras d'uu maitre absolu, sans conditions et sans retour, et que le premier moyen de pourvoir à la sûreté commune qu'aient imaginé des hommes fiers et indomptés ,

a été de se précipiter dans l'esclavage. En effet , pourquoi se sont-ils donné des supérieurs^ si ce n'est pour les défendre contre l'oppression , 8. > XI

DE l'isÉCALITÉ des CONDITIONS

et protéger leurs biens , leurs libertés y et leurs vies,, qui sont, pour ainsi dire 9 les élémens constitutifs de leur être? Or, dans les relations d'homme à homme, le pis qui puisse arriver à l'un étant de se voir à la discrétion de l'autre, n'eût-il pas été contre le bon sens de commencer par se dépouiller entre les mains d'un chef des seules choses pour la conservation desquelles ils avaient besoin de son secours? Quel équivalent eût-il pu leur offrir pour la concession d'un si beau droit? et s'il eût osé l'exiger sous le prétexte de les défendre , n'eût-il pas aussitôt reçu la réponse de l'apologue : Que nous fera de plus l'ennemi ? M est donc incontestable, et c'est la maxime fondamentale de tout le droit politique, que les peuples se sont donné des chefs pour défendre leur liberté et non pour les asservir. Si nous avons un prince ^ disait Plinie à Trajan , c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître.

Les politiques font sur l'amour de la liberté les mêmes sophismes que les philosophes ont faits sur l'état de nature : par les choses qu'ils voient ils jugent des choses très -différentes qu'ils n'ont pas vues ; et ils attribuent aux hommes un penchant naturel à la servitude , par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont sous les yeux supportent la leur ; sans songer qu'il en est de la liberté comme de l'innocence et de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, et dont le goût se perd sitôt

qu'on les a perdues. Je connais les délices de ton pays , disait Brasidas à un satrape qui èmpai-ait la vie de Spaité à dellè de Persépolis; mais lu ne peux connaître les plaisirs du mien.

Conusie lih coursier indompté hérissè ses crins ^

SECONDE PAKTIE. 2^3

frappe la terre du pied et se débat impétueusement à la seule approche du mors, taudis qu'un cheval dressé souffre patiemment la verge et l'éperon, l'homme barbare ne plie point sa tête au jou^ que rhomme civilisé porte sans murmure , et il préfère la plus orageuse liberté à un assujettissement tran* quille. Ce n'est donc pas par l'avilissement des peuples asservis qu'il faut juger des dispositions naturelles de l'homme pour ou coBtre la servitude, mais par les prodiges qu'ont faits tous les peuples libres pour se garantir de l'oppression. Je sais que les premiers ne font que vanter sans cesse la paix et le ref os dont ils jouissent dans leurs fers, et que miserrimam servitutem pacem appeiiarU: mais quand je vois les autres sacrifier les plaisirs , le repos, la richesse, la puissance, et la vie même, à la conservation de ce seul bien si dédaigné de ceux qui l'ont perdu ; quand je vois des animaux nés libres , et abhorrant la captivité , se briser la tête contre les barreaux de leur prison ; quand je vois des multitudes de sauvages tout nus mépriser les voluptés européennes, et braver la fa^, le feu , le fer et la mort , pour ne conserver que leur indépendance, je sens que ce n'est pas à des esclaves qu'il appartient de raisonner de liberté.

Quant à l'autorité paternelle, dont plusieurs ont fait dériver le gouvernement absolu et toute la société, saps recourir aux preuves contraires de Locke et de Sidney, il suf&tde remarquer

que rien au monde n'est plus éloigné de l'esprit féroce du despotisme que la douceur de cette autorité , qui regarde plus à l'avantage de celui qui obéit qu'à l'utilité de celui qui commande ; que , par la loi de nature, le père n'est le maître de l'enfant qu'aussi long-temps que son secours lui est nécessaire; qu'au delà de ce

244 * > * l'INÉGALITÉ DES CONDITIONS.

terme ils reviennent à l'aïeul, et qu'alors le fils , parfaitement indépendant du père , ne lui doit que du respect et non de l'obéissance ; car la reconnaissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger. Au lieu de dire que la société civile dérive du pouvoir paternel , il fallait dire au contraire que c'est d'elle que ce pouvoir tire sa principale force. Un individu ne fut reconnu pour le père de plusieurs que quand ils restèrent assemblés autour de lui. Les biens du père dont il est véritablement le maître, sont les liens qui retiennent ses enfans dans sa dépendance, et il peut ne leur donner part à sa succession qu'à proportion qu'ils auront bien mérité de lui par une continuelle déférence à ses volontés. Or, loin que les sujets aient quelque faveur semblable à attendre de leur despote, comme ils lui appartiennent en propre, eux et tout ce qu'ils possèdent, ou du moins qu'il le prétend ainsi, ils sont réduits à recevoir comme une faveur ce qu'il leur laisse de leur propre bien : il fait justice quand il les dépouille ; il fait grâce quand il les laisse vivre.

En continuant d'examiner ainsi les faits par le droit , on ne trouverait pas plus de solidité que de vérité dans l'établissement volontaire de la tyrannie , et il serait difficile de montrer la validité d'un contrat qui n'obligerait qu'une des parties , où l'on mettrait tout d'un côté et rien de l'autre , et qui ne tournerait qu'au préjudice de celui qui s'engage. Ce système odieux est bien éloi-

gné d'être, même aujourd'hui , celui des sages et bons monarques , et surtout des rois de France , comme on peut le voir en divers endroits de leurs édits, et en particulier dans le passage -suivant d'un écrit célèbre, publié en 1667, au nom et par les ordres de Louis XIV:

« Qu'on ne dise point que le souverain ne soit pas « sujet aux lois de son état , puisque la proposition « contraire est une vérité du droit des gens , que « la flatterie a quelquefois attaquée, mais que les « bons princes ont toujours défendue comme une •c divinité tutélaire de leurs états. Combien est-il « pins légitime de dire , avec le sage Platon , que « la parfaite félicité d'un royaume est qu'un prince « soit obéi de ses sujets, que le prince obéisse à la « loi , et que la loi soit droite et toujours dirigée « au bien public!» Je ne m'arrêterai point à rechercher si la liberté étant la plus noble des facultés de l'homme, ce n'est pas dégrader sa nature, se mettre au niveau des bêtes esclaves de l'instinct, offenser même l'auteur de son être , que de renoncer sans réserve au plus précieux de tous ses dons, que de se soumettre à commettre tous les crimes •qu'il nous défend pour complaire à un maître féroce ou insensé , et si cet ouvrier sublime doit être plus irrité de voir détruire que déshonorer son plus bel ouvrage. [Je négligerai, si l'on l'eut , l'auto-, l'ité de Barbeyraû, qui déclare nettement d'après Locke, que nul ne peut vendre sa liberté jusqu'à se soumettre à une puissance arbitraire qui le traite à sa fantaisie : Car, ajoute-t-il, ce serait vendre sa propre vie, dont on n'est pas le maître (*).] Je demanderai seulement de quel droit ceux qui n'ont pas craint de s'avilir eux-mêmes jusqu'à ce point, ont pu soumettre leur postérité à la même ignominie , et renoncer pour elle à des biens qu'elle ne tient point de leur libéralité , et sans lesquels la vie même est onéreuse à tous ceux qui en sont dignes.

.{*J Ce passage n'est pas dans les premières éditions.

#4^ I>£ L'INÉGALITÉ DES COUTUMES S*

Puflendorff dit que , tout de même qu'on transfère son bien à autrui par des conventions et de» Contrats , on peut aussi se dépouiller de sa liberté en faveur de quelqu'un. C'est là^ ce me semble, un fort mauvais raisonnement: car, premièrement, le bien que j'aliène me devient une chose tout-à • fait étrangère, et dont l'abus m'est indifférent ; mais il m'importe qu'on n'abuse point de ma liberté; et je ne puis, sans me rendre coupable du mal qu'on me forcera de faire , m'exposer à devenir l'instrument du crime. De plus, le droit de propriété n'étant que de convention et d'institution humaine, tout homme peut à son gré disposer de <^e qu'il possède : mais il n'en est pas de même des dons essentiels de la nature, tels que la vie et la liberté , dont il est permis à chacun de jouir, et dont il est au moins douteux qu'on ait droit de se dépouiller : en s'ôtant l'une on dégrade son être, en s'ôtant l'autre on l'anéantit autant qu'il est en soi : et comme nul bien temporel ne peut dédommager de l'une et de l'autre , ce serait offenser à la fois la nature et la raison que d'y renoncer à quelque prix que ce fût. Mais quand on pourra! aliéner sa liberté comme ses biens ^ la différence serait très- grande pour les enfans, qui ne jouissent des biens du père que par transmission de son droit; au lieu que la liberté étant un don qu'ils tiennent de la nature en qualité d'hommes, leurs parens n'ont eu aucun droit de les en dépouiller : de sorte que comme pour établir l'esclavage il a fallu faire violence à la nature , il a fallu la changer pour perpétuer ce droit : et les jtu-isconsultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'une esclave naîtrait esclave , ont décidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtrait pas homme.

il me paraît donc certain que non-seulement les gouvernements n'ont point commencé par le pouvoir arbitraire, qui n'en est que la corruption, le terme extrême, qui les ramène enfin à la seule loi du plus fort, dont ils furent d'abord le remède; mais encore que quand même ils auraient ainsi commencé, ce pouvoir étant par sa nature illégitime , n'a pu servir de fondement aux droits de la la société, ni par conséquent à l'inégalité d'institution.

Sans entrer aujourd'hui dans les recherches (*) qui sont encore à faire sur la nature du pacte fondamental de tout gouvernement, je me borne» en suivant l'opinion commune , à considérer ici l'établissement du corps politique comme un vrai contrat entre le peuple et les chefs qu'il se choisit ; contrat par lequel les deux parties s'obligent à l'observation des lois qui y sont stipulées et qui forment les liens de leur union. Le peuple ayant, au sujet des relations sociales , réuni toutes ses volontés en une seule, tous les articles sur lesquelscette volonté s'explique deviennent autant de lois fondamentales qui obligent tous les membres de l'état sans exception, et l'une desquelles règle le choix et le pouvoir des magistrats chargés de veiller à l'exécution des autres. Ce pouvoir s'étend à tout ce qui peut maintenir la constitution , sans aller jusqu'à la changer. On y joint des honneurs qui rendent respectables les lois et leurs ministres, et pour ceux-ci personnellement des prérogatives qui les dédommagent des pénibles travaux que coûte une bonne administration. Le magistrat, de son côté , s'oblige à n'user du pouvoir qui lui est

(*) J.-J. les a faites depuis dans son Contrat social

-24s DE l'inégalité des conditions.

confié que selon l'intention des comoiettans^ à maintenir chacun dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient, et à préférer en toute occasion l'utilité publique à son propre intérêt.

Avant que Texpérience eût montré, ou que la connaissance du cœur humain eût fait prévoir les abus inévitables d'une telle constitution , elle dut paraître d'autant meilleure , que ceux qui étaient chargés de veiller à sa conservation y étaient eux-mêmes le plus intéressés : car la magistrature et ses droits n'étant établis que sur les lois fondamentales, aussitôt qu'elles seraient détruites, les magistrats cesseraient d'être légitimes , le peuple ne serait plus tenu de leur obéir; et comme ce n'aurait pas été le magistrat, mais la loi qui aurait constitué l'essence de l'état, chacun rentrerait de droit dans sa liberté naturelle.

Pour peu qu'on y réfléchît attentivement , ceci se confirmerait par de nouvelles raisons; et par la nature du contrat on verrait qu'il ne saurait être irrévocable; car s'il n'y avait point de pouvoir supérieur qui pût être garant de la fidélité des contractans , ni les forcer à remplir leurs engagemens réciproques , les parties demeureraient seules juges dans leur propre cause , et chacune d'elles aurait toujours le droit de renoncer au contrat sitôt qu'elle trouverait que l'autre en enfreint les conditions, ou qu'elles cesseraient de lui convenir. C'est sur ce principe qu'il semble que le droit d'abdiquer peut être fondé. Or, à ne considérer, comme nous faisons , que l'institution humaine ; si le magistrat , qui a tout le pouvoir en main et qui s'approprie tous les avantages du contrat, avait pourtant le droit de renoncer à l'autorité , à plus forte raison le peuple, qui paie toutes les fautes des chefs ^

devrait être le droit de renoncer à la dépendance. Mais les dissensions affreuses , les désordres innombrables entraînent nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre chose combien les gouvernemens humains avaient besoin d'une base plus solide que la seule raison , et . combien il était nécessaire au repos public que la .volonté divine intervînt pour donner à l'autorité souveraine un caractère sacré et inviolable qui ôtât aux sujets le funeste droit d'en disposer. Quand la religion n'aurait fait que ce bien aux hommes , . c'en serait assez pour qu'ils dussent tous la chérir et l'adopter 9 même avec ses abus, puisqu'elle épargne encore plus de sang que le fanatisme n'en fait couler. Mais suivons le fil de notre hypothèse.

Les diverses formes des gouvernemens tirent leur origine des différences plus ou moins grandes qui . se trouvèrent entre les particuliers au moment de l'institution. Un homme était-il éminent en pouvoir , en vertu, en richesses ou en crédit, il fut seul élu magistrat , et l'état devint monarchique. Si plusieurs , à peu près égaux entre eux , l'emportaient sur tous les autres^ ils furent élus conjointement, et l'on eut une aristocratie. Ceux dont la fortune ou les talens étaient moins disproportionnés , et qui s'étaient le moins éloignés de l'état de nature, gardèrent, en commun l'administration suprême , et formèrent une. démocratie. Le temps vérifia laquelle de ces formes était la plus avantageuse aux hommes. Les uns restèrent uniquement soumis aux lois , les autres obéirent bientôt à des maîtres. Les citoyens voulurent garder leur liberté ; les sujets ne songèrent qu'à l'ôter à leurs voisins, ne pouvant souffrir que d'autres jouissent d'un bien dont ils

So DE L'ÉGALITÉ DES CONSTITUTIONS*

ne jouissaient plus eux-mêmes. En un li^t , d'un c^té furent les richesses et les conquêtes , et de l'autre le bonheur et la vertu- Dans ces divers gouvememens , toutes les magisg is(ratures furent d'abord électives ; et quand la richesse ne remportait pas, la préférence était accordée au mérite, qui donne un ascendant naturel, et à l'âge qui donne l'expérience dans les afiahres et le sans-froid dans les délibérations. T es anciens de5 Hébreux, les gérontes de Sparte, le sénat de Rome, il l'élymologie même de notre mot seigneur j montrent combien autrefois la vieillesse était respectée. Plus les élections tombaient sur des hommes a van* ces en âge , plus elles devenaient fréquentes , et plus leurs embarras se fi^isaient sentir: les brigues s'introduisirent, les factions se formèrent, les par-

' tîs s'aigrirent, les guerres civiles s'allumèrent; enfin le sang des citoyens fut sacrifié au prétendu bon-

' heur de l'état , et l'on fut à la veille de retomber dans l'anarchie des temps antérieurs. L'ambition des principaux profita de ces circonstances pour

■ peri>étuer leurs charges dans leurs familles ; le peuple, déjà accoutumé à la dépendance, au repos, et aux commodités de la vie, et déjà hors d'état de briser ses fers , consentit à laisser augmenter sa servitude pour affermir isa tranquillité .; et c'est ainsi que les chefs , devenus héréditaires , s'accoutumèrent à regarder leur magistrature comme un

* bien de famille ; à se regarder eux-mêmes comme les propriétaires de l'état, dont ils n'étaient d'abord que les oflSciars ; à appeler leurs concitoyens leurs esclaves ; à les compter comme du bétail , au nombre des choses qui leur appartenaient; et à s'ap-

peler eux-mêmes égaux aux dieux, et rois des rois. Si nous suivons le progrès de l'inégalité d^ns ces

SECONDE PARTIE. sSl

différentes révolutions, nous trouverons que rétablissement de la loi et du droit de propriété fut son premier terme , l'institution de la magistrature le second , que le troisième et dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire; en sorte que l'éfat de riche et de pauvre fut autorisé par la première époque , celui de puissant et de faible par la seconde , et par la troisième celui de maître et d'esclave , qui est le dernier degré de l'inégalité, et le terme auquel aboutissent enfin tous les autres, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout-à-fait le gouvernement, ou le rapprochent de l'institution légitime.

Pour comprendre la nécessité de ce progrès, il faut moins considérer les motifs de l'établissement du corps politique, que la forme. gu'il prend dans son exécution et les inconvéniens qu'il entraîne api'ès lui ; car les vices qui rendent nécessaires les institutions sociales sont les mêmes qui en rendent Fabus inévitable : et comme , excepté la seule Sparte , où la loi veillait principalement à l'éducation des enfans, et où Lycurgue établit des mœurs qui le dispensaient presque d'y ajouter des lois , les lois, en général moins fortes que les passions , contiennent les hommes sans les changei* ; il serait aisé de prouver que tout gouvernement qui, sans se corrompre ni s'altérer , ni arclierait toujours exactement selon la fin de son institution, aurait été in^ stitué sans nécessité, et qu'un pays où personne n'éluderait les lois et n'abuserait de la magistrature, n'aurait besoin ni de magistrats ni de lois.

Les distinctions politiques amènent nécessairement les distinctions civiles. L'inégalité, croissant entre le peuple et ses chefs, se fait bientôt sentir parmi les particuliers, et s'y modifie en mille ma-

252 DE L'INEGALITÉ DES COÛTS.

nières selon les passions, les talens et les occupations. Le magistrat ne saurait usurper un pouvoir illégitime sans se faire des créatures auxquelles il est forcé d'en céder quelque partie. D'ailleurs les citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition, et regardant plus au-dessous qu'au-dessus d'eux, la domination leur devient plus chère que l'indépendance, et qu'ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il est très-difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander, et le politique le plus adroit ne viendrait pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudraient qu'être libres. Mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des âmes ambitieuses et lâches, toujours prêtes à courir les risques de la fortune, et à dominer ou servir presque indifféremment, selon qu'elle leur devient favorable ou contraire. C'est ainsi qu'il dut venir un temps où les yeux du peuple furent à tel point que ses conducteurs n'avaient qu'à dire au plus petit des hommes : Sois grand, toi et toi-même ; aussitôt il paraissait grand à tout le monde, qu'à ses propres yeux, et ses descendans s'élevaient encore à mesure qu'ils s'éloignaient de lui ; plus la cause était reculée et incertaine, plus l'effet augmentait ; plus on pouvait compter de fainéans dans une famille, et plus elle devenait illustre.

Si c'était ici le lieu d'entrer en des détails, j'expliquerais facilement comment, sans même que le gouvernement s'en mêle, l'in-

égalité de crédit et d'autorité devient inévitable entre les particuliers (19), sitôt que, réunis en une même société, ils sont forcés de se comparer entre eux, et de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans l'usage continuel qu'ils ont à faire les uns des autres. Ces

SECONDE PARTIE. a53

différences sont de plusieurs espèces. Mais en général la richesse, la noblesse ou le rang, la puissance et le mérite personnel étant les distinctions principales par lesquelles on se mesure dans la société, je prouverais que l'accord ou le conflit de ces forces diverses est l'indication la plus sûre d'un état bien ou mal constitué : je ferais voir qu'entre ces quatre sortes d'inégalités, les qualités personnelles étant l'origine de toutes les autres, la richesse est la dernière à laquelle elles se réduisent à la fin, parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien-être et la plus facile à communiquer, on s'en sert aisément pour acheter tout le reste ; observation qui peut faire juger assez exactement de la mesure dont chaque peuple s'est éloigné de son institution primitive, et du chemin qu'il a fait vers le terme extrême de la corruption. Je remarquerais combien ce désir universel de réputation, d'honneurs et de préférences, qui nous dévore tous, exerce et compare les talents et les forces ; combien il excite et multiplie les passions ; et combien, rendant tous les hommes concurrents, rivaux, ou plutôt ennemis, il cause tous les jours de revers, de succès, et de catastrophes de toute espèce, en faisant courir la roue à tant de prétendants. Je montrerais que c'est à cette ardeur de faire parler de soi, à cette fureur de se distinguer qui nous tient presque toujours hors de nous-mêmes, que nous devons ce qu'il y a de meilleur et de pire parmi les hommes, nos vertus et

nos vices , nos sciences et nos erreurs, nos conquérans et nos philosophes, c'est-à-dire une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes. Je prouverais enfin que si Ton voit une poignée de puissans et de riches au

L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS

faite (es grandeurs et de la fortune , tandis que la foule rampe dans obscurité et la misère , c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils jouissent qu'autant que les autres en sont privés , et que 9 sans changer d'état, ils cesseraient d'être heureux si le peuple cessait d'être misérable.

Mais ces diHails seraient seuls la matière d'un ouvrage considérable dans lequel on pèserait les avantages et les inconvéniens de tout gouvernement, relativement aux droits de l'état de nature , et où Ton dévoilerait toutes les faces différentes sous lesquelles l'inégalité s'est montrée jusqu'à ce jour, et pourra se montrer dans les siècles futurs, selon la nature de ces gouvernemens et les révolutions que le temps y amènera nécessairement On verrait la multitude opprimée au dedans par une suite des précautions mêmes qu'elle avait prises contre ce qui la menaçait au dehors ; on verrait l'oppression s'accroître continuellement sans que les opprimés pussent jamais savoir quel terme elle aurait, ni quels moyens légitimes il leur resterait pour l'arrêter; on verrait les droits des citoyens et les libertés nationales s'éteindre peu à peu , et les réclamations des faibles traitées de murmures séditieux ; on verrait la politique restreindre à une portion mercenaire du peuple l'honneur de défendre la cause commune ; on verrait de la

sortir la nécessité des impôts, le cultivateur découragé quitter son champ, même durant la paix, et laisser la charrue pour ceindre l'épée ; on verrait naître les règles funestes et bizarres du point d'honneur ; on verrait les défenseurs de la patrie en devenir tôt ou tard les ennemis, tenir sans cesse le poignard levé sur leurs concitoyens; et il viendrait un temps où on les entendrait dire à l'oppresseur de leur pays :

SECONDE PARTIE- 55

Pdctore si fratris ^ladiuIn juguioque parentis Gondere mft jn-beas , gravidœque in viscera partu ^ Conjugis, invita peragatn tamen uinnia dextrâ.

(LucAiN , Pluir.^ . , I , .<7(). y

De Textreme inégalité des conditions et des fortunes , de la diversité des passions et des talent? , des arts inutiles , des arts pernicieux , ^s sciences frivoles, sortiraient des foules de préjugés, également contraires à la raison , au bonheur et à la vertu : on verrait fomenté par les chefs tout ce qui peut affaiblir d(es hommes rassemblés en les désunissant, tout ce qui peut donner à la société un air de concorde apparente et y semer un germe de division réelle, tout ce qui peut inspirer aux différens ordres une défiance et une haine mutuelle par Popposition de "leurs droits et de leurs intérêts, et fortifier par conséquent le pouvoir qui les contient tous.

C'est du ^ên de ce désordre et de ces révolutions que le despotisme , élevant par degrés sa tête hideuse, et dévorant tout ce qu'il aurait aperçu de bon et de sain dans toutes les parties de l'état, parviendrait enfin à fouler aux pieds les lois et le peuple , et à s'établir sur les ruines de la repu-* blique. Les temps qui précé-

deraient ce dernier changement seraient des temps de troubles et de calamités; mais à la fm tout serait englouti par le mionstre, et les pt*U(>les n'auraient plus de chefs ni de lois , mais seulement des tyrans. Dès cet instant aussi il cesserait d'être question de niceurs et de vertus : car partout od règne le despotisme, cui ex haicsto tiuUa est s/)e\$, il ne souffre aucun autre maître ; sitôt qu'il parle, il n'y a ni probilé ni devoir à consulter , et la plus aveugle obéissjmce est la seule vertu qui reste aux esclaves.

256 DE l'inégaute des conditions.

C'est ici le dernier terme de l'inégalité, et le point extrême qui ferme îé cercle et touche au point d'où nous sommes partis : c'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux, parce qu'ils ne sont rien, et que les sujets n'ayant plus d'autre loi que la volonté du maître , ni le maître d'autre règle que ses passions, les notions du bien et les principes de la justice s'évanouissent derechef : c'est ici que tout se ramène à la seule loi du plus fort, et par conséquent à un nouvel état de nature différent de ceïù par lequel nous avons commencé , en ce que l'un était l'état de nature dans sa pureté, et que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption. Il y a si peu de différence d'ailleurs entre ces deux états, et le contrat de gouvernement est tellement dissous par le despotisme , que le despote n'est le raaître qu'aussi long-temps qu'il est le plus fort ; et que sitôt qu'on peut l'expulser, il n'a point à réclamer contre la violence. L'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un sultan est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposait la veille des vies et des biens de ses sujets. La seule force le maintenait , la seule force le renverse : toutes choses se passent ainsi selon l'ordre naturel ; et , quel que puisse être l'événement de ces courtes et fréquentes révolutions, nul ne peut se

plaindre de l'injustice d'autrui , mais seulement de sa propre imprudence ou de son malheur.

Eadécouvrant et suivant ainsi les routes oubliées et perdues qui de l'état naturel ont dû mener l'homme à l'état civil; en rétablissant, avec les positions intermédiaires que je viens de marquer, celles que le temps qui me presse m'a fait supprimer , ou que l'imagination ne m'a point suggérées , tout lecteur attentif ne pourra qu'être frappé de l'espace im-

meose qui sépare ces deux états. C'est dans. cette lente succession des choses qu'il verra la solution d'une infinité de problèmes de morale et de politique que les philosophes ne peuvent résoudre. Il sentira que le genre humain d'un dge n'étant pas le genrd humain d'un autre âge, la raison pourquoi Dipgène ne trouvait point d'homme, c'est qu'il cherchait parmi ses contemporains rhomme d'un temps qui n'était plus. Caton, dira-t-il, périt avec Rome et la liberté , parce qu'il fut déplacé dans son siècle ; et le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'ileût gouverné cinq cents ans plus tôt. En un mot , il expliquera comment l'âme et les passions humaines, s' altérant insensiblement, changent pour ainsi dire de nature ; pourquoi nos besoins et nos plaisirs changent d'objets à la longue ; pourquoi, l'homme originel s'évanouissant par de- ~ grés, la société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'homnies artificiels et de passions factices qui sont l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations, et n'ont aucun vrai fondement dans la nature. Ce que la réflexion nous apprend là-dessus, l'observation le confirme, parfaitement : l'homme sauvage et l'homme policé diffèrent tellement par le fond du cœur et des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un réduirait l'autre au désespoir. Le premier ne res-

pire que le repos et la liberté; il ne veut que vivre et rester oisif, et l'ataraxie même du stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire le citoyen , toujours actif, sue , s'agite , se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses; il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre , ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité : il fait 8. * u

208 DE l'inégalité DES CONDITIONS.

sa cour aux grands qu'il hait, et aux riches qu'il méprise; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir; il se vante orgueilleusement de sa bassesse et de leur protection ; et , fier de son esclavage , il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles et enviés d'un mihivStre européen ! Combien de morts cruelles ne préférerait pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ! Mais pour voir le but de tant de soins, il faudrait que ces mots puissance et réputation, eussent un sens dans son esprit; qu'il apprit qu'il y a une sorte d'hommes qui comptent pour quelque chose les regards du reste de l'univers, qiii savent être heureux et contents d'eux-mêmes sur le témoignage d'autrui plutôt que sur le leur propre. Telle est en effet la véritable cause de toutes ces différences : le sauvage vit en lui-même; l'homme sociable, toujours hors de lui , ne sait vivre que dans l'opinion des autres, et c'est, pour ainsi dire , de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. Il n'est pas de mon sujet de montrer comment d'une telle disposition naît tant d'indifférence pour le bien et le mal , avec de si beaux discours de morale ; comment , tout se réduisant aux apparences , tout devient factice

et joué, honneur, amitié, vertu, et souvent jusqu'aux vices mêmes dont on trouve enfin le secret de se glorifier; comment, en un mot, demandant toujours aux autres ce que nous sommes, et n'osant jamais nous interroger là - dessus nous-mêmes, au milieu de tant de philosophie, d'humanité, de politesse et de maximes sublimes, • nous n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole y de

rien tirer sans vertu, de la raison sans sagesse, et du plaisir sans bonheur. Il me suffit d'avoir prouvé que ce n'est point là l'état originel de l'homme, et que c'est le seul esprit de la société et l'inégalité, qu'elle engendre 9 qui changent et altèrent ainsi toutes nos inclinations naturelles.

J'ai tâché d'exposer l'origine et le progrès de l'inégalité, l'établissement et l'abus des sociétés politiques 9 autant que ces choses peuvent se déduire de la nature de l'homme par les seules lumières de la raison, et indépendamment des dogmes sacrés qui donnent à l'autorité souveraine la sanction du droit divin. Il suit de cet exposé que l'inégalité, étant presque nulle dans l'état de nature, tire sa force et son accroissement du développement de nos facultés et des progrès de l'esprit humain, et devient enfin stable et légitime par l'établissement de la propriété et des lois. Il suit encore que l'inégalité morale 9 autorisée par le seul droit positif, est contraire au droit naturel toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité physique; distinction qui détermine suffisamment ce qu'on doit penser à cet égard de la sorte d'inégalité qui règne parmi tous les peuples policés, puisqu'il est manifestement contre la loi de nature, de quelque manière qu'on la définisse^ qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage, et qu'une

poignée de gens regorge de superûuils , tandis que la multitude affamée , manque du nécessaire.

WVi nu DISCOURS SUR L ORIGliNE ET LES Fo:!
«D£MEM\$ nSI L'ia£GAUTÉ PAR.^1 LES HOMMES-

DEDICACE

(i) Pag. iSi. HÉRODOTE raconte qu'après le meurtre da faux Smerdis, les sept libérateurs de la Perse s'ctant assemble's pour délibérer sur la forme du gouvernement qu^iU donneraient à l^état, Otanès opina fortement pour la république; avis d'autant plus extraordinaire dans la bouche d'uu fSatrape, qu'outre la prétention qu'il pouvait avoir à l'empire, les grands craignent plus que la mort une sorte de gouvernement qui les force ï respecter les hommes. Otanès, comme on peut bien croire , ne fut point écouté ^ et voyant qu'on allait procéder a l'élection d'un monarque , lui qui ne voulait ni obéir ni commander ^ céda volontairement aux autres concurreus son droit à la couronne , demandant pour tout dédommagement d'être libre et indépendant, lui et sa postérité ; ce qui lui fut accordé. Quand Hérodote ne nous apprendrait pas la restriction qui fut mise a ce privilège, il faudrait nécessairement la supposer; autrement Otanès, ne reconnaissant aucune sorte de loi , et n'ayant de compte à rendre à personne , aurait été tout-puissant dans l'état, et plus puissant que le roi même. Maisiln^y avait guère d'apparence qu'un homme capable de se contenter en pareil cas d'un tel privilège fût capable d'en abuser. En effet on ne voit pas que ce droit ait ja-

mais causé le moindre trouble dans le royaume, ni par le sage Otanès, ni par aucun de ses descendants.

PRÉPACE.

(Note 2 , pag. i65.) Dès mon premier pas, je m'appuie avec confiance sur une de ces autorités respectables pour les philosophes, parce qu'elles viennent d'une raison solide et sublime qu'eux seuls savent trouver et sentir.

« Quelque intérêt que nous ayons à nous connaître nous-mêmes , je ne sais si nous ne connaissons pas mieux tout » ce qui n'est pas nous. Pourvus par la nature d'organes « unique-ment destinés à notre conservation , nous ne les

KoTC8. uGi

« employons qu'à recevoir les impressions étrangères; nous ne cherchons qu'à nous répandre au dehors , et à exister hors de nous : trop occupés à multiplier les fonctions de « nos sens, et à augmenter l'étendue extérieure de notre être, rarement faisons- nous usage de ce sens intérieur qui nous réduit à nos vraies dimensions, et qui sépare de nous « tout ce qui n'est pas. C'est cependant de ce sens dont « il faut nous servir si nous voulons nous connaître; c'est le seul par lequel nous puissions nous juger. Mais comment « donner à ce sens son activité et toute son étendue? Comment dégager notre connaissance, dans laquelle il réside , de toutes « les illusions de notre esprit? Nous avons perdu l'habitude de le remployer ; elle est demeurée sans exercice au milieu de ce tumulte de nos sensations corporelles , elle s'est desséchée par le feu de nos passions; le cœur, l'esprit, les sens, tout a travaillé contre elle. » Hist. ir at. , tom. IV, pag. i51 y De la nature de l'homme.

(Note 3, pag. 179.) Les changemens qu'un long usage de marcher sur deux pieds a pu produire dans la conformation de l'homme, les rapports qu'on observe encore entre ses bras et les jambes antérieures des quadrupèdes, et l'induction tirée de leur manière de marcher , ont pu faire naître des doutes sur celle qui devait nous être la plus naturelle. Tous les enfans commencent par marcher k quatre pieds, et ont besoin de notre exemple et de nos leçons pour apprendre à se tenir debout. Il j a même des nations sauvages , telles que les Hottentots, qui négligeant beaucoup les enfans, les laissent marcher sur les mains si long- temps, qu'ils ont ensuite bien de la peine à les redresser; autant en font les enfans des Caraïbes des Antilles. Il y a divers exemples d'hommes quadrupèdes; et je pourrais entre autres citer celui de cet enfant qui fut trouvé eOnid/i^ auprès de Hesse , où il avait été nourri par des loups , et qui disait depuis à la cour du prince Henri , que s'il n'eût tenu qu'à lui, il eut mieux aimé retourner avec eus que de vivre parmi les hommes. Il avait-tcilement pris l'habitude de marcher Comme ces animaux, qu'il fallut lui attacher des pièces de bois qui le forçaient à «e tenir debout et en équilibre sur ses deux

3^2 KOTEd.

pieds. Il en était de même de l'enfant qu'on trouva en 1694 dans les forets de Lithuanie, et qui ^d'vait parmi les ours. IL ne donnait, dit M. de Condillac, aucune mart|uede raison, marchait sur ses pieds et sur ses mains, n'avait aucun langage , et formait des sons qui ne ressemblaient en rien à ceux d'un homme. Le petit sauvage d'Hanovre , qu'on mena il y a plusieurs années à la cour d'Angleterre, avait toutes les peines du monde à s'assujettir

à marcher sur deux pieds; et l'on trouva en 17 19 deux autres sauvages dans les Pyrénées, qui couraient par les montagnes à la manière des quadrupèdes. Quant à ce qu'on pourrait objecter que c'est se priver de l'usage des mains, dont nous tirons tant d'avantages, outre que l'exemple des singes montre que la main peut fort bien être employée des deux manières, cela prouverait seulement que l'homme peut donner à ses membres une destination plus commode que celle de la nature,, et non que la nature a destiné l'homme à marcher autrement qu'elle ne lui enseigne.

Mais il y a, ce me semble, de beaucoup meilleures raisons à dire pour soutenir que l'homme est un bipède. Premièrement, quand on ferait voir qu'il a pu d'abord être confoirmé autrement que nous ne le voyons et cependant devenir enfin ce qu'il est, ce n'en serait pas assez pour conclure que cela se soit fait ainsi i car, après avoir montre la possibilité de ces changemens, il faudrait encore, avant que de les admettre, en montrer au moins la vraisemblance. De plus, si les bras de l'homme paraissent avoir pu lui servir de jambes au besoin, c'e»t la seule observation favorable à ce système sur un grand nombre d'autres qui lui sont contraires. Les principales sont que la manière dont la tête de l'homme est attachée k son corps, au lieu de diriger sa vue horizontalement, comme l'ont tous les autres animaux, et comme il l'a lui-même en marchant debout, -lui eût tenu, marchant à quatre pieds, les yeux directement fichés vers la terte, situation très«-peu favorable a la conservation de l'individu; que la queue qui lui manque, et dont il n'a q^ue faire marehant à deux pieds, est utile aux quadrupèdes, et qu'aucun d'eux n'en est privé; que le sein delâfetaune, très-bien situé pour un bipède qui tient son enfant dans ses bras, l'est si mal pour un quadrui>ède, que nul ne l'a

placé de cette manière ; que le train de derrière étant d'une excès-

NOTES. a65

sive hauteur à proportion des jambes de deyast, ce qui fait que raarcliant à quatre , nous nous traînons sur les genoux , le tout eut fait un animal mal proportionne' et marchant peu commodément: que s[^]ii eut posé Je pied à plat ainsi que la main , il aurait eu dans la jambe poSteVieure une articulation de moins que les autres animaux , savoir celle qui joint le canon au tibia; et qu[^]en ne posant que la pointe du pied, comme il aurait sans doute été contraint de le faire , le tarse , sans parler de la pluralité des os qui le composent , paraît trop gros pour tenir lieu de canon , et ses articulations avec le métatarse et le tibia trop rapprochées pour donner a la jambe humaine , dans cette situation , la même flexibilité qu[^]ont celles des quadrupèdes. L[^]exemple des enfans , étant pris dans un âge où les forces naturelles ne sont point encore développées ni les membres raffermis, ne conclut rien du tout; et j[^]aimerais autant dire que les chiens ne sont pas destinés à marcher , parce qu'ils ne font que ramper quelques semaines après leur naissance. Leé faits particuliers ont encore peu de force confre la pratique universelle de tous les hommes, même des nations qui, n'ayant eu aucune communication avec les autres, n'avaient pu rien imiter d'elles. Un enfant abandonné dans une forêt avant que de pouvoir marcher , et nourri par quelque bête, aura suivi l'exemple de sa nourrice en s'exerçant k marcher comme elle ; l'habitude lui aura pu donner des facilités qu'il • ne tenant point de la nature ; et comme des manchots parviennent, à force d'exercice, k faire avec leurs pieds tout ce que

nous faisons de nos mains, il sera parvenu enfin à employer ses mains à l'usage des pieds.

(Note 4» pag- i8o.) S'il se trouvait parmi mes lecteurs quelque assez mauvais physicien pour me faire des difficultés sur la supposition de cette fertilité naturelle de la terre, je vais lui répondre par le passage suivant :

u Comme les végétaux tirent , pour leur nourriture, beaucoup plus de substance de l'air et de l'eau qu'ils n'en tirent de la terre , il arrive qu'en pourrissant ils rendent à la terre plus qu'ils n'en ont tiré ; d'ailleurs une forêt détermine les eaux de la pluie en arrêtant les vapeurs. « Ainsi, dans un bois que l'on conserverait bien long-temps » sans y toucher, la couche de terre qui sert à la végétation

964 «OtEd.

<T augmenterait considérablement ; mais les animaux rendant moins à la terre qu'ils n'en tirent, et les hommes faisant des consommations énormes de bois et de plantes pour le feu et pour d'autres usages , il s'ensuit que la couche de terre végétale d'un pays habité doit toujours diminuer et Revenir enfin comme le terrain de l'Arabie Pétrée , et celui de tant d'autres provinces de l'Orient , qui a est en effet le climat le plus anciennement habité , où l'on ne trouve que du sel et des sables , car le sel fixe des plantes et des animaux reste , tandis que toutes les autres parties se volatilisent. M^e de Buffon , Bist. nat»

On peut ajouter à cela la preuve de fait par la quantité d'arbres et de plantes de toute espèce dont étaient remplies presque toutes les îles désertes qui ont été découvertes dans ces

derniers siècles, et par ce que l'histoire nous apprend des forêts immenses qu'il a fallu abattre par là toute la terre se mesure qu'elle s'est peuplée ou policée. Sur quoi je ferai encore les trois remarques suivantes : l'une , que s'il y a une sorte de végétaux qui puissent compenser la déperdition de matière végétale qui se fait par les animaux, selon le raisonnement de M. de Bufon ce sont surtout les bois , dont les têtes et les feuilles rassemblent et s'approprient plus d'eaux et de vapeurs que ne font les autres plantes ; la seconde , que la destruction du sol, c'est-à-dire la perte de la substance propre à la végétation , doit s'accélérer à proportion que la terre est plus cultivée, et que les habitants plus industrieux consomment en plus grande abondance ses productions de toute espèce. Ma troisième et plus importante remarque est que les fruits des arbres fournissent à l'animal une nourriture plus abondante que ne peuvent faire les autres végétaux; expérience que j'ai faite moi-même, en comparant les produits de deux terrains égaux en grandeur et en qualité, l'un couvert de châtaigniers et l'autre semé de blé.

(5) Pag. 180. Parmi les quadrupèdes, les deux distinctions, les plus universelles des espèces voraces se tirent , Tune de la figure des dents, ci l'autre de la configuration des intestins. Les animaux qui ne vivent que de végétaux ont tous les dents plates, comme le cheval, le bœuf, le mouton, le lièvre] mm Us y ont des pointes comme

Le chat le cliii , le looff» , le reillard. Et quant aux intestins, kat fmg^tVertfs ea ont quelque^un», tels que le colon , qui n'est pas dans les intestins des VORâcts; H semble donc^ que l'homme ayant les dents et les intestins comme les animaux frugivores, devrait naturellement être rangé

dans cette classe \ et not^seulement les observations anato^ nâ-
 ques confirment «ette opinion, mais les monumens di l'antiquité
 y sont encore très-favorables, v Dicéarque , dît « sÀint Jérôm,
 rapporte dans sesllvres èts Antiquités gtec^ ^u^ i que , sous le
 règae de Saturne , oà la tetre e'tait en- « core Éatilepor elle-
 même, nul homme né mangeait de « cfaair, mais'qne tous vi-
 vaient des fruits et des légumes « qui croissaient naturellement.
 » (Lib. II, adv. Jovinian.) dette opinion se peut encore appuyer
 sur les relations de plusieurs voyageurs modernes. François Cor-
 réal témoigne, entre autres, que la plupart des babitans des Lu-
 cays , que les Espagnols transportèrent aux îles de Cuba, de
 Saint- Domingue et ailleurs , ' moururent pour avoir mangé de là
 ehanr. On peut voir parlk que je néglige bien des avantages que
 je^pourrais faire raloir ; car la proie étant presque l'unique sujet
 de combat entre les animaux carnassiers, et les Iriigivoi^es vi-
 vant entre eux dans une paix continuelle,' si ^espèce humaine
 était de ce ' dernier genre , il est clair qu^elle aurait eu beaucoup
 plus de facilité a subsister dans Tétat dénature, beaucoup moins
 de besoin et d'occasioil d'en sortir.

16) Pag. i8i Toutes les «connaissances qui demandent de Ja
 reflexion, toutes cell,es qui ne s'acquièrent que par l'en^ cbaine-
 ment des idées et ne se perfectionnent que successif vement,
 semblent être tout-à-fait h^rs, de la portée dj» Yhomme sauvage,
 faute de coipiifiunic^ion; ayee ses \$em- ' blables, c'est-à-4ire >
 ^ut^de l'iAstruxnqnt qui; sert à G^t# cominunication et des be-
 soins qui, la rendent nécessaire, Son savoir et son industrie se
 bornent à sauter, courir, se battre , lancer une pierre , escalader
 un arbre. Mais s'il ne fait que ces choses, en revanche il les fait
 beaucoup ipienx que nous qui n'en avons pas le même besoin que
 lui; ^t comme elles dépendent uniquement de l'exercice 4*^

corps^ ejt ne sont susceptibles d'aucune co.mn^uniçAtion ni d'^ucu^ progrès d'un individu à l'autre , le premier homm^ a pu j* ^re tout' aussi habile que ses «derniers descendants. 8. ' i'>.

a66 NOTÉS.

Les relations des voyageurs sont pleines d'exemples de k ' force et de la Tigûeur des hommes chei les nations barbares et sauvages; elles ne vantent guère moins leur adresse et leur légèreté ; et comme il ne faut que des yeux pour ob« server ces choses, rien n'empêche quW n^ajoute foi à ce que certifient là-dessus des témoins oculaires; j'en tire au)iasard quelques exemples des premiers livres qui me tombent sous la main.

« Les Hottentots, dit Kolben, entendenC mieux la péehe a que les Européens du Cap. Leur habileté est égale an fi filet, k l'hameçon et au dard, dans les anses comme dans ' « les rivières. Ils ne prennent pas moins habilement le 4t poisson avec la main. Ils sont d'une adresse incomparable « k la nage. Leur manière de nager a quelque chose de sur- « prenant et qui leur est tout-k-fait propre. Ils nagent le « corps droit et les mains étendues hors de l'eau , de sorte «(qu'ils paraissent marcherlsur la terre. Dans la plus grande a agitation de la mer , et lorsque les flots forment autant « de montagnes , ils dansent en quelque sorte sur le dos des « vagues , montant et descendant comme un moroeau de « liège. »

u Jacs Ifottentots^dit encore le même auteur, sont d^une «(adresse surprenante k la chasse , et la légèreté de leur a course passe l'imagination. » U s'étonne quUls ne fassent pas plus souvent un mauvais usage de leur agihté, ce qui leur arrive pourtant quelquefois , comme on pei\t juger par l'ei^emple qu'il en

donne. «Un matelot hollandais, .eu dè- « barquant au Cap, chargea, dit-il un Hottentot de le suivre vers la ville avec un rouleau de tabac d'environ vingt livres. Lorsqu'ils furent tous deux à quelque distance de « la troupe, le Hottentot demanda .au matelot s'il savait le courir. Courir? répond le Hollandais; oui, fort bien.^ & Voyons, reprit l'Africain , et fuyant avec le tabac, il dit- « parut presque aussitôt. Le matelot confondu de cette merveilleuse vitesse , ne pensa point à le poursuivre , et ne « revint jamais ni son tabac ni son porteur, ' * ,,

' « Ils ont la vue si prompte et la main si perdue, que les « Européens: n'en approchent point. Accablés de coups de pierre, ils ne se soucient point de se défendre; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'au lieu de « se fâcher comme nous le faisons, ils font des moines- »

« vemens et des contorsions coquines, il semble « que leur pierre soit portée par une main invisible. »

Le P. du Tertre dit qu'il a vu sur les sauvages des Antilles les mêmes choses -qu'on vient de lire sur les Hottentots du Cap de Bonne-Espérance. Il vante surtout leur justesse à tirer avec leurs flèches les oiseaux au vol , et les poissons à la nage , qu'ils prennent ensuite en plongeant. Les sauvages de l'Amérique septentrionale ne sont pas moins célèbres par leur force et par leur adresse , et voici un exemple qui pourra faire juger de celle des Indiens de l'Amérique méridionale.

En l'année 1746 » un Indien de Buenos-Ayres , ayant été condamné aux galères à Cadix , proposa au gouverneur de racheter sa liberté en exposant sa vie dans une fête publique. On promit qu'il attaquerait seul le plus furieux taureau sans autre arme en

main qu'aune corde, qu'il le terrasserait, qu'il le saisirait avec sa corde par telle partie qu'on indiquerait, qu'il le sellerait, le bride-rait, le monterait, et combattrait, ainsi monté, deux autres ta-reaux des plus furieux qu'on ferait sortir du Torillo, et qu'il les mettrait tous à mort l'un après l'autre dans l'instant qu'on lui com- manderait, et sans le secours de personne; ce qui lui fut accordé. L'indien tint parole, et réussit dans tout ce qu'il avait promis. Sur la manière dont il s'y prit, et sur tout le détail du combat, on peut consulter le premier tome de l'histoire des Océaniens sur l'Histoire naturelle de M. Gautier, dont on a fait est tiré, page 66a.

(7) Page, 183. « La durée de la vie des chevaux, M. de Buffon, est, comme dans toutes les autres espèces d'animaux, proportionnée à la durée du temps de leur accroissement. L'homme, qui est quatorze ans à croître, peut vivre six ou sept fois autant de temps, c'est-à-dire quatre-vingt-dix ou cent ans; le cheval dont l'accroissement se fait en quatre ans, peut vivre six ou sept fois autant, c'est-à-dire vingt-cinq ou trente ans. Les exemples qu'on pour- rait citer seraient contraires à cette règle, mais ils sont si rares, qu'on ne doit pas même les regarder comme une exception dont on puisse tirer des conséquences; et comme les gros animaux prennent leur accroissement en moins de temps que les chevaux fins, ils vivent aussi moins longtemps, et les uns d'années de quinze fins, n

q68 note ».

(6) Page, 183. Je crois voir entre les animaux carnassiers et les frugivores une autre différence encore plus générale que celle que j'ai remarquée dans la note 5, puisque celle-ci s'étend jusqu'aux oiseaux. Cette différence consiste dans le nombre de pe-

tits, qui n'excède jamais deux k chaque portée pour les espèces qui ne vivent que de végétaux , et qui va ordinairement au delà de ce nombre pour les animaux voraces. Il est aisé de connaître à cet égard la destination de la nature par le nombre des mamelles , qui n'est que deux dans chaque femelle de la première espèce , - comme la jument , la vache , la chèvre , la biche , la brebis , etc. , et qui est toujours de six ou de huit dans les autres femelles, comme la chienne, la chatte, la louve, la tigresse, etc. La poule, Foie, la cane, qui sont toutes des oiseaux voraces, ainsi que Taigle , répervier , la chouette , pondent aussi et couvent uil grand nombre d'œufs , ce qui n'arrive- jamais à la colombe , h la tourterelle , ni aux oiseaux qui ne mangent absolument que du grain , lesquels ne pondent et[ne couvent guère, que deux oenfis à la fois. La raison qu'on peut donner de cette différence est que les animaux qui ne vivent que d'herbes et de plantes , demeurant presque tout le jour k la pâture , et étant forcés dVmployer beaucoup de temps k se nourrir, ne pourraient suffire k allaiter plusieurs petits ; au lieu que les voraces , faisant leurs repas presque en un instant , peuvent plus aisément et plus souvent retourner k leurs petits et il leur chasse, et réparer la dissipation d'une si grande quantité de lait. Il y aurait k tout ceci bien des observations par- ' ticulièves et dcB réflexions k faire ; mais ce n'est pas ici le lieu , et il me suffit d'avoir monttë dftns cette partie le ^rs^ tâme le plus général de la nature , système qui fournit une nouvelle raison 4»- tiver l'homme de la classe des uoâmauz carnassiers, et de le ranger parmi' ks espèces fru^^eres.

(û) Pag. 190 « VvL auteur célèbre / calculant les biens et les tnaux de la vie humaine , et comparant les deux sommes', k trouvé que la dernière surpassait l'autre de beaucoup , et qu'k tout prendre, la vie était pour Thomme un assez mauvais présent. Je

ne suis point surpris de sa conclusion , il a tiré tous ses ^aisop-
niemens de la constitution de l'homme civil : s'il fût remonté jus-
qu'à l'homme naturel, on peut juger qu'il eût trouvé des résultats
très-différens j qu'il eût aperçu que

rien n'a guère de maux que ceux qu'il s'est donnés lui-
même et que la nature eût été justifiée. Ce n'est pas, sans peine
que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand
d'un côté Ton considère les immenses travaux des hommes , tant
de sciences approfondies, tant d'arts inventés, tant de forces em-
ployées, des abîmes creusés, des montagnes rasées, des rochers
brisés, des fleuves rendus navigables , des terres défrichées , des
lacs creusés , des marais desséchés , des bâtimens énormes élevés
sur la terre , la

. mer couverte de vaisseaux et de matelots ; et que de l'autre
on recherche avec un peu de méditation les vrais avantages qui
ont résulté de tout cela pour le bonheur de l'espèce humaine ; on
ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui règne
entre ces choses , et déplorer l'aveuglement de l'homme, qui,
pour nourrir son orgueil, et je ne sais quelle vaine admiration
de lui-même , le fait courir avec ardeur après toutes les misères
dont il est susceptible, et que la bienfaisante nature avait pris
soin d'écarter de lui.

Les hommes sont malheureux , une triste et continuelle expé-
rience dispense de la preuve; cependant l'homme est naturellement
bon, je crois l'avoir démontré ; qu'est-ce donc qui peut
l'avoir dépravé à ce point , si ce n'est les vices survenus dans
sa constitution , les progrès qu'il a faits , et les connaissances
qu'il a acquises? Qu'on admire tant qu'on voudra la société hu-
maine, il n'en sera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement

les hommes se s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts se croisent , à se rendre mutuellement des services apparens , et à se faire en effet tous les maux imaginables. Que peut-on penser d'un commerce où la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raison publique prêche au corps de la société, et où chacun trouve son compte dans le malheur d'autrui? Il n'y a peut-être pas un homme aisé à qui des hé-

ritiers avides, et souvent ses propres enfans, ne souhaitent la mort en secret; pas un vaisseau en mer où le Naufrage ne fût une bonne nouvelle pour quelque négociant; pas une maison qu'un débiteur de mauvaise foi ne voulût voir brûler avec tous les papiers qu'elle contient ; pas un peuple qui ne se réjouisse des désastres de ses voisins. C'est ainsi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos semblables et que la perte de l'un fait presque le jour de l'autre 1» prospérité de

làO KOTES«

Pautre. Mais ce qui y a de plus dangereux encore »' c'est que les calamités publiques font l'attente et l'espoir d'une multitude de particuliers ; les uns veulent des maladies » d'autres la mortalité^ d'autres la guerre, d'autres la famine* J'ai vu des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile ; et le grand et funeste incendie de Londres, qui coûta la vie ou les biens à tant de malheureux , fit peut-être la fortune à plus de dix mille personnes. Je sais que Montaigne blâme l'athénien Démades d'avoir fait punir un ouvrier qui, vendant fort cher des cercueils, gagnait beaucoup à la mort des citoyens ; mais la raison que Montaigne allègue étant qu'il faudrait punir tout le monde , il est évident qu'elle confirme les miennes. Qu'on pé-

nétre donc, au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance , ce qui se passe au fond des cœurs, et qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où totis les hommes sont forcés • de se caresser et de se détruire mutuellement , et où ils naissent ennemis par devoir et fourbes par intérêt. Si l'on xne répond que la société est tellement constituée , que chaque homme gagne k servir les autres , \e répliquerai que cc'la serait fort bien s'il ne gagnait encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si iégitimcrqui ne soit surpaâs^ par celui qu'on peut faire iilé^time-ment , et le tort fait au prochian est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit donc plus que de trouver les moyens de s'assurer l'impunité , et c'est à quoi les puissans emploient toutes leursforces, et les faibles toutes leurs ruses.

L'homme sauvage , quand il a dîné , est en paix avec toute la nature, et l'ami dé tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas ? il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa- subsistance; et comme Porgneil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelque^ ooîrps de poings; le vainqueur mange, le vaincu va chercher for- * tune , et tout est pacifié. Biais chez l'homme en société ce sont bien d'autres affaires ; il s'agit premièrement de pour-* voir ati nécessaire , et puis au superflu ; ensuite viennent les «délices , et puis les immenses richesses , et pnis des sujets, et puis des esclaves ; il n'a i^siê un moment de relâche : ce qu'il y a de plus singulier , c'est que moins les besoins sont naturels et pressans, plus les passions augmentent > et, qui

pis est, le ponvoir de les satisfaire ; de sorte qu^après de lon^gués prospe'rit^s , après avoir englouti bien des trésors et désolé

bien des bomm* s , mon bër9s finira par tout e'gorger jusqu' à ce qu'MI soit Punique maître de TunîTers. Tel est etk abrègé le tableau moral , sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secrètes du cœur de tout homme civilisé.

Comparez sans préjugés Tétat de Thomme civil avec celui de l'homme sauvage, et rechercheZv^ si vous le pouvez, combien, outre sa méchanceté, ses besoins et ses misères , le premier a ouvert de nouvelles portes h la^ douleur et à la morti Si vous considérez les peines d'esprit qui nous consomment, les passions violentes qui nous épuisent et nous désolent , les travaux excessifs dont les pauvres sont surchargés, la mollesse encore plus dange-reuse à laquelle les riches s^abandonnent, et qui font mourir les uns de leurs besoins, et les autres de leurs excès ; si vous songez aux monstrueux mélanges des alimens , à leurs pernicioeux assai-sonneraens , aux denrées corrompues, aux drogues falsifiées, aux friponneries de ceux qui les vendent , aux erreurs de ceux qui les administrent , au poison des vaisseaux dans lesquels on lef pré-pare ; si vous faites attention aux maladies épidémiques engendrées par le mauvais air parmi des multitudes d'^hommes ras-sendi>lés , k celles qu'occasionnent la délicatesse de notre ma-nière de vivre , les passages alternatif de Pintérieur de nos mai-sons au grand air^ Fusage des habillemens pris oa quittés avec trop peu de précaution, et tous les soins que notre sansnalité ex-cessive a tournés en habitudes nécessaires, et dont la négligence ou la privation nous coûte ensuite la vie ou la santé; si vous met-tez en ligne de compte les incendies et les tremblemens de terre qui» consumant ou renversant des villes entières, en fout périr les habitans par milliers; en un mot, si vous réunissez les dangers que toutes ces causes assemblent continuellement sur nos têtes ,

vous sentirez combien la nature nous fait payer cher le mépris que nous avons fait de ses leçons.

Je ne répéterai point ici sur la guerre ce que j'en ai dit ailleurs ; mais je voudrais que les gens instruits voulussent en osassent donner une fois au public le détail des horreurs qui se commettent dans les armées par les entrepreneurs des vivres et des hôpitaux : on verrait que leurs manœuvres, non trop secrètes > par lesquelles les plus brillantes armées se

2^2 KOI £8.

fondent en moins de rien, font plus périr de soldats que n'en moissonne le fer ennemi. C'est encore un calcul non moins étonnant que celui des hommes que la mer engloutit tous les ans, soit par la faim, soit par le scorbut, soit par les pirates , soit par le jeûe , soit par les naufrages. Il est clair qu'il faut mettre aussi sur le compte de la propriété établie, et par conséquent de la société , les assassinats » les empoisonnemens, les vols de grands cheitûns, «t les positions même de ces crimes, punitions nécessaires pour prévenir de plus grands maux, mais qui, pour le meurtre d'un homme, coûtant la vie à deux ou davantage, ne laissent pas de doubler réellement la perte de l'espèce humaine » Combien d' moyens honteux d'empêcher la naissance des hommes ; et de tromper la nature ; soit par ces goûts brutaux et dépravés qui insultent son plus charmant ouvrage , goûts que les sautes ni les animaux ne connaissent jamais , et qui lui sont nets dans les pays policés que d'une imagination corrompue ; soit par ces avortemens secrets , dignes fruits de la débauche et de la rapine vicieuse ; soit par la disposition ou le meurtre d'une multitude d'enfants, victimes de la misère de leurs parens , ou de la honte barbare de leurs mères ; soit enfin

par ia mutilation de ces m^{heufcux} dont ^{ne pnfie} dé rexis-^{*}teuce et toute la postévit^é sont sacrifiées à de vaines ehanspns, ou, ce qui est pis encore, k la brutale jalousie de ^{pielques} hommes i mutilation qui, dans ce dernier oa», ontrage 4<>ul^{lcii}⁶ⁱⁱ^{1*} ni^{ture}, et par le traitement que reçoiv^{it} ceux qui U souffrent, et par Tusagft auquel ils sont destines î Mais n'est-dl pas mille cas plus fréquens «t plus dasge* reu^{enç}-jO^e, où les droits pi^t^{mielsoâ}ensent ouvertement rhumanité? Combien dis t^{ltns} enfouis et dHnelinations forcées par rimpnide«tie coatosftnte dos pères ! combien d'hommes se; ser«iept disjti«|[^] dans un état sortable , qui meurent malhfiurepx et d^{onopés} dans un autre état pour lequel ils vi'avfk^{Bi}[^] ^u^{UA} go(it î combien de mariages heu* reux mais inégaux ont été rompus on troublés , et combien de chastçs ^{uses dsshono}iées , par «et ordre des conditions to^{jpnr}[^] en eon^{distion} avec celui de la nature ! combien d'autres npions bizfiBres formées par l'intérêt et ^{ésa}^{liées} par l'amour et par la raison ! combien même d'époux honnêtes et vertueux font mutuellement leur snpplicç poi[^] avoir ét[^] mal assortis ! combien de eunes et mal-

H.OTES. ayS

heureuses Ticiimes de Pavarice de leurs parens se plongent dans le vice, ou passent leurs tristes jours dans les larmes , et gémissent dans des liens indissolubles que le cœur re<pusse et que For seul a formés! Heureuses quelquefois celles que leur courage et leur yertu même arrachent à la vie avant quHine violence barbare les force à la passer dans le crime ou dans le désespoir ! Pardonnez-le-moi , père et mère k jamais déplorables : j[^]aigris à regret vos douleurs ; mais puissent[^]Ues servir dVxemple éternel

et terrible à quiconque ose , au nom même de la nature , violer le plus sacré de SCS droits !

Si je n'ai parlé que de ces nœuds mal formés qui sont Tourage de notre police, pense-t-on que ceux où Tamour et la sympathie ont présidé soient eux-mêmes exempts d'inconvénients? Que serait-ce si j'entreprenais de montrer Tes-

l'humanité attaquée dans sa source même, et jusque dans le plus saint de tous les liens, où Ton n'ose plus écouter la nature qu'après avoir consulté la fortune , et où , le désordre civil confondant les vertus et les vices, la continence .devient une précaution criminelle, et le refus de donner la . vie à son semblable un acte d'humanité ! Mais sans déchirer le voile qui couvre tant d'horreurs , contentons nous d'indiquer le mal auquel d'autres doivent apporter le remède.^ Qu'on ajoute à tout cela cette quantité de métiers malsains qui abrègent les jours ou détruisent le tempérament , tels que sont les travaux des mines , les diverses préparations des minéraux, surtout du plomb, du cuivre, du mercure, du cobalt, de l'arsenic, du réalgar^ ces autres métiers périlleux qui coûtent tous les jours la vie à une quantité d'ouvriers , les uns couvreurs, d'autres charpentiers, d'autres maçons , d'autres travaillant aux carrières ; qu'on réunisse , dis - je , tous ces objets, et l'on pourra voir dans l'établissement et la perfection des sociétés les raisons de la diminution de l'espèce » observée par plus d'un philosophe.

Le luxe , impossible à prévenir chez des hommes avides de leurs propres commodités et de la considération des autres , achève bientôt le mal que les sociétés ont commencé ; et , sous prétexte de faire vivre les pauvres , qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reste, et dépeuple l'état tôt ou tard.

Le luxe est un remède beaucoup pire que le mal qu'il

KoTE

prétend guérir ; ou plutôt il est lui-même le pire de tous les maux; dans quelque état/giand ou petit, que ce puisse être,et qui, pour nourrir des foules de valets et de misérables qu'il a faits, accable et ruine le laboureur et le citoyen; semblable à ces vents brûlans du midi, qui, couvrant ri^erbe et la verdure d'insectes dévorans', ôlent la subsistance aux animaux utiles, et portent la disette et la mort dans tous les lieux où ils se fout sentir.

De la société et du luxe qu'elle engendre naissent les arts libéraux et mécaniques, le commerce, les lettres, et toutes ces inutilités qui font fleurir l'industrie, eniichissent et perdent les états, La raison de ce dépérissement est très simple. Il est aisé de voir que, par sa nature, l'agriculture doit être le moins lucratif de tous les arts, parce que son produit étant de l'usage le plus indispensable pour tou^ les hommes , le prix en doit être proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer cette règle , qu'en général les arts sont lucratifs en raison inverso de leur utiHté, et que les pîus nécessaires doivent enfin devenir les plus négligés. Par où l'on voit ce qu'il faut penser des vrais avantages de l'industrie , et de l'effet réel qui résulte de ses progrès.

Telles sont les causes sensibles de toutes les misères où l'opulence prédpite enfin les nations les plus admirées. A mesure que l'industrie et les arts s'étendent et fleurissent, le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe , et condamné à passer sa vie entre le travail et la faim, abandonne

ses champs pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devrait porter. Plus les capitales frappent d'admiration les yeux stupides du peuple, plus il faudrait gémir de voir les campagnes abandonnées, les terres en friche, et les grands chemins inondés de malheur* reux citoyens devenus mendiants ou voleurs, et destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. C'est ainsi que l'état, s'enrichissant d'un côté, s'affaiblit et se dépeuple de l'autre, et que les plus puissantes monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes et désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir, et qui s'enrichissent et s'affaiblissent à leur tour, jusqu'à ce qu'elles soient elles-mêmes envahies et détruites par d'autres.

KOTES. 3⁵

Qu'on daigne nous expliquer une fois ce qui avait pu produire ces nuées de barbares qui, durant tant de siècles, ont inondé l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Était-ce l'industrie de leurs arts, à la sagesse de leurs lois, à l'excellence de leur police, qu'ils devaient cette prodigieuse population? Que nos sages veuillent bien nous dire pourquoi, loin de multiplier à ce point, ces hommes féroces et brutaux, sans lumières, sans frein, sans éducation, ne s'entregorgeaient pas tous à chaque instant pour se disputer leur pâture ou leur chasse : qu'ils nous expliquent comment ces misérables ont eu seulement la hardiesse de regarder en face de si habiles gens que nous étions, avec une si belle discipline militaire, de si beaux codes et de si sages lois; enfin pour" quoi, depuis que la société s'est perfectionnée dans les pays du nord, et qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels et l'art de vivre agréablement et

paisiblement ensemble , on n'en voit plus rien sortir de s^âable k ces multitudes d'hommes qu'il produisait autrefois. Pai bien peur que quelqu'un ne s'avise à la fin de me répondre que toutes ces grandes choses, savoir. les arts, les sciences et les lois, ont été très-sagement in<^ ventées par les hommes comme une peste salutaire pour prévenir l'excessive multiplication de l'espèce , de peur que ée monde , qui nous est destiné , ne devint k la fin trop petit pour ses habitants.

Quoi donc! faut-il détruire les sociétés, anéantir le tien et le mien, et retourner vivre dans les forêts avec les ours? conséquence à la manière de mes adversaires , que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer. O * TOUS k qui la voix céleste ne s'est point fait entendre , et qdl ne reconnaissez pour votre espèce d'autre destination que d'achever en paix cette courte vie ; vous qui pouvez laisser au milieu des villes vos funestes acquisitions , vos esprits inquiets , vos cœurs corrompus et vos désirs efirénés ; reprenez , puisqu'il dépend de vous , votre antique et première innocence ; allez dans les bois perdre la vue et la mémoire des crimes de vos contemporains, et ne craignez point d'avilir votre espèce en renonçant k ses lumières pour renoncer k ses vices. Quant aux hommes semblables k moi , dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité , qui ne peuvent plus se nourrir d'herbes et de glands.

ajG VOTES.

ni se passer de lois et de chefs ; ceux qui furent honorés dans leur premier 'père de leçons surnaturelles j ceux qui verront, dans Pîntenlien de donner d^abord aux actions humaines une moraKte' qu'elles n'eussent de long-temps acquise , la raison d'un précepte indifi'èrent par lui-même et inexplicable d«is tout

autre système ; ceux, en un mot , qui sont convaincus que la voix cœvine appela tout le genre Humain aux lumières et au bonheur des célestes intelligences : tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connaître» de mériter le prix éternel qu'ils en doivent attendre ^ ils respecteront les sacrés liens des sociétés dont ils sont les membres } ils aimeront leurs semblables et les serviront de tout leur pouvoir; ils obéiront scrupuleusement aux lois « et aux hommes qui en sont les auteurs et les ministres j ils Honoreront surtout les bons et sages princes qui sauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus et de maux l'onjourns prêts à nous accabler; ils animeront le zèle de ces dignes chefs, en leur montrant , sans crainte et sans flatterie, la grandeur de leur tâche et la rigueur de leur devoir : mais ils n'en mépriseront pas moins une constitution ^oi ne peut se maintenir qu'avec l'aide de tant de gens respectables qu'on désire plus souvent qu'on ne les obtient , et de laquelle, malgré tous leurs soins , naissent toujours plus de calamités réelles <^ue d'avantages apparens.

(Io.) Pag. 190. Parmi les hommes que nous connaissons, ou par nous-mêmes, ou par les historiens, ou par les voyageurs , les uns sont noirs , les autres blancs , les autres rouges; les uns portent de longs cheveux, les autres n'ont que de la laine frisée ; les uns sont presque tous velus , les autres n'ont pas même de barbe. Il y a eu et il y a peut-être encore des nations d'hommes d'une taille gigantesque ; et laissant à part la fable des Pygmées , qui peut bien n'être

qu'une exagération , on sait que les Lapons , et surtout les Groënländais sont fort au-dessous de la taille moyenne de l'homme. On prétend même qu'il y a des peuples entiers qui ont

des queues comme les quadrupèdes. Et sans ajouter une foi aveugle aux relations d'Hérodote et de Ctésias, on en peut du moins tirer cette opinion très-vraisemblable, que si l'on avait pu faire de bonnes observations dans ces

Hot£5. a^yj

temps anciens où les peuples divers vivaient des manières et de vivre plus différentes/ entre eux qui?ik «e font aujourd'hui, on y aurait aussi remarqué, dans la figure et l'habitude du corps, des variétés beaucoup plus frappantes. Tous ces faits dont il est aisé de fournir de* preuves incontestables, ne peuvent surprendre que ceux qui s'effrit accoutumés à ne regarder que les objets qui les environnent, et qui ignorent les puissants effets de la diversité des climats, de l'air, des aliments > de la manière de vivre, des habitudes en général, et surtout la force étonnante des mêmes causes, quand elles agissent continuellement sur de longues suites de générations. Aujourd'hui que le commerce y les voyages et les conquêtes réunissent davantage les peuples divers, et que leurs manières de vivre se rapprochent sans cesse par une fréquente communication, on s'aperçoit qu'une certaine différence nationale ont diminué; et, par exemple, chacun peut remarquer que les Français d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blancs et bionds décrits par les historiens latins, quoique le temps, joint au mélange des Français et des Normands, blancs et blonds eux-mêmes, eût dû rétablir ce que la fréquentation des Romains avait pu ôter à l'influence du climat dans la constitution naturelle et le teint des habitants.* Toutes ces observations sur les variétés que mille causes peuvent produire et ont produites en effet dans l'espèce humaine, me font douter si d'autres animaux semblables aux hommes, pris par les voyageurs

pour de» bêtes sans beaucoup d'examen » Oiu k cause de quelques différences qu'ils remarquaient dans la conformation extérieure , ou seulement parce que ces animaux n'» parlaient pas , ne seraient point en effet de véritables hommes » sauvages > dont la race dispersée anciennement d'Amérique du Nord s'aurait eu occasion de développer aucune de ses facultés ■ virtuelles, n'aurait acquis aucun degré de perfection , et se trouvait encore dans l'état primitif de « culture. Donnons un exemple de ce que je veux dire.

« On trouve, dit le traducteur de V Histoire des voyages , « dans le royaume de Congo , quantité de ces grands animaux » « c'est-à-dire ceux qu'on nomme orang-outans aux Indes orientales » , « qui tiennent comme le milieu entre l'espèce humaine et les singes (babouins. Battel raconte que dans les forêts de Mtsyomba » au royaume de Loango, on voit deux sortes de monstres

B^S KOTBS.

« dont les plus grands se nomment pongos et les autres » en-jûkos. Les premiers ont l'air ressemblance exacte avec « l'homme , mais ils sont beaucoup plus gros et de fort grande taille. Avec un visage humain , ils ont les yeux fort « enfoncés. Leurs mains, leurs joues, leurs oreilles, sont c sans poil , k l'exception des sourcils qu'ils ont fort longs, c Quoi qu'ils aient le reste du corps assez yahi , le poil n'en « est pas fort épais , et sa couleur est brune. Enfin la seule partie qui les distingue des hommes est la jambe qu'ils ont sans mollet. Ils marchent droits, en se tenant de la « main le poil du cou ; leur retraite est dans les bois ; ils dorment sur les arbres, et s'y font une espèce de toit qui les met à couvert de la pluie. Leurs aliments sont des fruits et des noix sauvages. Jamais ils ne mangent de chair. » L'usage des nègres qui tra-

versent les forêts est d'jr aUuo merdes feux pendant la nuit : ils remarquent que le ma- <(tin> à leur départ , les pongos prennent leur place autour « dii feu, et ne se retirent pas qu'il ne soit éteint; car , avec ce beaucoup d'adresse , ils n'ont point assez de sens pour * M l'entretenir en y apportant du bois.

a Ils marchent quelquefois en troupes , et tuent les « nègres qui traversent les forêts. Ils tombeirt même sur « les éléphants qui viennent paître dans les 4ieux qu'ils « habitent , et les incommodent si fort à coups de poing « ou de bâtons , qu'ils les forcent k prendre la fuite en « poussant des ctis. On ne prend jamais de pongos en vie» « parce qu'ils sont si robustes que dix hommes ne suffi*- «(raient pas pour les arrêter : mais les nègres en prennent Cl quantité de jeunes après avoir tué la mère, au corps de ce laquelle le petit s'attacîhe fortement. Lorsqu^nn de ces « animaux meurt, les autres couvrent son corps d^nn amas « de branches ou de feuillages. Purchass ajoute que , dan « les conversations qu'il avait eues avec Battel , il avait « appris de lui-même qu'un pongo lai enleva utt petit u nègre qui passa un mois entier dans la Société de ces <i animaux; car ils ne font aucun mal aux hommes quHU a surprennent , du moins lorsque ceux-ci ne les regardent « point, comme le petit Nègre l'avait observé. Battel n^a « point décrit la seecmde espèce de monstre.

« Dapper confirme que le royaume de Congo est plein de 9 CM animaux qui portent aux Indes le nom d'orangs-ûu<*

NOTE g. a;<jl

u tangs , c^est-à-dire, habitants des bois , et que les Africains et nomment quojas-morros. Cette bête, dit-il , est si sem- « biable à Thorame , qu'il est tombé dans Tesprit à quel- « ques voyageurs

qu'elle pouvait être sortie d'une femme « et d'un singe : chimère que les nègres mêmes rejettent. « » Un de ces animaux fut transporté du Congo en Hollande , « et présenté au prince d'Orange, Frédéric Henri.* Il était « de la hauteur d'un enfant de trois ans , et d'un embon- « point médiocre, mais carré et bien proportionné, fort « t agile et fort vif, les jambes charnues et robustes, tout « le devant du corps nu, mais le derrière couvert de poils « noirs. A la première vue , son visage ressemblait à celui « d'un homme, mais il avait le nez plat et recourbé 5 ses tt oreilles étaient aussi celles de l'espèce humaine^ son sein^ « car c'était une femelle^ était potelé, son nombril enfoncé^ * *** épaules fort bien jointes , ses mains divisées en doigts « et en pouces, ses mollets et ses talons gras et charnus. il « marchait souvent droit sur ses jambes , il était capable de « lever et porter des fardeaux assez lourds. Lorsqu'il voulait « boire , il prenait d^une main le couvercle du pot , et « tenait le fond de l'autre , ensuite il s'essuyait gracieusement les lèvres. H se couchait pour dormir , la tête, sur « ua couésiu, se couvrant avec tant d'adresse qu'on l'aurait « pris pour un homme au lit. Les nègres font d'étranges •c rééits de cet animal : ils assurent non-seulement qu'il « force les femmes et les filles , mais qu'il ose attaquer des « hommes armés. £n un mot, il y a beaucoup d'apparence « qtfé e^est le satyre des anciens. MëroUa ne parle peut- « être que de ces animaux, lorsqu'il raconte que les nègres « prennent quelquefois dans leurs chasses des hommes et « des femmes sauvages. »

Il est encore parlé de ces espèces d'animaux ànthropolormes'- dans le troisième tome de la même Histoire des Vùydgies , sous le i^om de heggos et de mandrills .: mais p6i^ nous' en tenir aux relations précédentes, on tfouve dans la descnptiou de ces prétendus monstres des conformités frappantes avec Pespèce hu-

maine, et à ces dilTérences moindres que celles qu'on pourrait assigner d'homme à homme. On ne voit point dans ces passages les raisons sur lesquelles les auteurs se fondent pour refuser aux animaux en question le nom d'hommes sauvages : mais il est aisé

de conjecturer que c'est à cause de leur faiblesse, «ti parce qu'ils ne parlaient pas; raifons-ils faibles, peut-être qu'ils savent que » quoique Torgane de la parole soit donné à l'homme, la parole elle-même ne lui est pourtant pas communiquée, et qui connaissent jusqu'à quel point sa perfectibilité peut avoir élevé l'homme civil au-dessus de son état originel. Le petit nombre de lignes que contiennent ces descriptions nous peut faire juger combien ces animaux ont été mal observés et avec quels préjugés ils ont été vus. Par exemple, ils sont qualifiés de monstres, et cependant on convient qu'ils engendrent. Dans un endroit, Battel dit que les pongos tuent les nègres qui traversent les forêts) dans un autre, Purchas ajoute qu'ils ne leur font aucun mal, même quand ils les surprennent, du moins lorsque les nègres ne s'attachent pas à les regarder. Les pongos s'assemblent autour des feux allumés par les nègres quand ceux-ci se retirent, et se retirent à leur tour quand le feu est éteint; voilà le fait : voici maintenant le commentaire de l'observateur; car, dit-il beaucoup d'observations n'ont pas assez de sens pour l'entretenir en y apportant du plaisir. Je voudrais deviner comment Battel, ou Purchas, a pu savoir que la retraite des pongos a pour effet de leur bêtise plutôt que de leur volonté. Dans un climat tel que Loango, le feu n'est pas une chose inutile nécessaire aux animaux; et si les Nègres en «41<>» Mliit » «est moins contre le froid que pour les bêtes les moins t il est donc très-simple qu'après avoir été quelquefois réjouis par la flamme, ou s'être bien réchauffés, les pongos s'ennuient de res-

ter toujours à la même place et à en utiliser leur pâture, qui demande plus de temps que s'ils allaient de la chair. D'ailleurs on sait que les animaux, sans en excepter l'homme, sont paresseux et qu'ils se refusent, à toutes sortes de choses qu'ils ne croient pas d'une absolue nécessité. Enfin il paraît fort étrange que les pongos, dont on vante l'adresse et la force, les pongos qui savent enterrer leurs morts et se faire des toits de branchage, ne sachent pas pour des raisons dans, le feu. Je me souviens d'avoir vu un singe faire cette même manœuvre qu'on ne veut pas que les pongos puissent faire* il est vrai que, mes idées n'étant pas alors tournées de ce côté, je fis moi-même la faute que je reproche à nos voya-

HOTES. 88»

général > et je n'essayai d'examiner si l'attention du singe était en effet d'entretenir le feu, ou simplement, comme je crois, d'imiter l'action d'un homme. Quoi qu'il en soit, il est bien démontré que le singe n'est pas une variété de l'homme, non-seulement parce qu'il est privé de la faculté de parler, mais surtout parce qu'on est sûr que son espèce n'a point celle de se perfectionner, qui est le caractère spécifique de l'espèce humaine : expériences qui ne paraissent pas avoir été faites sur les pongos et l'orang-outang avec assez de soin pour en pouvoir tirer la même conclusion. Il y aurait pourtant un moyen par lequel, si l'orang-outang ou d'autres étaient de l'espèce humaine, les observateurs les plus grossiers pourraient s'en assurer même avec démonstration : mais outre qu'une seule génération ne suffirait pas pour cette expérience, elle doit passer pour impraticable, parce qu'il faudrait que ce qui n'est qu'une supposition fût démontré vrai,

avant qite l'épreuve qui .devrait constater le fait pût être tentée innocemment.

Les jugemens précipités, et qui ne sont point le fruit d'une raison éclairée , sont sujets à donner dans l'excès. Nos voyageurs fbnt sans façon des bêtes sous les noms de pongof, dé mandrills y d'orangs-outangs, de ces mêmes êtres dont, sous les noms de satyres , de Jaunes, de s^l^ t/ains, les anciens faisaient des divinités. Peut-être , après des. recherches plus exactes, trouvera-t-on que ce ne sont ni des bêtes ni des dieux, mais des hommes. En attendant, il me paratt qu'il y a bien autant de raison de s'en rapporter là-dessus à Merolla , religieux lettré , témoin oculaire , et qui , avec toute sa naïveté , ne laissait pas d'être hpmme d'esprit, qu'eau marchand Batte! , a Dapper, k Purchass, et aux autres compileurs.

Quel jugement pense-t-on qu'eussent porté dé pareils observateurs sur l'eïifknt trouvé en 1694, dont fai déjà parlé ci-devant, qui ne donnait aucune marque de raison', marchait sur ses pieds et sur ses mains , n'"avait aucun langage , et formait des sons qui ne ressemblaient en rien à ceux d'un homme? Il fut long-temps, continue le même philosophe qui me fournit ce fait, avant de pouvoir proférer quelques paroles , encore le fit-il d'une manière barbare. Aussitôt qu'il put parler , on l'interrogea sur son premier état j mais . il ne s'en souvint ik^d plus que nous X2^ nous souvenons de be 8. * 12

38a KOTiis*

qui ' nous est arriVé au berceau.. Si malheureoflement peur lui cet enfant fût tombé dans les mains de nos yoyageucs , on ne peut doigter qu'après avoir remarqué son silence et sa stupixÛte'

, ils n'eussent pris le parti de le renvoyer datts les bois ou de Penfermer d^ns. une mëifegerie; après quoi ils en auraient saramment parlé dans de belles relations , comme d'une bête fort curieuse* qui ressemblait asse?^ à l'homme.

Depuis trois ou quatre cents ans que les habitans de l'Europe inondent les autres parties du monde, et publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages et de relations ,• je suis, persuadé que Bous ne connaissons d'hommes que les seuls Européens ; encore paraît U , aux préjugés ridicules ' qui ne sont pas éteints même parmi les gens de lettres, que chacun ne fait guère , sous le nom pompeux d'étude de l'homme , que celle des hommes de son pays. Les particuliers ont beau aller et venir , il semble que la philosophie ne voyage point : aussi celle de chaque peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste , au moins pour les contrées éloignées : il n'y a gtfère que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours , les marins , les marchands , les soldats > et les missionnaires. Or on ne doit guère s'attendre que les trois premières classes fournissent de bons observateurs j et quant à ceux de la quatrième^ Qccupés de la vocation sublime qui les appelle , quand ils né seraient pas sujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne se livreraient pas volontiers à des recherches qui paraissent de pure curiosité^ et qui les détourneraient des travaux plus important aïix^ti^ls ils se destinent. D'ailleurs , pour prêcher utilement l'Evangile, il ne faut que du zèle , et Dieu donne le reste ; mais pour étudier les hommes , il faut des talens que Dieu ne s'engage» à donner à personne ., et qui ne s(<)nt pas toujours le partage des saints. On n'ouvre pas un livre de voyages où Poil. ne trouve des descriptions de caractères et de mœurâ : mais on est tout étonné d'y voir que ces geys qui ont tant décrit de choses

n'ont dit que ce que chacun savait déjà , n'ont su apercevoir > à l'autre bout du monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue , et que ces traits vrais qui distinguent les nations ^ et qui frappent les yeux faits pour T<>i>^> on* presque toa-

Jo\it\$ ^cKappé ans ievxs. De là est Tenu ce bel adage de morale, si rebattu par la tourbe philosopbesque, que les hommes sont partout les mêmes, qu'ayant partout les mêmes passions et les mêmes vices , il est assez inutile de chercher à caractériser les différens peuples; ce qui est à peu près aussi bien raisonne que si Ton disait qu'on ne salirait distinguer Pierre d'avec Jacques , parce qu'ils ont tous deux un liez, une bouche et des yeux.

Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux o& les peuples ne se mêlaient point de philosopher , mais où les Platon , les Thaïes et les Pythagore , épris d'un aràent désir de savoir , entreprenaient les plus grands voyages uniquement pour s'instruire , et allaient au loin secouer le joug des préjugés nationaux , apprendre à connaître les hommes par leurs conformités et par leurs difierences, et acquérir ces connaissances universelle» qui ne sont point celles d'un siècle ou d'un pays exclusivement , mais qui , étant de tous les temps et de tous les lieux, sont, pour ainsi dire, la science commune des sages ?

On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait ou fait faire à grands frais des voyages en Orient avec des savans et des peintres , pour y dessiner des masures et déchiffrer ou copier des inscriptions; mais j'ai peine à concevoir comment , dans un siècle où l'on se pique de belles connaissances , il ne se trouve pas deux hommes bien unis , riches , l'un en argent , Tautre en génie , tous deux aimant la gloire et aspirant à l'immortalité , dont l'un

sacrifie vingt mille écus de son bien , et Pautre dix ans de sa vie , a uu célèbre voyage autour du monde , pour y étudier, non toujours des pierres et des plantes, mais une fois les hommes et les mœurs, et qui, après tant de siècles employés à mesurer et considérer la maison , s'avisent enfin d'en vouloir connaître les habitans.

Las académiciens qui ont parcouru les parties septentrionales de l'Europe , et méridionales de l'Amérique , avaient plus pour objet de les visiter en géomètres qu'en philosophes. Cependant, comme ils étaient à la fois l'un et l'autre > on ne peut pas regarder comme tout- à-fait inconnues les régions qui ont été vues et décrites par les La Condamine et les Maupertuis. Le joaillier Chardin , qui a voyagé comme Platon , n'a rien laissé à dire sur la Perse. La Chine paraît

Digitized by VjOOQIC

•avoir été bien observée par les jésuites. Kämpfer donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon. À ces relations près , nous ne connaissons point les peuples des Indes orientales , fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entière, et ses nombreux habitans, aussi singuliers par leur caractère que par leur couleur, sont encore à examiner ; toute la terre est couverte de nations dont nous ne connaissons que les noms : et nous nous mettons de juger le genre humain! Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe , voyageant pour instruire leurs compatriotes , observant et décrivant , comme ils savent faire , la Turquie , l'Egypte , la Barbarie , l'Empire de Maroc , la Guinée , le pays des Cafres , l'intérieur de l'Afrique et ses côtes orientales

, les Malabar es , le Kogol , les rives du Qange, les royaumes de Siam, de Pe'gu et d'Ava, la Chine , la Tartarie , et surtout le Japon ; puis dans l'autre hémisphère, le Mexique, le Pérou, le Chili, les Terres Magellaniques, sans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucum,aa, le Paraguai sHl était possible, le Brésil, enfin les Caraïbes, la Floride , et toutes les contrées sauvages } voyage le plus important de tous , et celui qu'il faudrait faire avec le plus de soin • supposons que ces nouveaux Hercules , de retour de ces courses mémorables , ^sent ensuite à loisir Thistoire naturelle , mprale et politique , de ce quHis auraient vu ; nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume , et nous apprendrions ainsi à connaître le, nôtre : je dis que quand de pareils observateurs affirmeront d^un tel animal que c'est un homme, et d'un autre que c'est une bête , il faudra les en croire ; mais ce serait une grande simplicité ^e s'en rapporter la-dessus a des voyageurs grossiers , ' awr lesquels on serait quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoadre sur d'autres animaux.

(Nota II , pag. 191 .) Cela me))arait de la dernière ëvi<^ dence , et je ne. saurais concevoir d'où nos philosophes peuvent faire naître toutes les passions qu'ils prêtent 2^ l'honune natureL Ex- cepte le seul nécessaire physique ^ que ii^ nature même de- mande^ tous nos autres besoins ne sont

NOTES. a85

Uls que par l^habitude , avant laquelle ils notaient point des besoins , on par nos désirs , et Ton ne de'sire point ce qu'on n^estpas en état de connaître. D'où il suit que Thomme sauvage ne désirant que les cbosees qu'ail connaît , et ne connaissant que celles dont la possession est en son pouvoir, ou facile k acquérir,

rien ne doit être si tranquille que son âme, et rien si borné que son esprit.

(Note la, pag. 196.) Je trouve dans le gouvernement civil de Locke une objection qui m« paraît trop spécieuse pour qu'il me soit permis de la dissimuler. « La fin de la société « entre le mUe et la femelle, dit ce philosophe , n'étant pas (t' simplement de procréer, mais de continuer l'espèce , cette « société doit durer , même après la procréation , du moins « aussi iong*temps qu'il est nécessaire pour la nourriture ((et la conservation des procréés , c'est-k-dire jusqu'à ce «-qu'ils soient capables de pourvoir eux-mêmes à leurs be- (t soins. Cette règle , que la sagesse infinie du Créateur a « établie sur les œuvres de ses mains , nous voyons que les <c créatures inférieures à l'homme l'observent constamment «et avec exactitude . Dans ce fr animaux qui vivent d'herbe, tt la société entre le mâle et la femelle ne dure pas plus tt longtemps que chaque acte de copulation , parce que les « mamelles de la mère étant suffisantes pour nourrir les pe- «r tits jusqu'à ce qu'ils soient capables de paître l'herbe , le « mâle se contente d'engendrer, et il ne se mêle plus après « cela de la femelle ni des petits, à la subsistance desquels « il ne peut rien contribuer. Mais au regard des bêtes de « proie , la société dure plus long-temps, à'cause que la <f mère , ne pouvant pas bien pourvoir à sa subsistance propre a et nourrir en même temps ses petits par sa seule proie , «qui est une voie de se nourrir et plus laborieuse et plus « dangereuse que n'est celle de se nourrir d'herbe, l'assis- « taace du mâle est tout-à-fait nécessaire pour le maintien «de leur commune famille, si l'on peut user de ce terme ; ce laquelle , jusqu'à ce qu'elle pui<ise aller chercher quelque «.proie, ne saurait subsister que par ies soins du mâle et de M la femelle. On remarque la même chose dans tous les oi- « jseaux , si Ton excepte

quelques oiseaux domestiques qui c< se trouvent dans des lieux où la continuelle abondance « de nourriture exempte le mâle du soin de nourrir les pe-

286 ÎTOTES*

<c tits \ on voit que pendant que les petits dans leur nid ont « besoin d'alimens , le mâle et la femelle y en portent jus* « qu^k ce que ces petits4à puissent yoler et pourvoir à leur a subsistance.

c(Et en cela , à mon avis, consiste la principale si ce n'^est « la seule raison pourquoi le mâle et la femelle dans le genre (c bu-main sont obligés à une sociëtë plus longue que n^en- « tre-tiennent les autres créatures. Cette raison est que la <f femme est capable de concevoir , et est pour Tordina&re V derechef grosse , et fait un nouvel enfant, long-temps « avant que le précédent soit hors dVtat de se passer du « secours de ses parens, et puisse lui-même pourvoir à ses « besoins. Ainsi un père étant obligé de prendre soin de ce ceux qu'il a engendrés, et de prendre ce soin-ll pendant tt long-temps ; il est aussi dans Tobligation de continuer à « vivre dans la société conjugale avec la même femme de tt qui il les a eus , et de demeurer dans cette société beau- « coup plus long-temps que les auties créatures, dont les n petits pouvant subsister d'eux-mêmes avant .que le temps u d^une nouvelle procréation vienne , le lien du mâle et de « la femelle se rompt de lui-même , et Puu et Tautre se c< trouvent dans une pleine liberté , jusqu'à ce que cette c< saison qui a 4cOutume de solliciter les animaux à se joindre « ensemble , les oblige à se choi^r de nouvelles compagnes. « Et ici l'on ne saurait admirer assez la sagesse du Créateur ^ « qui , ayant donné à l'homme des qualités propres poor « pourvoir à l'avenir aussi-bien qu'au présent, a voulu et a. <« fait en sorte que la société de l'homme durât

beaucoup « plus long-temps que celle du mâle et de la femelle parmi « les autres créatures, afin que par là l'industrie de l'homme « et de la femme fût plus excitée , et que leurs ^intérêts « fussent mieux unis , dans la vue de faire des provisions « pour leurs enfans et de leur laisser du bien , rien ne pousse plus préjudiciable à des enfans qu'une conjonction incertaine et vague , ou une dissolution facile et fréquente de la société conjugale. »

Le même amour de la vérité qui m'a fait exposer sincèrement cette objection m'excite à l'accompagner de quelques remarques , sinon pour la résoudre ; au moins pour l'éclaircir.

I. Tobserverai d'abord que les preuves morales n'ont pas

une grande force en matière de physique , et qu'elles servent plutôt à tendre raison des faits existans qu'à constater l'existence réelle de ces faits. Or, tel est le genre de preuve que M. Locke emploie dans le passage que je viens de rapporter; mais , quoiqu'il puisse être avantageux à l'espèce humaine que l'union de l'homme et de la femme soit permanente , il ne s'ensuit pas que cela ait été ainsi établi par la nature ; autrement il faudrait dire qu'elle a aussi institué la société civile, les arts, le commerce, et tout ce qu'on prétend être utile aux hommes.

a. Pensez où M. Locke a trouvé qu'entre les animaux de proie la société du mâle et de la femelle dure plus longtemps que parmi ceux qui vivent d'herbe , et que l'un aide à l'autre à nourrir les pe-

tits ; car on ne voit pas que le <:;hien, le chat, l'ours, ni le loup , reconnaissent leur femelle mieux que le cheval, le bélier, le taureau, le cerf, ni tous les autres quadrupèdes, ne reconnaissent la leur. Il semble au contraire que si le secours du mle était nécessaire à la femelle pour conserver ses petits , ce serait surtout dans les espèces qui ne vivent que d'herbes , parce qu'il faut fort long>temps à la mère pour paître , et que , durant tout cet intervalle, elle est forcée de négliger sa portée , au lieu que la proie d'une ourse ou d'une louve est dévorée en un instant, et qu'elle a, sans souffrir la faim, plus de temps pour allaiter ses petits. Ce raisonnement est confirmé par une observation sur le ilbmbre relatif de mamelles et de petits qui distingue les espèces carnassres des frugivores ^ et dont j'ai parlé dans la note S. Si cette observation est juste et générale , la femme n'ayant que deux mamelles, et ne faisant guère qu'un enfant à la fois, voila une forte raison de plus pour douter que l'espèce humaine soit naturellement carnassre ; de sorte qu'il semble que , pour tirer la conclusion de Locke , il faudrait retourner tout-i-fait son rai> sonnement. Il n'y a pas plus de solidité dans la même distinction appliquée aux oiseaux. Car, qui pourra se persuader que l'union du raMe et de la femelle soit plus durable parmi les vautours et les corbeaux que parmi les tourterelles ? Nous avons deux espèces d'oiseaux domestiques, ^a cane et le pigeon , qui nous fournissent des exemples directement contraires au système de cet auteur. Le pigeon , qui ne vit que de grain, resté uni à sa femelle, et ils nourrissent leurs

petits en commun. Le canard , dont la voracité es(connue, ne reconnaît ni sa femelle ni ses petits^ et n^aide en rien à leur subsistance ; et parmi les poules , espèce qui n'^est guère moins carnassre , on ne voit pas que le coq se mette aucunement en peine

de la couvée. Que si dans d'autres espèces le mâle partage avec la femelle le soin de nourrir les petits , c'est que les oiseaux , qui d'abord ne peuvent voler ^ et que la mère ne peut allaiter , sont beaucoup moins en état de se passer de l'assistance du père que les quadrupèdes , à qui suffit la mamelle de la mère , au moins durant quelque temps.

3. Il y a beaucoup de Pincertitude sur le fait principal qui sert de base à tout le raisonnement de M. Locke : car pour savoir si, comme il le prétend , dans le pur état de nature la femme est pour l'ordinaire d'ordinaire grosse et fait un nouvel enfant longtemps avant que le précédent puisse pourvoir lui-même à ses besoins , il faudrait des expériences qu'assurément M. Locke n'avait pas faites , et que personne n'est à portée de faire. La cohabitation continuelle du mari et de la femme est une occasion si prochaine -de s'exposer à une nouvelle grossesse , qu'il est bien difficile de croire que la rencontre fortuite, ou la seule impulsion du tempérament, produisit des effets aussi fréquens dans le pur état de nature que dans celui de la société conjugale; lenteur qui contribuerait peut-être à rendre les enfans plus robustes , et qui d'ailleurs pourrait être compensée^par la faculté de concevoir , prolongée dans un plus grand âge chez les femmes qui en auraient moins abusé dans leur jeunesse. A l'égard des enfans , il y a bien des raisons de croire que leurs forces et leurs organes se développent plus tard parmi nous qu'ils ne faisaient dans l'état primitif dont je parle. La faiblesse originelle qu'ils tirent de la constitution des parens, les soins qu'on prend d'envelopper et gêner tous leurs membres , la mollesse dans laquelle ils sont élevés , peut-être l'usage d'un autre lait que celui de leur mère, tout contraire et- retarde en eux les premiers progrès de la nature. L'application qu'on les oblige de donner à mille choses sur les-

quelles on fixe continuellement leur attention , tandis qu'on ne donne aucun exercice à leurs forces corporelles , [peut encore faire une diversion considérable à leur accroissement; de sorte que , si , au lieu de surcharger et fatiguer d'abord

NOTES

leurs esprits de mille manières , on laissait exercer leurs corps aux mouvemens continuels que la nature semble leur demander , il est à croire qu'ils seraient beaucoup plus tôt en état de marcher , d'agir , et de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

4* M. Locke prouve tout au plus qu'il pourrait bien y avoir dans l'homme un motif de demeurer attaché à la femme lorsqu'il a un enfant ; mais il ne prouve nullement qu'il a dû s'attacher avant l'accouchement et pendant les neuf mois de la grossesse. Si telle femme est indifférente à l'homme pendant ces neuf mois , si même elle lui devient inconnue , pourquoi la secourra-t-il après l'accouchement ? pourquoi lui aidera-t-il à élever un enfant qu'il ne sait pas seulement lui appartenir, et dont il n'a résolu ni prévu la naissance ? M. Locke suppose évidemment ce qui est en question ; car il ne s'agit pas de savoir pourquoi l'homme demeurera attaché à la femme après l'accouchement , mais pourquoi il s'attachera à elle après la conception. L'appétit satisfait, l'homme n'a plus besoin d'une telle femme, ni la femme de tel homme. Celui-ci n'a pas le moindre souci ni peut-être la moindre idée des suites de son action. L'un s'en va d'un côté , l'autre d'un autre , et il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus : car cette espèce de mémoire par laquelle un individu donne la préférence à un individu pour l'acte de la génération, exige, comme je le prouve dans le texte, plus de progrès ou de corruption dans l'entende-

ment humain, qu'on ne peut lui en supposer dans l'état d'animalité dont il s'agit ici. Une autre femme peut donc contenter les nouveaux désirs de l'homme aussi commodément que celle qu'il a déjà connue, et un autre homme contenter de même la femme, supposé qu'elle soit pressée du même appétit pendant l'état de grossesse, de quoi l'on peut raisonnablement douter. Que si dans l'état de nature la femme ne ressent plus la passion de l'amour après la conception de l'enfant > l'obstacle à 69, société avec l'homme en devient encore beaucoup plus grand, puisque alors elle n'a plus besoin ni de l'homme qui l'a fécondée, ni d'aucun autre. Il n'y a donc dans l'homme aucune raison de rechercher la même femme « ni dans la femme aucune raison de rechercher le même homme. Le raisonnement de Locke tombe donc en mine 8. i^

S&ga HOTE 8s

et toute la dialectique de ce philosophe, ne. Ta pas garantie la faute que Hobbes et d'autres ont commise. Ils avaient à expliquer un fait de l'état de nature > c'est-à-dire d'un état où les hommes vivaient isolés, et où tel homme n'avait aucun motif de demeurer à côté de tel homme, ni peut-être les hommes de demeurer à côté les uns des autres, ce qui est bien pis; et ils n'ont pas songé à se transporter au-delà des siècles de société, c'est-à-dire de ces temps où les hommes ont toujours une raison de demeurer près les uns des autres, et où tel homme a souvent une raison de demeurer à côté de tel homme ou de telle femme.

^isypag. 197^ Je me garderai bien de m'embarquer dans les réflexions philosophiques qu'il y aurait à faire sur les avantages et les inconvénients de cette institution des langues : ce n'est pas à moi qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, et le peuple

lettré respecte trop ses préjugés pour «upporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laissons donc parler les gens à qui l'on n'a point fait. un crime d'oser prendre quelquefois le parti de la raison contre, l'avis de la multitude. Avec quidquam fecit ut ita humi- caigeneris de ce i deret, si y pulsâ tôt litiguarum peste et confuèioie ^ wutm^ artem callerent mortales , et signis , motibus , ^stibusque , licitum foret quid t^is explicare. JSunc vero ita comparatum, est y ut animalium quæ vulgo bruta creduntur melior longè quàm iiostra hâc in parte videatur conditio , utpotè quæ promptius et forsàn fecerit , sensus et cogitationes . suas • sine interprète significèit , quàm ulU queant. mortales , præsertim si peregrino uiatur *^rî?io7*/e. , Is. , Vossius » , de poemat. cant. et viribus rhythmici , p. C6.

' (14) Page. 202. Platon j montrant combien les idées de la quantité discrète et de «ses rapports sont nécessaires dans les moindres arts se moque avec -raison des auteurs de son temps qui prétendaient que Palamède avait inventé les nombres au siège de Troie , comme si , dit ce philosophe , Agamemnon. eut pu ignorer jusque-là combien il avait: de jambes. En effet on sent l'impossibilité que la société et les arts fussent parvenus où ils étaient déjà du-t.emps du siège de Troie ^ sans que les , hommes, eussent l'usage des nombres et du calcul : mais la nécessité dev connaître les

XoTE

nombres ayant que d^ac quérir d^autres connaissances n'en rend pas l'invention plus aisée à imaginer. Les noms des

nombres une fois connus, il est aisé d'en expliquer le sens et d'exciter les idées que ces noms représentent ; mais pour les inventer il a fallu , ayant que de concevoir ces mêmes idées , s'être pour ainsi dire familiarisé avec les méditations philosophiques , s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence et indépendamment de toute autre perception ; abstraction très -pénible, très -métaphysique, très-peu naturelle, et sans laquelle cependant ces idées n'eussent jamais pu se transporter d'une espèce ou d'un genre à un autre, ni les nombres devenir universels. Un. sauvage pouvait considérer séparément sa jambe droite et sa jambe gauche , ou les regarder ensemble sous l'idée indivisible d'une couple , sans jamais penser qu'il en avait deux; car autre chose est l'idée représentative qui nous peint un objet , et autre chose l'idée numérique qui le détermine. Moins encore pouvait-il calculer, jusqu'à cinq ; et quoique appliquant ses mains l'une sur l'autre il eût pu remarquer que les doigts, se répondaient exactement , il était bien loin de songer à leur égalité numérique ; il ne savait pas plus le compte de ses doigts que de ses cheveux; et si, après lui avoir fait entendre ce que c'est que nombres , quelqu'un lui eût dit qu'il avait autant de doigts aux pieds qu'aux mains , il. eût peut-être été fort surpris y en les comparant , de trouver que *cel*» était vrai.

(i5) Pag. 106. Il ne faut pas confondre l'amour-propre et l'amour de soi-même , deux passions très-différentes par leur nature et par leurs effets. L'amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation , et qui , dirigé dans l'homme par la raison et modifié par la pitié, produit l'humanité et la vertu. L'amour-propre n'est qu'un sentiment relatif, factice, et né dans la société , qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout «autre, qui inspire aux

hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, et qui est l' véritable source de l'honneur.

Ceci bien entendu , je dis que, dans notre état primitif, dans le véritable état de nature, l'amour-propre n'existe pas ; car chaque homme en particulier se fegsurdant lui-

2t)a ICO T Et?.

même comme le seul spectateur qui Tobserve , comme le «eul être dans Tunivers qui prenne intérêt à lui, comme le seul juge de son propre me'rite , il n^st pas possible qu^ua sentiment qui prend sa source dans des comparaisons qu'il n^est pas à porte'e de faire, puisse germer dans son âme : Par la même raison cet bomme né saurait avoir ni. haine ni désir de vengeance , passions qui ne peuvent naître que de Topinion de quelque oilense reçue ; et comme c'est le mépris on l'intention de nuire , et nen le mal , qui constitue rofiense, des hommes qui ne savent ni s'apprécier ni se comparer peuvent se faire beaucoup de violences mutuelles quand il leur en revient quelque avantage , sans jamais s'of <. fenser réciproquement. En un mot, chaque homme-^ ne voyant guère ses semblables que comme il verrait des animaux d'une autre espèce, peut ravir la proie au plus Êdble ou céder la sienne au plus fort , sans envisager ces rapines , que comme des événements naturels , sans le moindre moun vemcnt d'insolence ou de dépit , et sans autre passion que la donleur ou la joie d'un bon ou mauvais succès.

(i6) Pag. aaS. C'est une chose extrêmement remarquable que , depuis tant d'années que les Européens se tourmentent pour amener les sauvages de diverses contrées du monde à leur manière de vivre , ils n'aient pas pu encore en gagoer un seul, non

pas même à la faveur du christianisme; car nos missionnaires en font quelquefois des chrétiens mais jamais des hommes civilisés. Rien ne peut surmonter l'invincible répugnance qu'ils ont à prendre nos mœurs et vivre à notre manière. Si ces pauvres sauvages sont aussi malheureux qu'on le prétend, par quelle inconcevable dépravation de jugement refusent-ils constamment de se priver de notre imitation, ou d'apprendre à vivre avec nous, tandis qu'on lit en mille endroits que des Français et d'autres Européens se sont réfugiés volontairement parmi ces nations, y ont passé leur vie entière, sans pouvoir plus quitter une si étrange manière de vivre, et qu'on voit même des missionnaires sensés regretter avec attendrissement les jours calmes et innocents qu'ils ont passés chez ces peuples si méprisés? Si l'on répond qu'ils n'ont pas assez de lumières pour juger sainement de leur état et du nôtre, je répliquerai que l'estimation du bonheur est

ILOTES

Il nous faut de la raison que du sentiment. D'ailleurs cette réponse peut se rétorquer contre nous avec plus de force encore; car il y a plus loin de nos idées à la disposition d'esprit où il faudrait être pour concevoir le goût que trouvent les sauvages à leur manière de vivre, que des idées (des sauvages à celles qui peuvent leur faire concevoir la nôtre. En effet, après quelques observations, il leur est aisé de voir que tous nos travaux se dirigent sur deux seuls objets; savoir, pour soi les commodités de la vie, et la considération parmi les autres. Mais le moyen pour nous d'imaginer la sorte de plaisir qu'un sauvage prend à passer sa

vie seul au milieu des bois , ou à la pêche , ou à souffler dans une mauvaise flûte , sans jamais savoir en tirer un jseul ton , et sans se soucier de l'apprendre ?

On a plusieurs fois amené des sauvages h Paris yM Londres, et dans d'autres villes ; on s'est empressé de leur étaler notre luxe, nos richesses, et tous nos arts les plus utiles et les plus curieux ; tout cela n'a jamais excité chez eux qu'une admiration stupide, sans le moindre mouvement de Convoitise. Je me souviens entre autres de l'histoire d'un chef de quelques Américains septentrionaux qu'on mena k la coor d'Angleterre il y a une trentaine d'années : on lui fit passer mille choses devant les yeux pour chercher k lui faire quelque présent qui p&l lui plaire, sans qu'on trouvât rien dont il parût se soucier. Nos armes lui semblaient lourdes et incommodes, nos souliers lui blessaient les pieds, nos habits le gênaient , il rebutait tout ; enfin on s'aperçut qu'ayant pris une couverture de laine , il semblait prendre plaisir à s'en envelopper les épaules. Vous conviendrez au moins , lui dit-on aussitôt , de l'utilité de ce meuble ? Oui , répondit-il, cela me paraît presque aussi bon qu'une peau de bête. Encore n^eht-il pas dit cela , s'il eût porté Tune et l'autre a la pluie.

Peut-être me dira-t-on que c^est l'habitude qui , attachant chacun k sa manî^ de vivre, empêche les sauvages de sentir ce qu'il y a de bon dans la nôtre : et sur ce pied-lk il doit paraître au mbitis fort extraordinaire que Thabitude ait plus de force pour maintenir les sauvages dans le- goût de leur misère , que les Européens dans la jouissance de leur félicité. Mais pour faire k cette dernière objection une réponse k laquelle il n'y ait pas un mot k répliquer , sans

alléguer tcnis^ les jeuoes sauvagds qu'on s^est 'TaSnemeiit ef-
force de<<iviliser, sans parler des Graënlandais .et des liabitans
dePIslande qa'ou a tente' d^eleyer et nourrir en Danemarck, et
que la tristesse et le de'sespoir ont tons fait périr) .soit de lan-
gueur, soit dans la mer, où ils. avaient tenté de regagner leur pays
à la nage, je.me .contenterai de citer un seul exemple bien attesté
, et que je donne k examiner aux admirateurs de la police euro-
péenne. , « Tous les efforts des missionnaires hollandais du Cap
de « Bonne-Espérance n^ont jamais été.capables de convertir «
un. seul Hottenlot. Van der Stel., gouverneur du Cap , « en ayant
pris un dés l'enfance , le fit élever dans lés prin- « cipes de la reli-
gion chrétienne, et dans la pratique des a usages de FEurope. On
le vêtit richement; on lui fit ap- « prendre plusieurs langues > et
ses progrès répondirent fort ic bien aux soins qu'on prit pour son
éducation. Le gouver- «cneur, espéraat beaucoup de son esprit,
Fenvoya aux « Indes avec un 'Commissaire général qui remploya
utilea ment aux affaires de la compagnie. Il revint au Cap âpres
«lamoft du commissaire. Peu de jours après. son retour, «dans
une visite qu'il rendit k quelques Hottentots.de ses « pareqs , il
prit le parti de se dépouiller de sa parure eu- « ropéenne pour se
revêtir d'une peau.de brebis. Il retaucna «au fort dans ce nouvel
ajustement, chargé d'un paquet «(^ui :contenait ses anciens ha-
bits ; et les présentant au c(gouverneur, il lui tint ce discours :
jiyez la bontés, moi h* ¥ sieur f de foire attention que je renonce
pour toujours. à u cet appareil :jc renonce aussi pour Aoute ^ma
vie à la « religion chrétienne] ma résolution. est. de vivre et
mourir udans la religion ; les manières et les usages de ^mes an^
« cêtres..L* unique grâce que je vous demande. est de me lais^ «
ser le collier et le coutelas que je porte; je les garderai «polir Va-
mour dé vous. Aussitôt^ sans- attendre la réponse (c de Van der

.Stel , il se déroba paria fuite , 6t jamais -on « ne le. revit au Cap,
» Histoire des Voyages, t.. Y, pag. 17\$.

(17) Pag. aS5. On pourrait m'objecter que, dansim pareil désordre, les honunes, au lieu de s'entr'égorgier opiniâtement, se seraient dispersés, s'il n'y avait point eu de bornes , à leur dispersion : jnaïs., -premièremeitt , ceé bornes . eussent .au onoins été celles du uionde \ et si l'on

ss

NOTES. a^S

pense à'T*eXcessive population qui résulte de l'e'lat de -nature , on jugera que la terre, dans cet état , nVît pas tardé à être couverte d'hommes ainsi forces à se tenir rassemblés. D'ailleurs, ils se seraient dispersés si le mal avail été rapide, et que c'eût été un changenient fait du jour au lendemain : mais ils naissaient sous le joug ; ils avaient Phabitude de le porter quand ils en sentaient la pesanteur , et ils s^ contentaient d^attendre Poccasion de le secouer. Enfin, déj^ accoutumés à mille commodités qui les forçaient à se tenir rassemblés , la dispersion n'était plus si facile que dans les premiers temps , où, nul n'ayant besoin que de.soi-même<) chacun prenait son parti sans attendre le consentement d'un autre.

(i8) Pag. a38. Le maréchal de Villars contait que , dans une de ses campagnes , les excessives friponneries' d'un entrepreneur de vivres ayant fait souffrir et murmurer l'armée^ il le tança vertement , et le menaça de le faire pendre. .Cette menace ne me regarde pas, lui répondit hardiment le fripon , et je suis bien aise de vous dire quW ne pend point un homme qui dispose de cent mille écus. Je ne sais comment cela se fit , ajoutait naïvement le

maréchal ; mais en effet il ne fut point pendu , quoiqu'il eût cent fois mérité <le l'être.

(19) Pag. 252. La justice distributive s'opposerait même à cette égalité rigoureuse de l'état de nature , quand elle serait praticable dans, la société civile ; et comme tous les membres de l'état lui doivent des services proportionnés à leurs talents et à leurs forces , les citoyens à leur tour doivent être distingués et favorisés à proportion de leurs services. C'est en ce sens qu'il faut entendre un passage d'Isocrate, dans lequel il loue les premiers Athéniens d'avoir bien su distinguer quelle était la plus avantageuse des deux sortes d'égalité , dont l'une consiste à faire part des mêmes avantages à tous les citoyens indifféremment , et l'autre à les distribuer selon le mérite de chacun. Ces habiles politiques, ajoute Porcateur , bannissant cette injuste égalité qui ne met aucune différence entre les méchants et les gens de bien , s'attachèrent inviolablement à celle qui récompense et punit chacun selon son mérite. Il y a, premièrement ,

il n'a jamais existé de société, à quelque degré de perfection qu'elle ait pu parvenir , dans laquelle on ne fit aucune différence des méchants et des gens de bien ; et dans les matières de justice, ou la loi ne peut fixer de mesure assez exacte pour servir de règle au magistrat , c'est irrésistiblement que , pour ne pas laisser le sort ou le rang des citoyens à sa discrétion , elle lui interdit le jugement des personnes , pour ne lui laisser que celui des actions. Il n'y a que des mœurs aussi pures que celles des anciens Romains qui puissent supporter des censeurs ; et de pareils tribunaux auraient bientôt tout bouleversé parmi nous. C'est la justice publique à mettre de la différence entre les méchants et les gens de bien. Le magistrat n'est juge que du droit

rigoureux : mais le peuple est le véritable juge des mœurs; juge
intègre et même éclairé sur ce point, qu'on abuse quelquefois ,
mais qu'on ne corrompt jamais. Les rangs des citoyens doivent
donc être réglés, non sur leur mérite personnel, ce qui serait lais-
ser au magistrat le moyen de faire une application presque arbi-
traire de la loi, mais sur les services réels qu'ils rendent à l'état, et
il n'est pas facile d'en estimer plus exactement.

VILLE DE BSS HOIEFLR

LETTRE

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

A M. PHILOPOLIS.

Vous m'écrivez, monsieur, que je vous réponde 9 puisque vous
me faites des questions* Il s'agit, d'ailleurs 5 d'un ouvrage dédié
à mes concitoyens : je dois, en le défendant, justifier Thonneur
qu'ils m'ont fait de l'accepter; Je laisse à part dans votre lettre, ce
qui me regarde en bien et en mal, parce que l'un compense
l'autre à peu près, que j'y prends peu d'intérêt, le public encore
moins, et que tout cela ne fait rien à la recherche de la vérité.*Je
commence donc par le raisonnement que vous me proposez,
comme essentielle à la question que j'ai tâché de résoudre.

L'état de société, me dites-vous, résulterait immédia-
tement des facultés de l'homme et par conséquent de sa nature. Vouloir que
l'homme ne devînt point sociable, ce serait donc vouloir qu'il ne
fût point homme, et c'est attaquer l'ouvrage de Dieu et de s'éle-
ver contre la société humaine. Permettez-moi, monsieur, de

vous proposer à mon tour une difficulté, avant de résoudre la vôtre. Je vous épargnerais ce détour si je connaissais un chemin plus sûr pour aller au but.

Supposons que quelques savans trouvassent un jour le secret d'accélérer la vieillesse , et l'art d'engager les hommes à faire usage de cette rare découverte : persuasion qui ne serait peut-être pas si difficile à produire qu'elle paraît au premier aspect , car la raison , ce grand véhicule de toutes nos sottises^ n'aurait garde de nous manquer à celle -i^k

agS LETTRE DE J.-^J. ROUSSEAU

Les philosophes , et surtout les gens sensés , pour secouer le jf»ug des passions et goûter le précieux repos de Tâme , gagneraient à grands pas Tâge de Nestor, et renonceraient volontiers aux désirs qu'on peut satisfaire, afin de s*e garantir de ceux qu'il faut étouffer : il n'y aurait que quelques étourdis^ qui , rougisant même de letir faiblesse , 'voudraient follement rester jeunes et heureux, au lieu de vieillir pour être sages.

Supposons qu'un esprit singulier, bizarre, et, pour tout dire , un homme à paradoxes , s'avisât alors de reprocher aux autres l'absurdité de leuïs maximes, de leur prouver qu'ils courent à la mort en cherchant la tranquillité, qu'ils ne font que radotera force jd'être raisonnables, et que, s'il faut qu'ils soient vieux un jour, ils devraient tâcher au moins de l'être le plus tard qu'il serait possible.

Il ne faut pas demander si nos sophistes , cràighttant'le décri de leur arcane, se bâteraient d'interrompre -ce discoureur importun : c Sages vieil^ «• lards ^ diraient-ils à leurs sectateurs, remerciez: « le ciel des grâces qu*ii vous accorde, et félicitez- « vous

sans cesse d'avoir si bien suivi ses volontés. € Vous êtes décrépits, il est vrai , languissans, caco* « chymes, tel est le sort inévitable de ThOOmie'; '« mais votre entendement est sain : vous êtes'per- « dus de tous les membres , mais votre tête en est « plus libre : vous ne sauriez agir, mais vous parlez « comme des oracles: et si vos doi:neurs augmentent « de jour en joiu* , vôtre philosophie augmenté « avec elles. Plaignez cette jeunesse impétueuse « que sa brutale santé prive des biens attachés â « votre faiblesse. Heureuses infirmités qui rassem- « folent autour de vous tait d'habiles pharmaciens ^« fournis de ^plus de drogues que vous n'avez de

A n. ^PHILOPOIIS. 3^

c 'matix, tant de savans médecins qiii connaissent « à fond votre pouls^ qui savent en grec les noms c de tous vos rhumatismes 9 tant de zélés consola- « teurs et d'héritiers fidèles qui vous conduisent « agréablement à votre dernière heure! Que de € secours perdus pour vous si vous n'aviez su vous « donner les maux qui !es ont -rendus nécessaires! »

Ne pouvons-nous pas. imaginer qu'apostrophant ensuite notre imprudent avertisseur, ils lui parleraient à peu près ainsi ?

a Cessez, déclamateur téméraire, de tenir ces «discours impies. Osez- vous blâmer ainsi la vo« « lonté de celui qui a fait le g^re humain? L'état « de vieillesse ne découle-t-il pas de la constitution c de l'homme? n'est-ril pas naturel à l'homme de « viéUir? Que faites-vous donc dans vos .discours «^ séditions que d'attaquer une loi de la nature et « par conséquent la volonté de son créateur?

« Puisque l'homme vieillit , Dieu veut qu'il vieil- « lisse. Les faits^ sont-ils autre chose que l'expres- « sion de sa volonté? Apprenez que l'homme jeune c n^est point celui que Dieu a voulu faire, et que, c pour s'en^presser d'obéir à ses ordres, il faut se < hâter de vieillir. »

Tout cela supposé , je vous demande , monsieur, si l'homme aux paradoxes doit se taire ou répondre, et, dans ce dernier cas, de vouloir bien m'indiquer ce qu'il doit dire : je tâcherai de résoudre alors votre objection.

Puisque vous prétendez m'attaquer par mon propre système, n'oubliez pas, je vous prie, que, selon moi, la société est naturelle à Pes^ pèce humaine , comme la décrépitude à l'individu , et qu'il faut des arts, des lois, des gouver^ nemens aux peuples comme il faut des béquilles

Soo llttbb de j. -j. àoritSEÀt

aux vieillards. Toute la différence est que Tétat de vieillesse découle de la seule nature de Thomme 9 et que celui de société découle de la nature du genre humain , non pas immédiatement comme vous le dites , maisseulement, comme je l'ai prouvé ^ à Taide de certaines circonstances extérieures qui pouvaient être ou n'être pai, ou du moins arriver plus tôt ou plus tard , et par conséquent accélérer ou ralentir le progrès. Plusieurs même de ces circonstances dépendent de la volonté des hommes : fai été obligé, pour établir une parité parfaite, de supposer dans Tindividu le pouvoir d'accélérer sa vieillesse comme l'espèce a celui de retarder la sienne. L'état de société ayaùt donc un terme extrême auquel les hommes sont les maîtres d'ar*» tiver plus tôt ou plus tard, il n'est pas inutile de leur montrer le danger d'aller si vite, et

les misères d'une condition qu'ils prennent pour la perfection de l'espace.

* A rémunération des maux dont les hommes sont abablés et que je soutiens être leur propre ou* vrage, vous m'essurez, Leibnitz et vous, que tout est bien, et qu'ainsi la providence est justifiée. J'étais éloigné de croire qu'elle eût besoin pour sa justification du secours de la philosophie leibnitzienne ni d'aucune autre. Pensez-vous sérieuse* ment, vous-même, qu'un système de philosophie, quel qu'il soit, puisse être plus irrépréhensible que l'univers, et que, pour disculper la Providence, les argumens d'un philosophe soient plus convaincans que les ouvrages de Dieu? Au reste, nier que le mal existe est un moyen fort incommode d'excuser fauteur du mal. Les stoïciens se sont autrefois rendus ridicules à meilleur marché.

' (Selon Leibnitz et Pope tout ce qui est est bien.

A M. PHILOPOT.fS. 5or

S'il y a des sociétés, c'est que le bien général veut qu'il y en ait; s'il n'y en a point le bien général veut qu'il n'y en ait pas; et si quelqu'un persuadait aux hommes de retourner vivre dans les forêts, il serait bon qu'ils y retournassent vivre. On ne doit pas appliquer à la nature des choses une idée de bien ou de mal qu'on ne tire que de leurs rapports; car elles peuvent être bonnes relativement au tout, quoique mauvaises en elles-mêmes. Ce qui concourt au bien général peut être un mal particulier dont il est permis se délivrer quand il est possible. Car si ce mal, tandis qu'on le supporte, est utile au tout, le bien contraire, qu'on s'efforce de lui substituer, ne lui sera pas moins utile sitôt qu'il aura lieu, j'ar la même raison que tout est bien comme il est, si quel-

qu'un s'efforce de changer l'état des choses, il est bon qu'il s'efforce de le changer; et s'il est bien ou mal qu'il réussisse, c'est ce qu'on peut apprendre de l'événement seul, et non de la raison. Bien n'empêche en cela que le mal particulier ne soit un mal réel pour celui qui le souffre. Il était bon pour le tout que nous fussions civilisés puisque nous le sommes, mais il eût certainement été mieux pour nous de ne pas l'être. Leibnitz n'eût jamais rien tiré de son système qui pût combattre cette proposition; et il est clair que l'optimisme bien entendu ne fait rien ni pour ni contre moi.

Aussi n'est-ce ni à Leibnitz ni à Pope que j'ai à répondre, mais à vous seul, qui sans distinguer le mal universel qu'ils nient du mal particulier qu'ils ne nient pas, prétendez que c'est assez qu'une chose existe pour qu'il ne soit pas permis de désirer qu'elle existât autrement. Mais, monsieur, si tout est bien comme il est, tout était bien comme tel

30a LETTRE DE J. - J. & 017 SSEAU

était avant qu'il y eût des gouvernements et des lois : il fut donc au moins superflu de les établir, et Jean-Jacques alors avec votre système eût eu beau jeu contre Phllopolis. Si tout est bien comme il est de la manière que vous Tentendez, à quoi bon corriger nos vices, guérir nos maux, redresser nos erreurs? que servent nos chaires, nos tribunaux, nos académies? pourquoi faire appeler un médecin, quand vous avez la fièvre? que savez-vous si le bien du plus grand tout que vous ne connaissez pas n'exige point que vous ayez le transport, et si la santé des habitants de Saturne ou de Sirius ne souffrirait point du rétablissement de la vérité? Laissez aller tout comme il pourra, afin que tout aille toujours bien. Si tout est le mieux qu'il peut être, vous

devez blâmer toute action quelconque; car toute action produit nécessairement quelque changement dans l'état où sont les choses au moment qu'elle se fait; on ne peut donc toucher à rien sans mal faire ; et le quiétisme le plus parfait est la seule vertu qui reste à l'homme. Enfin , si tout est bien connu il est , il est bon qu'il y ait des Lapons, des Esquimaux ,. des Algonquins, des Chicacas, des Caraïbes, qui se passent, de notre police, des Hot-tentots qui s'en moquent, et un Genevois qui les approuve. Leibnitz lui-même conviendrait de ceci.

L'homme, dites-vous, est tel que l'exigeait la place qu'il devait occuper dans l'univers. Mais les hommes diffèrent tellement selon les temps et les lieux, qu'avec une pareille logique on serait sujet à tirer du particulier à l'universel des conséquences fort contradictoires et fort peu concluantes. Il ne faut qu'une erreur de géographie pour bouleverser toute cette prétendue doctrine qui déduit, ce qui

A M. PHILOLOGUE. 505

doit être de ce qu'on voit. C'est à faire aux castors , dira l'Indien , de s'enfouir dans , des tanières , l'homme doit dormir à l'air dans un hamac suspendu à des arbres. Non , non ^ dira le Tartare , l'homme est fait pour coucher dans un chariot. Pauvres gens! s'écrieront nos Philopolis d'un air de pitié ne voyez-vous pas que l'homme est fait pour bâtir des villes? Quand il est question de raisonner sur la nature humaine , le vrai philosophe n'est ni Indien, ni Tartare ^ ni de Genève, ni de Paris , mais il est homme.

Que le singe soit une bête, je le crois, et j'en ai dit la raison : que l'orang-outang en soit une aussi, voilà ce que vous avez la

bonté de m'apprendre, et j'avoue qu'après les faits que j'ai cités, la preuve de celui-là me semblait difficile. Vous philosophez trop bien pour prononcer là-dessus aussi légère-, n'ent que nos voyageurs, qui s'exposent quelque^ fois, sans beaucoup de façons, à mettre leurs semblables au rang des bêtes. Vous obligerez donc sûrement le public, et vous instruirez même les naturalistes, en nous apprenant les moyens que vous avez employés pour décider cette question. ,

Dans mon épttre dédicatoire, j'ai félicité ma patrie d'avoir un des meilleurs gouverneurs qui pussent CTûster; j'ai prouvé dans le discours qu'il devait y avoir très-peu de bons gouvernements: je ne vois pas où est la contradiction que vous remarquez en cela. Mais comment savez-vous, monsieur, que j'irais vivre dans les bois si ma santé me le permettait, plutôt. que parmi mes concitoyens pour lesquels vous connaissez, ma tendresse? Loin de rien dire de semblable dans mon ouvrage, vous, y. avez dû voir des raisons très-fortes de ne point choisir ce genre de vie. Je sens trop en mon parti—

304 LETTRE DE J. -J. HOUSSEAU

culier combien peu je puis me passer de vivre avec des hommes aussi corrompus que moi ; et le sage même, s'il en est, n'ira pas aujourd'hui chercher le bonheur au fond d'un désert. Il faut fixer, quand on le peut, son séjour dans sa patrie pour l'aimer et la servir. Heureux celui qui, privé de cet avantage, peut au moins vivre au sein de l'amitié, dans la patrie commune du genre humain, dans, cet asile immense ouvert à tous les hommes, où se plaisent également l'ausfère sagesse et la jeunesse folâtre, où régner l'humanité, l'hospitalité, la douceur, et tous les charmes d'une société facile; où le pauvre trouve encore des amis, la ver-

tu des exemples qui l'animent , et la raison des guides qui ré-
clairaient! C'est sur ce grand théâtre de la fortune, du vice, et quel-
quefois des vertus, qu'on peut observer avec fruit le spectacle de
la vie : mais c'est dans son pays que chacun devrait en paix ache-
ver la sienne.

Il me semble, monsieur, que vous tae censurez bien grave-
ment sur une réflexion qui me paraît trèsjuste, et qui, juste ou
non, n'a point dans mon écrit le sens qu'il vous platt de Ini don-
ner par l'addition d'une seule lettre. Si ia nature nous a destinés à
être saints, me faites^vous dire, j'ose presque assurer que l'état
de réflexion est un étéU contre no^t^re^ et que i^homme qui
médite est un animai dépravé. Je vous avoue que si j'avais ainsi
confondu la santé avec la sainteté , et que la proposition fût vraie
, je me croirais très-propre à devenir un grand saint moi-même
dans Fautre monde, ou du moins à me porter toujours bien dans
celui-ci.

Je finis, monsieur, en répondant à vos troi» dernières ques-
tions^ Je n'abuserai pas du temps que

A M. PDILO^OIIS. So5

tou^ me donnez pour y réfléchir; c*csl un soin çue)*avaft pris
d'avance.

Un homme, ou tout autre être seiisiite; qui n'aurait jam4ii9
connu la douieur, aurait-il de ia pitié et ^erait-ii ému à ia v%ie
d'ufi enfant qu'on égorgerait ? Je répons que non.

. Pourquoi ia populace, à qui M. Rousseau ac^ corde une si
grande dose de pitié ^ se repait-eile avec tant d'avidité du spec-
tacle d'un malheureux expirant sur la roue? Par la même raison

que vous allez pleurer au théâtre, et voir Seide égorger son père , ou Thyeste boire le sang de son fils. La pitié est un sentiment si délicieux, qu'il n'est pas étonnant qu'on cherche à l'éprouver. D'ailleurs, chacun a une curiosité secrète d'étudier les mouvements de la nature aux approches de ce moment redoutable que nul ne peut éviter. Ajoutez à cela le plaisir d'être pendant deux mois l'orateur du quartier, et de raconter pathétiquement aux voisins la belle mort du dernier roué.

L'affection que les femelles des animaux témoignent pour leurs petits a-t-elle ces petits pour objets ou la mère? D'abord la mère pour son besoin , puis les petits par habitude. Je l'avais dit dans le discours. Si par hasard c'était celle-ci ^ te hienrêtre des petits n'en serait que plus assuré. Je le croirais ainsi. Cependant cette maxime demande moins à être étendue que resserrée ; car , dès que les poussins sont éclos , on ne voit pas que la poule ait aucun besoin d'eux, et sa tendresse maternelle ne le cède pourtant à nulle autre.

Voilà , monsieur , mes réponses. Remarquez au reste que , dans cette affaire comme dans celle du premier discours, je suis toujours le monstre qui soutiens que l'homme est naturellement bon, et

^oi) LETTRE DE J«-J. BOUSSE^U, CtC.

que mes adversaires sont toujours les hoimétos gens qui 5 à rédificalion publique 9 s'effibrceiM; de pr#uvet que la nature n'a fait que des scélérats^

Je suis autant qu'on peut l'être de quelqu'un qu'on ne connoît
point monsieur /etc.

AVERTISSEMENT

Cette pièce est très-mauvaise; et je le sentis si bien après l'avoir écrite , que je ne daignai pas même l'envoyer (^). Il est aisé de faire moins mal sur le même sujet, mais non pas de faire bien , car il n'y a jamais de bonne réponse à faire à des questions frivoles. C'est toujours une façon utile à tirer d'un mauvais écrit.

{*) On n'a point sur ce Discours d'autres renseignemens que ceux que J.-J. donne lui-même dans les deux lettres que non» imprimeB» à la suite de cet écrit.

Si je n'étais Alexandre, disait ce conquérant^ je voudrais être Diogène. Le philosophe eût-il dit : Si je n'étais^ce (que je suis, je voudrais être Alexandre^ J'en doute ; un conquérant consentirait plutôt d'être un sage qu'un sage d'être un conquérant^ Mais quel homme au monde ne consentirait pa»

d'être un héros ? On sent donc que l'héroïsme a de» rapports à lui, qui ne dépendent point de la fortune, mais qui ont besoin d'elle pour se développer. Le héros est l'ouvrage de la nature , de la fortune , et de lui-même. Pour bien le définir y il faudrait assigner ce qu'il tient de chacun des trois»

Toutes les vertus appartiennent au sage. Le héros se dédommage de celles qui lui manquent par l'usage de celles qu'il possède. Les vertus du premier sont tempérées, mais il est exempt de vices; si le second a des défauts, ils sont effacés par l'éclat de ses

vertus. L'un , toujours vrai , n'a point de mauvaises qualités; l'autre, toujours grand, n'en a point de médiocres. Tous deux sont fermes et inébranlables , mais de différentes manières et en différentes choses ; l'un ne cède jamais que par raison, l'autre jamais que par générosité; les faibles sont aussi peu connues du sage que les lâchetés le sont peu du héros; et la violence n'a pas plus d'empire sur l'âme de celui-ci que les passions sur celle de l'autre.

Il y a donc plus de solidité dans le caractère du sage, et plus d'éclat dans celui du héros; et la préférence se trouverait décidée en faveur du premier, en se contentant de les considérer ainsi en eux-mêmes» Mais si nous les envisageons par leur rap-

510 ' "bisGoiriis. -

port avec l'intérêt de la société , de nouvelles réflexions produiront bientôt d'autres jugemens , et rendront aux qualités héroïques cette prééminence qui leur est due, et qui leur a été accordée dans tous les siècles d'un commun consentement.

En effet , le soin de sa propre félicité fait toute l'occupation du sage, et c'en est bien assez sans doute pour remplir la tâche d'un homme ordinaire. Les vues du vrai héros s'étendent plus loin ; le bonheur des hommes est son objet, et c'est à ce sublime travail qu'il consacre la grande âme qu'il a reçue du ciel. Les philosophes, je l'avoue, prétendent enseigner aux hommes l'art d'être heureux ; et comme s'ils devaient s'attendre à former des nations de sages , ils prêchent aux peuples une félicité chimérique qu'ils n'ont pas eux-mêmes, et dont ceux-ci ne prennent jamais ni l'idée ni le goût. Socrate vit et déplora les malheurs de sa patrie , mais c'est à Thrasybule qu'il était réservé de les finir; et Platon ,

après avoir perdu son éloquence, son bon** néui* et son temps à la cour d'un tyran , fût contraint d'abandonner à un autre la gloire de délivrer* Syracuse du joug de la tyrannie. Le philosophe peut donner à l'univers quelques instructions salutaires; mais ses leçons ne corrigeront jamais ni l'homme grand qui les méprise, ni le peuple qui ne les entend point. Les hommes ne se gouvernent pas ainsi par des vues abstraites: on ne les rend heureux qu'en les contraignant à l'être, et il faut leur faire éprouver le bonheur pour leur faire aimer voilà l'occupation et les talents du héros; c'est souvent la force à la main qu'il se met en état de recevoir les bénédictions des hommes qu'il méritait d'abord à porter le joug des lois pour les soumettre enfin à l'autorité de la raison.

I>IS<2 oUllS« Su

l'héroïsme est donc de toutes les qualités de l'âme celle dont il importe le plus aux peuples que ceux qui les ont eues soient revêtus. C'est la collection d'un grand nombre de vertus sublimes et rares dans leur assemblage , plus rares dans leur énergie , et d'autant plus rares encore que l'héroïsme qu'elles constituent, détaché de tout intérêt personnel, n'a pour objet que la félicité d'autres et pour, prix que leur admiration.

Je n'ai rien dit ici de la gloire légitimement due aux grandes actions; je n'ai point parlé de la force de génie ni des autres qualités personnelles. nécessaires au héros , et qui, sans être vertus , servent souvent plus qu'elles au succès des grandes entreprises. Pour placer le vrai héros à son rang je n'ai eu recours qu'à ce principe incontestable : que c'est entre les hommes celui qui se rend le plus utile aux autres qui doit être le premier de tous. Je ne crains point que les sages appellent d'une décision fondée sur cette maxime.

. Il est vrai, et je me hâte de l'avouer, qu'il se présente dans cette manière d'envisager l'héroïsme, une objection qui semble d'autant plus difficile à résoudre qu'elle est tirée du fond même du sujet.

Il ne faut point, disaient les anciens, deux soleils dans la nature ni deux Césars sur la terre. En effet il en est de l'héroïsme comme de ces métaux recherchés dont le prix consiste dans leur rareté > et que leur abondance rendrait pernicieux ou inutiles. Celui dont la valeur a pacifié le monde l'eût désolé s'il y eût trouvé un seul rival digne de lui. Telles circonstances peuvent rendre un héros nécessaire au salut du genre humain ; mais, en quelque temps que ce soit, un peuple de héros en serait

St2 IVISCOTlftâ

l'effacement de la ruine, et semblable aux soldats de Cadmus, il se détruirait bientôt lui-même. *

Quoi donc ! me dira-t-on, la multiplication des bienfaiteurs du genre humain peut-elle être dangereuse aux hommes, et peut-il y avoir trop de gens qui travaillent au bonheur de tous ? Oui, sans doute j'y répondrai -je, quand ils s'en prennent mal, ou qu'ils ne s'en occupent qu'en apparence. Ne nous dissimulons rien ; la félicité publique est bien moins la fin des actions du héros qu'un moyen pour arriver à celle qu'il se propose, et cette fin est presque toujours sa gloire personnelle. L'amour de la gloire a fait des biens et des maux innombrables ; l'amour de la patrie est plus pur dans son principe et plus sûr dans ses effets : aussi le monde a-t-il été souvent surchargé de héros ; mais les nations n'auront jamais assez de citoyens. Il y a bien de la différence entre l'homme vertueux et celui qui a des vertus : celles du

héros ont rarement leur source dans la pureté de l'âme; et, semblables à ces drogues salutaires, mais peu agissantes^ qu'il faut animer par des sels acres et corrosifs , on dirait qu'elles aient besoin du concours de quelques vices pour leur donner de l'activité.

" Il ne faut donc pas se représenter l'héroïsme sous l'idée d'une perfection morale, qui ne lui convient nullement, mais comme un composé de bonnes et mauvaises qualités, salutaires ou nuisibles selon les circonstances , et combinées dans une telle proportion qu'il en résulte souvent plus de fortune et de gloire pour celui qui les possède , et quelquefois même plus de bonheur pour les peuples , que d'une vertu plus parfaite.

Pe ces notions bien développées, il s'ensuit qu'il

peut y avoir des vertus contraires à l'héroïsme ; d'autres qui lui soient indifférentes; que d'autres lui sont plutôt ou moins favorables selon leurs différents rapports avec le grand art de subjuguier les cœurs et d'enlever l'admiration des peuples ; et qu'enfin parmi ces dernières il doit y en avoir quelque'une, qui lui soit plus nécessaire & plus essentielle^ plus indispensable, et qui le caractérise en quelque manière : c'est cette vertu spéciale et proprement héroïque qui doit être ici l'objet de mes recherches^

Rien n'est si décisif que l'ignorance ; et le doute est aussi rare parmi le peuple que l'affirmation chez les vrais philosophes. Il y a longtemps que le préjugé vulgaire a prononcé sur la question que nous agitions aujourd'hui, et que la valeur guerrière passe chez la plupart des hommes pour la première vertu du héros. Osons appeler de ce jugement aveugle au tribunal de la raison ; et que les préjugés , si souvent ses ennemis et ses vainqueurs , apprennent à lui céder à leur tour.

Ne nous refusons point à la première réflexion que ce sujet fournit, et. convenons d'abord que les peuples ont bien inconsidérément accordé leur estime et leur encens à la, vaillance martiale, ou que c'est En eux une inconséquence bien odieuse de croire que ce soit parla destruction des hommes que les bienfaiteurs du genre humain annoncent leur caractère. Nous sommes à la fois bien maladroits et bien malheureux, si ce n'est qu'à force de nous désoler qu'on peut exciter noire admiration. Faut-il donc croire que, si jamais les jours de bouillor et de paix renaissent parmi nous, ils en banniraient l'héroïsme avec le cortège affreux des calamités publiques , et que les héros seraient tous i^légues dans le temple de Janus, comme on en en«< 8. 14

514 Discours

ferme après 4a guerre« ée ivéetlles et kiutiles artitôs

ians nos «rseaaox.

Je «aifl qu'entre les qaalkés qui doivent i Miei le ^rand homme , k ée«ra\$è est ^quelqfiie ehoie ; maie hoT\$ eu combat la valeur n^est rien. Le brava m» fak ses iNWwres qu'aux jomn 4e batalMie : le yrai héros £ftk lessîeyiies iODtlesîouvs; et sea^vetftus, |Hmr «e mentrar foelqiieioîs ai {^ompe , n^ sont pas ^Hui iieage moins fréquent sous un emlérieur pins modeste.

Osons te cUre. Tant s'en laut que la valeur «oit la première vertu eu hto», qu'il est douteux même qu'o« la doive ^compter au nesmbve 4tes veitus. Corn* neat poui«#t-«n ^honorer ée ce titre une qvudité sur laquelle tant de scélératsoBt fimdé leuM cvîmes? Non , iaauMB les Catâma ni les Cromwell n'eussent reoda lexirs noms célèbres ; jaouds l'un n'e^ tent^ la mine de sa patrie, ni r<autre asservi la sieiwe9> si la pAos inébranlable intréfpdité

n'eût lait le fond de leur caractère. Avec quelques Vertus de plus, me direz-vous, il seussent des liéros dites-ⁱ Utôt qu'avec quelques crimes de moins Us eussent été des hommes.

Je ne passe ici à en réarmer ces guerriers funestes, la terreur et le géau du getira humain, ces hommes avides de sang et de vies, dont on ne peut profondiser les inémes sans frémir, des Marias, des Totila, des Tametian. Je ne me pourrais point de la juale barreur qu'ils ont inspirée aux naliés. Bt qu'est-ce qu'il a besoin de recourir à des monstres pour établir que la bavocms même la pkis généreuse est plus suspecte dans son principe qu'un journalier dans ses exasples, plus ionique dans ses effets, qu'il n'appartient à la conscience à la aide. Et aux vaincus de la rmtm C e m b i eii'

Digitalized by VjOOQIC

Les actions mémorables ont été inspirées par la honte et par la vanité. Gottbien d'exploits, exécutés à la face du soleil, sous les yeux des chefs et en présence de toute une armée ont été démentis dans le silence et l'obscurité de la nuit ! Tel est brave au milieu de ses compagnons qui ne serait qu'un lâche abandonné à lui-même : tel a la tête d'un général qui n'est jamais le cœur d'un soldat : tel affronte sur une brèche la mort et le fer de son ennemi qui dans le secret de sa maison ne peut soutenir la vue du fer salubre d'un chirurgien.

Un tel brave un tel jour disaient les Espagnols du temps de GhaHes- Quint, et ces gens-là se connaissaient en bravoure. En effet rien n'est si journalier que la valeur, et il y a bien peu de guerriers sinueux qui osassent répondre d'eux seulement pour vingt-quatre heures. Avez épouvante Hector ;

Heelor épouvante Ajax et fuit devant Achille. Anfiocus-le-Grand fut brave ht moitié de sa vie, et l'ache l'autre moitié. Le triomphateur des trois parties du monde perdit le cœur et la tête à Pharsale. César lui-même fut ému à Dyrrachium, et eut peur à Monda; et le vainqueur de Brutus s'enfuit lâchement devant Octave, et abandonna la victoire et l'empire du monde à Cépion qui teut de lui Tun et l'autre. Croira-t-on que ce soit la lante d'exemples multiples que je n'en cite ici que d'anciens?

Qu'on ne nous dise donc pas que la palme héroïque s'approprie qu'à la valeur et aux talents militaires. Ce n'est pas sur les exploits des grands hommes que l'estime et la réputation est mesurée. Cent fois les vaincus ont remporté le prix de la gloire sur les vainqueurs. Qu'on recueille les suffrages, et qu'on dise lequel est le plus grand d'Alexandre ou de

516 DISCOURS

Poras, de Pyrrhus ou de Fabricius d'Antoine ou de Brutus, de François I^{er} dans les fers ou de Charles-. Quint triomphant, de Valois vainqueur ou de Clotaire vaincu.

Que dirons-nous de ces grands hommes qui, pour n'avoir pu souiller leurs mains dans le sang, n'en sont que plus sûrement immortels? Que dirons-nous du législateur de Sparte, qui, après avoir goûté le plaisir de régner, eut le courage de rendre la couronne au légitime possesseur qui ne la lui demandait pas; de ce doux et pacifique citoyen qui savait venger ses injures non par la mort de l'offenseur, mais en le rendant honnête homme? Faudra-t-il démentir l'oracle qui lui accorda presque les honneurs divins, et refuser l'héroïsme à celui qui a fait des héros de tous ses compatriotes? Que dirons-nous du législateur

d'Athènes , qui sut garder sa liberté et sa vertu à la cour même des tyrans, et osa soutenir en face à un monarque opulent que la puissance et les richesses ne rendent point un homme heureux ? Que dirons-nous du plus grand des Romains et du plus vertueux des hommes, de ce modèle des citoyens , auquel seul l'oppression de la patrie fit l'honneur de le haïr assez pour prendre la plume contre lui ^ même après sa mort? Ferons-nous cet affront à l'héroïsme d'en refuser le titre à Caton d'Utique? Et pourtant cet homme ne s'est point illustré dans les combats et n'a point rempli le monde du bruit de ses exploits. Je me trompe ; il en a fait un, le plus difficile qui ait jamais été entrepris, et le seul qui ne sera point imité 5 quand d'un corps de gens de guerre il forma une société d'hommes sages, équitables et modestes.

On sait assez que le partage d'Auguste n'était pas

là valeur; Ce n'est point aux rives d'Actium ni dans les plaines de Philippes qu'il a cueilli les lauriers qui l'ont immortalisé, mais bien dans Rome pacifique et rendue heureuse. L'univers soumis a moins fait pour la gloire et pour la sûreté de sa vie que l'équité de ses lois et le pardon de Ginna : tant les vertus sociales sont, dans les héros mêmes, préférables au courage ! Le plus grand capitaine du monde meurt assassiné en plein sénat pour un peu de hauteur indiscrete , pour avoir voulu ajouter un vain titre à un pouvoir réel; l'auteur odieux des

proscriptions, effaçant ses forfaits à force de justice et de clémence , devient le père de sa patrie qu'il avait désolée, et meurt adoré des Romains qu'il avait asservis.

. Qui de nous osera ôter à tous ces grands hommes la couronne héroïque dont leurs têtes immortelles sont ornées ? Qui

l'osera refuser à ce guerrier philosophe et bienfaisant qui, d'une main accoutumée à manier les armes, écarte de votre sein les calamités d'une longue et funeste guerre, et fait briller au milieu de vous avec une magnificence royale les sciences et les beaux-arts? O spectacle digne des temps héroïques ! Je vois les Muses dans tout leur éclat marcher d'un pas assuré parmi vos bataillons , Apollon et Mars se couronner réciproquement , et votre île , encore fumante des ravages de la foudre, en braver désormais les éclats à l'abri de ces doubles lauriers. Décidez donc, citoyens illustres , lesquels ont mieux mérité la palme héroïque, des guerriers qui sont accourus à votre défense, où des sages qui font tout pour votre bonheur; ou plutôt épargnez-vous un choix inutile , puisqu'à ce double titre vous n'aurez que les mêmes fronts à couronner.

318 DISCOURS

Aux exemples qui se présentent à l'esprit et à l'âme ne m'est pas permis d'épuiser , ajoutons quelques réflexions qui confirment les idées que j'en veux tirer ici. Assurément le premier rang à la valeur dans le héros est de donner au bras qui exécute la préférence sur la tête qui professe. Cependant on trouve plus aisément des bras que des têtes. On peut confier à d'autres l'exécution d'un grand projet, sans en perdre le principal mérite; mais exécuter le projet d'autrui, c'est rentrer volontairement dans l'ordre subalterne qui ne conduit point au héros.

Ainsi, quelle que soit la vertu qui le caractérise elle doit annoncer le génie et en être inséparable. Les qualités héroïques ont bien leur germe dans le cœur , mais c'est dans la tête qu'elles se développent et prennent de la solidité. L'âme la plus pure peut «égarer dans la route même du bien , si l'esprit et la raison ne la

guident ; et toute» les vertus s'élèvent sans le concours de la sagesse. La fermeté dégénère aisément en opiniâtreté , la douceur en faiblesse y le zèle en fanatisme, la valeur en férocité. Souvent une grande entreprise mal concertée & plus de tort à celui qui la manque, qu'il a tiré succès mérité ne lui eût fait d'honneur ; car le mépris est ordinairement plus fort que l'estime. Il semble même que , pour établir une réputation éclatante , les talens suppléent bien plus aisément aux vertus que les vertus aux talens. Le soldat du nord,* avec un génie étroit et un courage sans bornes a perdu sans retour dès le milieu de sa carrière une gloire acquise par des prodiges de valeur et de générosité ; et il est encore inutile dans l'opinion publique si le mériter de Ghades Stuart n'est point avec tous ses

foudra le 9 un éducatif le plus bon

La bravoure ne constitue point le caractère ; et c'est au caractère du caractère de celui qui pose le problème qu'elle tire sa forme particulière. Elle est l'âme d'un homme ou d'une femme et y joue un rôle méchant. Le chevalier Baal était brave ; Garatouche était aussi : mais l'autre était un lâche. qu'ils le fussent de la même manière ? La vaine est susceptible de toutes les formes ; elle est généreuse ou brutale , stupide ou éclairée , furieuse ou tranquille , selon l'âme qui la possède ; selon les circonstances. Elle est réprouvée du Yéu ou le bonheur de la nation ; et > puts l'âme d'un homme ou d'une femme à l'essence de l'âme ni l'âme de l'esprit qu'elle n'est point ; la vertu la plus nécessaire aux hommes. Pardonnez-moi , peuple vaillant et infortuné qui avez si longtemps vu le VKmope du bruit de vos « explosions » et de vos malheurs. Non y ce n'est point à la bravoure de ceux qui vos concitoyens qui ont versé leur sang pour leur pays que l'on s'adresse-

rai la couronne héroïque 9 mais, à l'ur ardent amour pour la patrie et à leur coutume de vivre en société. Pour être des héros 9 avoir de tels sentiments Ua auraient même pu se passer d'être braves.

J'ai attaqué une opinion dangereuse et trop répandue ; la utilité pas les mêmes raisons pour suivre dans tous ces défauts la méthode des exclusions. Les vertus naissent des différences rapportées que la société a établies entre les hommes* Or le nombre de ces rapports est presque infini* Quelle tâche serait-ce donc d'entreprendre de les parcourir ! Elle serait immense y puisqu'il y a parmi les hommes autant de vertus différentes que de vices réels ; une vertu est superflue 9 puisque dans le monde il y a

5^e OIKOLOGUES

et difficiles vertus dont le héros a besoin pour commander, on ne saurait comprendre comment nécessaires le grand nombre de vertus plus difficiles encore dont la multitude a besoin pour obéir. Tel a brillé dans le premier rang, qui, né dans le dernier, n'aurait été obscur sans s'être fait remarquer. Je ne sais ce qui aurait été d'Épictète placé sur le trône du monde ; mais je sais qu'à la place d'Épictète César lui-même n'eût jamais été qu'un chétif esclave»

Bornons-nous donc, pour abréger, aux divisions établies par les philosophes : et contentons-nous de parcourir les quatre principales vertus auxquelles ils rapportent toutes les autres, bien sûrs que ce n'est pas dans des qualités accessoires, obscures, et subalternes, que l'on doit chercher la base de l'héroïsme.

Mais dirons-nous que la justice soit cette base, tandis que c'est sur l'injustice même que la plupart des grands hommes ont

fondé le monument de leur gloire? Les uns, enivrés d'amour pour la patrie, n'ont rien trouvé d'illégitime pour la servir, et n'ont point hésité d'employer pour son avantage des moyens odieux que leurs généreuses âmes n'eussent jamais pu se résoudre à employer pour le leur ; d'autres, dévorés d'ambition, n'ont travaillé qu'à mettre leur pays datts les fers; l'ardeur de la vengeance en a porté cTautres à le trahir. Les uns ont été d'avidés conquérans, d'autres d'adroits usurpateurs; d'autres même n'ont pas eu honte de se rendre les ministres de la tyrannie d'autr[^]i. Les uns ont méprisé leur devoir, les autres se sont joués de leur foi. Quelques-uns ont été injustes par système, d'autres par faiblesse, la, plupart par ambition. Tous sont allés à l'inmiortaUté.

biSGôuBé. Sai

La justice n'est donô pas la vertn qui caractérise le héros. On ne dira pas mieux que ce soit la tempérance ou la modération , puisque c'est pour avoir manqué de cette dernière vertu que les hommes les plus célèbres se sont rendus immortels, et qiie le vice opposé à l'autre n'a empêche nul d'eintreux de > le devenir ; pas même Alexandre , que ce vice af[^] freux couvrît du sang de son ami; pas même César, à qui toutes les dissolutions de sa vie n'ôtèrent pas un seul autel après sa mort.

La prudence est plutôt une qualité de l'esprit qu'une vertu de l'âme. Mais , de quelque manière qu'on l'envisage, on lui trouve toujours plus de solidité que d'éclat , et elle sert plutôt à faire valoir les autres vertus qu'à briller par elle-même. Laprudejice, dit Montaigne, si tendre et circonspecte , est mortelle ennemie des hautes exécutions, et de tout acte véritablement héroïcpe : si elle prévient les grandes fautes, elle nuit aussi aux grandes entreprises ; car il en est peu où il ne faille toujours donner au hasard

beaucoup phis qu'il ne convient à l'honune sage. D'ailleurs le caractère de l'héroïsme est de porter au plus haut degré les vertus qui lui sont propres. Or rien n'approche tant de la pusillanimité qu'une prudence * excessive ; et Toii ne s'élève guère au-dessus de l'homme qu'en foulant quelquefois aux pieds la raison humaine. La prudence n'est donc point encore la vertu caractéristique du héros.

La tempérance l'est encore moins, elle à qui Théroïsme même , qui n'est qu'une inteiipérance de gloire, semble donner l'exclusion. Où senties héros que deâ excès de quelque espèce n'ont point avilis ? Alexandre, dit-on, fut chaste; mais fut-il sobre? Cet émule du premier vainqueur de l'Inde n'imita-

im pofl ê^ difisoitttions ? nel&Féiimt-il fsnB^ ^pund , à la gaite d'une courtiſaae , il brûla le palais de Pei»épv^^ ^' ^^ n'avait-ii une maîtresse ! daus •a fiAàesle erapule il u'eûlpoiot tué soa amL César fiitac^re ; maië fut-il chaMe j lui qui fit connaitre à B^we de» prostitutionoft inouïes et eliapg^ijt de sexe à SOo gré ? Aleibla^ eut toutes les sortes d'iotem<péranaes » et . n'en fut pas moins uu des grands ligmm«s de la Grèce. Le vieux Catoa lui-même aima l'argent et le vin^ Il eut des vices igpfiables et fùl VadmIratIOn desRoiiains. Or ce peuftlB se con^ itaiiMatt: en gloire.

L'homme vertueux est jfuste „ prudenl^ modéré » iàis être pour c^ un héros; et tro^ frécpienimeMt le héros n'esta rien de tout ee)a« Ne emignoas point d'en convenir ; c'est souvent aa mépris même de ces. vertus €|ae l'héroïsme adiâl soi» éclair Qu^ deviennent César , Alexandre, Pyrtbus., AsQibaly envisagés de ce côté? avec quelq^ues vicesde moins, peut-éttfe eussent^às été

moins cèlèt^*es ; car lagloire est le peix de l'héroïsme, naais il en
&ut un auljre peur la vertu.

S'il &Hatt distribuer les vertus à eeuK à qut^yi^ conviennent
le mieux, V^^^ig*^^i^ ^ l'homme d'état la prudence, au citoyen
la justice, au philosophe la modératic»! ; pour la force de l'ème ,
Je la dose nerais au héros, et il a'autait pas à se pWndre de son
partage»

En effet la force est le vrai fondement de l'hé^ Toïsme , elle est
la source ou le supplément des vertus qui le composent,, et c'est
elle qui le rend propre aux grandes choses. Bassembkz à. plaisir
tes tfualités qui peuvent concourir à i'c^mer le |^md homme; si
vcmjm n'y joignez la fofçe poiir les animer, elles, tomben/b le-
niles en la<»gueuF, et l'ké-

Biscoirsf. 5s\$

roïsme s^étanouît. Au contraire, la mevit foroe d^ Fàme
donne néceMairement un grand nombre de vertus héroifqueB à
cdtn ^pii en est doiïë, et suppléa à toutes les a«ilres*

Coøeme on peut Diïire des sœftioiis die tertu sans être ver-
tueux , on peut faÊre de grai^des aotioii» sans avoir droit à l'hé-
roïsme. Le héros ne fait pas toujours de grandes ackî«as ; Imis U
est to^jotirs prêt à en faire au besiMn, et se montre grand dan»
toutes les eirconstances de sa vie : voilà cq ^ul le distingue de
rbooime vidgaire. Uo infifoie peut prendre la bêche et labourer
quelques momens la terre ; mais il s'épuise et se lasse bientôt. Un
ro-* buste laboureur ne supporte pas de grands travaux sans
cesse ; mais il le pourrait sans s'incommoder, et c'est à sa force
corporelle qu'il doit ce pouvoir» Laforce de Tàme est la même
chose; eUe consiste à pouvoir toujours agir fortement.

Les hommes sont plus aveuglés que méchants ; et il y a plus de faiblesse que de malignité dans leurs vices. Nous nous trompons nous-mêmes avant que de tromper les autres, et nos fautes ne viennent que de nos erreurs; nous n'en. commotions guère que parce que nous nous laissons gagner à de petits intérêts présents qui nous font oublier les choses plus importantes et plus éloignées. De là toutes les petites fautes qui caractérisent le vulgaire, inconstance, légèreté, caprice, fourberie, folie, cruauté: vices qui tous ont leur source dans la faiblesse de l'âme. Au contraire tout est grand et généreux dans une âme forte, parce qu'elle sait discerner le beau du spécieux, la réalité de l'apparence, et se fixer à son objet avec cette fermeté qui écarte les illusions et surmonte les plus grands obstacles.

C'est ainsi qu'un jugement éclairé et un cœur

8^e DISCOURS

facile à séduire rendent les hommes faibles et petits. Pour être grand il ne faut que se rendre maître de soi. C'est au dedans de nous-mêmes que sont nos plus redoutables ennemis ; et qui-conque aura su les combattre et les vaincre aura plus fait pour la gloire, au jugement des sages, que s'il eût conquis l'univers.-

• Voilà ce que produit la force de l'âme; c'est ainsi qu'elle peut éclairer l'esprit, étendre le génie et donner de l'énergie et de la vigueur, à toutes les autres vertus : elle peut même suppléer à celles qui nous manquent ; car celui qui ne serait ni courageux, ni juste, ni sage, ni modéré par inclination, lésa pourtant par raison, sitôt qu'ayant surmonté ses passions et vaincu ses préjugés il sentira combien il lui est avantageux de l'être, sitôt qu'il sera convaincu qu'il ne peut faire son bonheur qu'en travaillant à

celui des autres. La force est donc la vertu qui caractérise l'héroïsme , et elle l'est encore par un autre argument sans réplique que je tire des réflexions d'un grand homme : Les autres vertus, dit Bacon, nous délivrent de la domination des vices ; la seule force nous gars[^]ntit de celle de la fortune. En effet , qu'elles sont les vertus qui n'ont pas besoin de certaines circonstances pour les mettre en œuvre ? De quoi sert la justice avec les tyrans, la prudence avec les insensés, la tempérance dans la misère ? Mais tous les événemens honorent l'homme fort, le bienheureux et l'adversité, servent également à sa gloire, et il ne règne pas moins dans les fers que sur le trône. Le martyre de Régulas à Carthage , le festin de Caton rejeté; du consulat, le sang-froid d'Épictète estropié par son maître, ne sont pas moins illustres que les triomphes d'Alexandre et de César ; et si Socrate était mort dans son lit [^]oi[^]

DiSGovBS. 3a5

douterait peut-être aujourd'hui s'il fut rien de plus qu'un adroit sophiste. ~

Après avoir déterminé la vertu la plus propre au héros , je devrais parler encore de ceux qui sont parvenus à l'héroïsme sans la posséder : mais comment y seraient-ils parvenus sans la partie qui seule constitue le vrai héros et qui lui est essentielle ? Je n'ai rien à dire là-dessus , et c'est le triomphe de ma cause. Parmi les hommes célèbres dont les noms sont inscrits au temple de la gloire , les uns ont manqué de sagesse, les autres de modération ; il y en a de cruels, d'injustes, d'imprudens, de perfides ; tous ont eu des faiblesses, nul d'entre eux n'a été un homme faible. En un mot, toutes les autres vertus ont pu manquer à quelques grands hommes; mais sans la force de l'âme il n'y eut jamais de héros >

riN pu DISCO94S,

LETTRE

A M. DUPETROTf, Mativô au discours frécèdemu

A Boiirgekif le tS)«Mcr 176^

J^AmrEifDSy mo» cher hôte , par le fhit singulier KsifiîMpé, qu'on aiwpriméàLauflaiioe un 4cs ehiflbn qnl soivt entre vos mainsy tureette<|uestkui : Quciic tfstiA prèmUrô veHm ém héros? Veus eroyezbien t^ fe oowprendts qu'il «^agH d'un vol; naais comliictil ce Tol a-t-il été faii^ et par qni ?... Vous qn» été» si jtoigoeux, etsurleat des déf^s d'autrui ! l'ai dûBS engfagemens ^m reiiéeiit d« pareils larcins de ftk!^T3mât conséquence pour moi (i]• Comment donc ne m'avez-vous point du moins averti de cette impression ? De grâce , mon jcher hôte , tâchez de remonter à la source ; de savoir comment et par qui ce torche-cul a été imprimé. Je vis dans la sécurité la plus profonde sur les papiers qui sont entre vosmaius ; si vous souffrez que je perde cette sécurité, que deviendrai- je? Mettez-vous à ma place , et pardonnez Timportunité.

J'ai cru mourir cette nuit ; le jour je suis moins mal. Ce qui me console est que de semblables nuits ne sa i raient se multiplier beaucoup. Ma femme, qui a été fort mal aussi , se trouve mieux. Je me prépare à déloger pour aller , dans le séjour élevé qui m'est destiné , chercher un air plus pur que celui qu'on respire dans ces vallées. Je vous embrasse.

(1) n avait pris des engagemeiis de ne rien faire imif rimer de son vivant.

LETTRE

A M. i A L I A t J O

A M MicpMi, le |8 iBVflïier 17^

Js »e œiHtiAis p«li»l M, de La 8***; je «ais seulement que c'est ub {ain4c«ut ée Ly.eoA. Il^ooiopa§^ cet automne te &» de wddame B^-dfe-l«>?Taur,m.oo amie, qui vint me voir ici. Me voyant logé si tris^ tement et dans un si mauvais air, il me proposa une habitation en Dombès; Je ne dis ni oui ni non. Cet hiver , me voyant dépérir , il est revenu à la charge ; j'ai refusé ; il m'a pressé. Faute d'autres bonnes raisons à lui dire, je lui ai déclaré que je ne pouvais sortir de cette province sans l'agrément de M. le prince de Conli. Il m'a pressé de lui permettre de demander cet agrément, je ne m'y suis pas opposé : voilà tout.

J'apprends, par le plus grand hasard du monde, qu'on vient d'imprimer à Lausanne un ancien chiffon de ma façon. C'est un discours sur une question proposée en i^Si , par M. de Curzay, tandis qu'il était en Corse. Quand il fut fait, je le trouvai si mauvais que je ne voulus ni l'envoyer ni le faire imprimer. Je le remis avec tout ce que j'avais en manuscrit à M. Dupeyrou avant mon départ pour l'Angleterre. Je ne l'ai pas revu depuis, et je n'y ai pas même pensé. Je ne puis me rappeler avec certitude si ce barbouillage est ou n'est point un d< s manuscrits inlisibles que M. Dupeyrou m'envoya à Wootton pour les transci ire , et que je lui renvoyai copie et brouillon, ptur sou ami, H. àc*** 9 chez

528 LBTTBE à M. LAL.Ii.ND.

lequel 9 ou durant le transport , le vol aura pu se faire; ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai aucune part à cette impression , et que

si j'eusse été assez insensé pour vouloir mettre encore quelque chose sous la presse 9 ce n'est pas un pareil torche-cul que j'aurais choisi. J'ignore comment il est passé sous la presse 9 mais je crois M. Dupeyrou parfaitement incapable d'une pareille infidélité. En ce qui me regarde 9 voilà la vérité 9 et il m'importe que cette vérité soit connue. Je vous embrasse et vous salue, mon cher monsieur, de tout mon cœur^

FIN DE LA LETTBK ▲ U. lALIAJD.

PREMIER PRINCE DU SANG DE FRANCE

Modicwn plora supra mortuum, ^uoniàm requiei*it.

Pleurez modérément celui que vous avez perdu, car il est en paix.

(Ecclésiastique , c. XXII , t. ii.)

.. Messieurs,

Les écrivains profanes nous disent qu'un puissant roi, considérant avec orgueil la superbe et nombreuse armée qu'il commandait, versa pourtant des pleurs, en songeant que dans peu d'années, de tant de milliers d'hommes il n'en resterait pas un seul en vie. Il avait raison de s'affliger , sans doute : la mort pour un païen ne pouvait être qu'un sujet de larmes.

Le spectacle funèbre qui frappe mes yeux, et

(*) J.-J. 6t cette Oraison funèbre pour Tabbë Darti, qui devait la prononcer; mais il nVn fut point charge M. Moulton, de Ge-

nève, désirant d'avoïr un morceau inédil: de l'auteur à Émile, celui-ci lui envoya ce discours qui a du être composé en l'anée de la mort du duc d'Orléans. Ce prince, fils du régent, s'était retiré à Sial'e- Geneviève pour y faire pénitence.

350 OBAISOIf FVVkBRS

l'assemblée qui m'écoule , m'arrachent aujourd'hui la même réuexion, mais avec des motifs de consolation capables d'en tempérer Tamertume et de la rendre utile au chrétien. Oui , messieurs , si nos âmes étaient assez pures pour subjuguier les affections terrestres 9 et pour s'élever par la contemplation jusqu'au séjour des bienhevrem, nous nous acquitterions sans douleur et sans larmes du Jriste devoir^ BOUS assemble ^ nous nous dirions à nousmêmes dans une sainte joie : Celui qui a tout fait c pour le ciel est en possession de la récompense c qui lui était due » ; et la mort du grand prince que nous pleurons ne serait à nos yeux que le triomphe du juste.

Mais 9 faibles chrétiens encore attachés à laterre^ que nous sommes loin de ce degré de perfection nécessaire pour juger sans passion des choses véritablement désirables I Et comment ose- rions-nous décider de ce qui peut être avantageux aux autres, tkùs qui ne savons pa» seulement ce qui est bon à BOus-méi- toe9? Comment ponrriens-ttou» neus ré- |Ofiiv avec les saitit» d'un b<mneur dent nous sentoM si peu le prix ? Ne cherckoAS point à étouifer notre juste' douleur. A Dievi ne plaise qu'une cohvable insensibilité nous demie une constance que bous ne de- von» tenir que de la religion ! la France vient de perdre le pre- mier prnice du sang de ses to»; le» pauvres ont perdu lettrpère, kssavans leiu- protecteur, tous les chrétiens leur nlodèfe. l^otre perte est assez grande pour nous avoir acquis le droit de pleurer^

au moins sur nous-mêmes. Mais pleurons avec modération et comptez bien que ce qui vient à des chrétiens : ne songeons pas tellement à nos pertes», que nous oublions le prix inestimable qu'elles ont acquis au grand prince que nous re-

DU DUC D'ORLÉANS* 31

grettons. Bénissons le saint nom de Dieu et des dons qu'il nous a faits, et de ceux qu'il nous a repris. Si le tableau que je dois exposer à vos yeux vous offre de justes sujets de douleur dans la mort de

'TRES -Haut UT, Taàs-PUISSANT ET TA^S -EXCELLENT
POINT locIS DUC D'ORLÉANSy PREMIER PRINCE DU SANG
I>E

France, vous y trouverez aussi de grands motifs de consolation dans l'espérance légitime de son éternelle félicité. L'humanité, notre intérêt, nous permettent de nous affliger de ne l'avoir plus ; mais la sainteté de sa vie et la religion nous consolent pour lui, car il est en paix. Modicum propterea supra terram, quoniam requievit.

PREMIERE PARTIE

Dans l'hommage que je viens rendre aujourd'hui à la mémoire de monseigneur le duc d'Orléans, il

' me sera plus aisé de trouver des louanges qui lui soient dues, que de retrancher de ce nombre toutes celles dont sa vertu n'a pas

besoin pour paraître avec son état. Telles sont celles qui ont pour objet les droits de la naissance ; droits dont ceux qu'on

' Ranime grands sont ordinairement si jaloux , et qui ne déclinent que trop souvent leur petitesse par leur attention même à les faire valoir. Il naquit du plus illustre sang du monde, à côté du premier trône de l'univers, et d'un prince qui en a été l'appui. Ces avantages sont grands^ sans doute ; il les a comptés pour rien. Que la modestie de ce grand prince règne jusqu'à dans son éloge ; et comme il ne s'est souvenu de son rang que pour en étudier les devoirs, ne nous en souvenons nous-mêmes que

' • pour voir comment il les a remplis).

Il faut avouer, messieurs, si ces devoirs consistent dans l'affectation d'une vaine pompe, soit-

553 ORISOK FITNEBRE

veut plus propre à révolter les cœurs qu'à éblouir les yeux ; dans l'éclat d'un luxe effréné qui substitue les marques de la richesse à celles de la grandeur ; dans l'exercice impérieux d'une autorité dont la rigueur montre communément plus d'orgueil que de justice ; si ce sont là , dis-je , les devoirs des princes , j'en conviens avec plaisir^ il ne les a point remplis.

Mais si la véritable^ grandeur consiste dans l'exercice des vertus bienfaisantes, à l'exemple de celle de Dieu qui ne se manifeste que par les biens qu'il répand sur nous; si le premier devoir des princes est de travailler au bonheur des hommes; s'ils ne sont élevés au-dessus d'eux que pour être attentifs à prévenir leurs besoins; s'il ne leur est permis d'user de l'autorité que le ciel leur donne que pour les forcer d'être satisfaits heureux; si l'invincible

penchant du peuple à admirer et imiter la conduite de ses maîtres n'est pour eux qu'un moyen, c'est-à-dire un devoir de plus pour le porter à bien faire par leur exemple , toujours plus fort que leurs lois; enfin s'il est vrai que leur vertu doit être proportionnée à leur élévation : grands de la terre , venez apprendre cette, science rare,, subhme, et si peu connue de vous , de bien user de votre pouvoir et de vos richesses , d'acquérir des grandeurs qui vous appartiennent , et que vous puissiez emporter avec vous en quittant toutes les autres.

Le premier devoir de l'homme est d'étudier ses devoirs; et cette connaissance est facile à acquérir dans les conditions privées. La voix de la raison et le cri de la conscience s'y font entendre sans obstacle; et si le tumulte des passions nous empêche quelquefois d'écouter ces conseillers importuns^ la crainte deB lois nous rendJ justes ^ notre impuissance

DU DUC D'ORLÉANS. 333

nous rend modérés; en un mot, tout ce qui nous environne nous avertit de nos fautes, les prévient, nous en corrige, ou nous en punit.

Les princes n'ont pas sur ce point les mêmes avantages : leurs devoirs sont beaucoup plus grands, et les moyens de s'en instruire beaucoup plus difficiles. Malheureux dans leur élévation, tout semble concourir à écarter la lumière de leurs yeux et la vertu de leurs cœurs* Le vil et dangereux cortège des flatteurs les assiège dès leur plus tendre jeunesse; leurs faux amis, intéressés à nourrir leur ignorance, mettent tous leurs soins à les empêcher de rien voir par leurs yeux. Des passions que rien ne contraint, un orgueil que rien ne mortifie, leur inspirent les plus mons-

trueux préjugés , et les jettent dans un aveuglement funeste que toutcequî les approche ne fait qu'augmenter : car, pour être puissant sqr eux , on n'épargne rien pour les rendre faibles, et la vertu du maître sera toujours reffroi des courtisans.

C'est ainsi que les fautes des princes viennent de leur aveuglement plus souvent encore que de leup* mauvaise volonté; ce qui ne rend pas ces fautes moins criminelles , et ne les rend que plus irréparables. Pénétré dès son enfance de cette grande vérité, le duc d'Orléans travailla de bonne heure à écarter le voile que sobrang mettait au-devant de ses yeux. La première chose qu'on lui avait apprise, c'est qu'il était un grand prince; ses propres réflexions lui apprirent encore qu'il ^tait un homme sujet à toutes les fiiiblesses de l'humanité; que dans le rang qu'il occupait, il avait de grands devoirs ^ remplir et de grandes erreurs à crai-nire^ Il comprit que ces premières connaissances lui imposaient l'obligation d'en acquérir beaucoup d'autres. Il se

'554 aiAisoN FVNèfrRe

livra avec ardeur à Tétude , et il travailla à se faire dans les bono auteurs, et surtout dans nos livres sacrés, des amis fidèles et des conseillers sincères qui, sans songer sans cesse à leur intèrèl, lui parlassent quelquefois pour le sien. Le succès fut tel qu'on pouvait l'attendre de ses dispositions. Il cultiva toutes les sciences, il apprit toutes les langues; et TEurope vit avec étonnement un prince tout jeune encore sachant par soi-même, et a^ânt des connaissances à lui.

Telles forent les premières sources des vertus dont il orna et édifia le monde. A peine fut-il livré à lui-même , qu'il les mit toutes en pratique. Uni par les nœuds sacrés à une épouse chérie

et digne de l'être, il fut voir par sa douceur, par ses égards et par sa tendresse pour elle, que la véritable piété n'ôte point les cœurs, n'ôte rien à Tagrément d'une honnête société, et ne fait qu'ajouter plus de charme et de fidélité à l'affection conjugale. La mort lui enleva cette vertueuse épouse à la fleur de son âge et elle lui témoigna par sa douleur combien elle lui avait été chère, il montra par sa constance que celui qui n'abuse point du bonheur ne se laisse point plus abattre par l'adversité. Cette perle lui apprit à connaître l'instabilité des choses humaines, et l'avantage qu'on trouve à réunir toutes ses affections dans une seule qui ne meurt point* C'est dans ces circonstances qu'il se choisit une pieuse solitude pour s'y livrer avec plus de tranquillité à son juste regret et à ses méditations chrétiennes; et s'il ne quitta pas absolument la cour et le monde, où son devoir le retenait encore, il fit du moins à son cœur connaître que le seul commerce qui pouvait désormais lui être agréable, était celui qu'il voulait avoir avec Dieu.

bu i>v<i h^oiÉLtiinSé 335

L'éducation de son fils était le principal motif qui l'attachait à sa retraite : il n'épargna rien pour bien remplir ce devoir important, et son succès le dispensa de s'étendre sur ce qu'il fit à cet égard; et il nous servira d'autant moins de l'oublier que nous jouissons aujourd'hui du fruit de ses soins.

S'il fut bon père et bon mari ^ il ne fut pas moins fidèle sujet et zélé citoyen. Passionné pour la gloire du roi, c'est-à-dire pour la prospérité de l'état, on sait de quel zèle il était animé par son illustre intérêt : on sait qu'aucune considération ne put jamais lui faire assouvir son sentiment dès qu'il était question du bien public ; exemple rare et peut-être unique à la cour, où ces mots de bien public et de service du prince ne signifient guère ^

dans la bouche de ceux qui les emf^oient, qu'tetérét personnel, jahnisie et avidité.

Appelé dans les conseHs, je ne dirai point par son rang , mais pins honorablement encore par Testîme et la confiance d'un roi qui n>n accorde qti*a« mérite, c'est là qu'^O faisait briller également et ses talens et ses vertus; c'est là que la droiture de son âme, la sagesse de ses avis et la Ibrce de son éle* quence , consacrées au service de la patrie, ont ramené phts d'une fois toutes les opmions à la sienne ; c'est là qu'^eAt étonné par la solidité de ses raisons ces esprits pfers subtils que judicieux qui ne peuvent comprendre que dans le gotlvemement des états , être juste soit la suprême p<^tique ; c'est là, pour tout dire en un mot, que, secondant tes vues bienfaisantes du monarque cpîi nous rend heureux, il concourait à le rendre heureux luimême en travatUant avec lui pour le bonlieur de ses peuples.

S56 OEAIâOt^f FUN^BRB

. Mais 1^ respect m^arrête ^ et je sens qu'il ne m'est ^oint permis de. porter des regards indiscrets sur ties mystères du cabinet , où les desseins de Tétat sont en secret balancés, au poids de Téquité et de \ raison. Et, pourquoi vouloir en apprendre plus-quUl j'i'est nécessaire ? Je l'ai, déjà dit; pour lionorer la mémoire d'un si grand hpmme, noqs n'avons pas besoin de compter |ous les. devoirs qu'il a remplis , ni toutes les vertus qu'il a possédées. Hàtons-nous d'arriver à ces doux momens de sa .vie où, tout-àfait retiré du monde, après avoir acquitté ce qu'il (devait à sa naissance et à son rang, il se livra tout jentier dans. sa solitude aux penchans de son cœur . et aux vertus de son choix.

^ C'est alors qu'on le vit déployer cette âme bienfaisante dont TamQurde rhpmanité fit le principal caractère, et qui ne chercha son bonhepr que d^ñç celui des autres. C'est alors que, s'élevant à une gloire plus sublime, il commença de montrer aux hommes un spectacle plus rare et infiniment plus .;aduiirablç que tous les chefs-d'œuvre des politiques et tous les trioniphes des conquérans. Oui, messieurs, pardonnez-moi dans ce jour de tristesse cette afflig^ute remarque. L'histoire a consacré Ja mémoire d'une multitude de héros en tous genres, .de grands capitaines, de grands ministres, et même de grands rois; mais nous ne saurions nous dissimuler que tous ces hommes illustres n'aient beaucoup plus travaillé pour leur gloire et pour leur avantage particulier qije pour le bonheur du genre humain , et qu'ils n'aient sacrifié cent fois la paix ,€tie repRS des peuples au désir d'étendre leur pou^ voir ou d'immortaliser leurs noms. Ah! combien c'est un plus rare et plus précieux don du ciel qu'un prince véritablement bienfaisant, dont le premier

1^ î)tJ îâÛC T)*^ÔBLLé.iN8. 537

Vu l^ñîqtié'sbîù 'soif la félicité publique, dont la maftf secbii-rabîe^ i*exëm|)le iadmiré fassent régner ^^ partout* le lib-Bliém'et'laSnerltîi Depuis tant de siècles f Hin feul a méiittf rim-mortalité à ce titre : encore ' céluî qui fat la gloire et l'amour du monde n'ya- 1^11 paru ^ue comme une fleur qui brille le matiii et |ferir^Vaiit le iëclin du jour. Vous en regrettez un èecdndV' mes-sieurs 9 qui, sans posséder un trône, in'iBtffîit lias moins digne^ou qui plutôt, affranchi des (Sl^sliacles insurmontables que le poids du diadème ojppôséfians cesse aux meilleures inten-tions, fit encore j^lus de" bien ', plus d^heureux peut-être 9 du fond de sa retraite ,*' qrfe' n'en fit Titus gouverbaût l'univers. Il

n'est pas difficile de décider lequel des deux mérite la préférence. Titus chrétien, Titus vertueux et bienfaisant dès sa première jeunesse, Titus ne perdant pas un seul jour, eût été égal au duc d'Orléans.

J'ai dit qu'il s'était retiré du monde ; et il est vrai qu'il avait quitté ce monde frivole, brillant et corrompu , où la sagesse des saints passe pour folie p où la vertu est inconnue et méprisée , où son nom même n'est jamais prononcé, où l'orgueilleuse philosophie dont on s'y pique consiste en quelques maximes stériles, débitées d'un ton de hauteur^ et dont la pratique rendrait criminel ou ridicule quiconque oserait la tenter ; mais il conunença à se fa* miiariser avec ce monde si nouveau pour ses pa- . reils , si ignoré , si dédaigné de l'autre , où les membres de Jésus-Christ souffrans attirent l'indignation céleste sur les heureux du siècle , où la religion, la probité , trop néghgées sans doute , sont du moins encore en honneur, et où il est encore permis d'être honune de bien^ sans craindre la raillerie et la haine de ses égaux.

538 OBAISON JPDRSBBJ?

Telle fut la nouvelle société qu'il rasiembla aur tour de lui pour répandre sur elle y conune une rosée bienfaisante^ les trésors de sa charités Chaque Jour il donnait d^ns sa retraite une audience et dep soulagemens à tous les malheureux indifi(érem7 ment, réservant pour le Palais-Royal des audiepieces plus solennelles où le rang et la naissance représentaient leurs droits, où la nobllei^e retrouvait im prçteeteur et un grand prince dans celui que les pauvres venaient d'appeler leur père.' Ce fut la tendresse même de son dme qui le força d'accout^mer ses yeux à Tafiligeapt spectacle 4es misères humaines. Il ne craignait point de voir les maux qu'il pavait soulager , et n'avait point cette répugnance ci'iminnelle

qui ne vient que d'un mauvais cœur, ni cette pitié barbare dont plusieurs osent se vanter, gi^i n'e^t qu'une cruauté déguisée et un prétexte odieux pour s'éloigner de ceux qui souffrent : et comment se peut-il, mon J)ieu! que ceux qui li'oQt pas le courage d'envisager les plaies d'un pauvre, aient celui de refuser l'aumône aux mai-*)^j^:eux qui en est couvert?

jEntrerai-je dans le détail immense de tous les bienp qu'^ a répandus , de tous les heureux qu'il a fs^its, de tous les malheureux qu'il a soulagés, et de qes aveuglés plus malheureux encore qu'il n'a p^ .dédaigné 4e. i^a|>pc}ler de «leurs ^aremens par \f» môo^eis n^qti^ ,qui les y ^vaiept plpnjgés, afiq qu'a^uit U3(ie fqîs gou^ié le plaisir d'êfre liqnnêtes g^QS , ilç lisant flé^^mais par amo^r pour la ,verlu ce qu'ils ttVpiiept comiii^cé fde faire ,p^r infi^rét ? IHon, 9]if94Î\$u];\$; le r^p^t j[ne retient et m'empêche dp teyer le vpUe qu'il a i^is lui-même aur devant 4e tai^t d'actions héroïqies^ et m«i :Voix n'est pas digne de les célébrer.

ftU DUC D'ORXUINS. 559^

VOUS, chastes vierges de Jésus-Christ, vous ses épouses régénérées , que la main secourable du duc d'Orléans a retirées ou garanties des dangers dé l'opprobre et de la séduction , et à qui il a procuré de saints et inviolables asiles; vous, pieuses mères* de famille, qu'il a unies d'un nœud sacré pour élever des enfans dans la crainte du Seigneur ; vous , gens de lettres indigens qu'il a mis en état de consacrer uniquement vos talens à la gloire de celui de qui vous lestone^ ; vous , guerriers blanchis sous les armes , à qui le soin de tos devoirs a fait oublier celui de votre fortune , que le poids des ans a forcés de recourir à lui , et dont les ft*onls cicatrisés n'ont point eu à rougir de la honte cje ses refus ; élevez tous vos voix ; pleurez Votre bienfaiteur et votre père. J'espère que

,h1u haut du ciel , son âme pure sera sensible à votre reconnaissance. Qu'elle soit immortelle comme sa mémoire! les bénédictions de vos cœurs sont le seul éloge digne de lui.

Ne nous le dissimulons point , messieurs ; nous avons fait une perte irréparable. Sans parler ici des monarques, trop occupés du bien général pour pouvoir descendre dans des détails qui le leur feraient négliger , je sais que l'Europe ne manque pas de grands princes; je crois qu'il est encore des âmes vraiment bienfaisantes , encore plus d'esprits éclairés qui sauraient dispenser sagement les bienfaits qu'ils devraient aimer à répandre. Toutes ces choses, prises séparément, peuvent se trouver; mais où les trouverons-nous réunies ? où chercherons-nous un homme qui, pouvant voir nos besoins par ses yeux et les soulager par ses mains, rassemble en lui seul la puissance et la volonté de bien faire , avec les lumières nécessaires pour bien

•«fS* "■..

Oq[o. A À I s O N F V xN £ B E ^]| ^ H ^ ^ ^ , i-

faire toujours à propos ? Voilà les

que nous admirions et que nous aimii

dans celui que nous venons de perdre ; (^ t v i ^ l j Q e

trop juste motif des pleurs que nous devons yers ^ ^

sur son tombeau.

SBGOIiBE PABTIE.

Je le sens bien ^ messieurs; ce n'est point avec, le tableau que je viens de vous offrir que je dois me flatter de calmer une dou-

leur trop légitime ; et rimage des vertus du grand prince dont nous honorons la mémoire ne peut être propre qu'à redoubler nos regrets. C'est pourtant en vous le peignant orné de vertus beaucoup plus sublimes, que j'entreprends de modérer votre juste affliction. A Dieu ne plaise qu'un[^] insensée présomption de mea forces soit le principe de cet espoir ! Il est établi sur des fondemens plus raisonnables et plus solides t c'est de la piété de vos cœurs [^] c'est des maximes confortantes du christianisme 9 c'est des détails édifiants qui me restent à vous faire, que je tire mia con* fiance. Religion sainte , refuge toujours sûr et toujours ouvert aux cœurs affligés , venez pénétrer les nôtres de vos divines vérités ; faites-nous sentir tout le néant des choses humaines, inspirez -nous le dédain que nous devons avoir pour cette vallée de larmes , pour cette courte vie qui n'est qu'un passage pour arriver à celle qui ne finit point ; et remplissez nos âmes de cette douce espérance , que le serviteur de Dieu qui a tant fait pour vous jouit en paix, dans le séjour des bienheureux, du prix.de se,s vertus et de ses travaux.

Que ces idées sont consolantes ! Qu'il est doux de penser qu'après avoir goûté dans cette vie le plaisir touchant de bien faire , nous en recevrons ,

DU DUC D*ORLÉA[^]S. 34'

encore dans l'autre la récompense éternelle I II faut plus, il est vrai, que de bonnes actions pour y prétendre ; et c'est cela même qui doit animer notre confiance. Le duc d'Orléans , avec les vertus dont j'ai parlé, n'eût encore été qu'un grand homme ; mais il reçut avec elles la* foi qui les sanctifie[^] et rien ne lui manqua pour être un chrétien.

Cette foi puissante, qui n'est pourtant rien sans les œuvres, mais sans laquelle les œuvres ne sont rien , germa dans son cœur dès les premières années , et , comme ce grain de semence de l'évan-^gile (i) , elle y devint bientôt un grand arbre qui étendait au loin ses rameaux bienfaisants. Ce n'était point cette foi stérile et glacée d'un esprit convaincu par la raison , à laquelle le cœur n'a point de part[^] et destituée également d'espérance et d'amour; ce n'était point la foi morte de ces mauvais chrétiens qui vainement disent chaque jour , Seigneur I Sei[^]gneur ! et n'entreront point dans le royaume des cieux: c'était cette foi pure et vive qui faisait marcher les apôtres sur les eaux, et dont le Seigneur • même a dit qu'un seul grain suffirait[^] pour ne rien trouver d'impossible. Elle était si ardente en son âme et si présente à sa mémoire; qu'il en faisait régulièrement un acte au commencement de toutes ses actions ; ou plutôt sa vie entière n'a été qu'un acte de foi continuels , puisqu'on tient d'un témoignage assuré qu'il n'a jamais eu un seul instant de doute sur les vérités et les mystères de la religion catholiques Et comment donc avec tant de foi n'a-t-il point opéré de miracles? Chrétiens, Dieu vous doit-il compte de ses grâces? et savez- vous jusqu'où I ■ I I .1 I ■ I ' I*

(i) Luc, chap. Xin, y. 19. -< ; .

54si ORIISON FUREBIB

peut aller humilité d'un juste ? Pourquoi demander des miracles ? n'en a-t-il pas fait un plus grand et plus édifiant que de transporter des montagnes? Quel est donc ce miracle ? me direz - vous. La sainteté de sa vie dans un rang aussi suborne et dans un siècle aussi corrompu.

Le duc d'Orléans croyait » et c'est assez dire. On peut s'étonner qu'il se trouve des hommes capables d'offenser un Dieu qu'ils savent être mort pour eux; mais qui s'étonnera jamais qu'un chrétien ait été humble, juste, tempérant, humain, charitable et qu'il ait accompli à la lettre les préceptes d'une religion si pure, si sainte y et dont il était si intimement persuadé ? Ah t non, sans doute, on ne remarquait point, entre ses maximes et sa conduite cette opposition monstrueuse qui déshonore nos mœurs ou notre raison ; et l'on ne saurait peut-être citer une seule de ses actions qui ne montre, avec la force de cette grande âme faite pour soumettre ses passions à l'empire de sa volonté, la force plus puissante de la grâce faite pour soumettre en toutes choses sa volonté à celle de son Dieu.

Toutes ses vertus ont porté cette divine empreinte du christianisme; c'est dire assez combien elles ont effacé l'éclat des vertus humaines, toujours si empressées à s'attirer cette vaine admiration qui est leur unique récompense, et qu'elles perdent pourtant encore, comparées à celles du vrai chrétien. Les plus grands hommes de l'antiquité se seraient honorés de voir son nom inscrit à côté des leurs ; et ils n'auraient pas même eu besoin de croire comme lui, pour admirer et respecter ces vertus héroïques qu'il consacrait ou sacrifiait toutes au triomphe de sa foi.

hV Dt'C D'oBLÉA2«i). ^45

Il était humble; non de cette fausse et trompeuse humilité qui n'est qu'orgueil ou bassesse d'âme y mais d'une humilité pieuse et discrète également convenable à un chrétien pécheur et à un grand prince qui, sans avilir son titre y sait lier sa personne. Vous l'avez vu» messieurs, modeste dans son élévation et grand dans sa vie privée ^ simple comme l'un de nous ^ renoncer

à la pompe consacrée à son rang sans renoncer à sa dignité ; vous l'avez vu y dédaignant cette grandeur apparente dont personne n'est si jaloux que ceux qui n'en ont point de réelle , ne garder des honneurs dus à sa naissance que ce qu'ils avaient pour lui de pénible, ou ce qu'il n'en pouvait négliger sans s'offenser soi-même. Prosterné chaque jour au pied de la croix , la touchante image d'un Dieu souffrant, plus présente encore à son cœur qu'à ses yeux, ne lui laissait point oublier que c'est en son seul amour que consistent les richesses , la gloire et la justice (i) ; et il n'ignorait pas non plus, malgré tant de Vains discours, que , si celui qui sait soutenir les grandeurs en est digne, celui qui sait les mépriser est au •dessus d'elles. Hommes vulgaires, qu'un éclat frivole éblouit, même quand vous affectez de le dédaigner, lisez une fois dans vos âmes, et apprenez à admirer ce que nul de vous n'est capable de faire .

Il était bienfaisant , je l'ai déjà dit; et qui pourrait l'ignorer? Qu'il me soit permis d*y revenir encore : je ne puis quitter un objet si doux. Un homme bienfaisant est l'honneur de l'humanité, la véritable image de Dieu , l'imitateur de la plus active de toutes ses vertus ; et l'on ne peut douter qu'il ne reçoive un jour le prix du bien qu'il aura fait ; et même de celui

(i) Proy. i chap. VIH , v. i8.

ORAISON FUNEBRE

qu'il aura voulu faire ; ni que le père des humains ne rejette avec indignation ces âores dures qui sont insensibles à la peine de leur frère , et qui n'ont aucun plaisir à la soulager. Hé là&! cette vertu

si digne de notre amour est peut-être bien plus rare encore qu'on ne pense. Je le dis avec douleur : si du nombre de ceux qui semblent y prétendre on écartait tous ces esprits orgueilleux qui ne font du bien que pour avoir la réputation d'en faire , tous ces esprits faibles qui n'accordent des grâces que parce qu'ils n'ont pas la force de les refuser ; qu'il en resterait peu de ces âmes vraiment généreux dont la plus douce récompense pour le bien qu'ils font est le plaisir de l'avoir fait ! Le duc d'Orléans eût été à la tête de ce petit nombre. Il savait répandre ses grâces avec choix et proportion ; son cœur tendre et compatissant ^ mais ferme et judicieux 5 eût même su les refuser à ceux qu'il n'en croyait pas dignes 9 s'il ne se fût ressouvenu sans cesse que nous avons un trop grand besoin nous-mêmes de la miséricorde céleste pour être en droit de refuser la nôtre à personne.

Il était bienfaisant, ai-je dit. Ah ! il était plus que cela ; il était charitable. Et comment ne l'eût-il pas été ? Comment 9 avec une foi si vive ^ n'eût-il pas aimé ce Dieu qui avait tant fait pour lui ? Comment la sainte ardeur dont il brûlait pour son Dieu ne lui eût-elle pas inspiré de l'amour pour tous les hommes que Jésus-Christ a rachetés de son sang , et pour les pauvres qu'il adopte ? Là gloire du Seigneur était son premier désir, le salut des âmes son premier soin : secourir les malheureux n'était de sa part qu'une occasion de leur faire de plus grands biens en travaillant à leur sanctification. Il rougissait de la négligence avec laquelle les dogmes

l>t DUC D*OBLÉÀ]!IS* 545

sacrés et l'âme morale sainte du christianisme étaient appris et enseignés ; il ne pouvait voir sans douleur plusieurs de ceux qui se chargent du respectable. £K>in d'instruire et d'édifier les fi-

dèles, se piquer de. 'savofj Joutes choses excepté la^eule qui leur soit nécessaire, et préférer Tétude d'une orgueilleuse, philosophie à celle des saintes lettres ^ qu'ils ne peuvent négliger sans se rendre coupables de leur, propre ignorance et de la nôtre. Il n'a rien oublié pour procurer à l'église de plus grandes lumières , et au peuple de meilleures instructions. Chacun sait avec quelle ardeur il montrait l'exemple , ménie sur ce point. Semblable à un enfant préféré , qui , pénétré d'une tendre reconnaissance , feuillette , avec un plaisir mêlé de larmes le testament de son père , il méditait sans cesse nosiivres sacrés ; il ' y trouvait sans cesse de nouveaux motifs de bénir leur divin auteur, et de s'attrister des liens terrestre»

2 ai le tenaient éloigné de lui. Il possédait la sainte criture mieux que personne au monde; il en savait toutes les langues, et en connaissait tous les textes. Les commentaires qu'il a faits sur saint Paul et sur la Genèse ne sont pas un témoignage moins certain de la justesse de sa critique et de la profondeur de son érudition, que de son zèle pour la gloire de l'Esprit Saint qvii a dicté ces livres : et la chaire de professeur en langue hébraïque qu'il a fondée en Sorbonue, n'y sera pas moins un monument des lumières qui lui en ont fait apercevoir le besoin , que de la munificence chrétienne qui l'a. porté à y pourvoir.

Mais à quoi sert d'entrer ici dans tous ces détails ? Ne nous suffit-il pas dp savoir qu'il avait à ce haut degré une seule de ces vertus, pour être assurés qu'il les avait toutes? Les vertus chrétiennes sont

indivisibles comme le principe qui les produit. La foi et la charité, espérance, quand elles sont assez parfaites, s'excitent, se soutiennent mutuellement; tout devient facile aux grandes âmes avec la volonté de tout faire pour plaire à Dieu; et les rigueurs mêmes de la pénitence l'ont presque plus rien de pénible pour ceux qui savent en sentir la nécessité et en considérer le prix. Entreprendrai-je, messieurs, de vous décrire les austérités qu'il exerçait sur lui-même? N'effrayons pas à ce point la mollesse de notre siècle. Ne rebuions pas les âmes pénitentes qui, avec beaucoup plus d'offenses à réparer, sont incapables de supporter de si rudes travaux. Les siens étaient trop au-dessus des forces ordinaires pour oser les proposer pour modèles. Eh ! peu s'en faut, mon Dieu, que je n'aie à justifier leur excès devant ce monde efféminé, si peu fait pour juger de la douceur de votre joug. Combien de téméraires oseront lui reprocher d'avoir abrégé ses jours à force de mortifications et de jeûnes, qui lui rougissent point d'abréger les leurs dans les plus honteux excès ! Laissons-les, au sein de leurs égarements, prononcer avec orgueil les maximes de leur prétendue sagesse; et cependant le jour viendra où chacun recevra le salaire de ses œuvres. Contentons-nous de dire ici que ce grand et vertueux prince mortifia sa chair comme S^t Paul, sans avoir à pleurer comme lui l'aveuglement de sa jeunesse. Il pécha sans doute, et quel homme en est exempt? Aussi, quoique son cœur ne se fût point endurci, quoiqu'il pût dire, comme cet homme de l'évangile pour lequel Jésus conçut de l'affection, O mon maître, j'ai observé toutes ces choses dès mon enfance (i), il n'ignorait pas qu'il avait pourtant

, (i) Marc[^] chap. X,v. 40.

des fautes à expier ou à prévenir ; il n'ignorait pas que, pour arriver au terme qu'il se proposait > le chemin le plus s<lr était le plus difficUe , selon ce grand précepte du Seigneur y effôrcez-vous/s d^enr trer par ta porte étroite, car je vous dis que plusieurs demanderont à entrer , et ne l'obtiendront point (1) ; il n'ignorait pas , enfin, ces terribles paroles de rÉcriture, en vairi échappérons-noits à ia main des hommes , si nous ne faisons pénitence , nous tomberons dans celle de Dieu (9).

Nous l'avons vu , dans ces derniers momens de sa vie où son corps exténué était prêt à laisser cette âme pure en liberté de se réunir à son Créateur, refuser encore de modérer ces saintes rigueurs qu'il exerçait sur sa chair; nous l'avons vu , jusqu'à la veille de son décès ^ et tout ce peuple en larmes l'a vu avec nous , se lever avec effort, et , se soutenant à peine, se traîner chaque jour à l'église, en prononçant ces paroles dont il sentait avec joie approcher l'accomplissement , notts irons dan^ la maison du Seigneur (3). ^ien différent de cet empereur païen qui voulut mourir debout pour le frivole plaisir de prononcer une sentence , il voulut mourir debout pour rendre à son Créateur , jusqu'au dernier jour de sa vie,, cet hommage public qu'il n'avait jamais négligé de lui rendre ; il voulut mourir comme il avait vécu , en servant Dieu et édifiant les hommes.

Ne doutons point qu'une si sainte vie n'obtienne la récompence qui lui est due. Souffrons sans murmure que celui qui a tant aimé le bonheur des

(i) £uc, chap. Xin, v= a^.

('i) Ecclésiastique , chap. II, v. 22.

(3) Psaume 121 , y. i.

hommes voie ettfîn couronner le sien. Espérons que le désir de répandre sur nou6 des bienfaits, qui a été sur la terre l'objet de toutes ses actions, deviendra dans le ciel celui de toutes ses prières. En- Un y travaillons à nous sanctifier commie lui ; et faisons en sorte que, ne pouvant phis nous être utfle par ses bonnes œuvres, il le soit encore par son exemple.

En attendant qu'il partage sur nos autels les honneurs de son saint et glorieux ancêtre Louû IX , en attendant que son nom soit inscrit dans les fastes sacrés de l'église , comme il Test déjà dans le livre de vie ; invoquons pour lui la divine miséricorde ; adressons aux saints en sa faveur les prières que nous lui adresserons un jour à lui-même : demandons au Seigneur qu'il lui fasse part de sa gloire, pour laquelle il a tant eu de zèle ; qu'il répande ses bénédictions sur toute la maison royale , dont ce vertueux prince soutint si dignement l'honneur , et que l'auguste nom de Bourbon soit grand à jamais et dans les cieux Ci sur la terre.

Fin DU HUITIEME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES Contenues dans ce Volume.

KoTÏGÉ sur lé discours qui a remporté le prix à Vaeademie de Dijon, (Par les nouveaux Éditeurs.). ... i'

a remporté le prix à l'académie de Dijon , en Vannée 1750, sur cette question, proposée par la même académie : Si? le re'tablis-

sement des sciences et des arts a contribué k épurer les mœurs.

Avertissement la

Préface^e., i3

Discours i5

Première partie

Seconde, partie,...» 29

Lettre à M. Vabbé Raynat, auteur du Mercure de France. , tirée du Mercure de juin l'jSi , second

volume , ifi

Lettre de 7.-J. Rousseau à M, *** , sur la réfiitation

de son Discours par M, Gautier, etc 5a

RÉpoirsE de J.-J, Rousseau au roi de Pologne , duc de Lorraine , sur la réfutation faite par ce prince de

son discours» « • 67

DERNiÈRE RÉPONSE à M, Bordcs. . . . 98[^]

Lettre de J.-J. Rousseau , sur une nouvelle réfutation de son discours par un académicien de Dijon, . . . i34

DISCOURS SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENTS DE L'ÉGALITÉ PARMI LES HOMMES.

Notice sur le discours de l'inégalité des conditions» (Par

les nouveaux Éditeurs.) i4^

350 TIBLE DES MÀTIEBES.

Pag.

A LA RBPOBLIQUE DE GeMÈVE. l5l

PRÉVACS f . . ' i65

AvBRTissEMEirr sur les noies. 1^4

Discours sur Vorigine et lesfondemens de Vinégalité

parmi Us hommes 175

Première partie

Seconde partie, , ' 219

Notes a6o

Lbttie de J.-J. Rousseau à Mr^Philopolis, 297

Sur cette question, proposée en 1751 par l'académie, de Corse :
Quelle est la Vertii la plus néces- " saireaux héros, ett£uels*sont
ks héros a qui cette ^ertu «a manqué ?•

AVERTISSEMEITT.-•. .^ -...-'. 3o8'

DiSGOUM.- . ,309

Lettre a M.iDupetrou, relative au discours précédent. 826

Lettre a M.^Laluaud sur le même sujet. 827

Orakon- FUNÈBRE de- S. A. S. monseigneur le- duc d'Orléans
, premier prince du sang de France^ 829

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/discoursorousoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.